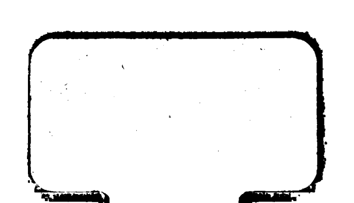




VOYAGE
EN ITALIE.

TOME SECOND.

. . . . Mi giovera narrar altrui
Le novità vedute, e dir, io fui.

Gier. Liber. XV, 38.

VOYAGE
EN ITALIE,

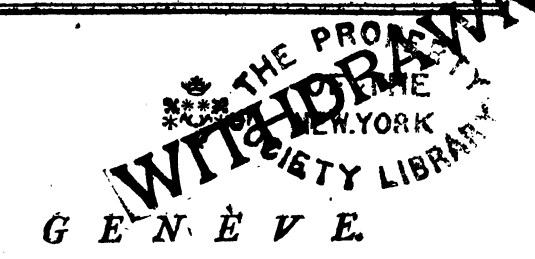
CONTENANT

L'histoire et les anecdotes les plus singulières de l'Italie et sa description; les usages, le gouvernement, le commerce, la littérature, les arts, l'histoire naturelle et les antiquités; avec des jugemens sur les ouvrages de peinture, sculpture et architecture.

PAR M. DE LA LANDE.

Troisième édition, revue, corrigée et augmentée.

TOME SECOND.



GENÈVE.

1790.

VOYAGE
EN ITALIE,
FAIT DANS LES ANNÉES 1765 & 1766.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Parme à Modène, par Reggio.

Il y a des voyageurs qui vont de Parme à Gênes, mais ce n'est guère qu'au retour du voyage d'Italie; alors on suit les sept postes de *Fornovo*, *Terenzio*, *Bercetto*, *Pontremoli*, *Villafranca*, *Ola*, *Sarzana*; cette route n'étant point la plus ordinaire, revenons à celle de Modène & de Bologne.

De Parme à S. Ilario, une poste. De S. Ilario à Reggio, une poste. De Reggio à Rubiera sur la Secchia, une poste. De Rubiera à Modène, une poste. De Modène à Samoggia, une poste & demie. De Samoggia à Bologne, une poste & demie. Ces sept postes font vingt lieues de France.

S. Ilario est de l'Etat de Modène; mais Samoggia est de l'Etat du Pape, dans lequel on ne paie que 8 paules (4 liv. 5 sols) par poste.

En allant de Parme à Reggio, on laisse Guastalla à 4 lieues sur la gauche; c'étoit le chef-lieu d'un petit duché de la maison de Gonzague; cet endroit est connu par la bataille que les François y gagnèrent le 19 Septembre 1734.

On laisse aussi sur la droite *Canossa*, petit châ-

teau sur un roc escarpé, près de la Lenza, 7 lieues au midi de Parme; ce sont les restes d'un endroit célèbre, par l'absolution que l'empereur Henri IV fut obligé d'y venir recevoir de Grégoire VII, l'an 1077, pour ôter aux Allemands un prétexte de rebellion : nous en parlerons à l'occasion du tombeau de la comtesse Mathilde, qui est à S. Pierre de Rome, parce que c'étoit à elle qu'appartenoit le château de Canossa.

Entre Reggio & Modène, on passe à une lieue de Correggio, petite ville à trois lieues de Reggio; c'étoit la capitale d'une petite principauté; cette ville a donné la naissance & le nom au Corrège, dont nous avons célébré les ouvrages dans la description de Parme.

REGGIO, en latin *Regium Lepidi*, est une ville d'environ 15 mille habitans, située dans l'Etat de Modène, à 6 lieues de Parme & à 6 lieues de Modène.

Cette ville étoit autrefois colonie romaine. Elle fut ruinée par Alaric, roi des Goths, vers l'an 409, & ensuite par d'autres barbares, à différentes reprises. Charlemagne en fut le restaurateur, elle recouvra ensuite la liberté, & fut gouvernée par ses propres magistrats, après quoi elle tomba, comme Modène, sous la domination de la maison d'Est, qui la possède encore.

Reggio est la capitale du duché du même nom, & la seconde ville de l'Etat de Modène; les habitans de Reggio disent que c'est la première. Il y a des espèces de fortifications, & elle est mieux bâtie que Modène à certains égards; l'évêque de Reggio ne relève que du S. Siége.

LA CATHÉDRALE de Reggio, *il Duomo*, a une façade remarquable; un grand tableau d'Annibal Carrache, est placé au fond du chœur; mais il est si noir qu'on n'y peut plus rien démêler.

Il y a des statues de *Prospero Clementi*, qui étoit

de Reggio, & qu'on appelle dans le pays le Correge des ſculpteurs, à cauſe de la grâce & de la force de ſes ouvrages : Adam & Eve, ſur la grande porte au-dehors, & dans le presbytère, S. Cryſante & Ste. Darie.

S. PROSPER, le portail mérite quelqu'attention. La plus grande partie de cette égliſe eſt peinte à freſque ; il n'y a dans ces peintures aucun parti de pris ſur l'intelligence de la lumière & des ombres, mais on y trouve de bons caractères de têtes. Le chœur eſt de Procaccini & de Campo ; quelques parties ſont de Tiarini & de Lionello Spada ; il y a de celui-ci une extaſe de S. François.

LA MADONNA DELLA GIARRA, cette égliſe eſt en forme de croix, il y a un dôme dans le milieu, & quatre autres ſur les extrêmités. La voûte & les dômes de cette égliſe ſont peints à freſque par différens auteurs ; les parties peintes par Tiarini ſont les plus eſtimées, le goût en eſt gracieux. Dans la première chapelle à droite, on voit un beau tableau à l'huile de ce peintre ; il repréſente la Vierge dans les nues ; & un ange qui vient de remettre l'enfant Jéſus entre les mains d'un religieux ; les caractères de têtes en ſont gracieux, mais les ombres en ſont peut-être un peu outrées.

La chapelle gauche de la croiſée renferme un tableau du *Guerckin ;* le ſujet eſt un Chriſt en croix, ayant à ſes pieds la Vierge accablée de douleur, ſoutenue par deux femmes. Il y a dans ce tableau beaucoup d'expreſſion, une grande fermeté de pinceau, un bon caractère de deſſin : le Chriſt particulièrement eſt bien deſſiné, quoique ſa tête n'ait pas l'air aſſez noble.

On voit encore dans cette égliſe & dans l'oratoire voiſin, pluſieurs tableaux dont le ſacriſtain montre la liſte.

CAPELLA DELLA MORTE, on y conſerve pluſieurs grands tableaux ſous des ſtores ; ils ne paroiſ-

ſent pour la plupart que des copies, & ne ſont pas d'une grande beauté.

Le Guerchin a peint ſur l'arc qui ſépare le ſanctuaire de la nef, une Annonciation; quoique ce morceau ſoit noirci, on y reconnoît toujours la force du pinceau de ce grand maître.

L'égliſe des Auguſtins eſt décorée d'un ordre ionique; l'architecture en eſt un peu lourde, mais cependant digne d'attention.

A la confrérie de S. Etienne, il y a un Chriſt du *Guide*, qu'on regarde à Reggio comme le plus beau tableau de la ville.

On montre auſſi au coin d'une rue, un bas-relief antique, repréſentant un ſoldat légionaire, qu'on a pris pour la figure de Brennus, chef des Gaulois Sénonois, qui paſsèrent en Italie 391 ans avant Jéſus-Chriſt.

On remarque auſſi les nouvelles archives, la maiſon-de-ville, la porte neuve, & pluſieurs maiſons particulières. La ſalle de ſpectacle eſt grande, les loges ſont un peu bombées, & pour ainſi dire, comme des baignoires qu'on auroit arrangées les unes à côté des autres; mais ce qui choque un peu la vue, c'eſt que ces loges avancent les unes ſur les autres de quelques pouces, à meſure qu'elles s'éloignent du théâtre. L'architecte a voulu procurer plus de facilité pour bien voir le ſpectacle; mais on ſouhaiteroit qu'il l'eût fait ſans tomber dans cet inconvénient de décoration. L'avant-ſcène a trente pieds d'ouverture, & fait une ſaillie conſidérable ſur le parterre, ce qui fait que l'on entend plus facilement les acteurs.

On fabrique à Reggio des étoffes de ſoie & des toiles. Il s'y tient une foire célèbre au mois de Mai. Autrefois on y faiſoit un commerce conſidérable d'éperons & de petits ouvrages en os & en ivoire; actuellement ce commerce eſt tombé. Les étuis, tabatières & autres bagatelles de cette eſpèce,

que l'on fait à Dieppe & à S. Claude en Franche-Comté, ont cours même en Italie.

Reggio est surtout célèbre par le nom de l'Arioste, *Ludovico Ariosto*, qui y naquit en 1474. Son père étoit gouverneur de la ville; nous aurons occasion d'en parler à l'article de Ferrare, où il mourut en 1534, & où l'on voit son tombeau; nous parlerons de ses ouvrages à l'article de Florence.

Reggio est encore la patrie de Gui Pancirole, jurisconsulte célèbre & grand écrivain, qui naquit en 1523, & mourut à Padoue en 1599.

On cite actuellement M. Paradisi, connu par des poësies italiennes très-estimées.

RUBIERA ou *Solderabiera*, est un village éloigné de trois lieues de Reggio; il y a un petit château en forme de donjon, flanqué de tours, avec des fossés d'eau vive. Au sortir du village on passe, sur un bac, la rivière appelée *Secchia*.

La campagne est très-agréable entre Reggio & Modène, les vignes mariées avec les arbres y font un spectacle singulier pour les François.

CHAPITRE II.

Histoire de Modène.

MODÈNE, en italien *Modena*, en latin *Mutina*, est une ville de 20 mille ames, (d'autres disent 30 mille) située dans la Lombardie, à 28 degrés 52′ de longitude, & 44 degrés 38′ de latitude; à 5 lieues de Reggio, à 12 lieues de Parme, à 8 lieues de Bologne, & à 10 lieues de la mer. Elle est dans une plaine agréable, entre la Secchia & le Panaro, qui lui est joint par un canal: la Secchia est du côté de Reggio, & le Panaro du côté de Bologne.

Cette ville est la capitale de l'Etat du duc de Modène, qui a environ 20 lieues de long sur 10 de large, & qu'on appelle *il Modenese* ou *Ducato di Modena*, parce qu'il fut érigé en duché en 1452 par l'empereur Fréderic III. Modène est une ville très-ancienne; elle fut faite colonie romaine, 184 ans avant Jésus-Christ.

Le siége de Modène par Antoine, 45 ans avant Jésus-Christ a été si célèbre, que Lucain le cite pour exemple des fléaux les plus terribles : *His Cesar perusina fames, Mutinæque labores*; la ville étoit défendue par Brutus. Ce fut à Castel-Franco, village sur le Panaro, à deux lieues de Modène, que Marc-Antoine gagna une bataille l'année suivante, contre les consuls Hirtius & Pansa; le jeune Octave y étoit, âgé pour lors de 20 ans, & déja occupé du projet de venger César, en succédant à son autorité.

Modène fut ruinée du temps de Constantin; mais ce prince la rétablit. Elle fut encore ruinée par les Goths : ce fut à l'occasion de cette seconde destruction, que les habitans se retirèrent à 4 milles de l'ancien emplacement, du côté de la *Secchia*, & formèrent une ville qui fut appelée *Città nuova* & *Città geminiana*; elle est sur le chemin qui va de Modène à Reggio. Modène fut prise l'an 570 par Alboin, premier roi des Lombards en Italie, qui sortoit de la Pannonie. Elle fut emportée d'assaut par l'Exarque Romain, l'an 590, & reprise encore par les Lombards, qui la conservèrent jusqu'à l'arrivée de Charlemagne. Ce fut lui qui, passant en Italie, mit fin au royaume des Lombards, l'an 774; & l'on dit communément, qu'il donna au pape les villes de Parme & de Modène. Cependant Modène reprit bientôt sa liberté, comme les autres villes d'Italie.

Sous Pepin, roi d'Italie, & fils de Charlemagne, Modène fut rebâtie & repeuplée, & redevint une

ville considérable. Le P. Beretta, dans une dissertation, *de Italia Medii ævi*, que Muratori a publiée, pense que la nouvelle ville de Modène est dans le même endroit que l'ancienne, du moins en partie ; l'opinion commune est qu'elle en est à quelque distance ; mais on n'est pas d'accord sur la situation de l'ancienne, parce qu'il ne reste à Modène aucun vestige d'antiquité, aucun aqueduc, ni autre chose semblable, si ce n'est quelques inscriptions, qui sont insérées dans le recueil de Muratori.

Cette ville fut ensuite successivement soumise aux empereurs, aux papes, à la république de Venise, aux ducs de Milan, à ceux de Mantoue, à ceux de Ferrare, & à quelques petits princes particuliers. Elle fut déchirée par les factions, & sur le point de devenir déserte dans le dixième siècle.

Les princes de la maison d'Est acquirent dans le treizième siècle la souveraineté de Modène, qu'ils possèdent encore actuellement. C'est cette illustre maison qui règnant à Ferrare, protégea d'une manière si distinguée les grands hommes de l'Italie, & surtout l'Arioste & le Tasse. Aussi les deux poëmes fameux de Roland le furieux & de la Jérusalem délivrée sont-ils pleins des éloges de ces princes, & la généalogie de cette maison y est toujours tirée des plus grands héros du poëme, ou même d'Hector le Troyen ; ainsi un hermite annonce à Roger, que Bradamante aura un fils à qui Charlemagne donnera le nom d'Est, en lui disant, *Esie hic Domini* ou *Este Signori qui*. Canto 41. Ott. 63.

Ce fut le 15 Décembre 1288, suivant Muratori, que les ambassadeurs de Modène, présentèrent au marquis d'Est, Obizon II (1), les clefs de la ville,

---

(1) On dit en italien, *Obizzo*, comme l'on dit Azzo, Ugo, qui se traduisent en françois par Azon & Hugon. C'est une méthode bien embarrassante que celle de traduire les noms propres, & de les défigurer dans un langage étranger.

& l'acte par lequel elle le choisissoit pour souverain. Le 12 Février 1293, la ville renouvella cet hommage au marquis Azon VIII, le déclarant lui & ses successeurs, à perpétuité, souverains de Modène & de ses dépendances. En 1305 les habitans se révoltèrent contre lui; mais en 1336, ils furent assiégés & forcés de se soumettre à Obizon III, qui vers l'an 1344, rentra dans les duchés de Parme, de Modène & de Ferrare. L'empereur Charles IV, en 1354, établit le marquis d'Est, Aldobrandin III, Vicaire de l'empire à Modène. En 1510, François Marie, duc d'Urbin, commandant les troupes du pape Jules II, s'empara de Modène, & en dépouilla le duc Alphonse I; l'année d'après, & le 31 de Janvier 1511, le pape remit la ville de Modène entre les mains de l'empereur, & par un contrat passé à Rome, le 17 Juin 1514, l'empereur Maximilien la vendit au pape Léon X, pour 40 mille ducats d'or; mais le duc Alphonse la reprit à main armée le 5 Juin 1527; enfin le 21 Décembre 1530, l'empereur déclara que Modène étoit un fief de l'empire, dont le duc Alphonse avoit été investi. On peut voir tous ces événemens traités fort au long dans Muratori, *Antichi à Estensi*.

La plupart des princes de cette maison ont contribué à l'embellissement de Modène. Hercule II, en 1546, fit refaire les fortifications & démolir les fauxbourgs; il fit reconstruire une nouvelle enceinte du côté du septentrion, dans laquelle il renferma le palais ducal, & cette partie de la ville s'appelle encore *Terra nuova*, & *Addizione Erculea*; il fit élargir & aligner les rues, bâtir des églises & des couvens.

Le duc François I fit bâtir en 1635, la citadelle qui est à la partie occidentale de la ville; il fit commencer quelque temps après le palais ducal, sur les dessins de l'Avanzini, & un beau théâtre

dans le *Palazzo del publico* : ce théâtre servit de modèle à celui des Tuileries à Paris ; la réputation qu'avoit le théâtre de Modène détermina le roi à en faire faire un pareil, & par le même architecte ; mais dans l'enceinte de celui de Paris, on a fait le théâtre de l'opéra, après l'incendie arrivée en 1763, de la salle du palais royal, qui subsistoit depuis le temps du cardinal de Richelieu. A Modène on a défait le théâtre depuis quelques années pour y bâtir la douane.

Alphonse IV, successeur de François I, fit faire la grande & belle rue qui va de la citadelle aux bâtimens des écuries ducales ; il augmenta beaucoup les peintures de la belle galerie du palais, & il auroit plus fait encore, si la mort ne l'eût prévenu.

Le duc François II qui prit en main le gouvernement de son Etat le 6 Mars 1674, fut l'auteur d'un des principaux établissemens de Modène ; celui de la bibliothéque, & d'une belle collection de médailles, d'antiques, de statues, de dessins originaux, & autres choses précieuses ; il fonda aussi, ou du moins il rétablit l'université, dans la maison de la congrégation de S. Charles, où il plaça de très-bons professeurs de théologie, philosophie, mathématiques, médecine, jurisprudence, afin que ses sujets fussent dispensés d'aller étudier à Bologne & à Ferrare ; il forma l'académie des *Dissonanti*, avec laquelle on a vu dans la suite l'*Academia Peloritana* de Messine former une union solemnelle & étroite ; il engagea la ville à faire construire & décorer en marbres le port qui est sur le canal de Venise, dans la ville même, pour les bâtimens qui navigent sur ce canal.

François III, duc de Modène, mort en 1780, a suivi les exemples de ses ancêtres, pour l'embellissement & l'avantage de cette ville ; & il a employé son revenu, qui étoit d'environ 200 mille

sequins, à l'avantage de son pays. Il a fait d'abord refondre toute son artillerie; a tiré de France 18 à 20 mille fusils : on lui doit la continuation de la façade du palais ducal, de la chapelle, & de la bibliothéque, qu'il a rendue publiqué, après l'avoir placée dans un endroit commode, & enrichie de beaucoup de livres & de machines de physique; ce prince a établi des prix pour la peinture; donné un quart de ses jardins pour l'utilité de la botanique, & aidé M. Bondigli, secrétaire d'Etat, pour l'établissement de deux nouvelles chaires dans l'université, une pour le droit naturel & public, l'autre pour le droit criminel; il a fait faire deux hôpitaux, l'un pour les habitans, l'autre pour les soldats; une maison pour les pauvres, *Albergo grande;* un grand corps de logis d'une belle architecture pour le tribunal des *Alloggi* (1); il a fait fermer le port par de grandes grilles de fer, qui lui servent d'ornement & de défense tout à la fois; enfin ce prince a fait tant de choses pour l'embellissement général de la ville, que les magistrats lui en ont marqué leur reconnoissance, par une statue équestre en marbre, élevée sur une place à l'entrée de la ville, du côté de Reggio; mais le peuple est moins touché de cette magnificence, que sensible à l'augmentation des impôts.

Cette illustre maison d'Est, qui avoit manqué à s'éteindre en 1694, paroît être actuellement dans le même cas; le prince Hercule Renaud de Modène a épousé, en 1740, Marie-Thérèse Cibo Malaspina, héritière de Massa & Carrara; ce mariage étoit intéressant pour la maison de Modène, surtout en

---

(1) Ce tribunal appelé *Magistrato de gli Alloggi*, est spécialement destiné à la perception d'un impôt territorial, qui se lève pour l'acquittement des dettes contractées à l'occasion des guerres passées. Les biens même des ecclésiastiques y sont sujets, ils paient la moitié de ce que paient les laïcs.

ce qu'il lui donnoit une petite placé ſur la Méditerranée; mais ce prince n'a point eu d'autre enfant que la princeſſe Marie-Béatrix, née en 1750, qui a épouſé le troiſième archiduc. Elle a été élevée à Milan depuis 1762, ſous les yeux du duc François-Marie III d'Eſt ſon grand-père. Les Etats conſidérables dont elle paroît devoir être un jour l'unique héritière, ont fait que l'Italie a eu les yeux ouverts ſur cette princeſſe dès ſon enfance. Elle avoit été promiſe au ſecond archiduc, devenu grand-duc de Toſcane; elle fut enſuite deſtinée au troiſième archiduc, qu'elle a en effet épouſé, après bien des difficultés.

Lorſque j'étois en Italie, en 1766, on venoit de commencer une route entre le Modenois & la Toſcane, dont le P. Friſi avoit été arrêter les plans, & qui indiquoit une alliance entre les deux Etats; M. Giardini pour Modène, & le P. Ximènes pour la Toſcane, ont été chargés de l'inſpection de ces travaux.

J'ai cité pour l'hiſtoire de Modène le grand ouvrage de Muratori, qui a pour titre *Antichità Eſtenſi*; mais il y a divers ouvrages ſur l'hiſtoire de Modène, que l'on peut auſſi conſulter, ſurtout ſept volumes de *Vedriani*, qui comprennent toute l'hiſtoire eccléſiaſtique, civile & littéraire de Modène; mais cet auteur n'eſt pas toujours exact.

On n'a pas imprimé de deſcription de Modène; cependant je ne connois guères de ville d'Italie où l'on manque d'un pareil ouvrage pour l'inſtruction des voyageurs; mais voici ce que j'ai pu raſſembler au ſujet de Modène.

A l'égard des peintures, M. le docteur Pagani en a donné en 1770 une notice détaillée, en un volume *in*-8°. de 218 pages; il décrit non-ſeulement celles de 50 égliſes & du palais, mais encore celles des maiſons particulières.

CHAPITRE III.

Description de Modène.

LA ville de Modène est agréable, bien bâtie, bien fortifiée; des portiques règnent le long des rues, & l'on peut y aller à l'abri du soleil & de la pluie, ce qui est très-commode pour les gens de pied; nous en ferons observer de pareils à Bologne & à Ferrare. La grande rue, *Strada maestra*, mérite surtout d'être citée pour la beauté de ses bâtimens: on y remarque entr'autres les trois hôpitaux que nous avons cités, avec la douane & le palais de la ville, & de beaux hôtels, (*Palazzi*) qui forment une superbe rue, où est placée une statue équestre du dernier duc.

LE PALAIS DUCAL est le plus bel édifice de Modène; il est isolé, situé sur une grande place, dans la partie la plus ornée de la ville, d'une architecture majestueuse & élégante tout à la fois; elle est d'*Avanzini*: la cour est vaste, environnée de colonnades, qui font le plus bel effet; le grand escalier est des plus majestueux. Le bel appartement a un sallon principal, qui est dans le milieu de la façade, six grandes pièces richement meublées, & un cabinet de glaces doré en entier, qui a été fait sur les dessins de M. Salvatori. Le grand salon n'a point d'anti-chambre, mais il a un aspect imposant; il règne au pourtour une tribune d'un goût mâle, mais l'on ne trouve pas assez de repos dans le reste de la décoration. Le plafond a été peint à l'huile par Marc-Antoine Franceschini; le ton en est gracieux; la couleur en pourroit être plus vigoureuse: quant à la composition, les groupes en sont trop coupés.

Dans

Dans la chambre du dais, on remarque un S. Pierre martyr, religieux de l'ordre des Dominicains, peint par *Antonio Cofetti*, de Modène; une Judith, du *Guerchin*, d'un dessin & d'une couleur mâle, mais que l'on prendroit plutôt pour un homme que pour une femme : une adoration des Bergers, qu'on dit être du *Corrège;* cela est difficile à croire, le pinceau en est trop mou; cependant elle est bien composée, & peinte d'une manière gracieuse, particulièrement la tête de la Vierge, qui est très-lumineuse & d'une beauté charmante.

On voit au plafond de cette chambre quatre médaillons du *Tintoret*, vigoureux de couleur, mais très-incorrects de dessin.

Dans la chambre du lit, un Samaritain, de *Jacob Bassan*, beau tableau; mais la figure du Samaritain est trop académique : on y trouve aussi le défaut ordinaire de ce maître, qui est de traiter ses figures avec trop peu de noblesse, & de vêtir ses personnages en paysans.

Le mariage de Ste. Catherine avec Notre Seigneur, de la dernière manière du *Guerchin*, dans le temps qu'il cherchoit celle du *Guide*; ce tableau est un peu gris & peint froidement. Ste. Véronique, de *Familitori*. Une Vierge tenant la main de Jésus-Christ mort : la tête de cette Vierge est d'une beauté peu commune; le corps du Christ lui est bien inférieur; on la dit du *Guide*, mais on n'y reconnoît aucune trace de son pinceau. Une Charité Romaine, d'*André Sacchi*; la tête de la fille est fraîche de ton; celle du vieillard est touchée avec trop de mollesse. Dans une autre chambre, Notre Seigneur au jardin des Oliviers, par *Jacob Bassan*; il y en a un pareil à Gênes, dans le palais Brignoli; celui de Modène, qui est traité d'une manière plus claire, pourroit bien être une répétition de celui de Gênes, faite par Léandre Bassan, fils

ce qui est d'autant plus vraisemblable, que l'on sait que les fils de Bassan l'ont beaucoup copié, & ne l'ont jamais parfaitement égalé dans la force du coloris. L'enfant prodigue, de *Lionello Spada*, a un caractère de dessin plein d'ame; la touche en est fière & spirituelle; on lit sur sa physionomie le repentir de ses égaremens : la couleur en est d'ailleurs vigoureuse, mais la tête du vieillard n'est pas de la même beauté. On y remarque ensuite trois tableaux de *Jules-Romain*; le passage d'un pont, une bataille, & un triomphe; le goût de dessin en est excellent; mais ils ont une composition confuse, & la couleur en est désagréable. La femme de Putiphar, qui retient Joseph par son manteau, tableau du Tiarini, beau, quant à l'expression & au caractère de la femme, qui est des plus gracieux; d'ailleurs il est un peu gris.

La femme adultère, du *Titien*; elle est peinte à demi-nud; elle est de toute beauté : ce sujet est composé de vingt-deux figures à mi-corps, dont les caractères ne sont pas moins intéressans; la plupart de ces figures sont dignes d'admiration, au jugement de M. Cochin, pour la beauté du caractère, l'expression & la couleur. Son ordonnance tient du goût des bas-reliefs antiques, mais on n'y remarque pas l'intelligence du clair-obscur.

Une Vierge du *Titien*, avec l'enfant Jésus, & S. Paul, tableau d'une grande beauté; l'enfant Jésus a beaucoup de noblesse; la tête de la Vierge a un caractère sage & gracieux, & la couleur en est vraie; mais son corps est d'une si petite proportion, que cela fait paroître sa tête trop forte : le S. Paul ne vaut rien.

Un S. Roch en prison & un ange qui lui apporte une couronne; grand tableau du Guide, très-gris, mais parfaitement dessiné. Le martyre de S. Pierre, du Guerchin, d'une couleur vigoureuse, peint largement, & où l'on voit une belle touche : tout ce

qui est dans la gloire est très-beau ; il est fâcheux que le tout soit si noir. Quatre tableaux ovales représentant les quatre élémens, par les *Carraches*. Un S. Sébastien, de Michel-Ange de *Carravage*. On fait grand cas aussi de l'Abraham & de la Psyché du *Guerckin*, & d'une copie de la cène, de Paul Véronèse, faite par un boulanger.

Il y a dans cet appartement trois belles tables, dont une de porphyre, & les deux autres de marbre verd de mer.

On a augmenté cette collection de tableaux, en 1767, en y joignant ceux qui étoient à Sassuolo, maison de plaisance du duc de Modène; mais on y regrette beaucoup le tableau fameux de la nuit de Noël, par le Corrège (1), un des chefs-d'œuvres de la peinture, qui a fait long-temps l'ornement de ce palais. Pardon, divin Raphaël, s'écrioit M. le président des Brosses, (dans une de ses lettres sur l'Italie, en 1740,) si aucun de vos ouvrages ne m'a causé l'émotion que j'ai eue à la vue de celui-ci ; vous avez votre grâce à vous, plus noble, plus décente ; mais celle-ci est plus séduisante. Le duc de Modène lui dit qu'il conservoit par écrit le marché qui fut fait avec le Corrège, pour cet ouvrage, (il revient environ à 600 livres de notre monnoie) & que c'étoit une fable ridicule que ce qu'ont raconté quelques historiens ; on lui donna dit-on, 200 livres en basse monnoie, pour le prix de son ouvrage ; le peintre qui n'avoit jamais reçu de si grosse somme, revint courant chez lui, avec cette lourde charge, ce qui lui fit prendre une pleurésie, dont il mourut. C'est à-peu-près là l'histoire que M. Grosley raconte,

(1) Il a été vendu au roi de Pologne, avec beaucoup d'autres tableaux précieux du palais de Modène ; mais il y en a de très-bonnes copies, que bien des amateurs prendroient pour les originaux : celle de la nuit de Noël est de Nugari, peintre Vénitien.

au sujet de l'Assomption que le Corrège peignit dans la coupole de Parme, histoire qu'il met sur le compte des Chanoines de cette Cathédrale.

Dans la chapelle du palais sont deux tableaux du Guerchin, & plusieurs autres dont M. Pagani fait l'éloge.

La galerie du palais de Modène est remplie de choses curieuses dans tous les genres : une collection de cinq à six mille dessins des meilleurs maîtres, du Corrège, du Guide, du Titien, du Sarto, du Parmesan, de Jules Romain, du Tintoret, des Carraches, de Vignola, de Caula, de Stringa, de Franceschini & d'Allori (1). On y conserve onze à douze mille estampes de tous les plus fameux graveurs d'Italie & d'autres pays; plusieurs curiosités en histoire naturelle, en ouvrages singuliers pour le travail, & beaucoup de statues & d'antiques. On remarque spécialement un Canope, divinité égyptienne, qui a huit pouces de hauteur sur quatre de largeur; une tête d'Adrien, & un buste de sa femme Sabine, l'un & l'autre en bronze, de grandeur naturelle; une main de femme, d'un albâtre très-blanc, qui est admirée de tous les connoisseurs; elle paroît être de sculpture grecque du premier genre, & elle est si belle, qu'on a cru que le sculpteur avoit voulu qu'elle fût isolée, n'espérant pas que le reste de la figure pût l'égaler.

Deux têtes prises dans un bloc de marbre presque brut, elles ont 8 à 10 pouces de hauteur; quoiqu'elles ne soient pas achevées, elles paroissent marquer le génie des Grecs, & leur goût pour la sculpture, dans un temps où elle n'étoit pas encore à son dernier degré de perfection. Le buste du duc François I, en marbre blanc, par le Bernin; ce prince est représenté avec sa cuirasse & un

(1) On en a transporté une partie dans le grand appartement.

manteau qui eſt d'une ſi grande délicateſſe, qu'il ſemble flotter en l'air.

Il y a trois belles ſuites de grandes médailles impériales : la première ne contient que les médailles les plus rares, & celles de la plus belle conſervation ; entr'autres une de Peſcennius, que Spanheim aſſure ne pouvoir être ſoupçonnée de faux. La ſeconde ſuite contient beaucoup de médailles très-rares, d'autres qui le ſont moins, avec les doubles de la première ſuite, & les petites médailles; celle-ci eſt très-nombreuſe. La troiſième ſuite eſt celle des médailles impériales, en argent; elle eſt nombreuſe & renferme des pièces rares; il y a encore des médaillons en bronze, parmi leſquels il y en a un qui eſt des plus rares; il eſt frappé des deux côtés; ſur l'un on voit les têtes d'Antonin & de Verus; ſur le revers, une Victoire avec des aîles, regardant derrière elle, & debout dans un char à quatre chevaux, dont elle tient les rênes de la main droite : il eſt parlé de cette médaille dans Patin. Cette collection contient auſſi beaucoup de médailles conſulaires & de médailles grecques, des rois, des peuples & des villes, les unes en argent, les autres en bronze; il n'y a que les médailles des papes dont la ſuite eſt peu conſidérable.

Ce cabinet contient encore plus de quatre mille camées, parmi leſquels il y en a de très-ſinguliers : tels ſont un camée en agate orientale, avec cinq figures toutes de différentes couleurs, dont l'une tient un enfant à la mamelle : on voit ſur le côté le Dieu-Terme avec le viſage noir, & devant lui un autel, où brûle le feu ſacré; d'où il paroît que c'eſt un ſacrifice au Dieu-Terme, l'un des plus anciens Dieux des Romains, & qui étoit des plus reſpectés, parce qu'il préſidoit aux bornes & à la conſervation des héritages; il ne céda pas

même la place au temple de Jupiter, que Tarquin le Superbe fit construire sur le Capitole.

Un camée en agate, de trois couleurs, offre une figure d'homme assise sur un banc où il y a un masque ou un bouclier ; il tient un sceptre de la main droite, & de la gauche il s'appuie sur les épaules d'une femme qui est debout, tenant de la main gauche une lyre, & de la droite quelque chose qui paroît une baguette ; on croit que c'est la muse Therpsicore.

Un camée en Niccoli, c'est-à-dire, blanc sur du noir d'environ quatre pouces ; il représente Notre-Seigneur debout couronné d'épines, les mains liées ; & sur la partie noire, deux archers debout qui le tiennent par le milieu du corps ; tous ces camées sont antiques, excepté peut-être le dernier. M. Zerbini en a tiré des souffres ou empreintes, en 1769.

La bibliothéque contient 30 à 40 mille volumes. Elle commence par un grand vestibule où sont différentes machines de physique, & où l'on se propose de former un cabinet plus considérable. La grande salle qui contient les livres imprimés, est ornée d'une belle menuiserie de bois de noyer, travaillée avec goût ; une balustrade en fer doré règne tout autour de la salle ; on y a peint six colonnes qui paroissent soutenir les trois grands arcs de la voûte ; elles sont de Bossellini, très-bon peintre de Modène, & d'une ressemblance qui trompe même d'assez près ; il a peint aussi la voûte en perspective.

Cette bibliothéque contient un recueil précieux d'anciennes éditions ; il y en a près de 200 du quinzième siècle, de Janson & autres imprimeurs de ce temps-là ; un grand nombre des plus célèbres imprimeurs, tels que les Etienne, Alde, Elzévirs, Junte, Torrentini, beaucoup d'éditions modernes des bonnes imprimeries de Paris, de

Hollande, de Londres, d'Oxford, de Cambridge; des livres ruſſes imprimés à Pétersbourg, que le chancelier de Ruſſie envoya au prince, après ſon voyage d'Italie, &c.

Les manuſcrits ſont dans une chambre voiſine, il y en a environ 1500.

Il y a un Evangile grec du huitième ſiècle; les *Miſcellanea* de Théodore, manuſcrit grec du quinzième ſiècle, qui n'a jamais été imprimé; un manuſcrit du Dante du quatorzième ſiècle, en parchemin, avec des miniatures au-deſſus de chaque page; elles repréſentent les faits racontés dans l'ouvrage, & ſont dans le goût de Giotto. Une bible en deux volumes, & un bréviaire en parchemin du quinzième ſiècle, avec des miniatures d'un très-bon goût; un manuſcrit du onzième ſiècle, dans lequel il y a entr'autres choſes la chronique de Reginon; le pontifical attribué fauſſement à Damaſe; un catalogue de la bibliothéque Pompoſienne; un herbier du quatorzième ſiècle écrit en françois, avec les plantes repréſentées en miniatures. Une coſmographie de Ptolomée en latin, avec les cartes en miniature, par Nicolas Hahn, Allemand, dans le quatorzième ſiècle. On ne trouve nulle part de manuſcrits ornés de plus belles peintures.

Les pères Zaccarie, Troili & Gabardi, Jéſuites, bibliothécaires du prince, qui avoient ſuccédé à Muratori, & au P. Granelli, travailloient en 1765, à un catalogue raiſonné des livres & des manuſcrits de cette bibliothéque, & ſe propoſoient de le faire imprimer.

Quoique la ville de Modène n'ait que 20 à 30 mille ames, on y compte 51 égliſes : outre la cathédrale & l'égliſe de la ville, appelée *del Voto*, on y comptoit neuf paroiſſes ſéculières, quinze égliſes de réguliers, dont cinq étoient des paroiſſes deſſervies par les Bénédictins, les Théatins, les

Augustins, les Cordeliers & les Minimes; treize églises de religieuses, parmi lesquelles il y avoit deux paroisses desservies par des prêtres séculiers; dix églises de confréries laïques, une de la congrégation de S. Charles, & une petite église dépendante d'un bénéfice assez considérable; mais en 1769, on a diminué le nombre des églises, en fermant celles qui étoient peu importantes, & il n'y a plus que cinq paroisses qui sont toutes séculières.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, est une église épiscopale, dont l'évêque est suffragant de Bologne; le bâtiment est d'un gothique assez laid; le maître-autel est à un premier étage, sous lequel est pratiquée une église à moitié souterraine, dédiée à S. Geminien, & où l'on conserve son corps.

On voit dans la première chapelle à droite, une copie d'un tableau du Guide, représentant le *Nunc dimittis* : l'original a été transporté au palais. La Vierge y est à genoux devant l'enfant Jésus, que Siméon tient entre ses bras. Un enfant qui joue avec les deux colombes offertes au temple, y forme un joli épisode. Il y a dans ce morceau de beaux caractères de têtes. L'enfant qui joue a une expression & un tour naïf; mais il y a dans le total de l'ouvrage un ton un peu gris & une manière sèche. Il y a encore dans cette église un tableau du Calabrois, un du Schidone (c'est le portrait de S. Geminien) & un tableau curieux par son ancienneté; on y lit cette inscription : *Serafinus de Serafinis Mutinensis pinxit* 1385.

La tour de cette église s'appelle la Guirlandina; elle est toute en marbre, & l'une des plus élevées de l'Italie; elle est isolée; sa forme est quarrée, & elle finit en pointe comme un clocher. Il y a des curieux qui vont dans le bas de cette tour, voir la *Secchia rapita*, c'est un vieux seau de bois d'une moyenne grandeur, garni de trois cercles de

fer, suspendu dans un lieu obscur & humide, mais dont l'histoire est assez célèbre pour mériter ici une place.

Dans le temps que l'Italie étoit déchirée de tous côtés par des factions cruelles, Modène eut plusieurs guerres avec ses voisins, surtout avec Bologne; deux de ces guerres ont donné occasion au poëme héroï-comique du *Tassoni*, intitulé *la Secchia rapita*. Il est vrai que le poëte voulant se procurer la liaison & l'unité, a changé les faits, les lieux, les temps & les personnages, au gré de son imagination; mais d'une manière si agréable qu'il plaît à ceux même qui connoissent les vrais détails de ces histoires. Le poëte suppose, par exemple, qu'une de ces guerres fut l'occasion de l'autre, & qu'elles se succédèrent immédiatement, tandis que dans le vrai elles eurent des causes différentes, & qu'elles furent séparées par un intervalle de 76 ans; il a même placé comme la seconde, celle qui fut réellement la première, & qui commença en 1248. L'empereur Fréderic II fut mis en déroute sous les murs de Parme, mais il gagna une bataille contre les Modénois en 1249, à l'endroit de la ville appelé *Fossalto*, & Enzio, roi de Sardaigne, y fut fait prisonnier, comme on le verra dans la description de Bologne; c'est la première des deux guerres dont il s'agit. La seconde arriva en 1325; dans celle-ci, il y eut une bataille à Zappolino, où les Bolonois furent mis en fuite, & poursuivis avec tant de célérité, que les vainqueurs entrèrent dans la ville; mais étant obligés de se retirer, ils enlevèrent, pour marque de leur victoire, la chaîne de la porte de la ville. (*Morani Rer. Italic. Scrip. Ghirardacci, Istor. di Bol.*) & le sceau d'un des puits de la ville, comme l'assure *Vedriani*, d'après d'anciennes chroniques, (*Istor. di Mod.*) C'est ce dernier combat que le Tassoni raconte à sa manière, dans le

premier chant de ſon poëme, de même que l'enlèvement du ſeau, & il a ſuppoſé que ce fut l'occaſion du grand armement & de la bataille de 1249, afin que le premier événement & la principale action de ſon poëme fût, comme tout le reſte, un mélange de ſérieux & de plaiſant, qui continue dans tout cet ouvrage (1). Ce poëme fut commencé à Rome en 1611, & finit en 1614; il en courut d'abord pluſieurs copies manuſcrites, qu'on n'oſa pas imprimer en Italie, & il parut pour la première fois à Paris en 1622. La meilleure édition eſt celle qu'a donnée à Modène, en 1744, Barthelemi Soliani; on en a fait une à Paris avec la traduction françoiſe. Enfin M. Conti, qui étoit profeſſeur de langue italienne à l'école militaire, en a donné une très-belle édition, ornée de bonnes gravures en deux volumes *in*-8°. en 1766.

S. BARTOLOMEO, égliſe qu'occupoient les Jéſuites; on y voit une architecture feinte, du P. Pozzi; elle eſt ſi bien en perſpective & d'un ſi bon ton de couleur, qu'elle fait illuſion. On ne peut pas même deviner ſi elle eſt peinte ſur une voûte, ou ſur un fond plat, mais elle ne ſe lie point avec le reſte de l'architecture. Ces ſortes de perſpectives, dont on ne voit que trop d'exemples, péchent ſouvent contre le bon ſens, puiſqu'on les exécute preſque toujours dans des places qui ne devroient être remplies que par des ſujets aëriens; d'ailleurs, ces édifices en peinture ne font illuſion que d'un point donné; car ſi le ſpectateur change de place, le preſtige ceſſe, & quelquefois le bâtiment ſemble prêt à crouler. Il y a dans le plafond des peintures à freſque du Spagieri, peintre de Reggio; mais les figures n'en valent rien.

S. GIORGIO, eſt une égliſe ſingulière, décorée

(1) Voyez les notes de Jean-André Barotti de Ferrare, ſur la *Secchia rapita*.

d'un ordre corinthien, avec quatre tribunes dans les angles, soutenues par des colonnes du même ordre. Elle est de Vigarani, architecte Modénois. Le plus grand reproche que l'on puisse lui faire, c'est qu'elle a presque l'air d'une salle de bal.

LA CHIESA NOVA ou *il Voto*, est une jolie église décorée d'un ordre corinthien. Elle est de Christophe Gallaverna, architecte de Modène.

M. Pagani dit qu'il y a dans cette église un Christ mort, du Guerchin : il y a dans une de ces chapelles un tableau représentant la peste de 1630, par Louis Lana, de Modène, élève du Guide : les têtes en sont belles, mais la composition en est éparse, & l'on n'y trouve aucune intelligence de clair-obscur.

On compte encore d'autres églises remarquables à Modène : S. Charles, où l'on voit la peste de Milan, par Franceschini ; St. Augustin des Ecoles Pies ; S. Dominique, église de l'ordre des Dominicains, & l'église des Stigmates, où il y a un tableau de S. François par le Guerchin (1). Il y a aussi des tableaux de prix dans l'hôtel de ville, *Palazzo Publico*, & chez plusieurs personnes de la ville, surtout chez le marquis Philippe *Rangoni*, chez le marquis Boniface *Rangoni*, chez le comte *Fontana*, chez le comte *Stoffi* ou *Stoffa*, & dans plusieurs autres maisons. M. Pagani en donne la liste dans son ouvrage.

A S. Joseph, une Assomption de Louis Carrache.

A S. Vincent martyr, un tableau du Guerchin.

A l'Annunziata, un tableau de Muliani, peintre célèbre, dont les ouvrages sont fort rares. La coupole est du Calabrois.

On voit à la fonderie 73 canons, quelques mortiers, & une très belle coulevrine de vingt-deux

---

(1) Comme il a plusieurs figures, on a cru que c'étoit un tableau de tous les saints.

pieds de long, qui peut porter à deux lieues de diſtance; le tout en bronze.

Il y a dans l'arſenal une belle ſalle d'armes, qui renferme les vingt mille fuſils dont nous avons parlé, avec quantité de ſabres & de cuiraſſes, & quelques armes anciennes. On y montre, comme curioſités, des piſtolets dans un livre, dans une hache, dans le manche d'un fouet garni d'un cornet de chaſſe, dans un paraſol : celui-ci tire par le haut du manche; un aigle aſſez bien imité, fait de lames de ſabres.

L'eſplanade eſt une fort belle promenade, ſur laquelle on feroit tout le tour de la ville, ſi elle n'étoit interrompue par les jardins du palais; la partie qui eſt entre la ville & la citadelle eſt fort ſpacieuſe; il y a quelques années qu'on y voyoit faire le nouvel exercice à la Pruſſienne à trois mille hommes; ils manœuvroient avec toute la préciſion poſſible; cet exercice étoit muet : en voyant un ſeul ſoldat le faire, les trois mille hommes répétoient à la fois tous ſes mouvemens. Les troupes de Modène ſont compoſées de fort beaux hommes, bien vêtus, & qui ne marchent jamais qu'au ſon des inſtrumens, tambours, fifres, haut-bois, baſſons & cors-de-chaſſe. Les tambours & les fifres ne jouent que quand les autres inſtrumens finiſſent.

On dit que le duc de Modène a huit mille hommes de troupes réglées, également bien entretenues & bien diſciplinées, & que dans le beſoin, il pourroit en mettre vingt mille ſur pied.

Les familles qui ſont les plus illuſtres à Modène, ſont celles des *Rangoni* & des *Montecuculi*; il ne reſte aucun deſcendant de ceux qui ont gouverné Modène, avant que les marquis d'Eſt euſſent été choiſis pour ſouverains.

Les habitans de Modène ſont fins, très-enjoués, naturellement pantomines, aiment beaucoup le plaiſir; ils paſſent pour être bons maris, & les

femmes un peu coquettes, quoiqu'en général peu jolies. Ils se plaignoient beaucoup des impôts; mais le prince régnant a beaucoup d'économie, & il y a lieu de croire qu'il les soulagera. Pour diminuer le nombre des moines, il a ordonné qu'on ne put être en religion qu'après avoir donné le quart de son bien aux hôpitaux.

Les personnes d'un certain rang s'habillent comme à Paris; les bourgeoises portent toujours le *Zendado*, espèce de voile, mais elles le laissent flotter, au lieu de l'attacher par derrière comme on le fait à Bologne; quelques-unes laissent leur *Zendado* entr'ouvert, de manière qu'on peut voir une partie de leur physionomie. Les paysannes portent sur leurs têtes des mouchoirs de mousseline qu'elles laissent flotter.

Modène paroît être située sur un immense réservoir d'eau qui coule sous terre; c'est la source de ces puits dont on a beaucoup parlé, qui se trouvent partout, soit dans la ville, soit aux environs, qui ne diminuent pas, même dans les plus grandes sécheresses, & dont on forme les fontaines qui sont dans presque toutes les maisons (1). Cette nappe d'eau est une des choses les plus singulières qu'il y ait dans l'histoire naturelle de l'Italie, c'est un grand bassin souterrain, formé d'une eau très-pure & très-saine, qui s'étend au moins à 7 milles du côté de l'orient, car on a creusé des puits semblables même au-delà du Panaro: du côté du nord, on ne trouve pas cette eau plus loin que 4 milles. Quand on creuse ces puits, on trouve à 23 pieds de profondeur des restes d'anciennes constructions; plus bas on a une terre dure & compacte, qu'on prendroit pour une terre vierge, si un peu plus

(1) C'est l'objet d'un ouvrage qui a pour titre : *De fontium Mutinensium admiranda scaturigine tractatus physico-Mathematicus à Bernardino Ramazzini*, imprimé à Genève avec les autres ouvrages du même auteur en 1717, in-4°.

lière ; le portique est décoré d'un ordre dorique, avec une simple corniche, sans frise ni architrave ; il est composé de trois grandes arcades ; la porte est pratiquée dans celle du milieu : au travers des arcades latérales on découvre un Neptune & une Amphitrite, qui sont de mauvaises figures colossales.

Bibiena a peint autour de la cour un ordre d'architecture ; mais il est presque effacé. Le grand jardin est entouré de murailles ; il a cinq milles de circuit, mais son plan n'a rien de remarquable. Le petit jardin consiste dans un parterre de forme circulaire, entouré de murs ; on remarque en tournant de la rampe du palais une petite grotte en rocaille, dans laquelle est une nymphe ; un triton qui semble en avoir la garde, se cache derrière un rocher, d'où il jette de l'eau avec sa trompe aux passans. La nymphe & le triton sont exécutés en nacre de perle ; toute cette composition est d'un genre pittoresque ; mais elle commence à se dégrader.

Dans l'intérieur du palais, il y a une galerie & un salon, peints par *Boulanger*, peintre facile & agréable ; mais la couleur est fausse & le dessin très-incorrect. On montroit ci-devant dans ce château plusieurs tableaux précieux, entr'autres l'Hérodiade du Guerchin, & quatre beaux paysages de Salvator Rosa ; mais en 1767, on a transporté à Modène les meilleurs tableaux de Sassuolo.

Les environs de Modène sont une belle plaine, fertile en blé & en vins, où l'on voyage entre des files de grands arbres enlassés par des guirlandes de vignes, dont j'étois toujours enchanté, quoique j'eusse été accoutumé à ce spectacle depuis le commencement de la plaine de Lombardie.

Quoique Modène soit dans un très-beau climat, il y a quelquefois des pluies extraordinaires. Nous ne connoissons pas à Paris d'année où il soit tombé plus de 25 pouces d'eau, la quantité moyenne est

est de 19; mais on en a vu jusqu'à 30 pouces à Modène (1); au reste nous avons déjà observé quelque chose de semblable, en parlant de Milan; & Corradi, mathématicien du duc de Modène, observa en 1716 à Forno Volastro, dans la Garfagnana, 102 ¾ pouces d'eau. *Valisneri Lezione Acad. intorno l'origine delle fontane.*

CHAPITRE IV.

Etat des lettres à Modène.

MODÈNE a produit beaucoup de personnages distingués dans les sciences, les belles-lettres & les arts. Si nous commençons par les mathématiques, nous trouvons le P. Guarino *Guarini*, Théatin, auteur de divers ouvrages rassemblés dans un volume in-folio; Geminiano *Montanari*, astronome célèbre, qui étoit professeur à Bologne, il y a un siècle; Dominique *Corradi*, qui a écrit sur le calcul intégral; Dominique *Vandelli*, qui étoit mathématicien du duc & de la ville de Modène; Jacques *Cantelli*, habile géographe, il étoit de Vignola.

Parmi les littérateurs, on connoît les cardinaux Jacques *Sadoleto* & Georges *Cortesi*, Bénédictins; Charles *Sigonius*, Louis *Castel-Vetro*, Bernard *Cesis*, Antoine *Fiordibello*, évêque de Lavello & secrétaire des brefs de Pie IV, Odoardo *Corsini*, des Ecoles Pies, de Fanano, & Jean-Pierre *Tagliazucchi*. Fulvio Testi, quoique né à Ferrare,

(1) J'ai réduit à notre mesure le *Braccio* de Modène, qui est de 19 pouces six lignes & quatre dixièmes. A l'égard du poids, j'ajouterai qu'à Modène notre livre de France pèse une livre cinq onces 8 *ferlini* & neuf seizièmes; il y a 32 ferlini dans l'once.

ſe compte ordinairement parmi les littérateurs de Modène, parce qu'il y vécut long-temps au ſervice du duc François I, & y mourut dans la forteresſe où ce prince l'avoit fait renfermer depuis quelques années.

Dans la médecine & la phyſique, le plus célèbre eſt Gabriel *Fallopio*, ou Faloppe; ce grand médecin naquit à Modène, en 1523, il fut profeſſeur à Piſe, puis à Padoue, & quoique mort à 39 ans, il avoit prodigieuſement écrit; les trompes de la matrice & des ovaires ſont même connues aujourd'hui ſous le nom *de Trompes* de *Faloppe*. On cite encore Jean-Baptiſte *Davini* & Bernardino *Ramazzini*, médecins célèbres de Modène.

Dans les arts on cite Jacques *Barrozi*, connu ſous le nom de *Vignole*, parce qu'il étoit de Vignola, village à quatre lieues au ſud-eſt de Modène; c'eſt un des plus grands architectes & un des meilleurs écrivains ſur l'architecture qu'il y ait eu dans l'Italie.

A l'égard des poëtes, il y a eu à Modène François-Marie *Molza*, grand poëte du ſeizième ſiècle, & *Tarquinia Molza*, ſa petite-fille, ou fille de ſon fils, laquelle fit auſſi de très-bons vers. Pierre-Antoine *Bernardoni*, poëte de l'empereur, qui étoit de Vignola, & Alexandre *Taſſoni*, dont nous avons parlé au ſujet du poëme de la *Secchia rapita*; il naquit à Modène en 1565.

MURATORI, l'écrivain le plus fécond & le plus ſavant qu'il y ait eu depuis long-temps en Italie, étoit né à Vignole en 1672; il étoit directeur de la bibliothéque Ateſtine à Modène, & il y eſt mort le 23 Janvier 1750, âgé de 77 ans. On ne peut aimer l'Italie, ou même l'hiſtoire en général, ſans connoître ce grand homme, & l'on verra avec plaiſir ſon éloge dans le premier volume *des Vies des hommes illuſtres d'Italie*, imprimées à Paris, chez Vincent, en 1767. Voici l'indication des principaux ouvrages de Muratori.

Antiquitates Italiæ, ſix vol. *in-folio.*

Novus Theſaurus veterum inſcriptionum. 1539, 4 vol. *in-folio.*

Rerum Italicarum Scriptores, ab anno 500, *ad an.* 1500, 28 vol. *in-fol.* Milan, 1751, &c.

Annali d'Italia dal Principo dell' Era volgare ſino all' anno 1750, 12 vol. *in*-4°. Ce dernier ouvrage eſt auſſi imprimé en 30 volumes *in* 8°. qui coûtent 50 liv. à Rome, reliés *all' Olandeſe, col taſello indorato;* c'eſt-à-dire, en parchemin; il n'y a rien de plus étendu, de plus complet, de plus vrai, de plus ſincère & de plus raiſonné ſur l'hiſtoire d'Italie. On en a fait pluſieurs éditions.

Le P. Delivoy, Barnabite, avoit traduit ces annales à Paris en 1775, avec un ſupplément qui venoit de paroître à Livourne; on annonçoit le tout en 12 vol. *in*-4°. Mais le traducteur eſt mort à Etampes; l'ouvrage n'a point paru, & le manuſcrit eſt reſté entre les mains des Barnabites d'Etampes.

M. de Saint-Marc, qui a donné en françois les ſix premiers volumes de l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie, juſqu'à 1314, s'eſt beaucoup ſervi des annales de Muratori; il y a ajouté de ſavantes diſſertations, mais l'auteur eſt mort; d'ailleurs ſon ouvrage devenoit trop volumineux. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions en françois un Abrégé chronologique de l'hiſtoire d'Italie, ſemblable à celui de l'hiſtoire de France, que le préſident Hénault publia en 1746, & qui eſt devenu le modèle de toutes les autres. Cet Abrégé pourroit ſervir de ſuite aux *Annales Romaines*, qui ont paru en 1756, & l'Abrégé chronologique de l'hiſtoire des empereurs, en 2 vol., publié en 1754.

La place de Muratori eſt actuellement occupée par M. l'abbé Jérôme *Tiraboſchi*, ex-Jéſuite, d'une famille noble de Bergame; il a demeuré longtemps à Milan; mais il eſt aujourd'hui conſeiller

du duc de Modène, président de la bibliothéque & du cabinet des médailles. Son principal ouvrage est l'histoire de la littérature Italienne, en 13 vol. dont les premiers avoient paru en 1772. Cet ouvrage plein d'érudition & de recherches, remonte jusqu'à la fondation de Rome. M. Tiraboschi travaille aussi à une histoire des gens-de-lettres de Modène, *Biblioteca Modenese*, dont il a déjà paru trois volumes, & une histoire de la célèbre abbaye de *Nonantola*, petite ville à trois lieues de Modène. Il a donné une histoire des Humiliés, religieux supprimés en 1571; il a donné en 1780, une vie fort curieuse du comte Fulvio Testi (1).

Le P. François-Antoine *Zaccaria*, Jésuite, qui avoit succédé immédiatement à Muratori, étoit très-savant dans la théologie, l'histoire sacrée & profane, le grec & tous les objets d'érudition. Le P. Tiraboschi est secondé dans sa place de bibliothécaire par M. Dominique *Troili*, qui est aussi un ex-Jésuite de la plus vaste érudition; je dois ajouter, comme l'ayant connu personnellement, qu'il est d'une attention & d'un empressement pour les étrangers, qui mérite toute notre reconnoissance; il donna en 1766, un ouvrage qui a pour titre: *Della Caduta di un sasso dall' aria*, &c. Il fait voir que le phénomène d'une pierre tombée du ciel n'est pas nouveau; il croit que celle dont il traite spécialement avoit pu être lancée de terre vers les collines de Reggio, qui sont à cinq lieues de Modène, jusqu'à Alberetto, qui est à deux milles de Modène, où on la vit tomber. Le P. Beccaria, célèbre physicien de Turin,

(1) Il a été l'occasion d'un ouvrage publié en 1778 à Gênes, par M. l'abbé Lampillas, pour venger la littérature Espagnole dont M. Tiraboschi avoit parlé d'une manière peu avantageuse, comme M. l'abbé Cavanilles a écrit en 1784, pour justifier les Espagnols contre l'article *Espagne*, de la nouvelle Encyclopédie, par M. Masson de Morvilliers.

dont nous avons parlé, attribuoit ce phénomène au feu électrique du tonnerre, qui avoit dilaté avec violence l'eau où cette pierre s'étoit trouvée. Le P. Troili a composé plusieurs autres ouvrages: *del Oriuolo oltramontano* 1757. *De Religione revelata* 1762. *Su le Comete*, 1767, dissertation qui est dans le troisième tome de l'académie de Sienne. Il y a encore d'autres mémoires de lui dans les volumes suivans; il a travaillé aux journaux dont je vais parler; il a donné en 1772 un cours de philosophie.

Le chevalier Michel *Rosa*, professeur de médecine-pratique, & le docteur *Scarpa*, habile professeur d'anatomie, ont publié divers opuscules; ce dernier vient d'être appelé à l'université de Pavie.

Le P. Joachim *Gabardi* étoit aussi en 1765 un des bibliothécaires du prince; il est poëte, & s'est occupé de divers genres d'érudition. Ces trois bibliothécaires ont donné pendant quelques années un très-bon ouvrage intitulé, *Annali letterarie d'Italia*, qui portoit auparavant le nom de *Storia letteraria d'Italia*, & qui contenoit la notice de tous les livres publiés en Italie: cet ouvrage ayant cessé par divers obstacles, & par la faute du libraire, le P. Zaccaria commença, en 1766, un autre journal qui s'imprimoit à Pesaro, *Biblioteca antica e moderna di storia letteraria*; on en publioit chaque année un petit cahier, où l'on trouvoit l'indication de tous les ouvrages relatifs à l'histoire littéraire.

Actuellement on publie à Modène un journal, intitulé *Giornale de' letterati d'Italia*; les six premiers volumes avoient été composés à Rome, par les auteurs des Ephémérides littéraires; les suivans jusqu'au vingt-cinquième, qui est du mois de Mai 1783, ont été composés à Modène; M. Tiraboschi & M. Troili le continuent, M. Joseph

Contarelli, de Corregio, qui demeure auſſi à Modène, leur fournit quelques articles, mais l'imprimeur va très-lentement : au lieu de quatre volumes qu'on promettoit pour chaque année, il n'en paroît que deux, & quelquefois le ſecond ne paroît que quelques mois après la fin de l'année.

Le P. Jean *Granelli* de Modène, mort en 1770, étoit un des meilleurs poëtes tragiques de l'Italie ; on a imprimé ſes poëſies en 1772.

M. François *Cantuti*, & Caſtelvetro, étoit un autre poëte demeurant à Modène.

Le comte Paradiſi étoit auſſi un poëte eſtimé, & qui avoit publié un diſcours fait en 1773, à l'occaſion du rétabliſſement de l'univerſité de Modène, où le duc François III fonda de nouvelles chaires.

Il y avoit encore à Modène d'autres perſonnes diſtinguées dans les lettres. Le P. Stanislas *Bardetti*, théologien du duc, très-verſé dans l'hiſtoire & dans les langues, eſt mort en 1767.

M. l'abbé *Lazaro Spallanzani*, célèbre phyſicien & naturaliſte, né à Scandiano, près de Reggio, eſt de la congrégation de S. Charles ; il eſt maintenant à Pavie, & j'en ai parlé ci-devant. M. l'abbé François *Vandelli*, mathématicien.

Le docteur *Loſchi*, ſavant dans les langues orientales, & qui paſſe pour un homme d'une profonde érudition : *Giuliano Caſſiani*, poëte diſtingué, de même que le marquis André *Corteſi*.

Il y a auſſi à Modène une femme célèbre, Vitoria *Tagliazucchi*, qui a fait une tragédie en vers italiens : ſon mari, qui eſt lui-même un bon poëte, étoit Podeſtà de Reggio en 1767.

Le poëte de la cour, en 1776, étoit M. *Vicini*. Le docteur *Moreali* a écrit ſur la minéralogie du Modenois ; le docteur *Rammàzzini* a publié des obſervations de médecine.

On peut voir un cabinet d'hiſtoire à Modène,

formé par l'évêque, M. *Fogliani*; une bibliothéque considérable dans la maison de M. le marquis *Fontanella*; des manuscrits rares dans les archives du chapitre de la cathédrale, & dans quelques couvens de Modène; il n'y a guere de ville aussi lettrée, à proportion de sa grandeur.

De Modène on peut aller à Florence par Pistoia, sans passer par Bologne, en prenant une nouvelle route terminée en 1775, qui approche davantage du bord de la mer, & des carrières de Carrare, dont je parlerai dans le dernier volume. Le mariage de la jeune princesse de Modène avec l'archiduc a été l'occasion de l'ouverture de cette nouvelle route, dont je donnerai une idée en parlant de Pistoia; mais ici je ne parlerai que de la route de Bologne, que l'on suit ordinairement.

De Modène à Samoggia, une poste & demie.

De Samoggia à Bologne, une poste & demie.

On paie cinq paules par cheval, tant d'attelage que de selle.

En faisant les huit lieues qu'il y a de Modène à Bologne, on passe sur des ponts un grand nombre de rivières, entr'autres le Panaro, qui est à une lieue & demie de Modène; & une demi-lieue plus loin, on se trouve à la vue du fort *Urbano*, bâti par Urbain VIII; c'est la première place de l'Etat Ecclésiastique, à cinq lieues de Bologne. Castel-Franco est près de-là vers le Panaro, à l'endroit où Marc-Antoine remporta sur les consuls Fulvius & Pansa, un avantage considérable quarante-quatre ans avant l'ère vulgaire.

Vers le confluent du Lavino & de la Ghironda, du côté de Bologne, il y a une presqu'isle à l'endroit appelé *Forcelli*, on la laisse à une lieue & demie sur la gauche, lorsqu'on est arrivé à deux lieues de Bologne); c'est dans cette presqu'isle que fut formé, suivant *Leandro Alberti*, le triumvirat

d'Octave avec Marc-Antoine & Lépide, quarante-quatre ans avant l'ère vulgaire. Ce fut alors que ces cruels oppresseurs de la liberté sacrifièrent réciproquement tout ce qui nuisoit à l'un d'eux. Octave abandonna Cicéron à la vengeance de Marc-Antoine; & Lépide abandonna son propre frère; la proscription fut plus nombreuse & plus horrible que celle de Sylla. Les détails qui nous en restent font frémir l'humanité. Cependant le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple, & le sénat qui trembloit devant les trois tyrans, leur décerna la couronne civique (1). La mort de Cassius & de Brutus abattit totalement, l'année suivante, le parti républicain; & la bataille d'Actium, trente-un ans avant Jésus-Christ, acheva de mettre tout l'empire entre les mains du seul Octave.

CHAPITRE V.

Histoire de Bologne.

LE BOLONOIS, *il Bolognese*, ou la légation de Bologne, est une partie de l'Italie comprise dans l'Etat du pape, & qui a environ 20 lieues de long sur 12 de large; elle est bornée au nord par le Ferrarois ou la légation de Ferrare; au midi par la Toscane, dont les Apennins la séparent; à l'orient par la Romagne, qui est aussi de l'Etat Ecclésiastique, & au couchant par l'Etat de Modène, *il Modenese*.

BOLOGNE, en italien *Bologna*, en latin *Bononia*, est une ville d'environ 74 mille ames, située

(1) On peut voir l'histoire de ces fameux événemens dans l'Encyclopédie à l'article *Triumvirat*.

à 44 degrés 30 minutes de latitude, & à 19 degrés une minute de longitude, ou 36 minutes 5 secondes de temps à l'orient de Paris ; c'est la seconde ville de l'Etat Ecclésiastique, & l'une des plus célèbres de toute l'Italie pour les sciences.

Dans le Caton, donné par Annio da Viterbo, on lit que cette ville fut appelée *Felsina*, du nom d'un roi Toscan qui en fut le fondateur, & ensuite *Bononia*, du nom de son successeur Bonus : il le confirme par l'historien Maneton, d'après un supplément de Berose le Chaldéen ; celui-ci commence à Piseus, il nomme ensuite Toscus le jeune roi des Toscans ; puis Amnon, ensuite Felsinus, & enfin Bonus. Mais Annio passe pour un faussaire en fait d'érudition.

Pline (*L.* 3.) dit que Bologne étoit la capitale des douze villes que les Toscans avoient bâties. Suivant quelques auteurs, les Gaulois Boïens ayant chassé les Toscans de la Gaule Cisalpine, ils donnèrent à cette ville le nom de *Boiona*, d'où est venu celui de *Bononia* : c'est le sentiment de Raphaël Volterre, (*Comment. Urbani L.* 4.) & de Pierre Marsus, dans son commentaire sur Silius Italicus *L.* 8.

Tite-live (*L.* 33.) nous apprend que *L. Furius Purpurio*, consul de Rome, marcha contre les Gaulois, & saccagea le pays qu'ils occupoient jusqu'à Felsina ; & dans son vingt-septième livre, il parle de la colonie romaine de 3000 hommes, qui fut conduite à Bologne en vertu de l'ordre du sénat, par L. Valerius Flaccus, M. Attilius Seranus, & L. Valerius Tappus, qui distribuèrent des terres à ces nouveaux colons, 189 ou 190 ans avant Jésus-Christ. Et il y a des auteurs qui disent que l'abondance qu'ils y trouvèrent la fit nommer Bonônia, de *Bona omnia*.

Il est parlé de Bologne dans le huitième livre de Silius Italicus, dans Strabon (*L.* 5.) & dans plu-

ſieurs endroits de Tite-Live : il raconte (*L.* 39.) que les Liguriens étant tombés ſur le territoire de Piſe & de Bologne, le ſaccagèrent & le brûlèrent, de façon qu'on ne put ſemer cette année-là, & que le conſul Flaminius les ayant ſubjugués, & fait la paix avec les peuples voiſins, ne voulant pas laiſſer les ſoldats dans l'oiſiveté, fit refaire le chemin de Bologne à Arezzo, 188 ans avant Jéſus-Chriſt.

Cicéron en écrivant à Caſſius (*Epiſt. Fam. L. XII.*) nous aprend que Bologne avoit pris le parti de Marc-Antoine, & il dit à l'occaſion de Brutus : *Qui, ſi, ut ſperabamus, erupiſſet mutina, nihil belli reliqui fore videbatur. Parvis omninò jam copiis obſidebatur quod magno præſidio Bononiam tenebat Antonius.* Dion Caſſius parle auſſi de Bologne à l'occaſion du même ſiége (L. XLVI).

Tacite (Ann. XII.) nous apprend que Bologne ayant été brûlée, fut rétablie par l'empereur Claude ; cet hiſtorien parle des combats de gladiateurs qui y furent donnés par Fabius Valens (Ann. XVII). Trebellius Pollion, dans ſes trente tyrans, dit que Cenſorin, élu empereur vers l'an 269, avoit ſon mauſolée près de Bologne : *Erat ejus ſepulchrum grandibus litteris circa Bononiam. Inciſi ſunt ejus honores. Ultimò tamen adſcriptum eſt : Felix ad omnia, infeliciſſimus Imperator.*

Cette ville fut ſaccagée ſous l'empereur Conſtantin ou ſous Théodoſe ; mais elle fut rétablie ſous Théodoſe le jeune l'an 433, par les ſoins de S. Pétrone, qui la rendit plus vaſte & plus conſidérable. C'eſt cet empereur qui paſſe pour avoir fondé l'univerſité de Bologne, comme nous le dirons en parlant de l'état des ſciences dans cette ville, dont la réputation eſt très-ancienne.

Il n'y avoit anciennement que deux portes à Bologne : l'une à l'orient du côté de Ravenne, qu'on a appelée enſuite *Porta Ravegnana* ; l'au-

tre à l'occident du côté de Modène, qui a été appelée *Porta Stiera* : du temps de l'empereur Gratien, mort en 383, on en ajouta deux autres, & dans la suite, on y fit douze portes, dans les endroits où sont les petites tours appelées *Torresotti*.

Odoacre, roi des Hérules, qui mit fin à l'empire romain en 476, ruina encore la ville de Cologne; mais elle se releva de nouveau. Elle fut ensuite soumise aux empereurs d'orient jusqu'au temps de Léon III, l'Isaurien. Les habitans de Ravenne ayant tué l'Exarque Paul dans une sédition, l'an 728, Bologne passa sous la domination des Lombards; ils la possédèrent jusqu'à l'arrivée de Pepin, roi de France, qui força le roi Aistulf de donner au pape l'exarcat de Ravenne, & la ville de Bologne en particulier, dont Pepin fit donation au S. Siége.

Didier, roi des Lombards, ayant été fait prisonnier l'an 774, toute l'Italie tomba sous le pouvoir de Charlemagne, & Bologne s'y trouva comprise.

L'archevêque de Ravenne s'empara peu après de toute l'autorité dans la ville de Bologne, comme dans Imola & dans les autres villes de l'Emilie: le pape Adrien en porta ses plaintes à Charlemagne; ce prince ne put se dispenser de confirmer la donation: mais comme il craignoit cependant que les papes ne devinssent trop puissans, il n'étoit pas fâché que l'effet de cette donation fût suspendu à certains égards, & il y conserva une espèce de souveraineté.

Lorsque les forces de l'empire commencèrent à s'affoiblir, la plupart des villes d'Italie se choisirent des magistrats, & se gouvernèrent en républiques. Bologne s'étoit déclarée libre en 793, avec le secours d'Othon le Grand; plus riche & plus puissante que les autres, elle devint encore plus

hardie : on prétend qu'elle résista à Louis, fils de l'empereur Lothaire, & l'obligea de prendre la fuite ; l'empereur irrité, vint assiéger Bologne, la prit par famine, & la traita fort mal. Cette ville fut alors soumise aux empereurs, du moins pour quelque temps ; après quoi les souverains de la Toscane s'en emparèrent. La comtesse Mathilde, appelée la grande comtesse, célèbre par la donation qu'elle fit au S. Siége dans les années 1077 & 1102, étoit souveraine à Bologne & dans la Toscane. L'an 1077, Bologne s'étant unie avec Grégoire VII, fut prise par Henri IV, mais la comtesse Mathilde l'en chassa l'an 1095, & la ville envoya 3000 soldats à la conquête de Jérusalem. Après la mort de Mathilde, arrivée en 1115, l'état républicain prévalut dans la plupart des villes de sa domination. Ce fut vers ce temps-là, que les habitans de Bologne devenant plus riches de jour en jour, firent bâtir ces hautes tours dont on voit encore de grands restes, & qu'ils s'emparèrent du territoire & des villes voisines. L'empereur Fréderic Barberousse les troubla un peu dans leur prospérité ; mais cela n'empêcha point qu'ils ne conservassent leur liberté ; ils avoient tantôt un podestà, tantôt des consuls, au nombre de cinq, six ou sept.

Les Bolonois s'emparèrent peu-à-peu de la Romagne : ils possédèrent Imola, & Cervia, ils eurent même une espèce de souveraineté sur Ravenne, Faenza, Forli, Forlimpopoli, Cesèna & Modène, & pendant 156 ans, à compter de l'an 1118, jusqu'à l'an 1274, ils formèrent un des plus puissans Etats de l'Italie (1). Après une guerre de trois ans contre Venise, ils firent une paix qui

(1) Voyez sur l'histoire de cette ville *Leandro Alberti*, *Carlo Sigonio*, *Vizzani*, *Bologna perlustrata del Masini* ; l'ouvrage intitulé : *Della Historia di Bologna del R. P. M. Cherubino Ghirardacci*, *Bolognese*, *dell' Ordine Eremitano di S. Agostino*,

étoit à leur avantage, & ils augmentèrent pour la troisième fois l'enceinte de leur ville.

En 1112, on chassa la garnison impériale, & l'on démolit la forteresse que l'empereur Henri V avoit fait bâtir.

En 1220, les Bolonois aidèrent à prendre Damiette, & depuis ce temps-là Bologne eut pour armes une croix rouge en champ d'argent.

En 1249, ils firent prisonnier *Enzio*, appelé aussi *Entius* ou *Encelin*, fils naturel de l'empereur Fréderic II, & roi de Sardaigne & de Corse; il conduisoit un secours aux habitans de Modène, avec qui Bologne étoit en guerre, lorsqu'il fut surpris. Jamais les Bolonois ne voulurent le rendre à l'empereur, quelques offres & quelques menaces qu'il leur fit. Entius mourut en 1272, après 22 ans de prison, mais il fut toujours traité en roi. On lit sur son tombeau à S. Dominique, cette épitaphe :

> *Felsina Sardiniæ regem sibi vincla minantem,*
> *Victrix captivum consule ovante trahit;*
> *Nec patris imperio cedit, nec capitur auro;*
> *Sic cane non magno sæpe tenetur aper.*

« Les Bolonois ayant vaincu ce roi de Sardaigne qui les menaçoit de les réduire en servitude, le font traîner comme un captif au char de triomphe de leur consul. Ils ne cèdent point à l'empereur son père, & ne se laissent point séduire par son or; c'est ainsi qu'un sanglier est souvent arrêté, même par un chien médiocre ».

La ville de Bologne étant parvenue à ce degré d'élévation, il s'y forma des factions puissantes qui la mirent en combustion. Celles des Lamber-

---

in Bologna, 1596, *in-folio*; enfin le *Diario Bolognese*, Almanach où l'on trouve un abrégé de l'histoire & du gouvernement de Bologne; mais cet ouvrage, ainsi que Alberti & Masini, ne sont pas toujours sûrs.

tazzi & des Geremei furent les premières; les Geremei qui étoient Guelfes, & du parti des papes, eurent le dessus, & après bien du sang répandu, les Gibelins, qui tenoient le parti des Lambertazzi, furent chassés de la ville en 1274, au nombre de 15000, y compris les femmes & les enfans: ce fut la première époque de la décadence de cette république.

Les Lambertazzi s'étant retirés dans les villes de la Romagne, commencèrent à faire des courses qui incommodèrent beaucoup les Geremei; ceux-ci furent obligés de recourir au pape Nicolas III, & ils se soumirent à lui en 1278; alors ils défirent les Lambertazzi, principalement en 1281, à Faenza, où ils s'étoient établis. Antoine Lambertazzi y fut tué; cet événement donna lieu à la fête de la Porchetta, qu'on célèbre le jour de S. Barthelemi 24 Août, sur la grande place.

Bologne rétablie dans son ancien gouvernement, sous l'autorité des papes & des Guelfes, reçut des remerçîmens de Clément V en 1308, pour lui avoir aidé à reprendre Ferrare.

En 1327, les habitans se donnèrent librement & entièrement au pape Jean XXII, qui envoya comme légat le cardinal Bertrand; celui-ci changea le guovernement; il créa douze Anziani, il supprima l'autorité du gonfalonier de justice, il créa un recteur à la place du podestà; il fit bâtir une forteresse auprès de la porte de Galiera, & gouverna despotiquement, punissant de l'exil & même du dernier supplice ceux qui osoient parler, ou entreprendre quelque chose contre son autorité. Les Bolonois se soulevèrent contre lui en 1334: il fut obligé de prendre la fuite, & n'échappa qu'avec peine à la fureur du peuple. La forteresse fut détruite; on créa de nouveaux magistrats.

En 1337, il s'éleva deux fonctions; celle qui l'emporta avoit pour chef *Tadeo Pepoli*, docteur

& noble Bolonois; il fut choisi pour seigneur de la ville, & fut agréé par le pape comme son vicaire : c'étoit un homme plein de sagesse & d'humanité, qui gouverna la ville de Bologne pendant dix ans avec beaucoup de réputation & de bonheur. Il eut pour successeurs ses deux fils; mais ceux-ci n'imitèrent pas sa conduite, & bientôt, désespérant de pouvoir se maintenir, ils vendirent la ville en 1350 à Jean Visconti, archevêque de Milan; ce nouveau souverain fit bâtir une citadelle vers la porte du *Pradello*, & y plaça un gouverneur nommé *Jean Oligio*, homme cruel & féroce, qui remplit cette ville d'horreurs, & qui après la mort de l'archevêque de Milan, entreprit de s'en rendre le maître à force de cruautés: mais il ne put s'y maintenir. En 1360, le cardinal Egidio Albornozzi, légat du pape dans toute l'Italie, y rentra; Bernabo Visconti fit des efforts inutiles pour prendre Bologne, il fut défait, spécialement un jour de S. Raphaël, & celui qui commandoit ses troupes fut fait prisonnier.

En 1376, le cardinal de S. Ange étant légat à la place d'Egidio, les Bolonois en furent mécontens; ils le chassèrent, se remirent en liberté, & établirent un gonfalonier avec seize *Anziani*, qu'on élisoit tous les deux mois, & firent travailler à la reconstruction des murailles. Ils continuèrent à vivre en liberté sous la protection du pape & mirent dans leurs armes le mot *Libertas*. En 1382, Urbain VI leur assura cette liberté, avec la souveraineté sur Imola. Ces concessions leur furent confirmées par Boniface IX en 1392, & Martin V en 1419.

Vers 1382, ils élurent un conseil général de 400 personnes, qu'on porta dans la suite jusqu'à 600. Ils acquirent Corregio, & firent bâtir Castel Bolognèse. Mais les factions des principaux citoyens continuèrent à fermenter, & en 1401,

Jean *Bentivoglio*, homme courageux, populaire & magnifique, parvint à se rendre maître de Bologne ; il fut tué au bout de quatorze mois : Jean Galeas Visconti, premier duc de Milan, s'empara pour lors de la ville, en 1402, & fit rétablir la citadelle à la porte du Pradello, mais en 1403, la garnison de son fils fut chassée ; la ville se remit sous la protection du pape Boniface IX, & son légat y entra solemnellement.

En 1411, il y eut quelques mouvemens de la part du peuple, qui chassa le légat, & établit de nouveaux magistrats ; mais la noblesse rappela le légat du pape.

En 1416, Antoine Galeas Bentivoglio, fils de Jean, avec Pepoli & Canedoli, reprirent les armes, & ils établirent seize réformateurs pour gouverner la ville. En 1419, les habitans se soumirent de nouveau au pape Martin V, qui envoya pour légat le cardinal Alphonse de Saint-Eustache, & Bentivoglio fut exilé avec 120 autres habitans. En 1428, il y eut quelques mouvemens ; mais en 1431, la ville se rendit de nouveau au pape Eugène IV. Elle reprit ses droits en 1433, sous la conduite de Bentivoglio, & les rendit en 1435 : le pape Eugène y envoya pour lors un gouverneur qui fit couper la tête à Bentivoglio ; mais en 1440 la ville choisit pour chef *Nicolas Piccinino*, qui gouverna despotiquement. Il eut pour successeur Annibal Bentivoglio, qui fut tué en 1447 par les Canedoli, & la ville rentra sous l'obéissance du pape. Jean Bentivoglio, fils d'Annibal, devint encore, en 1465, maître de Bologne sous le nom de chef des réformateurs. Il fit achever le palais qui avoit été commencé par *Santo*, neveu d'Antoine Galeas Bentivoglio : il y fit faire une forte tour, & fit construire plusieurs autres édifices à Bologne & dans les environs : son règne fut heureux & paisible jusqu'à l'an 1506 : on étoit mécontent de la conduite

duite insultante & déréglée de sa femme & de ses fils. Jules II, ce pape ambitieux & guerrier, sut en profiter; il chassa de Bologne Jean Bentivoglio avec toute sa famille, & fit démolir leur palais en 1507, pour tâcher d'abolir leur mémoire. Il vint lui-même à Bologne; il établit un sénat de 40 conseillers, confirma les priviléges accordés par Nicolas V, & fit commencer le château de Galliera. Les habitans résistèrent avec courage à l'armée de Louis XII, qui soutenoit les Bentivoglio; cependant ceux-ci reprirent encore le dessus en 1511; ils furent même en possession du gouvernement jusqu'à l'année suivante; mais les François étant partis d'Italie, les Bentivoglio furent obligés d'abandonner la ville. Léon X parut cependant disposé à les rétablir en 1513; les habitans s'y opposèrent; ils eurent même recours à la médiation de François I, lorsqu'il fut à Bologne avec le pape Léon X, pour que celui-ci renonçât aux Bentivoglio. Ainsi Bologne rentra décidément sous l'obéissance du S. Siége.

En 1523, les habitans soutinrent, les armes à la main, le gouvernement du pape, & cette ville reçut le titre de *Fedelissima*, & *Primogenita della chiesa;* l'auteur de l'*Informazione* réfute à ce sujet Guichardin.

En 1642, les habitans prirent les armes à l'occasion du prince de Parme Odoardo Farnèse, qui alloit avec une troupe de cavalerie pour investir Castro. En 1645, ils eurent part à la défaite de Ranuce Farnèse, dans la bataille de S. Pietro in Casale. En 1708, ils firent une convention avec le général comte de Daun, qui étoit à la tête d'une armée allemande, & sembloit avoir des vues sur l'Etat de l'Eglise. Ainsi les habitans de Bologne ont continué de signaler leur zèle & leur fidélité pour le S. Siége.

La ville de Bologne en se donnant volontaire-

ment au pape Nicolas en 1278, & au pape Jules II en 1506, exigea la condition de ne pas payer d'impôt au pape, & de n'être jamais soumise à la confiscation de biens; aussi dit-on en Italie, *Bolognesi senza fisco e citadella*. Par cette cession volontaire, elle a conservé une espèce de forme républicaine, un ambassadeur à la cour de Rome, un auditeur de rote & quelques autres prérogatives honorables. Le pape ne se mêle point des finances; il n'y lève qu'un impôt sur le vin, les autres impôts sont sous la main du sénat, & produisent à la ville un revenu considérable. Les Bolonois sont très-jaloux de leurs immunités, & comme les papes ont souvent essayé d'y porter atteinte, on a craint quelquefois qu'à la fin la ville ne voulût reprendre son ancienne indépendance.

Ce fut à Bologne que se fit, en 1515, le célèbre concordat de François I & de Léon X, par lequel il fut convenu que le roi nommeroit aux grands bénéfices de France, & que le pape recevroit les annates ou le revenu de la première année des bénéfices vacans, sur le pied du revenu qui fut pour lors évalué : c'étoit le talent de Léon X de manier les esprits; il attira à Bologne François I, quoique vainqueur & mécontent de lui, & il en tira ce qu'il voulut. François I, après avoir terminé toutes les affaires qu'il avoit avec le pape, confia celle des bénéfices au chancelier Duprat, qui consentit à l'abolition de la pragmatique-sanction (1), & à tout ce que le pape exigea, pour faire recouvrer au roi l'ancien droit de nommer

(1) Fameuse ordonnance que Charles VII avoit faite en 1438, dans l'assemblée des Etats de Bourges, concernant les élections, les collations de bénéfices & les entreprises des ecclésiastiques. Elle étoit formée d'après les Conciles de Constance & de Bâle, & c'étoit le Palladium de nos libertés; le parlement & l'université ne cessèrent de la défendre contre la cour de Rome.

aux évêchés de son royaume. Le parlement de Paris n'enrégistra le concordat que par force, & avec de grandes modifications; il refusa même absolument de consentir à l'abolition de la pragmatique.

Ce fut à Bologne que l'empereur Charles-Quint fut couronné en 1530; le pape Clément VII s'y trouva, & les deux cours logèrent dans cette ville qui étoit déjà grande & bien bâtie : l'empereur étoit logé dans le palais de la seigneurie, & le couronnement se fit dans l'église de S. Pétrone, avec une pompe extraordinaire.

CHAPITRE VI.

Description de la cathédrale & des environs.

BOLOGNE a 1500 toises de longueur depuis la porte de S. Felix jusqu'à celle de Stra Stefano, & 1073 toises depuis *Porta di Galiera* jusqu'à *Porta San Mamolo*. Il y en a un grand plan en neuf feuilles, & de trois pieds en quarré, publié en 1702 par Philippe *Gnudi* : on a observé dans ce plan une espèce de perspective qui le rend désagréable à la vue, mais qui donne quelque idée des bâtimens (1).

La ville est divisée en quatre quartiers qui portent les anciens noms de *Porta Piera*, *Porta Stiera*, *Porta Procula* & *Porta Ravegnana*, quoique les portes de la ville n'aient pas effectivement aujourd'hui les mêmes noms. Le premier de ces quartiers comprend la partie orientale de la ville, le

(1) On trouve encore le plan de cette ville, dans un ouvrage fort bien fait, intitulé *Informazione alli forestieri delle cose piu notabili della città e stato di Bologna*, 1773. On peut voir encore deux ouvrages intitulés la *Felsina Pittrice*, du comte Malvasia, & *le Pitture di Bologna*, de Jean-Pierre Zanotti.

second est au nord, le troisième au couchant, & le quatrième au midi vers la porte S. Etienne.

Bologne est arrosée par un torrent nommé *Avesa*, & le *Reno* passe à l'occident de la ville, mais à deux milles de distance; il y a un pont de briques sur le Reno, hors de la porte S. Felix, il fut bâti en 1257 : il a 1018 pieds de long & 15 de large.

Cette ville est très-bien bâtie, mais son aspect n'est pas riant : on y a préféré la commodité à la décoration, en construisant dans presque toutes les rues des portiques le long des maisons : les gens de pied peuvent s'y promener en tout temps à l'abri du soleil & de la pluie, & la plupart de ces portiques sont pavés comme un appartement. Dans les siècles où les magistrats & les gouverneurs n'alloient point en carrosse ou en chaise-à-porteurs, & faisoient eux-mêmes leurs affaires, on avoit pourvu à la commodité publique : il y avoit dans la plupart des villes de quoi marcher à l'abri du soleil & de la pluie, tantôt des portiques comme à Bologne, à Modène, à Padoue, à Genève, dans quelques villes mériodinales de France, & même à la place royale à Paris; quelquefois on pratiquoit seulement une saillie ou une avance du premier étage de chaque maison, qui étoit porté sur des poutres en saillie; il s'en voit encore beaucoup à Bourg-en-Bresse, & ailleurs. A Alger, il y a quelques rues où les maisons se touchent presque par le haut, & où la rue fait un corridor presque couvert. Aujourd'hui une vaine décoration prend la place d'une commodité réelle; ceux qui règlent les constructions & les décorations, ne s'exposent point aux intempéries de l'air, & ils n'ont plus pour le peuple, qui les essuie, la même considération. Il est vrai que ces portiques sont dangereux la nuit dans une ville mal policée, mais les magistrats peuvent bien y remédier.

Quoique Bologne ſoit une ville très-ancienne, on n'y apperçoit, pour ainſi dire, aucun veſtige d'antiquité, ſi ce n'eſt quelques reſtes des bains de Marius, près la porte S. Mamolo, & l'égliſe de S. Etienne, qui étoit un temple d'Iſis. C'eſt le plus ancien monument de la ville : c'étoit autrefois la cathédrale de Bologne, l'on y apperçoit quelques reſtes de l'ancienne conſtruction.

De tous les édifices de Bologne, le plus frappant & celui qu'on apperçoit de plus loin, eſt une tour de briques, appelée la tour *de gli Aſinelli*, qui fut bâtie l'an 1119. Sa hauteur eſt de 307 pieds de Paris, ſans compter la coupole, (ou 263 pieds de Bologne) ſuivant la meſure de M. Mateucci, & non pas 371, comme beaucoup d'autres l'ont imprimé. Elle eſt inclinée de trois pieds & demi, meſure de Paris. La tour *de' Gariſendi*, bâtie en 1110, qui eſt à côté, & qui n'a que 144 pieds de hauteur, a huit pieds deux pouces d'inclinaiſon, & cela eſt ſi frappant, qu'on n'apperçoit pas la pente de l'autre tour. On a ſouvent dit que cette inclinaiſon avoit été faite exprès par l'architecte; cependant on m'aſſure que l'intérieur de la tour & les tablettes des fenêtres ont la même inclinaiſon, & même les trous qui ſervoient à l'échafaudage; cela me ſemble prouver que la pente ne vient que de l'affaiſſement du terrain, comme je le prouverai pour la tour de Piſe. On fut même obligé autrefois d'abattre le ſommet de la tour de Bologne qui menaçoit ruine; s'il arrivoit à Bologne quelque tremblement de terre un peu fort, la tour ne réſiſteroit pas, & ſa chûte cauſeroit un dégat immenſe dans cette ville.

De deſſus la première tour, on voit quatre villes, Ferrare, Modène, Imola, & *Cento*, qui eſt à 18 milles de Bologne. On dit quelquefois en badinant que l'on voit *Cento e tre città*, comme on dit de Notre Dame de Paris, qu'il y a trois clo-

chers & deux cent cloches, pour dire que des trois il y en a deux qui sont vides. Léandro Alberti compare la forme de Bologne à celle d'un vaisseau dont la tour Asinelli seroit le mât.

Il Duomo, ou S. Pierre, église cathédrale de Bologne, est un bâtiment moderne construit en 1600, sur les dessins du P. *Magenta*, Barnabite, qui en fut l'architecte. Benoît XIV l'augmenta de deux grandes chapelles qu'on voit en entrant, & fit faire la façade par Torregiani, architecte Bolonois; celui-ci a suivi pour l'intérieur les dessins de Magenta; mais il a composé lui-même le portail, qui a un air grand, quoiqu'il soit d'un mauvais style. L'intérieur de l'église est vaste & beau; il est décoré d'un ordre corinthien. La nef & les chapelles sont d'une belle proportion, & le chœur est d'un bon genre. Il est exhaussé de quelques degrés, ce qui est assez ordinaire en Italie, & forme ce qu'on appelle *la Tribune*. Cette partie est plus ancienne, & fut bâtie par Dominique Tibaldi.

Au-dessus du sanctuaire, on voit le dernier ouvrage de Louis Carrache. C'est une Annonciation peinte à fresque sur le mur. Les figures en sont plus grandes que nature. Il règne dans tout ce morceau une manière grande qui distingue ordinairement les ouvrages de ce maître : on en a fait cependant une critique; on a trouvé que l'ange a un mouvement faux, & que la Vierge est dans une attitude équivoque, comme si l'ange avec ses deux mains alloit lui découvrir la gorge; mais la distance qu'il y a entre les deux figures, ne permet pas qu'on s'y méprenne.

Le cul-de-four qui est derrière le sanctuaire a été peint par *César Aretusi*, d'après les dessins de Jean-Baptiste *Fiorini* : le sujet est Jésus-Christ qui établit S. Pierre pour chef de son église, & qui lui donne les clefs en présence des apôtres & des anges. La composition n'en est point liée, les figures

en sont touchées avec dureté, & drapées d'une manière pauvre : on y trouve cependant quelques beautés de détail. C'est dans cette église que se font tous les baptêmes de la ville. On peut voir aussi l'église souterraine qui est au-dessous du chœur, la voûte en est plate & très-hardie.

S. PETRONIO, est une église de 400 pieds de long, moins belle, mais plus célèbre & plus vaste que la cathédrale : elle est dédiée à S. Pétrone, patron de la ville, qui vers l'an 430 vint de Constantinople à Bologne. Ce prélat contribua beaucoup, aussi-bien que l'empereur Théodose, au bien & à l'agrandissement de la ville. Il y est célèbre non-seulement comme saint, mais comme bienfaiteur de la ville : l'église, qui lui est consacrée, est la plus grande qu'il y ait à Bologne ; elle fut bâtie de son temps & par ses ordres ; la reconstruction fut commencée en 1390, mais elle n'a été finie que dans le dernier siècle. C'est dans cette église que l'empereur Charles-Quint fut couronné par le pape Clément VII, & l'on dit que le concile de Trente y tint les sessions IX & X, après qu'il eut été transféré à Bologne en 1548, à cause de la peste qui étoit à Trente. D'autres disent que c'est au palais Campeggi.

On trouve dans cette église la fameuse méridienne de Dominique Cassini, dont le gnomon a 83 pieds de hauteur : comme c'est une des choses les plus remarquables de l'Italie, relativement aux sciences, je crois devoir en donner ici une notice.

Les mathématiciens de Bologne avoient été consultés par les papes avant la réformation du calendrier, pour savoir quel jour devoit arriver l'équinoxe (sur lequel se règlent les fêtes mobiles) & quelle différence il devoit y avoir d'une année à l'autre : cela donna lieu au P. Ignace Dante,

Dominicain, professeur de mathématiques à Bologne, de tracer en 1575, dans l'église de S. Pétrone, une ligne qui marquoit les solstices, mais qui n'étoit pas exactement une méridienne: il en fit même une à Florence dans l'église cathédrale, & il plaça une armille équinoxiale à *S. Maria Novella*, comme nous le dirons dans la suite. Cassini reconnut en 1653, qu'on pouvoit tirer une méridienne qui passeroit exactement entre deux colonnes; mais la prolongation de l'église, vers le midi, dérangea pour lors son travail, & il fut obligé de le refaire en entier en 1655.

Dans la suite la plaque fixée dans la voûte s'étant abaissée, & le pavé de l'église ayant varié inégalement, Cassini rétablit cette méridienne en 1695. Il y marqua les degrés de la distance au zénit & leurs tangentes, les signes du zodiaque, les heures que dure la nuit, les secondes & les tierces de la circonférence de la terre, & la largeur de l'image du soleil en été; il y a une inscription vers l'extrémité de la ligne. Les marbres de cette méridienne étoient fort dégradés, on les a refaits en 1776, sous la direction de M. Zanotti.

La lumière du soleil y entre par une ouverture qui a un pouce de diamètre, & qui est élevée de 71 pieds 5 pouces, mesure de Bologne, ou 83 pieds 5 pouces, mesure de Paris: la longueur de la ligne est de 206 pieds, ce qui fait deux secondes de degré & dix tierces, ou la six cent millième partie de la circonférence de la terre, comme on le voit marqué sur un pilastre de l'église.

La hauteur du gnomon de la méridienne que M. le Monnier a faite à S. Sulpice de Paris, est de 80 pieds, c'est un peu moins qu'à Bologne; mais le verre objectif de 80 pieds de foyer, dont on se sert à S. Sulpice, rend cette méridienne

préférable à celle de Bologne pour les obſervations du ſolſtice d'été. Celle de Florence a auſſi l'avantage de la hauteur qui eſt de 277 pieds; mais elle ne peut ſervir qu'au ſolſtice d'été. D'ailleurs la méridienne de Bologne ſera toujours la plus célèbre par les recherches curieuſes & importantes qu'y fit D. Caſſini, ſurtout dans la théorie du ſoleil qui eſt le fondement de toute l'aſtronomie. On peut dire que cette méridienne a fait époque dans l'hiſtoire du renouvellement des ſciences: à ce titre elle méritoit bien d'être conſacrée par la médaille qui eſt gravée dans la deſcription de cette méridienne, imprimée en 1695, & en 1779. On voit d'un côté le portrait de M. Caſſini, avec cette inſcription: IO. DOM. CASSINUS. ARCHIGYM. BONON. PRIMAR. ASTRON. ET R. ACAD. De l'autre, on voit la coupe de l'égliſe de S. Pétrone, & le rayon ſolaire qui tombe ſur la méridienne: au-deſſus eſt écrit, FACTA COPIA CŒLI, & au-deſſous, BONON. M. DC. VC.

Les écoles de l'univerſité ſont dans un beau bâtiment qui donne ſur la place derrière S. Pétrone; c'eſt la plus ancienne & la plus célèbre de toutes les univerſités d'Italie: on prétend qu'elle fut fondée par Théodoſe le jeune, l'an 425, & le diplôme en eſt gravé ſur un marbre à S. Pétrone; mais Muratori rejette une date ſi ancienne, & la plupart des ſavans ne la font remonter qu'au temps de la comteſſe Mathilde; il faut voir l'hiſtoire de cette univerſité par le P. Sarti. On y enſeigne les humanités, la médecine, le droit, la théologie, la philoſophie & les mathématiques; mais les leçons publiques ſont très-peu ſuivies, excepté peut-être pour l'anatomie; chacun prend des leçons particulières; au reſte le nombre des étudians eſt bien diminué; on en comptoit autrefois 8000 étrangers, actuellement ce nombre eſt réduit à 300. Il y a cependant

72 professeurs ; aussi leurs appointemens ne sont que de deux à trois cent livres, ce qui n'encourage pas à embrasser cette profession.

Le théâtre de l'anatomie est un des plus beaux qu'il y ait ; on y voit des statues & des bustes en bois des anatomistes qui sont morts. Le baldaquin de la chaire est soutenu par deux figures d'écorchés, exécutées par *Ercole Lelli.*

Dans les murs du portique intérieur de ce bâtiment, on voit des monumens élevés à la mémoire des professeurs les plus célèbres, usage particulier à cette université. On remarque le médaillon de Sbaraglia, & une grisaille qu'on voit en montant l'escalier à gauche ; elle représente un bas-relief, de manière à faire illusion.

Les fresques de la chapelle sont du *Cesi* ; quoique foibles, elles ont cependant des beautés de détail. On y admire dans une encoignure de la voûte une figure qu'on croit représenter la religion ; c'est une femme toute nue sous un voile d'une transparence sans égale : la modestie y est exprimée d'une manière charmante. Le jardin de botanique de l'université est au palais public.

PIAZZA MAGGIORE, grande place où est le palais public, ou le palais de la seigneurie. Sa décoration consiste principalement dans une fontaine, qui est une des plus belles de l'Italie ; l'architecture a été exécutée sur les dessins de Thomas *Laureti*, Sicilien. Toutes les figures sont en bronze & du célèbre Jean de Bologne, qui finit cet ouvrage en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident, & étendant l'autre main dans l'attitude où Virgile exprime si bien sa fierté, *Quos ego.* Quatre enfans sont assis aux encoignures du plinthe sur lequel pose Neptune, ils tiennent des dauphins jetant de l'eau. Au bas des angles du piédestal on voit quatre sirènes assises sur des dau-

phins, elles preſſent leurs mamelles, d'où elles font ſortir des jets d'eau. Les quatre faces du même piédeſtal ont des coquilles dont l'eau ſe verſe dans un grand baſſin exhauſſé ſur trois grandes marches.

Le Neptune eſt dans l'attitude la plus majeſtueuſe, d'un caractère grand & reſſenti, & préſente de beaux aſpects de quelque côté qu'on le regarde. On ne pouvoit faire choix d'une plus belle nature; elle eſt un peu âgée, mais vigoureuſe (1): les muſcles y ſont bien accuſés & leur inſertion bien rendue ſans dureté: M. Cochin lui reproche ſeulement d'être un peu maniéré & d'avoir peu de fineſſe. Au reſte, cette ſtatue eſt très-célèbre en Italie, & j'en ai vu en pluſieurs endroits des copies, comme d'un chef-d'œuvre de la ſculpture moderne. Les ſirènes forment une ſavante oppoſition, tant par leurs airs de tête gracieux, leurs attitudes voluptueuſes & vraies, que par le grand caractère de deſſin, & la délicateſſe avec laquelle les chairs en ſont rendues.

Ce que l'on pouroit dire pour critiquer cette fontaine, c'eſt que le piédeſtal a l'air d'un mauſolée; outre cela il eſt trop petit. Il y a tant de ſculpture en ſi peu d'eſpace qu'elle en paroît un peu confuſe. Les enfans occaſionnent auſſi un peu de confuſion dans la compoſition qui par elle-même eſt ſimple. D'ailleurs ces enfans ſont d'une nature trop formée, & n'ont pas des attitudes ſuffiſamment variées. On voudroit auſſi y voir une plus grande abondance d'eau; tous les petits filets d'eau dont la figure principale eſt baignée ſont maigres, & ne produiſent pas un grand effet.

PALAZZO PUBLICO, ou palais de la ſeigneurie,

---

(1) Il eſt nud, & les parties que la pudeur oblige de cacher y ſont ſi marquées, que les mères en paſſant dans la place avertiſſent quelquefois leurs filles de détourner les yeux.

ancien bâtiment de briques, où logent le cardinal légat & le gonfalonier, & où se tiennent les assemblées du sénat : son extérieur n'a rien de remarquable quant à l'architecture ; on voit dans une grande niche, qui forme une espèce de tribune sur la porte, la statue en bronze du pape Grégoire XIII : il est représenté assis donnant sa bénédiction. Cette figure est courte & un peu lourde, M. Cochin la juge mauvaise : cependant il y a des gens de l'art qui la trouvent belle. Quoiqu'il en soit, elle est d'Alexandre *Minganti*, qu'Augustin Carrache appeloit le *Michel-Ange inconnu* : louange qui est outrée pour un homme d'un mérite ordinaire. On monte par deux grands escaliers du Bramante, & l'on pourroit y aller même à cheval. On trouve dans les appartemens du palais public plusieurs beaux tableaux : savoir, deux de *Donato Creti*, dont l'un représente Mercure apportant la tête d'Argus à Junon ; & l'autre, Mercure qui reçoit la pomme de Paris pour la porter à Vénus. Ces tableaux sont composés, les caractères en sont gracieux. Le nud y est correctement dessiné & les draperies bien jetées ; mais la couleur des chairs tire un peu sur le jaune.

Samson ayant un pied sur un Philistin, & se désaltérant de l'eau qui sort d'une dent de la mâchoire d'âne, tableau du Guide d'une très-grande beauté : les figures sont de grandeur naturelle : celle de Samson a un tour admirable ; elle est traitée dans le style le plus élégant, & il y a des finesses de dessin surprenantes : ce tableau est d'une manière forte d'ombre, un peu dans le ton des travaux d'Hercule, du même maître, qui appartiennent au roi : il y a des artistes qui trouvent cependant que le ton en est un peu aride.

Un autre grand tableau, du Guide, représentant la Vierge & l'enfant Jésus sur l'arc-en-ciel, avec une gloire d'anges : en bas sont plusieurs

ſaints protecteurs de la ville de Bologne, qui prient. Ce tableau, quoique digne d'admiration, eſt plus foible que le précédent, (M. Cochin, pag. 136).

S. Jean dans le déſert, par Raphaël; on croit que c'eſt une copie: il n'y a rien de plus expreſſif; mais il n'eſt pas auſſi vrai de couleur qu'il l'eſt par le caractère de deſſin. Ce tableau eſt ſemblable à celui qui eſt à Florence, & qui eſt probablement l'original; il y en a auſſi un à Paris au palais Royal. Deux de ces trois tableaux ſont des copies, auxquelles ce peintre en les retouchant a donné le caractère d'ouvrages originaux. Il faudroit les avoir tous trois enſemble ſous les yeux, pour pouvoir décider auquel on doit donner la préférence.

S. Jérôme de Simon *Peſaro*, bien deſſiné, mais d'une couleur noire.

On voit contre l'un des murs du palais une aſſez jolie fontaine, faite aux frais du pape Pie IV, en 1565. Elle eſt de Thomas *Laureti*.

On trouve dans ce palais un arſenal où il y a de quoi armer 6000 hommes.

Le jardin de botanique en dépend, & on le compare en Italie avec ceux de Piſe & de Padoue; il étoit ſous la direction de M. Ferdinand Baſſi, qui l'avoit mis en très-bon ordre. M. Brunelli lui a ſuccédé: on y voit beaucoup de plantes exotiques très-rares. Il y a un nouveau bâtiment pour les ſerres chaudes, où l'on met les plantes qui ne peuvent réſiſter aux hivers de Bologne, car ils ſont quelquefois auſſi rudes que ceux de Paris.

Palazzo del Podeſtà, ſur la même place vis-à-vis du palais public; on l'appelle auſſi *P. Vecchio*, *del commune* ou *del Re Enzio*. On y voit en effet la tour qui fut bâtie pour ſervir de priſon à *Entius*, roi de Sardaigne, qui y fut renfermé l'an 1249,

& y mourut prisonnier comme nous l'avons raconté.
Une grosse tour, *Torazzo*, est portée sur quatre énormes piliers, & sous la tour se croisent deux grandes rues. C'est dans la grande salle de ce palais, que se tint en 1410, le conclave de Jean XXIII.

On y conserve les archives de la ville, remarquables par beaucoup de chartes importantes, entr'autres la bulle *Dello Spirito Santo*, donnée par Eugène IV, concernant l'union des églises grecque & latine faite à Florence en 1439. Cette bulle est souscrite par l'empereur Jean Paleologue, qui la confia lui-même à la ville de Bologne.

Il y a un théâtre public dans ce palais.

Santa Maria della Vita, sur la même place, est une église rebâtie par le P. Bergonzoni, & décorée par Bibiena. L'on y voit un portrait de Louis XIV, envoyé par ce prince au comte Malvasia, qui lui avoit présenté sa *Felsina Pittrice*, & légué par celui-ci à l'église dont nous parlons.

CHAPITRE VII.

Description de l'Institut, avec des réflexions sur l'école de Bologne.

INSTITUTO, établissement célèbre, qui est la chose la plus remarquable de Bologne & même de l'Italie, relativement aux sciences (1). Le bâtiment de l'*Institut* est un vaste palais qui appartenoit autrefois à la maison *Cellesi*: il est de l'architecture de *Pelegrino Tibaldi*; la décoration, tant intérieure qu'extérieure, en est bonne, & l'on y

(1) Sa description est imprimée fort en détail dans un ouvrage particulier.

voit des parties bien ajoutées. Le sénat de Bologne acheta ce palais, en 1714, pour y placer toutes les choses rares que le général *Marsigli* avoit données à sa patrie: mais par les augmentations qu'on y a faites successivement, il est devenu l'un des assemblages les plus curieux qu'il y ait pour les sciences & pour les arts.

On y trouve une salle pour les assemblées de l'académie des sciences, une bibliothéque, un observatoire très-bien monté, un grand cabinet d'histoire naturelle & un de physique; des salles pour la marine, pour l'art militaire, pour les antiquités, pour la chimie, l'anatomie, les accouchemens, pour la peinture & pour la sculpture; des professeurs habiles dans chacune de ces parties, y donnent des leçons aux jours marqués, & même avec des appointemens très-médiocres; ils se font une gloire de leur exactitude à remplir ces devoirs: les revenus entiers de l'Institut ne vont qu'à 2000 scudi, ou 10667 livres; mais le zèle des professeurs tient lieu de richesses. Ce bel établissement est sous la direction d'un bureau, *Assunteria*, composé de dix sénateurs.

Il y a un président, qui étoit en 1766 François-Marie Zanotti; il avoit succédé à Beccari, célèbre chimiste dont il y a plusieurs dissertations dans les Mémoires de l'académie de Bologne, & elles sont écrites d'un très-bon style (1).

Le professeur de chirurgie de l'Institut démontre les opérations chirurgicales sur des cadavres & dans les hôpitaux de la ville; c'étoit ci-devant Molinelli, un des savans les plus distingués de l'Italie, mort en 1764: le pape Benoît XIV, qui le considéroit beaucoup, avoit établi à sa sollicitation, & en sa faveur, cette chaire qui manquoit à l'Institut de Bologne.

---

(1) Il est mort le 18 Janvier 1766.

L'ACADÉMIE des ſciences fait partie de l'Inſtitut, & elle n'eſt connue en Europe que ſous le nom d'*Inſtitut de Bologne:* elle prit naiſſance vers l'an 1690: Euſtache *Manfredi*, âgé ſeulement de ſeize ans, fut le premier auteur de cet établiſſement, en formant chez lui des conférences où ſe rendoient tous ceux qui aimoient les ſciences: Jacques *Sandri*, Jean-Baptiſte *Morgagni* & Victor *Stancari* furent les promoteurs de cette nouvelle académie: le comte *Marſigli* la logea en 1705 dans ſon palais, où il avoit auſſi formé une eſpèce d'académie de peinture; & ayant fait quelques années après le grand établiſſement de l'Inſtitut avec le concours du ſénat de Bologne, il obtint que l'académie y fût logée, & elle y commença ſes aſſemblées le 13 Mars 1714: elle n'a ceſſé depuis ce temps-là de ſe diſtinguer dans les ſciences. Nous avons 9 volumes de ſes mémoires, écrits en latin, & on la regarde en Europe comme une des plus célèbres académies des ſciences, avec celles de Paris, de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Stockholm, &c.

L'OBSERVATOIRE, *la Specola*, eſt une grande tour très-élevée & très-commode, garnie de bons inſtrumens dans le genre moderne: on y voit un quart de cercle mural, une lunette méridienne ou inſtrument des paſſages, & pluſieurs autres inſtrumens conſidérables. Les aſtronomes de Bologne étoient en 1766, MM. Euſtache Zanotti, Mateucci, Canterzani, Saccheti, Brunelli & Palcani.

LA BIBLIOTHÉQUE de l'Inſtitut eſt d'environ cent mille volumes: elle eſt placée dans un vaiſſeau qui fut commencé en 1741, l'ancien vaiſſeau ſe trouvant trop petit pour contenir les différentes collections de livres qui avoient été données à l'Inſtitut. Cette bibliothéque eſt ouverte tous les jours pendant pluſieurs heures de la matinée, à l'exception du mercredi: elle ne peut manquer

quer d'être très-fréquentée dans une ville d'études, où l'on se rend de toutes parts pour acquérir des connoissances.

L'escalier & l'anti-chambre de la bibliothéque sont remplis de différentes inscriptions, & il y a trois salles pleines de livres; on y conserve avec vénération 400 volumes de manuscrits du célèbre Aldrovande, (dont 14 volumes *in-folio* de figures de plantes & d'animaux) les manuscrits du pape Benoît XIV, du comte Marsigli, & de Manfredi. On y voit les portraits des hommes illustres & des bienfaiteurs de la bibliothéque, tels que Marsigli, le cardinal Monti, & surtout Benoît XIV, qui a donné plus de 20 mille volumes. Il y a environ 200 scudi ou 1067 liv. de revenu, qui sont affectés à l'entretien de la bibliothéque.

La salle des accouchemens est une des choses les plus singulières qu'il y ait en Europe pour l'étude de l'anatomie: le docteur Jean-Antoine *Galli*, professeur de chirurgie, avoit fait pour l'usage de ses cours un grand nombre de pièces & de modèles de toutes les parties de l'*uterus* ou de la matrice dans tous ses états, & des fœtus dans toutes leurs positions, pour rendre l'art des accouchemens aussi sûr que facile à ses élèves, ou aux sages-femmes qu'il instruisoit. Benoît XIV en fit l'acquisition, & fit M. Galli lui-même démonstrateur & professeur: Madame Manzolini avoit fait aussi une partie de ces modèles en 1750 & 1758. On ne peut rien voir de mieux rendu, tant pour la forme, que pour les situations & les couleurs de chacun des objets: les parties intérieures peuvent se découvrir, & l'on en voit jusqu'aux moindres détails. Le nombre de ces modèles est immense: les maladies les plus rares, les conformations les plus singulières y sont représentées: on y voit jusqu'à une machine d'extraction, & une figure entière placée sur la chaise

longue ou le lit de couche, dans la position & l'attitude de l'accouchement. M. Ercole Lelli, & madame Manzolini, ont fait ensuite toutes les parties du corps humain en cire, & l'on a établi à l'Institut une chaire d'anatomie depuis quelques années; M. Galvario en est le professeur.

La salle de chymie est un vaste laboratoire, que la comtesse de Caprara a meublé de beaucoup d'instrumens, vases, alembics, cucurbites, &c. D'autres particuliers, en suivant cet exemple, ont fait construire des fourneaux pour les grandes opérations.

Le cabinet d'histoire naturelle est un des plus beaux de l'Italie: il est rangé dans l'ordre le plus commode, & il y a six salles toutes pleines: les pièces y sont étiquetées; ce qui manque trop souvent dans nos plus beaux cabinets, & les petits objets ont des chiffres relatifs à un catalogue que les curieux peuvent consulter sur le lieu; le *Cimeliarchium Naturæ Ulyssis Aldrovandi* s'y conserve en entier: on en peut voir une espèce de description dans le troisième & le quatrième volume d'un voyage (1) qui a paru en 1763; mais il semble que ce soit au palais du légat que l'auteur ait vu le cabinet d'Aldrovande, quoique l'Institut se flatte de le posséder tout entier: je remarquai surtout dans ce cabinet le courlis rouge, l'*Hispida*, les *Manucodiatæ* d'Aldrovande; beaucoup d'oiseaux préparés par le P. Fourcaud, Minime, un crapaud de Surinam, dont les petits semblent sortir de son corps; parmi les insectes, le charançon *palmiste*, insecte qui se trouve aux environs de Bologne; beauçoup de plantes marines, un beau morceau de corail noir, deux chars faits de corail, une grande momie égyptienne;

(1) Voyage en France, en Italie, & aux isles de l'Archipel. *A Paris*, chez *Charpentier*, 4 vol. *in*-12.

mais il y a beaucoup d'autres raretés dans les trois règnes.

La salle où sont les instrumens des arts & les tours, contient plusieurs armoires remplies de différentes machines que le comte Marsigli avoit apportées d'Allemagne, parmi lesquelles on en trouve quelques unes propres à faire des figures sur le tour (1).

LE CABINET DE PHYSIQUE contient de très-bons instrumens, dont plusieurs ont été faits à Leyden sous les yeux du célèbre Musschenbroek, & d'autres, par les soins de s'Gravesande. On y a rassemblé tout ce qui est nécessaire pour les expériences de l'électricité, de la lumière & du feu, du mouvement des solides & des fluides, des propriétés de l'air, du thermomètre, du baromètre, &c.

M. Galeazzi étoit professeur de physique; il est mort en 1775, il a été remplacé par M. Canterzani.

M. Ercole Lelli, qui étoit méchanicien de l'académie, me montra aussi un objectif de lunette qui a 205 palmes de foyer, c'est-à-dire, 141 pieds de France, ouvrage du célèbre Joseph Campani: il avoit été fait pour Colbert; à la mort de ce grand ministre arrivée en 1683, on renvoya l'objectif à Rome: il a été cassé en deux; mais Campani en a rejoint les deux pièces, de manière qu'on pourroit s'en servir comme s'il étoit entier, & c'est un des plus beaux verres de lunette qui soit au monde.

On conserve aussi à Bologne les bassins de cuivre dont se servoit cet habile artiste: Benoît XIV les acheta de ses héritiers, & les donna à l'acadé-

---

(1) On peut voir des choses singulières à ce sujet dans un mémoire de M. de la Condamine, qui est dans les Mém. de l'Académie, 1734, & dans l'art du Tourneur, par Hullot.

mie de Bologne. Lorſque M. Fougeroux, l'un de nos académiciens, y paſſa, M. Lelli les lui fit voir auſſi, il lui expliqua la méthode avec laquelle il croit que Campani travailloit ſes verres, mais il ne voulut pas lui montrer la machine avec laquelle Campani travailloit les baſſins de cuivre dans leſquels on figure les verres; il ſe propoſoit de la publier lui-même : cependant M. Fougeroux ayant eu à Rome le deſſin d'une machine qu'on attribuoit à Campani, l'a donné dans les Mémoires de l'académie pour 1764, où il traite des objectifs de ce célèbre artiſte; la machine eſt fort ſimple, & reſſemble à celle que le P. Chérubin d'Orléans avoit donnée dans ſa dioptrique oculaire, en 1671. Mais on m'écrit que la véritable machine de Campani eſt aſſez différente de celle qui a été décrite par M. Fougeroux, & qu'on la fera connoître dans un des volumes de l'Inſtitut, & encore plus en détail dans un ouvrage ſéparé.

Lorſque Campani eut fait de grandes & bonnes lunettes, il publia diverſes obſervations qu'il avoit faites par leur moyen, comme on le voit dans ſon ouvrage intitulé : *Ragguaglio di nuove Oſſervazioni*, & dans une lettre d'Auzout, aſtronome François, du 13 Octobre 1664, qui eſt au commencement du ſeptième volume des *Mémoires de l'académie, depuis 1666 juſqu'en 1699* : on y voit que Campani n'avoit fait alors que des lunettes de 55 palmes (38 pieds) qu'il les faiſoit ſans le ſecours des formes concaves ou des baſſins; qu'il diſoit avoir imaginé un nouveau tour pour travailler ſes verres (1), que Meru, avocat

(1) Nous avons un mémoire là-deſſus, dans un ouvrage de Matthieu Campani, curé à Spolète, frère de Joſeph Campani, imprimé en 1678, qui a pour titre : *Matthæi Campani de Alimenis Spoletini, Eccleſiæ parochialis S. Thomæ in Parione apud urbem Rectoris, Horologium ſolo naturæ motu atque ingenio dime-*

du roi à Nevers, en avoit imaginé un, quinze ans auparavant, pour le même sujet; & que Hook venoit d'en imaginer un autre en Angleterre, dont la description est dans sa micrographie. Dès ce temps-là Auzout faisoit aussi à Paris de très-bonnes lunettes de 70 pieds, & d'Espagnet, conseiller au parlement de Bordeaux, en faisoit de 31 pieds. Auzout avoit peine à convenir dans cette lettre, que Campani eût mieux réussi que lui, & il rapporte plusieurs comparaisons qui paroissent prouver que ses lunettes valoient pour le moins autant. Campani étoit aidé quelquefois dans ses observations par le célèbre Dominique Cassini, qui étoit encore alors en Italie, & ce fut ce dernier qui lui fit remarquer, en 1663, sur le disque de Jupiter, une tache qui n'étoit autre chose que l'ombre d'un de ses satellites; observation qu'on n'avoit point encore faite jusqu'alors.

Personne n'a fait de meilleures lunettes que Campani, elles sont encore recherchées dans l'astronomie: la réputation de ce célèbre opticien a duré long-temps après sa mort, & ses deux filles continuèrent son commerce à Rome avec succès; mais actuellement la belle invention des lunettes acromatiques commence à faire négliger celles de Campani & des plus habiles opticiens qu'il y ait eu.

Dans une des salles de physique, à l'Institut, on remarque des fresques de *Niccolo dell' Abbate*, bien traitées, d'un pinceau large & facile, de bonne couleur & de bonne forme.

La salle d'architecture civile est décorée de peintures à fresque par *Tibaldi* : on y voit de petits

tiens & numerans momenta temporis æqualia; accedit circinus sphæricus pro lentibus telescopiorum tornandis & poliendis; ad Ludovicum XIV, &c. Romæ, 1678. Ce livre est à la bibliothéque du roi.

modèles en relief des colonnes & obélisques de Rome, & des édifices les plus célèbres.

La salle d'architecture militaire contient beaucoup d'armes, de plans en relief, de modèles pour l'artillerie, pour l'attaque & pour la défense des places, & d'autres pièces semblables, dont plusieurs ont été données à l'Institut par le roi de Sardaigne : le comte & sénateur *Gregorio Casali* y faisoit une démonstration tous les jeudis.

La salle de marine, *Stanza della Nautica*, renferme beaucoup de modèles de vaisseaux, donnés par le docteur *Marco Sbaraglia*, tels que ceux du Vainqueur & du Royal-Louis, &c. Il y en a un qui a été donné par M. Hurson, alors intendant de Toulon. On y voit beaucoup de livres relatifs à la navigation. Le professeur étoit M. *Marescotti*, qui avoit beaucoup voyagé, & rapporté de ses voyages beaucoup de connoissances précieuses pour sa patrie ; M. Palcani lui a succédé.

La salle des antiques dut son commencement à la grande collection que le comte Marsigli avoit faite dans ses voyages ; on y a joint ensuite celle qui étoit connue sous le nom de *Musæum Cospianum*, & la collection de médailles que le sénateur Spada avoit léguée à la ville de Bologne, enfin un grand nombre d'autres, dont le pape Benoît XIV voulut enrichir sa patrie : il permit à l'abbé *Farsetti* de faire tirer des empreintes & des plâtres de ce qu'il y a de plus beau à Rome, à la charge de donner à l'Institut un plâtre de chaque figure ; il paya même 6000 scudi pour une partie des frais (*M. Grosley, voyage de deux gentilshommes Suédois*).

On voit dans cette salle beaucoup d'idoles, d'instrumens de sacrifices & surtout la patère cospienne qui représente la naissance de Minerve, & qui est un des morceaux d'antiquité les plus estimés ; plusieurs grands vases étrusques de la

plus belle conſervation; des buſtes & des bas-reliefs antiques, des lampes ſépulcrales, des urnes romaines, des meubles relatifs à l'art militaire & aux uſages domeſtiques. Une collection de plus de cinq cent médailles, données par Benoît XIV: elles ſont de différentes grandeurs, preſque toutes Impériales; cette ſuite commence à Pompée & Jules-Céſar, & finit à Héraclius. A ces médailles, on en a ajouté pluſieurs autres des villes grecques, de la Sicile, & de la *Grande-Grèce*, c'eſt-à-dire, de la Calabre & d'une partie de la Pouille. Il y en a qui concernent des rois d'Egypte & d'Aſſyrie. On y a raſſemblé pluſieurs médailles fauſſes qui imitent fort bien les antiques, afin de mettre les ſavans à portée d'en bien faire la différence. On y montre auſſi deux beaux plats d'ivoire avec des bas-reliefs, & une belle moſaïque donnée par Benoît XIV.

La galerie des ſtatues renferme les modèles en plâtre de ce qu'il y a de plus célèbre à Rome & à Florence; le pape Benoît XIV les procura à l'Inſtitut par le moyen de M. l'abbé Farſetti, comme nous venons de le dire. On y voit le Laocoon du Belvédère, l'Hercule & la Flore du palais Farnèſe, le Rotateur de Florence, le Mars avec Arria & Pætus de la villa Ludoviſi, que le prince de Piombino fit faire lui-même pour le pape, mais dont il fit enſuite briſer les creux: le Méléagre de la maiſon Pichini, pluſieurs bas-reliefs de la colonne Trajane; le Neptune de Jean-de Bologne, qui eſt ſur la grande fontaine de Bologne: l'académie de Parme ayant obtenu la permiſſion de faire mouler ce Neptune, en laiſſa un plâtre à l'Inſtitut pour marque de ſa reconnoiſſance. On y conſerve les bas-reliefs qui ont remporté le prix, depuis M. Lelli qui eut le premier en 1727: beaucoup de ſtatues dont Benoît XIV & le cardinal Gozzadini ont fait pré-

ſent : plusieurs têtes qui ont été données par M. *Ercole Lelli*, ſculpteur & phyſicien habile, qui étoit directeur & gardien de ce dépôt : il venoit de faire la ſtatue de Marſigli & pluſieurs belles pièces d'anatomie lorſqu'il a été ſurpris par la mort, à la ſuite de beaucoup de chagrins, dans un âge peu avancé, en 1766. La ſtatue de Benoît XIV en plâtre, qui eſt en bas dans une galerie en forme de porche, a été modelée par *Angelo Pio ;* elle eſt bien compoſée & bien drapée.

La galerie des peintures a été commencée par François Zambeccari, qui a acheté pluſieurs tableaux de prix pour commencer cet établiſſement, & dont on eſpère que l'exemple ſera fécond. Il ſeroit bien juſte qu'il y eût à Bologne un dépôt public des chefs-d'œuvres que ſon école a produits. On y voit des ouvrages des plus anciens maîtres de l'école de Bologne, tels que *Fr. da Francia*, &c. & beaucoup de deſſins, entr'autres ceux des peintures du cloître octogone de S. *Michele in Boſco*.

LA CHAPELLE de l'Inſtitut renferme un tableau de *Franceſchini*, & un tableau en tapiſſerie des Gobelins.

L'ACADÉMIE CLÉMENTINE de Boulogne qui eſt une académie de peinture, eſt auſſi réunie à l'Inſtitut : elle s'appelle *Académie Clémentine*, parce que le pape Albani Clément XI en a été, pour ainſi dire, le fondateur, quoique le comte Marſigli en eût jeté les fondemens en 1710. Clément XI eſt repréſenté en marbre dans la ſalle qui ſert aux aſſemblées de cette académie : il eſt placé entre le cardinal Paolucci & le cardinal Caſoni, qui ont été auſſi les bienfaiteurs de l'Inſtitut. Cette académie a pour protectrice ſainte Cathérine de *Negri*, ou, comme on dit communément, de *Vigri*, qui étoit de Bologne, & qui excelloit dans la peinture, du moins pour ſon temps.

Le premier chef de cette académie fut le célèbre cavalier *Carlo Cignani*, qui occupa cette place pendant toute sa vie, & dont on voit ici le portrait peint par lui-même : le secrétaire fut alors Jean-Pierre *Zanotti*, frère aîné du docteur François Zanotti, que j'ai cité comme ayant été président de l'Institut : ce fut J. Pierre Zanotti qui dressa les statuts de cette académie, & il en a écrit l'histoire avec la vie des peintres qui y avoient été agrégés depuis son établissement jusqu'à 1730, en deux volumes grand *in*-4°. avec beaucoup de planches. Tous les soirs pendant l'hiver, les jeunes gens qui veulent cultiver les beaux-arts vont dessiner dans les salles de l'Institut, en présence des directeurs, qui y président à tour de rôle : ils dessinent soit d'après le nud, soit d'après la bosse, & on leur distribue toutes les années seize médailles dans une assemblée publique, suivant une fondation faite par le comte *Marsigli*, en 1727. *Fiori*, autre citoyen distingué, mort en 1743, a fondé des médailles pour celui qui a le titre de *Principe*, dans l'académie Clémentine, pour le *Vice-Principe*, pour les huit directeurs, le secrétaire, l'orateur, le greffier, *Notajo*, & pour douze jeunes gens, qui sont désignés comme les plus habiles.

La devise de l'académie Clémentine renferme les symboles de la peinture, de la sculpture & de l'architecture ; c'est-à-dire, un pinceau, un ciseau & un compas entrelacés, avec ces mots, *Clementia junxit.*

On voit dans la cour un Hercule qui est très-beau, par *Angelo Pio*. La salle de l'académie Clémentine est une très-belle chose ; on y voit un plafond, dont le caractère de dessin est excellent, suivant M. Cochin, & les raccourcis bien entendus : il est de *Pellegrino Tibaldi*, & représente divers sujets de l'Odyssée ; on est surpris qu'il ait

pu faire tenir des figures si grandes dans un si petit espace. Ce maître a précédé les *Carraches*, & ils l'ont beaucoup étudié: ensorte qu'ils ne sont point les inventeurs de ce grand caractère de dessin qu'ils ont amené dans la peinture, « car » les morceaux de celui-ci sont d'un caractère de » dessin aussi grand qu'aucune chose des Carra- » ches: la manière en est grande & terrible; on » y voit les raccourcis les plus hardis & les plus » admirables, dessinés très-savamment (*M. Cochin*, » Tom. II pag. 117). »

L'académie Clémentine a succédé à l'école fameuse de Bologne. C'est par elle, dit M. Cochin, « que » la peinture est arrivée au plus haut degré de » perfection: l'école romaine avoit déjà donné » les exemples de la grande manière & de la » sublimité du dessin; mais tout le secours que » l'on en tiroit se bornoit à l'imitation de Raphaël, » qui, quoique le plus grand homme qu'il y ait » eu dans la peinture, si l'on considère l'enfance » d'où il l'a tirée, n'est cependant pas, si l'on » ose le dire, le plus grand peintre qui ait » existé..... C'est aux *Carraches*, continue M. » Cochin, & à leurs dignes élèves, qu'on doit » l'art de la peinture, complet dans toutes ses » parties. Raphaël avoit sans doute porté au plus » haut degré la pureté du dessin, la noblesse des » idées, la beauté des caractères de tête, la sim- » plicité & l'élégance des formes, le choix des » figures, celui des draperies, & la composition » particulière des groupes; mais il n'avoit point » connu les grands effets que peuvent produire » le clair-obscur & l'intelligence du jeu de la » lumière........ Annibal Carrache, dans ses plus » beaux ouvrages, ne peut être surpassé pour le » dessin & le caractère grand & ressenti qu'il a » su y donner: personne n'a traité les raccourcis » avec plus d'art que lui: on y trouve cette fer-

» meté & cette franchise de pinceau qui, si l'on
» en excepte le *Corrège*, étoit assez inconnue avant
» lui...... Le *Dominiquin* est admirable pour la
» science & la pureté du dessin, pour la simpli-
» cité & la beauté des caractères de têtes & des
» ajustemens, & pour le naturel des attitudes.
» On admire en lui cette perfection de fini qu'il
» a mis dans la peinture des grands sujets, que
» trop souvent on croit devoir être traitée avec
» négligence.... Le *Guide* réunit toutes les parties
» de la peinture, & l'on peut dire que ses prin-
» cipaux tableaux sont plus tableaux, (s'il est
» permis de se servir de cette expression) & plus
» complets en tout qu'aucun de ceux des pein-
» tres qui ont existé avant & peut-être depuis
» lui. On y trouve un dessin correct, plein de
» grâces & de finesses; les plus belles têtes qu'on
» puisse imaginer, particulièrement celles des
» femmes & des jeunes hommes, & personne
» n'a pu le surpasser, ni peut être même l'éga-
» ler dans la justesse, la noblesse & la naïveté
» qu'il a su y donner. Son coloris est d'une fraî-
» cheur & d'une beauté admirables, surtout dans
» un meilleur temps, quoiqu'il ait eu depuis le
» défaut de faire les ombres trop verdâtres. Ses
» demi-teintes sont toujours admirables. S'il man-
» que de caractère dans les figures d'hommes,
» combien ce défaut n'est-il pas réparé par la
» satisfaction que donnent les grâces qu'il fait
» répandre partout? Peu de maîtres lui peuvent
» être comparés pour la beauté du pinceau : sa
» touche est toujours spirituelle, facile, & ce-
» pendant exacte. Nul n'a traité les draperies
» mieux que lui, ni d'un pinceau plus net &
» d'une exécution aussi détaillée, sans servitude....
» Quoique *Raphaël* l'ait surpassé pour la subli-
» mité des caractères de têtes & la grandeur des
» idées; quoiqu'*Annibal* & le *Dominiquin* aient

» quelque chose de plus grand dans leur manière
» de dessiner; que le *Corrège*, le *Titien*, *Vandyck* &
» *Rubens* soient plus grands coloristes, néanmoins
» il est peu d'artistes qui ne préférassent les talens
» du Guide, si on leur donnoit le choix de ceux
» qu'ils désireroient posséder, sans leur permet-
» tre de réunir ceux qui sont dispersés en diffé-
» rens maîtres : il en est peu qui, se rappelant
» bien le plaisir que leur ont donné les ouvrages
» du *Guide*, ne voulussent de préférence les avoir
» faits (M. *Cochin*, Tom. II, pag. 182, 188).

» QUELLE FIERTÉ DE CARACTÈRE, quelle force
» & quel moëlleux de pinceau! quelle vigueur
» de coloris, & quelle hardiesse de tons ne pré-
» sente pas le *Guercino !* Quels beaux caractères
» de têtes ne voit-on pas dans ses tableaux! Elles
» ne tiennent d'aucun des maîtres qui l'ont pré-
» cédé, ni d'aucun de ses contemporains: ce qu'il
» a lui est propre, c'est la beauté mâle & toute
» la force de la peinture. Combien ne voit-on
» pas de belles choses de lui à Bologne! Mais
» surtout quel prodigieux tableau que celui de
» Ste. *Pétronille* à Rome! Et que peut-on lui
» comparer? Personne n'a traité la fresque avec
» un coloris si fier & si beau, & il n'est point
» de peinture de ce genre qui approche de celles
» qu'on voit de lui, soit à Rome dans la *Villa*
» *Ludovisi*, soit à Plaisance.....

» L'ALBANE, moins ingénieux & souvent même
» froid dans la composition, moins coloriste &
» presque sans fraîcheur dans les demi-teintes, moins
» caractérisé & moins savant dans son dessin, a
» cependant été mis par la postérité au même
» rang que ces grands maîtres par un talent qui
» lui est propre : tant il est vrai qu'une seule
» partie essentielle de l'art, portée au plus haut
» degré de sublimité, suffit pour acquérir la plus
» grande gloire. La pureté & les grâces du des-

» fin qui lui sont particulières, surtout dans ses
» belles têtes, seront toujours un objet d'admi-
» ration. Si *le Guide* ne laisse rien à désirer pour
» les grâces fines, naïves & délicates, l'*Albane*
» se distingue pour les grâces nobles, sages,
» régulières : c'est la vraie beauté dont le modèle
» n'est point connu dans la nature, quoiqu'elle
» en présente plusieurs approximations.

» C'est à Bologne que l'on doit surtout exami-
» ner les ouvrages de ce grand maître : ceux
» qu'on trouve de lui ailleurs ne sont, pour
» la plupart, que des tableaux de chevalet. Les
» mêmes beautés s'y découvrent, mais elles sont
» bien plus satisfaisantes lorsqu'on les voit dé-
» ployées dans des figures de grandeur naturelle. »
(M. *Cochin*, Tom. II, pag. 190.)

On trouve à Bologne un livre, intitulé : *Le Pitture di Bologna*, fait par Malvasia : J. P. Zanotti & Bianconi, en ont donné des éditions. Quoique ce livre soit écrit d'un style d'enthousiaste, on peut le consulter sur les tableaux qu'il y a dans cette ville (1) : on y distingue ceux qui sont d'une beauté singulière par un astérisque *, & le choix est fait avec justesse : ainsi un voyageur qui n'a qu'un temps borné, peut s'assurer qu'en ne négligeant aucun de ceux qui sont ainsi désignés, il a vu tout ce qui étoit véritablement digne de son attention. M. Cochin, dans le détail qu'il donne des tableaux de Bologne, a suivi l'ordre de ce livre, & l'on peut voir dans son ouvrage les jugemens qu'il a portés sur les beaux tableaux de cette ville.

(1) Malvasia a écrit aussi les vies des peintres de Bologne, mais c'est un écrivain plus insipide encore que partial, au jugement de Winkelmann. *Hist. de l'art.* Tom. II. p. 240.

CHAPITRE VIII.

Description des principales églises de Bologne.

MADONNA DI GALIERA, église des pères de l'oratoire de S. Philippe de Néri, ou *Filippini*: elle avoit été reconstruite en 1470, & on l'a rebâtie encore dans ces derniers temps sur les dessins de Jean-Baptiste *Torri*: elle est décorée d'un ordre corinthien: la nef a trois coupoles plates, qui forment un assez bon effet.

Dans la première chapelle à gauche, il y a un S. Philippe en extase, du *Guerchin*, mais ce n'est pas du meilleur temps de ce maître. A la seconde chapelle est un tableau de l'*Albane*, représentant l'enfant Jésus debout entre la Vierge & S. Joseph, à qui les anges, en présence du Père éternel, présentent les instrumens de la passion. Les têtes en sont gracieuses, & celle de la Vierge l'est plus que les autres; mais le coloris en est un peu gris. Quant à la composition, la Gloire est trop confuse, & il seroit à désirer que les figures d'en bas eussent plutôt été groupées qu'isolées, comme elles le sont. A la troisième chapelle à gauche, S. Thomas qui touche les plaies de Jésus-Christ. Ce tableau est de *Teresa Muratori Moneta*.

Dans la sacristie, il y a plusieurs tableaux excellens, entr'autres une Annonciation en deux tableaux d'*Annibal Carrache*. L'ange a un tour gracieux & un caractère de tête fin. Il est drapé avec beaucoup de légéreté. La Vierge n'est pas tout-à-fait si belle. Il y a aussi un S. André Corsini, du *Guide*, & plusieurs tableaux du *Guerchin* & de l'*Albane*.

Dans une chapelle séparée qui dépend de la

même église, une peinture à fresque représentant un *Ecce-Homo*, & Pilate qui lave ses mains, de *Louis Carrache*. Il est d'une belle composition & d'un bel effet, bien dessiné, & même vigoureux de couleur; mais la figure du Christ a l'air ignoble.

S. BARTOLOMEO DI RENO, église d'un goût léger, d'une belle élévation, & exécutée sur un joli plan. On voit dans la première chapelle à gauche une Nativité d'Augustin *Carrache*, tableau d'une grande manière, d'une couleur plus belle que celle de Louis *Carrache*. Les deux prophètes qui sont dans la voûte, sont aussi de ce maître.

Les deux petits tableaux qui sont à côté, sont l'Adoration & la Circoncision, par Louis *Carrache*. Ils sont si noircis qu'on n'en peut juger.

GESU E MARIA, près la porte Galiera, petite église assez jolie; elle est décorée d'un ordre composite: *Bonifacio Socchi* en a été l'architecte. Il y a dans la première chapelle à droite un tableau de l'*Albane*, représentant S. Guillaume en habit de soldat, à genoux devant un crucifix, & la Vierge dans une gloire. Au coin du tableau on voit deux diables qui semblent rentrer en terre. La Vierge est pleine de grâces, bien drapée & bien peinte: les têtes des anges sont belles, mais d'une touche molle: le reste de l'ouvrage est foible; les diables sont d'une proportion trop petite, & trop forts de ton pour le plan qu'ils occupent.

Au maître-autel, la circoncision du *Guerchin*, est un tableau célèbre, plein de choses admirables, dont l'ordonnance est très-belle; le caractère de la Vierge est admirable; pour l'enfant Jésus, il est médiocre, & les mains de celui qui fait la circoncision sont mal dessinées. Il y a dans ce morceau beaucoup de sécheresse, & la couleur en est aride & rougeâtre.

La tête du Père éternel dans le tableau qu'on voit au-dessus est encore du Guerchin; le carac-

tère en eſt divin & la couleur harmonieuſe, on dit qu'elle fut faite dans une nuit.

MENDICANTI DI DENTRO, ou les mendians du dedans de la ville; égliſe d'une aſſez belle proportion, & qui eſt la plus célèbre de toutes les égliſes de Bologne par les belles peintures qui y ſont. Dans la première chapelle à droite, on voit un tableau d'Alexandre *Tiarini*, repréſentant S. Joſeph amené aux pieds de la Vierge par les anges, pour lui demander pardon du mouvement de jalouſie que lui avoit occaſionné ſa groſſeſſe: la Vierge le reçoit avec bonté, en le relevant d'une main & de l'autre lui montrant le ciel, pour lui faire connoître que ce miracle a été fait par l'opération du S. Eſprit. La Vierge eſt bien penſée & bien drapée, elle a même un tour élégant; mais ſa tête eſt trop âgée, d'un caractère peu gracieux & d'une couleur peu harmonieuſe. Les anges ſont bien compoſés, d'un excellent caractère de deſſin & pleins d'expreſſion. A l'égard de S. Joſeph, il a une tournure gauche, & ſa figure eſt mal pour l'enſemble.

La troiſième chapelle renferme ſix petits tableaux d'anges d'une excellente couleur; ils ſont du Bertuzio, élève de Louis Carrache.

On remarque dans la quatrième chapelle à droite un tableau du *Cavedone*, repréſentant S. Alo & S. Petronio à genoux, adorant l'enfant Jéſus, que la Vierge tient au milieu d'une gloire. Le caractère de la Vierge eſt manqué, & ſa draperie qui étoit bleue a pouſſé au noir, ce qui fait un mauvais effet. Tout le reſte de l'ouvrage eſt digne de la plus grande admiration : on y trouve, dit M. Cochin, toutes les parties de l'art dans un excellent degré, belle compoſition, belle couleur, touche facile & pleine d'art, belle vérité, ſoit dans les têtes, ſoit dans l'exécution des étoffes.

Le Cavedone a peint dans la même chapelle deux

deux tableaux bien inférieurs à celui duquel on vient de parler : dans l'un, S. Eloi prend le diable par le nez, & le diable y est sous la figure d'une femme ; dans l'autre, S. Eloi qui rapporte le pied d'un cheval qu'il avoit porté à la forge pour le ferrer plus commodément ; il le fait reprendre à la jambe du cheval par un signe de croix.

Au maître-autel un grand tableau du Guide, l'un des plus estimés de ce maître, dont les figures sont disposées de manière qu'on diroit qu'il est divisé en deux parties. Dans le haut on voit une mère de pitié & deux anges à côté du Christ mort. Dans le bas, S. Charles à genoux, le crucifix en main, & plusieurs saints protecteurs de la ville de Bologne invoquant le Sauveur. Quelque singulière que soit cette composition, on ne peut s'empêcher d'y trouver d'excellentes choses. La Vierge est bien pensée, elle a beaucoup de noblesse ; l'ange qui est sur la gauche est très-gracieux : toutes les têtes de la partie d'en-bas sont d'une beauté peu commune, quoique rentrant trop dans le même ton : ce que l'on y trouve le plus à critiquer, c'est que le Christ est mal dessiné & qu'il a l'air d'un marbre. L'attitude de S. Charles ne vaut pas mieux ; on ne sait s'il est à genoux ou debout.

La troisième chapelle à gauche renferme aussi un grand tableau du Guide dont le sujet est Job, *S. Giobbe*, replacé sur le trône, & à qui l'on offre des présens.

M. Cochin trouve que c'est un des ouvrages les plus admirables du Guide. Ce tableau est, dit-il, dans une manière tendre, d'une couleur un peu grise en général, mais extrêmement agréable & précieuse, avec des fraîcheurs & des finesses de tons admirables. La composition en est ingénieuse, simple & variée de figures de différens âges & de différent sexe, agencées avec beaucoup de jugement & de goût : les têtes sont belles & remplies

de grâces, le deſſin en eſt d'une fineſſe admirable. Cependant M. Gougenot trouve que c'eſt un chaos de figures les unes ſur les autres qui ne préſentent aucun groupe décidé, qu'il n'y règne aucune intelligence de clair-obſcur. D'ailleurs, dit-il, la figure principale a un air trivial. Il y trouve cependant pluſieurs beaux caractères de têtes, & le petit enfant qui eſt ſur le devant lui paroît d'une grande vérité.

Au troiſième autel à gauche eſt un grand tableau de Louis Carrache, repréſentant S. Matthieu appelé à l'apoſtolat : ce tableau eſt composé & deſſiné d'une grande manière; il y a de belles choſes, mais la couleur eſt obſcure, & l'on y trouve des incorrections.

Il y a encore d'autres tableaux remarquables dans cette égliſe. Voyez M. Cochin, Tom. II, p. 118.

S. FRANCESCO : l'un des plus vaſtes couvens de Bologne; l'égliſe renferme pluſieurs tableaux de prix. Dans la chapelle de la croiſée à droite, il y a un tableau de *Paſinelli*, repréſentant la réſurrection d'un mort opérée pour la délivrance d'un pape qu'on avoit condamné injuſtement : c'eſt une grande machine quant à la compoſition, & le coloris n'en eſt pas ſans mérite.

A l'autre chapelle de la croiſée à gauche, il y a deux freſques tenant de l'école du Guide & de l'Albane : l'une repréſente S. François en extaſe, & l'autre, S. Louis mourant. La compoſition & les têtes en ſont gracieuſes, c'eſt dommage qu'il y ait tant à déſirer du côté du deſſin & du coloris.

Felice Torelli a peint dans la chapelle qui eſt derrière le chœur un tableau allégorique, repréſentant la religion triomphante; ce qui eſt exprimé par un groupe d'anges qui élèvent la croix : en bas on voit une foule de démons qui ſe précipitent dans les enfers. Ce ſujet eſt compoſé avec

feu ; mais le dessin n'en est pas aussi correct que la pensée en est poétique.

Dans une chapelle à gauche d'un des bas-côtés du chœur, est une conversion de S. Paul, de Louis *Carrache* : ce morceau est piquant d'effet, l'ordonnance en est belle ainsi que la touche, mais il est un peu gris.

On voit hors de la porte de l'église le tombeau du célèbre jurisconsulte *Accursius*, auteur de la grande Glose du corps de droit, dont on fait encore un usage continuel dans tous les pays où le droit romain est consulté.

S. SALVATORE, une des plus belles églises de Bologne, bâtie en 1610 par le P. Magenta, le même qui avoit donné les dessins de la cathédrale. L'architecture, dit M. Cochin, surtout celle de la nef, est d'une très-belle idée, très-majestueuse, décorée de colonnes corinthiennes cannelées : les dehors, qui sont plus anciens, sont cependant aussi d'un excellent goût.

On voit dans la troisième chapelle à droite une assomption d'Augustin *Carrache* : la Vierge est portée sur le dos d'un ange : le tableau seroit plus beau si le sujet en étoit traité avec plus de noblesse.

Il faut voir aussi le tableau de la quatrième chapelle, & plusieurs autres indiqués par M. Cochin.

La porte du tabernacle de la troisième chapelle à gauche, est formée par un petit tableau du *Guide*. Il représente notre Seigneur tenant sa croix : la touche en est légère & délicate.

Au sanctuaire, on voit quatre prophètes peints à fresque par le *Cavedone* : les chairs en sont un peu noires, mais les draperies sont d'une grande manière.

A la sacristie, un S. Sébastien du *Guide*, correctement dessiné, mais l'attitude en est d'un mauvais choix. Un David ayant à ses pieds la tête de Goliath, par Antoine *Burini* : il est piquant

d'effet, quoique faux de couleur. On y remarque aussi plusieurs saints, peints dans des ovales par Jean Viani.

La bibliothéque des Chanoines réguliers, qui desservent cette église, renferme des manuscrits précieux & des éditions anciennes très-rares.

S. PAOLO, église des Barnabites, remarquable par son architecture & par ses peintures. L'architecture est du P. *Magenta* : le portail est décoré de pilastres doriques & corinthiens; l'intérieur de cet édifice est d'une belle proportion.

Le baldaquin du maître-autel a été exécuté sur les dessins de Dominique Tachinetti : il est d'un goût sage & grand, la composition en est ingénieuse; les colonnes qui le soutiennent du côté de la nef sont d'ordre corinthien.

Il y a sous ce baldaquin deux figures de marbre plus grandes que nature, sculptées par l'*Algarde* (1), d'une exécution & d'un travail admirables : elles représentent S. Paul à genoux, les mains liées, & un bourreau qui a le sabre levé pour lui trancher la tête : l'une & l'autre sont d'une grande correction de dessin; les chairs y sont rendues avec vérité, & les draperies en sont très-belles. Ce morceau gagne à être examiné avec soin, n'ayant pas au premier coup-d'œil tout l'effet possible : les figures sont d'une nature un peu courte, elles ne se groupent point, ce qui est un désagrément en sculpture, mais le sujet ne le permet pas. Les Italiens en faisant l'éloge de l'*Algarde*, disent que c'est un *altro Guido ne' marmi*, un Guide en sculpture : il est certain qu'il a toute la pureté & la finesse de dessin du *Guide*.

Dans le devant d'autel est un bas-relief fort beau

(1) Alexandre Algardi, célèbre sculpteur, naquit à Bologne en 1602, & mourut à Rome en 1654. Il va de pair même avec Michel-Ange, le Bernin, le Puget, &c.

& du même ſculpteur. Au ſecond autel à droite eſt un paradis de Louis *Carrache* : ce tableau eſt bon, bien deſſiné, mais triſte de couleur. Dans la quatrième chapelle, il y a un S. Grégoire du *Guerchin*, qui a repréſenté ce pontife exerçant, pour ainſi dire, ſa juriſdiction ſur le purgatoire.

CORPUS DOMINI, égliſe des religieuſes de Ste. Claire : cette égliſe s'appelle auſſi *la Santa*, parce que celle de Ste. Catherine de Bologne, ou Catherine Vigri, religieuſe du même ordre, & fondatrice de cette maiſon, qui eſt appelée ici *la Sainte* par excellence, comme à Padoue S. Antoine eſt appelé IL SANTO (*par antonomaze* :) cette égliſe eſt aſſez jolie, elle eſt décorée de colonnes dorées, d'ordre compoſite : l'architecture eſt de Jean-Jacques Monti, oncle du maréchal Monti, qui eſt mort en France. On voit à Bologne d'autres ouvrages de cet habile architecte, entr'autres un bel eſcalier au palais Mareſcotti.

La voûte de l'égliſe eſt peinte à freſque ; les cadres & les cartouches en ſont de bon goût. Pluſieurs artiſtes ont concouru à ce travail. Franceſchini en a peint les figures.

Au quatrième autel à gauche il y a une réſurrection d'Annibal *Carrache*, dont le deſſin eſt excellent. Il y a auſſi dans cette égliſe deux tableaux de Louis *Carrache*, d'un grand caractère.

C'eſt dans la même égliſe qu'on fait voir myſtérieuſement, par une lucarne ménagée au travers d'un autel, le corps de la ſainte : elle paroît aſſiſe dans un fauteuil élevé ſur une table au milieu d'une chapelle, derrière cet autel : ſon habillement eſt des plus riches : elle a une couronne ſur la tête, des bagues de diamans aux doigts ; elle eſt environnée d'un grand luminaire : mais toute cette magnificence n'empêche pas que cela ne faſſe, humainement parlant, une figure effrayante. On n'en découvre que la tête & les pieds, qui ſont

très-noirs & desséchés comme ceux d'une momie.

SANTA AGNESE ; le maître-autel est décoré d'un grand tableau représentant le martyre de cette sainte, par le *Dominiquin* : c'est un des plus beaux qu'il ait faits. Ce tableau est d'une grande finesse & d'une belle correction de dessin ; la tête de la sainte a un caractère beau & très-expressif, où l'on voit de la douleur mêlée de confiance. Le groupe des trois femmes qui se parlent à droite est admirable, & les têtes en sont belles. On trouve dans cet ouvrage des choses peintes à ravir, & rien ne peut égaler pour la vérité du coloris & de l'expression le petit enfant qui pleure. Ce tableau est cependant au-dessous de sa renommée. D'abord le groupe de la sainte, qui reçoit le martyre, s'enfile avec celui des deux hommes qui l'ont déjà reçu. La gloire paroît n'être pas du Dominiquin ; on m'assure qu'un mauvais peintre l'a refaite vers 1730 ; la manière dont elle est disposée produit un mauvais effet : car non-seulement les anges ne s'y groupent pas, mais ils sont rangés les uns à côté des autres sur un nuage formant à la vue, (si l'on ose se servir de cette expression) la figure d'une corde qui seroit détendue. D'ailleurs le peintre s'y est trop laissé emporter à la force de son coloris, de sorte que toute cette gloire n'est pas assez aërienne : l'ange qui reçoit la palme des mains du Père éternel pour la remettre à la sainte est mauvais : enfin le ton de l'architecture est trop fort pour le plan qu'elle y occupe. On trouve aussi que cette gloire forme, pour ainsi dire, un second tableau moins beau que le sujet principal : cette duplicité d'action a déjà été reprochée au grand tableau de la transfiguration de Raphaël, & à plusieurs autres, comme nous le dirons ailleurs.

S. DOMENICO, église célèbre dans l'ordre de S. Dominique, lequel mourut en 1221 dans ce

couvent. L'église n'est point belle, mais l'on y trouve des choses remarquables en peinture. A la seconde chapelle à droite, un tableau de *Donato Creti*, représentant S. Vincent Ferrier ou de Ferreri, qui ressuscite un enfant mort. Il est bien composé, & l'on y apperçoit de grandes finesses dans l'exécution.

On voit à la cinquième chapelle le fameux massacre des innocens, par le *Guide*. Ce fut ce beau tableau qui détruisit l'opinion où l'on avoit été jusqu'alors que ce peintre n'étoit propre qu'à faire des Madones, & des sujets de demi-figures. Quoiqu'il y ait de grandes beautés, la couleur en est un peu fausse.

Les peintures à fresque de la sixième chapelle sont encore du *Guide* : elles représentent S. Dominique élevé dans le ciel, où il est reçu par Jésus-Christ & par la Vierge au milieu d'un concert d'anges. Cette chapelle est belle & richement décorée ; on y conserve le corps de S. Dominique dans une châsse de marbre blanc. La tête est dans une autre châsse placée dans le mur au-dessus de l'autel, & fermée sous plusieurs clefs : le sénat en a deux ; le prieur du couvent a les autres. Il est très-difficile de la voir, parce qu'il faut que le sénat envoie les clefs.

Il y a dans la même châsse d'autres reliques, & un manuscrit qu'on dit être de la main d'Esdras.

On trouve dans la huitième chapelle un tableau de Louis *Carrache*, où il a peint S. Hyacinthe, *Giacinto*, à qui la Vierge & l'enfant Jésus apparoissent lorsqu'il fait sa préparation pour dire la messe. Le dessin en est très-bon ; mais la tête du saint pourroit être meilleure.

La chapelle du Rosaire est vis-à-vis celle de S. Dominique : elle est pleine d'une quantité prodigieuse de présens en argenterie, qui n'ont été faits qu'à condition qu'il n'en seroit jamais déplacé

aucun ; & au cas qu'on y contrevînt, ils sont substitués de plein droit à la cathédrale : cela est cause qu'on ne les fond pas au profit de l'église, comme cela se pratique dans d'autres couvens. On voit dans cette chapelle des bouquets à fleurs d'argent, que l'on fait mieux à Bologne que dans toute autre ville : pour que ces fleurs approchent plus du naturel, on s'attache principalement à représenter celles qui sont naturellement blanches.

On voit aussi dans cette église le tombeau d'Entius, dont nous avons parlé ci-devant ; celui de Tartagni, célèbre jurisconsulte, mort en 1477, & celui du général Marsigli.

Il y a dans la sacristie trois statues, faites avec le bois d'un cyprès que S. Dominique avoit planté de sa main, du moins à en juger par ces vers écrits au-dessous de la première statue.

Virginis iconem cernis, fuit antè cupressus,
Prescia Gusmani dextera fixit humi.

Le couvent est un des plus beaux de la ville ; l'entrée de la bibliothéque se fait remarquer.

L'inquisition de Bologne est exercée par les Jacobins, comme dans le reste de l'Etat ecclésiastique ; le tribunal & les prisons du S. Office sont dans l'enceinte du couvent de S. Dominique : le grand inquisiteur & les autres officiers de ce tribunal y ont leur logement.

On célèbre à Bologne la *Festa di Voto*, depuis qu'en 1630, la ville fut délivrée de la peste : le légat, le gonfalonier & les sénateurs vont en procession à l'église de S. Dominique : on y distribue des dots à six jeunes filles, suivant une fondation particulière ; chacune est conduite par une dame de la ville : cette cérémonie est une des plus solemnelles de Bologne ; la fête a été transférée du 11 Décembre au second dimanche de Novembre.

MADONNA DEL PLOMBO. Au second autel à

droite, on voit un tableau où sont représentés S. André étendu sur la croix, S. Barthelemi, S. Charles, Ste. Lucie & Ste. Apollonie; il est de *Frederico Bencovich*, Vénitien; ce tableau est très-beau, bien composé, dessiné avec justesse & vérité; la couleur en est claire & belle: il y a de bons tons; les ombres en sont claires & fortes.

L'ORATORIO. A l'autel on voit la naissance de la Vierge, de l'*Albane*, tableau bien composé, dans une manière plus ferme que d'ordinaire, & qui tient beaucoup des Carraches; il ne semble point être de l'Albane.

Les Sybilles des côtés & les anges peints dans la voûte, sont du *Guide*; ils sont néanmoins assez médiocres, & même dans une manière qu'on ne lui connoît point ordinairement. (*M. Cochin, pag.* 164).

I SERVI, ou église des Servites (1). On voit sous le portique qui environne l'église, quantité de fresques déjà fort gâtées, représentant diverses actions ou miracles de S. Philippe *Benizi*. Le premier & le meilleur de tous ces tableaux, qui est en effet très-beau, est de *Carlo Cignani*: il représente un enfant mort aux pieds du saint, & un aveugle qui touche le tombeau pour obtenir sa guérison. Ce tableau est fait d'une manière large & facile & d'une couleur vigoureuse: les têtes en sont belles; ce maître est un peu jaune dans sa couleur.

Au cinquième autel à gauche, on voit S. André adorant sa croix: c'est un grand tableau de l'*Albane*, très-beau, très-bien conservé, & d'un ton général très-clair; ce qui est fort rare dans les grands tableaux de ce maître. La tête du saint est fort belle, toute la figure est très-bien dessinée. La cou-

(1) C'est un ordre religieux peu connu en France, qui fut fondé près de Florence en 1239, comme nous le dirons ailleurs.

leur, quoique claire, n'a cependant que peu de fraîcheur; elle eſt griſe ou jaunâtre.

Au troiſième autel à gauche eſt encore un grand tableau du même maître, repréſentant Jéſus-Chriſt qui apparoît à la Magdelaine. Il eſt d'une couleur fraîche & vermeille, plein de grâces, & d'un pinceau extrêmement agréable. La tête de la Magdelaine eſt très-belle, celle du Chriſt ſemble d'une beauté un peu trop affectée : ce tableau eſt fort noirci dans les fonds. (*M. Cochin, pag.* 167).

S. GIOVANNI IN MONTE, égliſe deſſervie par des chanoines réguliers. Dans la troiſième chapelle à droite, on voit un tableau repréſentant le martyre de S. Laurent; il eſt de *Facini.*

Les deux tableaux ronds, repréſentant S. Joſeph & S. Jérôme, ſont du *Guerchin.* Ils ſont beaux, mais d'une manière un peu doucereuſe; il y a un enfant qui n'eſt pas beau.

A la huitième chapelle à droite eſt un grand tableau fort riche de figures, par le *Dominiquin*, repréſentant la Vierge & le roſaire; cette grande compoſition, dit M. Gougenot, fait un mauvais effet en total, par le défaut de grandes maſſes de lumières & d'ombres, & il y a de la confuſion; ce qui peut venir en partie de ce que les ombres ont noirci, comme auſſi du défaut de groupes dans la compoſition : mais il eſt admirable dans les détails, & M. Cochin le regarde comme un des meilleurs morceaux ſur leſquels un peintre puiſſe étudier toutes les parties du deſſin. Le peintre a mis dans la partie inférieure un martyre de trois femmes, dont les deux premières, qui s'embraſſent, ſont percées d'un coup de lance par un homme à cheval; un ſoldat égorge la dernière; la Vierge attend dans le ciel ces ames bienheureuſes. Il y a de beaux caractères de têtes; les deux petits enfans nuds, ſur le devant de la ſcène, ſont d'une vérité & d'une fraîcheur de tons ſans égale.

Dans la ſeconde chapelle à gauche, S. François adorant la croix dans le déſert, & derrière lui un ſolitaire qui médite ſur un livre : tableau du *Guerchin*, où il y a de grandes beautés.

Dans la ſeptième chapelle, un tableau de Pierre *Pérugin*, maître de Raphaël, repréſentant S. Michel, Ste. Catherine, Ste. Cécile & S. Paul. Ces figures ne ſont pas ſans mérite, mais elles ſont toutes iſolées & traitées avec ſéchereſſe.

La Ste. Cécile de Raphaël eſt dans la huitième chapelle à gauche, qui eſt la chapelle Bentivoglio : l'on y voit Ste. Cécile, S. Paul & quelques autres ſaints ou ſaintes : c'eſt un tableau fameux, & il eſt en effet d'une très-grande beauté : les têtes en ſont d'un deſſin & d'un caractère admirables ; les figures ſont drapées du plus beau choix, & les plis bien exécutés. Il eſt admirablement bien peint, quoique la couleur en ſoit un peu biſe. (*M. Cochin*, *pag.* 169).

On aſſure que c'eſt ce tableau de Raphaël qui a formé, pour ainſi dire, l'école de Bologne : c'eſt à force de le voir & de l'étudier, que les Carraches & leurs diſciples ſont devenus les plus grands maîtres : admirable effet de ce que peut produire ſur le génie l'exemple d'un maître ſublime & parfait dans ſon art. On raconte que Raphaël avoit fait ce tableau à la prière de *Francia*, qui le lui avoit demandé, & que celui-ci, qui ſe croyoit bon peintre, fut ſi ſaiſi à la vue de cet ouvrage, qu'il en mourut peu après de chagrin : cela n'eſt pas exact, car ce tableau eſt de 1513, & Francia fit encore, en 1522, le S. Sébaſtien *della Zecca*, qui a ſervi de modèle aux premiers maîtres de Bologne. Au moins il dut être frappé de l'énorme diſtance qu'il y avoit entre cet ouvrage & les ſiens. Plus on regarde la Ste. Cécile de Raphaël, plus on l'admire ; il faut même la regarder long temps pour en ſentir tout le mérite ; la penſée de ce

tableau étant extrêmement fine, ne frappe pas d'abord : d'ailleurs l'ordonnance de la partie inférieure semble défectueuse : on y voit Ste. Cécile, S. Jean, S. Paul, rangés à-peu-près sur une ligne : c'est aussi une chose déplaisante que de voir ensemble des personnages qui n'y doivent point être dans la vérité de l'histoire. Mais les meilleurs maîtres ont été souvent obligés par les circonstances de tomber dans le même inconvénient : les grands peintres d'Italie ont vécu dans un siècle & dans un pays où l'on étoit d'une dévotion mal entendue : au lieu de leur laisser suivre leur génie pour traiter l'histoire sacrée & profane, dans de beaux sujets qui leur auroient donné lieu de développer tous leurs talens, on les employoit le plus souvent à peindre des saints dans des églises, & même des saints qui n'ont jamais vécu ensemble : les confréries & les communautés vouloient avoir tout à la fois sur la même toile, pour leurs chapelles, une multitude de saints à qui ils avoient dévotion; de sorte que le peintre, au lieu d'avoir au moins la liberté de représenter dans son tableau une action de la vie du saint, étoit obligé de se borner à y peindre simplement quatre ou cinq figures froides, qui n'ont aucun rapport l'une avec l'autre. L'on voit dans toutes les églises d'Italie mille exemples déplaisans de ces sortes de tableaux; c'est ce qui est arrivé à Raphaël dans son tableau de Ste. Cécile. Les figures sont toutes debout, occupées à écouter un concert d'anges qui se fait au ciel, dans le haut du tableau. Ste. Cécile a des instrumens & des livres de musique à ses pieds : elle les a laissé tomber; le concert céleste qu'elle entend, lui a fait perdre le goût de la musique terrestre. Cette pensée ingénieuse fournit à Raphaël un moyen de mettre dans son tableau une expression admirable.

S. ROCCO. Le maître-autel de cette église est

décoré de la figure de ce ſaint, d'abord peinte au paſtel ſur papier par Louis *Carrache*, & enſuite collée ſur toile & retouchée, avec des lavis, par le même. On regardoit comme le véritable original un tableau qui étoit au palais royal de Paris; on dit qu'il a été volé. Le peintre avoit fait le tableau de Bologne pour ſervir d'étude à Galanino, ſon élève; celui-ci en fit une copie qu'on pouvoit regarder comme originale, & dont la confrérie de ce ſaint fit préſent, en 1606, à l'égliſe de S. Roch de Veniſe, quand elle y fut ſolemnellement pour en viſiter les reliques.

Le tableau dont nous parlons a un effet piquant : la tête en eſt belle, mais le mouvement de la figure n'eſt pas bien penſé; on diroit que le peintre a voulu repréſenter une perſonne qui va danſer; le bras qui tient le bourdon, eſt auſſi trop court.

Dans une chapelle haute de la même égliſe, appelée l'*Oratoire*, & qui eſt celle de la confrérie de S. Roch, on voit divers tableaux peints à freſque, où eſt l'hiſtoire du ſaint. On en remarque un entr'autres fort ſingulier, qui eſt du Guerchin, repréſentant S. Roch, ſoupçonné d'être un eſpion, & conduit en priſon par un ſoldat, à grands coups de pieds dans le cul : cette idée eſt baſſe, mais parfaitement rendue dans le tableau.

S. GREGORIO. Dans la première chapelle à gauche, un tableau du *Guerchin*, dont le ſujet eſt S. Félix, évêque, qui donne l'habit de religion à S. Guillaume. La compoſition n'en eſt pas moins heureuſe; mais la touche en eſt hardie & le coloris vigoureux.

On voit dans la gauche le baptême de Jéſus-Chriſt, par l'*Albane*; les groupes en ſont bien liés & bien variés. Le Père éternel a toute la majeſté poſſible, & la couleur en eſt ſuave, mais il règne un grand froid dans cet ouvrage.

S. BENEDETTO. On voit dans la première chapelle un tableau qui représente la Vierge soutenant l'enfant Jésus, qui épouse Ste. Catherine en présence de S. Jean-Baptiste, de S. Benoît & de S. Jérôme; il est de *Lucio Massari*, élève de Louis Carrache.

Au quatrième autel, Jésus-Christ venant au secours de S. Antoine dans une de ses tentations, par le Cavedone.

Sur le premier autel à gauche, un tableau du Tiarini, qui représente la Vierge tenant la couronne d'épines, & qui paroît s'entretenir avec la Magdelaine sur la mort de Jésus-Christ.

Cette église est auprès d'un grand marché & d'une jolie promenade, appelée la *Montagnuola*; cette éminence a été formée par des arbres, & l'on y jouit d'une belle vue.

On trouve près de-là des ruines du château de *Galliera*, plusieurs fois démoli & rebâti par le peuple pendant les guerres civiles. La porte de Galliera, qui en est proche, est de l'architecture de Floriano Ambrosini.

S. MARTINO, S. Martin le Majeur. Un grand tableau du Cavedone est placé au-dessus de la porte: c'est Jésus-Christ apparoissant aux apôtres. Il est rendu dans le goût des Carraches: tous les caractères de tête des apôtres, à l'exception de celui de S. Pierre, sont fort beaux, mais on en trouve les draperies un peu roides, & la lumière mal entendue.

Le cinquième autel est décoré d'un tableau de Louis Carrache, représentant S. Jérôme, qui semble implorer l'assistance du ciel pour l'interprétation de l'écriture-sainte. La couleur en est peu gracieuse; au reste, il est bien dessiné, & les caractères de têtes, tant du saint que des anges, y sont fort beaux.

S. LEONARDO. On remarque dans la troisième

chapelle à droite un tableau, où S. Antoine de Padoue baise les pieds de l'enfant Jésus. Il est d'une femme célèbre, nommée Elisabeth *Sirani*, élève du Guide, & tient beaucoup de la manière de ce maître. Le pinceau en est léger & agréable, mais sans vigueur; c'est ce que l'on reproche ordinairement à presque tous les tableaux peints par des femmes.

Au quatrième autel à gauche, la Vierge venant encourager Ste. Catherine à recevoir la couronne du martyre, par Louis *Carrache*. La tête de la sainte est belle & d'un caractère gracieux: celle de la Vierge a peu de dignité; les plis de ses vêtemens sont mal formés & n'indiquent point le nud. La petite coupole de cette église est peinte par *Fratelli Roli.*

Les CAPUCINES ont un tableau de l'*Albane*, représentant la Vierge prête à donner à tetter à l'enfant Jésus; celui-ci lève la tête pour regarder la croix & le calice que les anges lui présentent. S. Joseph lit dans un coin. La composition en est trop dispersée, l'enfant Jésus n'a point de noblesse dans le caractère, la tête de la Vierge, quoique gracieuse, est touchée mollement. Ce tableau a beaucoup d'aménité dans la couleur; mais il est froid, ainsi que la plupart des morceaux que cet artiste a peints grands comme nature.

S. NICOLAS de S. FELIX, c'est-à-dire, de la rue S. Felix. On voit dans cette église un des meilleurs tableaux d'Annibal Carrache, mais non pas le plus ancien, comme on l'a dit. Il représente le Christ, la Vierge, S. Jean, S. Pétrone, S. François & S. Bernard. On y remarque surtout de beaux caractères de têtes.

S. GIOVANNI BATTISTA. On trouve au grand autel la naissance de S. Jean par les Carraches; dans la première chapelle à droite une Annonciation, peinte par *Calvart* en 1607. Ce tableau est

très-gracieux, mais il laisse beaucoup à désirer dans toutes les autres parties de l'art.

Une des chapelles à gauche renferme un des tableaux du *Passarotti*; il représente un Christ auprès duquel on voit S. François à genoux qui l'invoque. Le Christ est parfaitement dessiné. La tête de S. François est pleine d'expression, & la couleur en est délicate & vraie.

S. GIACOMO MAGGIORE, S. Jaques le Majeur; on voit dans la quatrième chapelle à droite un tableau du Cavedone, représentant le Christ dans les nues, tendant les bras au bienheureux Jean de Facondio. Il est composé avec enthousiasme; la figure du Christ a un mouvement & une expression admirables, & les anges sont de la plus grande beauté. La tête du saint n'est pas aussi belle que le reste.

A la neuvième chapelle du même côté, S. Roch malade, qu'un ange vient consoler. Il est de Louis Carrache. Quoique l'on y reconnoisse toujours le talent de ce grand maître, le saint a une cuisse trop forte & les plis de sa draperie sont confus.

LA CHARITÉ est une église où l'on remarque un tableau de *Franceschini*, dans lequel Ste. Elisabeth, reine de Hongrie, tombe en extase à l'aspect de Jésus-Christ qui lui apparoît. Les têtes en sont belles & il tient beaucoup de la manière du Guide.

S. VITALE. On ne remarque dans cette église qu'un seul tableau de prix que plusieurs attribuent à *Tibaldi*; on le voit dans la quatrième chapelle à droite. Le sujet est la Vierge, S. Joseph, & S. Jean-Baptiste adorant l'enfant Jésus; S. Jérôme & Ste. Monique y sont aussi représentés. Les têtes en sont belles, celle de la Vierge est pourtant peinte froidement : la figure en est bien drapée & d'une manière méplate.

Après

Après avoir parlé des principales églises de Bologne, nous passons à la description des palais. Nous ne nous sommes pas assujettis à l'ordre topographique, la ville n'ayant pas une assez grande étendue pour l'exiger; nous avons préféré de commencer par les palais les plus remarquables.

CHAPITRE IX.

Des principaux palais de Bologne.

PALAZZO SAMPIERI; c'est la maison principale de la ville; elle est remarquable à plusieurs égards: nous commencerons par le fameux tableau de S. Pierre pleurant, qui est le chef-d'œuvre du Guide, & même au jugement de M. Cochin, le tableau le plus parfait de l'Italie, par la réunion de toutes les parties de la peinture. Il feroit difficile, dit ce célèbre artiste, de citer un tableau aussi parfait en tout; il ne laisse rien à désirer, toutes les parties de l'art y sont au plus haut degré; il est d'une manière forte & vigoureuse, de grand caractère, & avec les vérités de détail les plus finement rendues; les têtes sont belles & de la plus belle expression, la couleur en est vraie & précieuse, & il a l'avantage rare d'être très-bien conservé. (*M. Cochin, Tom. II. pag.* 171 & 188.)

Il y a dans le même palais un beau plafond de Louis Carrache, représentant Hercule & Jupiter; il est composé avec du génie, d'une manière terrible, & bien de plafond; le dessin est chargé, & du plus grand caractère.

Dans un autre plafond, Annibal Carrache a peint la vertu ouvrant le ciel à Hercule; ce tableau est du plus grand caractère de dessin & de la plus grande manière. (*Idem. p.* 170.) Dans un troi-

ſième plafond, on voit Hercule étouffant Anthée; du Guerchin.

La Samaritaine, tableau célèbre d'Annibal *Carrache*, fort connu par les gravures; c'eſt en effet, dit M. Cochin, un excellent morceau pour toutes les choſes qui dépendent du deſſin, & d'ailleurs la couleur en eſt fort bonne.

Un Chriſt mort, du *Titien*; la Ste. Cécile de Raphaël, copiée par le *Guide*; une ſainte famille de François d'*Imola*; un crucifix, par *Tibaldi*; deux têtes qu'on attribue au *Corrège*; Abraham qui renvoie Agar, par le *Guerchin*; il a été gravé par Strange.

Les tableaux du *Guide* ſont en nombre dans cette collection; on y peut remarquer les différentes manières de ce maître.

Un tableau de l'Albane peint ſur cuivre, où l'on voit de petits amours qui danſent auprès d'un arbre; il y a peint l'enlèvement de Proſerpine dans le lointain, & Vénus dans les nues, qui, charmée du triomphe de ſon fils, le baiſe ſur la bouche. Les grâces qui règnent dans les ouvrages de ce maître, ſemblent être prodiguées dans ce tableau, qui a de plus l'avantage d'être d'un très-bon ton de couleur.

PALAZZO ZAMBECCARI. C'eſt un des plus grands de Bologne & l'un des plus remarquables de l'Italie par une belle galerie des plus grands maîtres.

Aſſomption de la Vierge, par Louis Carrache: les têtes des Apôtres ſont belles, celle de la Vierge ne les égale pas. Toutes les draperies ſont d'une couleur méplate; le ton de couleur en eſt bon, & la couleur eſt plus vive qu'elle ne l'eſt ordinairement dans les ouvrages de ce maître.

S. Jean dans le déſert, par Simon Peſaro, élève du Guide; le deſſin en eſt maigre, & il eſt d'une couleur griſe, mais bon d'ailleurs.

S. François, par le *Guide*, très-beau.

Judith coupant la tête à Holopherne, par Michel-Ange de *Caravage*, tableau très-beau, bien composé; il est traité d'une manière si terrible qu'on ne peut le regarder sans une espèce de saisissement; le sujet est pris dans le moment du passage de la vie à la mort, & rendu d'une manière effrayante. La Judith est belle & a une certaine horreur de l'action qu'elle commet. Le caractère de la suivante est bien, & il laisse dominer celui de la figure principale. Ce tableau est vigoureux de couleur. C'est dommage que le dessin en soit rond & les contours trop roides.

Le martyre de Ste. Ursule, par Pasinelli. La manière molle dont il est peint, le déprise beaucoup.

Trois tableaux par Louis Carrache, savoir le Veau-d'or, le repas des trois anges & l'échelle de Jacob; ce dernier est le meilleur des trois.

Icare attachant les aîles à son fils, par Michel-Ange de *Caravage*. Il est peint avec une grande facilité, la touche en est fière & la lumière en est piquante; mais il n'est pas exempt d'incorrections.

La Magdelaine se donnant la discipline devant le crucifix, par le *Guerchin*. Elle est bien drapée & peinte d'une manière large, le ton en est seulement trop égal.

Un jeune homme écrivant la chanson d'un aveugle, qui chante en jouant du violon, par le *Calabrèse*; beau tableau.

Le sacrifice d'Abraham, du *Calabrèse*, d'une couleur fraîche & d'une grande finesse de dessin.

La fuite en Egypte, ou le *Riposo*, par *Cignani*. Il est d'une belle manière & d'un effet piquant: la tête de l'ange est de toute beauté.

Une sainte Famille du vieux *Palme*, d'une très-bonne couleur.

La Magdelaine, à qui des anges apportent une

croix & une couronne ; tableau très-fin, de l'*Albane*.

Une Charité, figurée par une femme versant du vin dans une coupe, qu'un enfant tient pour la remettre à un vieillard, & un autre vieillard qui boit à côté d'elle à pleine tasse. Ce tableau est de l'*Abbate*, peintre Gênois : il est fier de touche, d'un effet piquant & d'une couleur aussi vraie que vigoureuse : les draperies sont jetées avec liberté, mais les plis en sont trop ronds.

Un tableau de Nosadella, peint à l'huile sur le mur, & auquel on a appliqué une bordure : le sujet est, dit-on, un jaloux qui se fait éclairer par un soldat, pour chercher dans un coffre l'amant de sa femme. La couleur en est aussi belle que le dessin en est maniéré.

Une sainte Famille, du *Titien* : la Vierge en est belle, & l'enfant Jésus a beaucoup d'expression ; mais le coloris n'est pas de la force ordinaire de ce maître.

Un très-grand tableau du *Britio*, représentant la vie de l'homme : la composition en est très-confuse, & il n'y règne aucune intelligence de clair-obscur. On y trouve cependant de grandes beautés de détail & beaucoup de choses dans la manière du Guerchin.

Voici encore des tableaux du même palais, que M. Cochin cite comme très-beaux, mais je ne rapporterai ses notes que par extrait.

Le martyre de Ste. Ursule & ses compagnes, de *Pasinelli*, très-bien composé, d'une couleur aimable, les têtes sont belles & ont beaucoup d'expression.

La Vierge, S. Jérôme & S. François, petit tableau de l'*Albane*, plein de grâces, d'une couleur aimable.

David tenant la tête de Goliath, Saül, demi-figures de grandeur naturelle, du *Guerchin*, très-

beau, & dans la manière la plus fière de ce maître.

Un petit tableau de la Magdelaine, par le *Guerchin*.

Un tableau, repréſentant une femme preſſant un cœur, demi-figure de grandeur naturelle, du *Bononi;* beau, moëlleux; manière large; belle couleur; cependant un peu bleuâtre.

Un homme poignardant une femme, demi-figure de grandeur naturelle, de *Guido Cagnaci*.

Un Chriſt mort & la Vierge, demi-figures, de *Tiarini*.

Des payſans ou bergers, demi-figures, de *Luca Giordano*.

PALAZZO BONFIGLIOLI. On y voit une grande & belle galèrie de tableaux, que l'on cite avec celles de Sampieri & de Zambeccari, qui ſont les plus belles de Bologne.

Le PALAIS RANUZZI a une belle façade, de *Palladio*, & un eſcalier à deux rampes, fort ingénieux & d'une belle décoration : il ſe diviſe d'abord en deux parties qui montent au premier pallier; enſuite il conduit droit à un grand ſalon.

On trouve dans ce palais l'enlèvement d'Hélène, par Luca *Giordano*. Les caractères de têtes des deux figures principalement ſont ſans nobleſſe, mais la couleur en eſt vigoureuſe.

Joſeph & la femme de Putiphar, par le *Guide*: tableau qui péche par l'expreſſion; mais dans ſes autres parties il n'eſt pas ſans mérite. Il y a encore bien d'autres tableaux de prix dans ce palais.

PALAZZO CAPRARI, ou *Caprara*, un des palais les plus remarquables de Bologne par ſa grandeur & ſa magnificence: on y voit deux figures de Louis Carrache, & des ouvrages de Graziani. La galerie de ce palais contient une grande quantité d'armures & de vêtemens des Turcs, pris ſur eux par le feu maréchal Caprara. Cette collection eſt très-curieuſe.

PALAZZO TANARI, ou *Tanara*. Le *Guerchin* a peint en grisaille sur le mur Hercule combattant l'hydre de Lerne, pour servir de point de vue à l'un des portiques. Ce morceau est d'un pinceau très-vigoureux, d'un caractère grand, mais incorrect de dessin.

Il y a dans les appartemens un tableau admirable de l'Assomption de la Vierge par le *Guerchin*, dont les figures sont grandes comme nature. L'ordonnance en est belle, il est bien grouppé, la manière en est grande & forte, le dessin pur & le faire facile; il est de la beauté & du caractère de dessin de la Ste. Pétronille. Les têtes & les mains sont d'une vérité de nature admirable. Il y a des personnes qui voudroient que le ton n'en fût pas si monotone & qu'il ne tirât pas tant sur le gris; les ombres sont obscures ou un peu noircies.

Un S. Augustin, du *Guerchin*.

Une Vierge du *Guide*, donnant à tetter à l'enfant Jésus. Elle est assise, & plus grande que nature. Ce tableau est de la plus grande beauté. La manière en est grande, les demi-teintes en sont belles; les têtes charmantes; on ne sauroit trop admirer le caractère de sagesse que porte la figure de la Vierge. Ce tableau est bien drapé, c'est dommage que les jambes du S. Jean aient un peu noirci.

Quatre tableaux d'Annibal Carrache, celui de la femme qui dort est le plus beau.

Deux autres tableaux d'Augustin Carrache. Dans l'un on voit un peintre peignant d'après nature. Le deuxième, qui est bien supérieur au premier, représente Diane dans le bain avec les Nymphes de sa suite, qui punissent la curiosité d'Actéon. Il est d'un caractère de dessin comme l'antique, & rempli de finesses; il y a lieu de croire que la couleur en est changée.

Il y avoit dans ce palais un fameux tableau du

Guide, repréſentant Ninus qui couronne Sémiramis; il fut vendu, en 1752, au roi de Pologne. Les Bentivoglio vendirent auſſi une Nativité de Baltazar de Sienne, & ce bel ouvrage périt en chemin; cette perte eſt d'autant plus grande, que les tableaux de ce maître ſont très-rares.

PALAZZO MONTI. On y voit un S. Jérôme de Louis *Carrache*. Bacchus & Ariane de l'*Albane*, ainſi que le pendant qui repréſente Diane au bain avec ſes Nymphes; ces deux tableaux ſont un peu froids & la tête de Diane n'eſt pas belle: ils ont cependant d'excellentes choſes; le dernier en eſt préférable.

Un grand tableau allégorique du *Guide*, repréſentant deux femmes nues, plus grandes que nature, dont l'une tient une coupe pleine de bijoux, l'autre y choiſit une perle; pendant ce temps l'amour s'envole; les contours de ces figures ſont coulans. Le deſſin & le pinceau en ſont agréables; mais le ton de couleur en eſt un peu gris.

Le martyre de S. Sébaſtien, de Luca *Giordano*. Les plans y ſont bien obſervés, & la couleur en eſt vigoureuſe.

Deux grands tableaux de *Salvator Roſa*, dont les figures n'ont pas plus d'un pied de haut: le martyre de S. Etienne, & le maſſacre des Innocens. On admire le feu de l'imagination dans l'un & l'autre; l'ordonnance en eſt admirable.

Une galerie à freſque de *Franceſchini*, gracieuſe de couleur.

PALAZZO FAVI. On voit dans les appartemens pluſieurs friſes à freſque des *Carraches* & de l'*Albane*, dont voici les ſujets: dans la grande ſalle une partie de l'hiſtoire de Jaſon, en dix-huit tableaux d'Auguſtin & d'Annibal Carrache.

Dans la petite ſalle, les voyages d'Enée, en douze morceaux: ils ſont de Louis Carrache, excepté ceux où l'on voit Poliphême ſe préſenter

aux Troyens, & les harpies infectant les mets; ceux-ci ont été faits par Annibal Carrache, sur les dessins de Louis son cousin; ces tableaux ont été gravés à Rome en dix-sept feuilles, par Mitelli. La suite de l'histoire d'Enée a été traitée en seize tableaux dans la chambre suivante, par l'*Albane*.

PALAZZO MAGNANI. L'architecture est de Dominique Tibaldi. La frise du grand salon, qui sert d'anti-chambre, est divisée en plusieurs parties peintes à fresque par les Carraches. Les trois grands tableaux qui sont du côté de la cheminée, sont élégamment dessinés & les mouvemens des personnages en sont justes. La composition des autres est trop confuse.

On a transporté dans les appartemens deux tableaux à fresque, de Louis Carrache, enlevés avec une partie du mur sur lequel ils étoient peints, & auxquels on a mis des cadres dorés. L'un représente un Apollon, & l'autre l'Amour qui dompte un Satyre : ces deux morceaux séduisent plus par les grandes formes que par la correction du dessin.

PALAZZO ALDROVANDI, bâti par Torregiani. Il renferme une galerie dont les cartouches & les panneaux de la voûte sont bien distribués & peints à fresque par *Stefano Orlandi;* les figures sont de *Vittorio Bigari*. Quoique ce peintre ait une petite manière, une couleur jaune & très-fausse, il n'est point sans mérite du côté de la composition, dans laquelle on rencontre des choses ingénieuses.

Jupiter, sous la figure d'un Satyre, qui ôte avec légéreté un arc des mains d'Antiope, pendant qu'elle dort profondément avec l'Amour endormi auprès d'elle. Ce tableau est de *Pasinelli*. Il est d'une belle couleur & d'un bon effet, drapé légérement; l'expression en est admirable; les autres parties ne sont pas de la même force.

PALAZZO GRASSI. On y voit un Hercule à fres-

que de Louis *Carrache* : la tête en est manquée, ainsi que la main sur laquelle il est appuyé ; le surplus est bien dessiné, mais la couleur en est insipide.

Pour avoir une idée de l'architecture des palais de Bologne, le voyageur peut jeter un coup-d'œil sur la façade de ceux qui suivent (1).

Le palais *Lambertini*, dont le rez-de-chaussée est décoré d'un ordre dorique. Les palais *Orsi*, *Bentivogli*, *Malvezzi* ; dans celui-ci le rez-de-chaussée est décoré de pilastres doriques, le premier étage d'ioniques, & le second de composites. Les palais *Fantuzzi*, *Legnani*, *Gessi*, *Bargelini*, *Campeggi* ; le palais *Pepoli*, où a logé le grand-duc de Toscane & la reine de Naples avec toute leur suite, sans même que les maîtres fussent délogés, les palais *Bolognetti* & *Marescotti* ; la *Zecca*, ou l'hôtel de la monnoie, qui est de Dominique Tibaldi ; ce qu'on appelle portique des limonadiers est de Barozzi, ainsi que le palais *Bucchi* ; le portique de la gabelle est d'Ambrosini, ainsi que le palais *Zani*.

Les palais de Bologne n'approchent point de la magnificence de ceux de Gênes, Quelquefois on n'y trouve que les quatre murailles, couvertes d'une infinité de tableaux, dont le plus grand nombre sont des copies, au milieu desquelles on démêle quelques excellens originaux mal soignés, qui sont encore dans leurs premières bordures, quelques anciennes qu'elles puissent être, car on n'y touche jamais sous quelque prétexte que ce soit ; en quoi les Italiens tombent dans un excès bien opposé au nôtre : car nous perdons nos tableaux à force de les nettoyer, & ils les laissent dépérir de crainte de les gâter : la seule attention qu'ils y

(1) Voyez les estampes de leurs façades dans le livre des palais de Bologne.

apportent, eſt quelquefois de tirer un rideau ſur ceux qui paſſent pour être de grand prix.

Dans la maiſon *Lucatelli*, qui eſt près de S. Salvatore & de S. Marino, l'on voit une table de jaſpe très-rare & digne de curioſité.

CHAPITRE X.

Des égliſes qui ſont hors de la ville.

S. MICHELE IN BOSCO, égliſe des Olivetains, avec un très-beau couvent, ſur une colline hors de la ville, dans la plus belle ſituation. L'égliſe n'eſt point belle; mais on fait voir dans la première chapelle à droite, un beau tableau du *Guerchin*, qui repréſente le bienheureux Bernard *Tolomei*, fondateur de l'ordre des Olivetains, recevant ſa règle de la Ste. Vierge: il y a de fort belles têtes; ce tableau eſt dans la manière rougeâtre de ce maître, & un peu doucereux de pinceau. La maiſon des religieux eſt grande & belle; on y voit pluſieurs cloîtres, & entr'autres un petit octogone d'une jolie architecture, où il y a des peintures à l'huile par le Guide, les Carraches, le Cignani, Tiarini, & d'autres maîtres; mais elles ſont expoſées aux injures de l'air, & déjà ſi effacées qu'on n'y reconnoît preſque plus rien. On a commencé à les graver, ſur des deſſins que fit faire le docteur Beccari. Voici quelques-uns des morceaux les plus eſtimés, ils ſont de Louis Carrache : le prêtre enlevé par le diable; S. Benoît chaſſant les démons par le ſigne de la croix; l'incendie éteint miraculeuſement par ce ſaint; les courtiſanes envoyées pour tenter S. Benoît, & dans le fond le ſaint qui fuit; Totila à genoux devant lui en préſence de ſon armée; une folle qui court à ce ſaint,

& qui est guérie de sa folie. On peut ajouter à ces tableaux de Louis Carrache, celui qui représente un moine jeté par le diable du haut d'un bâtiment : il est du *Spada*. Dans ce même couvent, il y a une salle des étrangers, où est un plafond de Louis Carrache. (*M. Cochin*, *pag.* 178).

La bibliothéque des Olivetains est assez belle : la voûte en est peinte à fresque par le Canuti, élève du Guide.

CAPUCCINI. On voit dans leur église, au maître-autel, un grand tableau du *Guide*, qui est un des plus admirables de ce très-grand maître : il représente Jésus-Christ crucifié ; au bas de la croix sont la Vierge, S. Jean & la Magdelaine. Tout y est de la plus grande beauté. Il est d'une couleur vigoureuse & d'une manière forte, dit M. Cochin ; le dessin en est d'une vérité, d'une justesse & d'une finesse qui sont merveilleuses : c'est dommage que ce chef-d'œuvre commence à s'altérer.

LA MADONNA DI S. LUCA, église de religieuses, située à une lieue de Bologne sur la montagne della Guardia ; on y va par une belle galerie en portique, formée de 640 arcades numérotées, qu'on appelle *il Porticato di S. Luca*, & qui rend le pélerinage très-commode : c'est un des plus grands monumens de la dévotion des Italiens à la Ste. Vierge : & il est dû à la générosité des habitans de Bologne. Ils n'ont rien épargné pour augmenter le concours, & pour qu'on pût satisfaire cette dévotion sans craindre les injures du temps. On voit à l'entrée de ce vaste portique, une inscription du cardinal Buonacorsi, légat du pape, qui le fit commencer en 1675 : plusieurs seigneurs firent bâtir un certain nombre d'arcades, & l'on y voit leurs armes ; leur exemple a été suivi par des bourgeois opulens : les corps & communautés en ont fait bâtir à leur tour ; ensuite tout le monde y a concouru, jusques aux domestiques, qui se sont cotti-

ſés afin d'y contribuer. Ceux même à qui leurs facultés ne permettoient pas d'en faire autant, ſe chargeoient de briques qu'ils y portoient en allant en pélerinage. Cette galerie paſſe à moitié chemin ſur une arcade, ſous laquelle traverſe la grande route. Il y a ſur cette arcade un pavillon décoré en-dehors d'un ordre ionique, & en-dedans d'un ordre dorique, par *Bibiena*. Comme à cet endroit le chemin devient trop rude pour les voitures, on y a pratiqué des écuries où les pélerins peuvent laiſſer leurs chevaux & continuer leur route à pied. Du moment qu'on ſort du pavillon dont nous venons de parler, on ne ceſſe de monter ſous cette galerie, juſqu'à-ce que l'on ſoit arrivé vers l'égliſe.

Elle fut fondée, en 1106, par une ſainte fille de Bologne, qu'on appela l'*Hermite* : on l'a rebâtie en 1481 ; mais la dévotion s'étant accrue, les préſens qu'on y a offerts ont été ſi conſidérables, qu'on l'a rebâtie de nouveau, vers 1760, avec plus de magnificence qu'auparavant. C'eſt Dotti, architecte, qui en a donné les deſſins. Le plan de cet édifice eſt en croix grecque avec une coupole au milieu, il eſt un peu dans le goût de la Superga près Turin : l'intérieur eſt beau & décoré de grandes colonnes cannelées d'ordre compoſite. On y conſerve au-deſſus du maître-autel dans une châſſe couverte de pierreries, le portrait de la Ste. Vierge peint, à ce que l'on dit, par S. Luc. Les religieux Dominicains qui ont ſoin de l'égliſe, ne font voir cette image qu'en ſurplis & en étole, récitant des prières, & avec des cierges allumés : c'eſt une planche de moyenne grandeur, où la Vierge eſt peinte en buſte ; ſa tête eſt d'un noir brun, elle a un grand nez aquilin & de grands traits. L'enfant Jéſus eſt de même couleur. Le caractère de cette Vierge, quoique chargé, n'eſt pas abſolument mauvais. Le mur où la châſſe eſt appliquée, eſt couvert de couronnes, de cœurs, de

pieds & de mains d'argent, qu'on y offre de toutes parts en *ex-voto*. On attache les dernières offrandes en bas ; & quand la surface du mur n'en peut plus contenir, les religieux fondent au profit de l'église, celles qui sont les plus élevées.

Il y a quelques années que le sacristain, chargé de faire voir cette image célèbre, étoit un homme d'esprit, mais qui avoit tout le propos d'un enthousiaste. Il amusa beaucoup M. Grosley par ses exagérations singulières. Voyez, lui disoit-il, *Ammirì codesta bella fisionomia, veda codesti belli occhi. Quanta maestà nello sguardo! Che bel naso! Che bella bocca! Niun pittore non ha giammai niente fatto di simile. Ma il più singolare, si è che non è stato mai possibile d'imitarla perfettamente ; la santissima Madonna lo volendo cosi ; imperciocchè quando alcuno vuole copiarla, e che sta disegnando gli occhi, ella gli ammicca ; se le fanno il naso diritto siccome lo ha, ella lo torce : lo stesso aviene della bocca, e di tutti i lineamenti ch' ella maschera di maniera che non è possibile di prenderli.* « Admirez, disoit-il, cette » belle physionomie, regardez ces beaux yeux ! » Que de majesté dans son regard ! Quel beau » nez ! Quelle belle bouche ! Aucun peintre n'a » jamais rien fait de pareil : mais ce qu'il y a de » singulier, ajoutoit-il, c'est qu'on ne l'a jamais » pu imiter parfaitement : la très-sainte Madonne » le voulant ainsi. Car quand on la copie, si l'on » est près de dessiner ses yeux, elle les cligne : » si on lui fait le nez droit comme elle l'a, elle » le tourne : il en est de même de sa bouche & de » tous ses traits, qu'elle déguise de manière qu'il » est impossible de les pouvoir saisir. »

Cet enthousiasme pour le portrait de la Ste. Madonne paroit avoir gagné depuis long-temps les religieux de S. Dominique. Si l'on consulte le P. Labat (1), on ne le trouvera pas moins exagéré dans la description qu'il en fait.

(1) Voyage d'Espagne & d'Italie, par le P. Labat. Tom. II.

Il ne manquoit que la vérité à ce que disoit le sacristain; car on voit dans plusieurs oratoires des princes Italiens, ce portrait si parfaitement imité, que si l'original eût été confondu avec, on auroit eu de la peine à les distinguer; quoiqu'il en soit, dit M. G., le révérend père, après avoir baisé à plusieurs reprises ce portrait miraculeux, ne manqua pas de faire quêter; & pour achever comme il avoit commencé, quand il nous reconduisit il me dit, en me frappant amicalement l'épaule: « Etranger, souvenez-vous toute votre vie que » vous avez vu aujourd'hui la chose la plus rare, » la plus belle, la plus étonnante qui soit dans le » monde, & que vous avez reçu, en la voyant à » pareille heure, un honneur qui ne s'accorde » qu'aux cardinaux & aux ambassadeurs ». Il finit en assurant le voyageur, que le seul souvenir de cette très-sainte Madonne de S. Luc le préserveroit de tout malheur dans le voyage.

Lorsqu'on promène cette image dans Bologne, le sénat & tous les corps & communautés y assistent, chacun se prosterne partout où elle passe. Le couvent de S. Luc, dont l'église renferme le tableau, est un monastère de Dominicaines, qui n'y sont point permanentes: ce sont des religieuses du couvent de S. Matthias, que leur supérieur envoie pour quelques années dans cette maison de S. Luc.

Indépendamment de la vénération que les Bolonois ont en particulier pour cette image, la dévotion qu'ils ont en général à la Ste. Vierge est si grande, qu'on en trouve des tableaux avec des lampes, brûlant continuellement à presque tous les coins des rues, dans quantité de boutiques, quelquefois dans les anti-chambres des palais. On en voit dans la loge de celui qui distribue les billets de la comédie & jusque sur le théâtre; il en est de même à Rome. On prétend même qu'il y en a

chez les femmes du monde, & qu'on tire souvent le rideau devant la Ste. Madonne.

Les processions & les cérémonies de l'église sont surtout remarquables à Bologne; on y pare les églises avec une magnificence extraordinaire.

Les processions & les tapisseries de la Fête-Dieu y attirent les étrangers. Il y en a cinq pendant l'octave; on y expose les tableaux des premiers maîtres. Deux magistrats, *Assunti*, sont chargés des décorations, en portiques, balcons, tentes, festons, damas, taffetas, &c. Il y avoit un jour dans la rue S. Felice, pour un million de voiles que les négocians avoient prêtés.

Cette dévotion des Bolonois ne s'étend pas aux hôpitaux, on m'assure qu'ils sont mal tenus.

I SCALZI, église des Carmes-Déchaussés, remarquable par un long portique de 162 arches qui conduit à cette église. On y voit un bel autel de marbre noir, un tableau du *Guerchin*, &c.

LA CHARTREUSE, qui est près de Bologne, est une grande maison avec plusieurs cloîtres très-vastes. Dans la première chapelle de l'église, on voit un tableau du *Guerchin*, dont le sujet est S. Bruno invoquant la Vierge dans sa gloire, & un religieux qui médite sur un livre. Il a été fait dans le temps que ce peintre cherchoit la manière du Guide. L'ordonnance en est belle, & la couleur vraie; tout en fait plaisir, si l'on excepte l'un des anges qui soutient la Vierge, il paroît trop long; la manière de ce tableau est demi-rouge, demi-brune.

La première chapelle à gauche renferme entre autres choses, un tableau d'Elisabetta *Sirani*, qu'elle fit en 1658; il représente le Baptême de Notre Seigneur; la lumière en est éparpillée, ce qui est cause qu'il n'a pas un grand effet. Il est cependant joliment dessiné; il a des plans bien décidés, & l'on y voit beaucoup de choses qui tien-

nent de la manière du Guide. A côté de ce tableau, il y en a deux autres, dans l'un desquels on prétend que la Sirani s'est peinte en religieuse.

Aux deux côtés de l'entrée du chœur sont deux tableaux de Louis *Carrache*, l'un représentant le couronnement d'épines, & l'autre la flagellation, toujours d'un grand goût de dessin, d'une manière forte; les chairs sont un peu trop rouges. Ils ont été un peu gâtés par des racleurs de tableaux, qui sont un fléau même en Italie, quoiqu'ils y soient plus rares qu'en France.

Dans une chapelle à gauche, on voit la communion de S. Jérôme, d'Augustin *Carrache*, tableau bien composé & bien dessiné.

Dans une autre chapelle particulière hors de l'église, un beau tableau du *Guide*, où il a peint S. Denys, Chartreux.

Dans une autre chapelle particulière, aussi hors de l'église, S. Jean-Baptiste prêchant sur le bord du Jourdain, par Louis *Carrache*; c'est une espèce de postiche où ce peintre a cherché à réunir la manière de différens maîtres, & singulièrement à imiter celle de Paul Véronèse.

Il y a devant l'église de S. Onofrio, hors de la porte S. Mammolo, une esplanade agréablement plantée d'arbres, où l'on prêche après dîner, les jours de fêtes, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; on y fait aussi de la musique, & il y a toujours un grand concours de peuple.

On parle à Bologne d'une église à laquelle on attribue un miracle annuel d'une espèce particulière; elle s'appelle Ste. Marie *di Zenna*, elle est à 13 milles de Bologne; chaque année, le 8 Septembre, on y voit se rassembler une multitude de fourmis aîlées, qui viennent toutes au pied du grand-autel & y meurent subitement; & cela est très-ancien, car la montagne même où est située l'église, s'appelle la montagne des fourmis.

CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Du gouvernement de Bologne, des sciences & des mœurs.

LA ville de Bologne est gouvernée principalement par un légat, qui est toujours un cardinal; il y a aussi un vice-légat, qui est toujours un prélat de distinction. C'étoit, en 1767, monsignor *Ignazio Boncompagni*, fils du prince de Piombino, & l'un des prélats les plus instruits & les plus aimables que j'aie connus à la cour de Rome: il a été fait cardinal en 1775; il est devenu légat, mais l'on dit qu'il gouverne despotiquement, & que la noblesse est peu contente.

Les causes civiles & criminelles sont décidées par des juges étrangers qu'on envoie de Rome pour cet effet. Lorsqu'on change de légat, toute l'administration de la justice change en même temps; le nouveau cardinal amène avec lui jusques aux sbirres qui servent à l'exécution des décrets de justice. Le changement trop fréquent du légat, qui a la principale autorité, produit souvent des abus & des impunités; on trouve grâce plus facilement à la fin d'une légation.

A Bologne, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie, on est étourdi quand on passe devant les prisons, par les cris que font les prisonniers, en demandant l'aumône au travers de leurs grilles.

L'administration de la ville & de ses revenus est entre les mains du sénat, composé de la première noblesse, & dont les charges sont à la nomination du pape; mais elles deviennent, pour ainsi dire, héréditaires. Les sénateurs, quoiqu'ils soient actuellement au nombre de cinquante, s'ap-

pellent toujours *li Quaranta*, comme autrefois; & la plupart ont de grands lions ou autres animaux peints aux deux côtés de leurs palais. Sur le nombre des sénateurs, on tire au sort tous les deux mois un gonfalonier; celui-ci choisit huit conseillers, appelés *Anziani* (1); le gonfalonier est chargé de la police, de l'approvisionnement, & de l'administration des revenus de la ville, qui sont considérables; mais il est obligé de prendre l'avis du sénat pour les dépenses.

Bologne a été la patrie de sept papes: Honorius II, Luce II, Alexandre V, Grégoire XIII, Innocent IX; Grégoire XV & Benoît XIV, mort en 1758, dont nous avons parlé plus d'une fois. Il y a eu aussi plus de cent cardinaux de Bologne.

L'université de Bologne, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, est la plus ancienne de l'Italie, & les lettres ont toujours été en honneur à Bologne. Cette ville a été plus célèbre qu'aucune autre en Italie, par le grand nombre d'habiles gens qu'elle a fournis; on disoit autrefois pour la caractériser, *Bononia docet*, & c'est encore la légende de la monnoie, de même que le mot *libertas*, relatif aux priviléges de la république. C'est à Bologne que *Gratien* composa le décret qui fait partie du corps de droit, & *Accurse*, la grande glose: *Aldrovande* y fit son immense collection d'histoire naturelle; *Malpighi*, ses belles expériences d'anatomie & de physique, & Dominique *Cassini*, vers 1650, y jeta les fondemens de la meilleure astronomie. *Guglielmini*, célèbre par ses ouvrages sur l'hydraulique, étoit de Bologne. Le premier qui résolut des équations du troisième degré, étoit Scipio *Ferreo* de Bologne, suivant Cardan; pour les fortifications on cite

(1) Voyez *Diario Bolognese*, qui s'imprime chaque année, & l'ouvrage intitulé, *Informazione per i forestieri curiosi*. 1757.

un ouvrage important : *Dell' Architettura militare del Capitano Franc. di Marchi Bolognese in Brescia* 1599, où l'on prétend que le maréchal de Vauban avoit puisé. Enfin tous les genres de connoissances humaines doivent un tribut à la ville de Bologne. On y montre encore la maison d'Aldrovande ; celle du fameux Marsigli est dans la rue S. *Mammolo* ; celle de Malpighi, près d'un des palais Malvasia rue S. François, en allant à la porte S. Félix. Celui des palais Malvasia, où Dominique Cassini fit autrefois ses premières observations, est dans *Strada maggiore*, près S. Barthelemi ; un étranger va voir avec plaisir des lieux aussi célèbres dans l'histoire des sciences.

Le P. *Riccioli*, Jésuite de Ferrare, l'un des plus grands astronomes du dernier siècle, avoit son observatoire au collége de Bologne ; c'est-là où il composa & fit imprimer, en 1651, son *Almagestum novum*, en 2 vol. in-folio ; en 1665, son *Astronomia Reformata*, ouvrages que les astronomes lisent ou consultent tous les jours, & qui sont encore les plus savans dépôts de l'astronomie.

Le P. *Cavalieri*, Hieronymin, dont nous avons parlé à l'article de Milan, vécut à Bologne, ainsi que *Montanari*, *Rondelli*, & *Morgagni*, célèbre anatomiste, qui avoit étudié & professé à Bologne avant que d'aller à Padoue.

Les académies des *Inquieti* & des *Oziosi* ont fait la réputation de Bologne en matière de poësie : un des citoyens les plus célèbres de cette ville dans la poësie, comme dans les sciences, a été Eustache *Manfredi*, mort en 1739 ; ce fut lui qui fit revivre à Bologne le goût des beaux-arts, conjointement avec ses deux frères, Gabriel Manfredi, qui donna un ouvrage du calcul intégral, & Héraclius, médecin, dont il y a des mémoires parmi ceux de l'Institut. Eustache étoit non-seulement grand astronome & habile ingénieur, mais

encore un des meilleurs poëtes de l'Italie. On cite encore souvent un de ses sonnets, qui est un des plus beaux qu'on ait faits, pour la pureté du style, pour la délicatesse de l'expression & pour la conduite de ce petit poëme que la sévérité des règles, qu'on lui a imposées, rendent d'une exécution si difficile (1).

Il primo albor non appariva ancora,
Ed io stava con Fille al piè d'un orno,
Ora ascoltando i dolci accenti, ed ora
Chiedendo al Ciel, per vagheggiarla, il giorno.

Vedrai, mia Fille, io le dicea, l'Aurora,
Come bella a noi fa dal mar ritorno,
E come al suo apparir turba e scolora,
Le tante stelle, ond' è l'Olimpo adorno.

E vedrai poscia il sole, incontro a cui
Spariran, da lui vinte, e questa e quelle
Tanta è la luce de' bei raggi sui.

Ma non vedrai quel ch'io vedrò, le belle
Tue pupille scoprirsi; e far di lui
Quel ch' ei fa dell' Aurora, & delle stelle.

« On ne voyoit pas encore la première clarté » de l'aurore, & j'étois assis au pied d'un orme » avec Filis, occupé tour à tour à écouter les » accens de sa voix & à demander au ciel l'ar- » rivée de la lumière pour jouir du bonheur de » la voir. Tu verras, lui disois-je, ô ma Filis! » combien est belle cette aurore au sortir de » l'océan, & comme à son approche elle trou- » ble & décolore toute cette multitude d'étoiles » dont le ciel brille encore actuellement. Tu » verras ensuite le soleil devant lequel disparoîtront » & les étoiles & l'aurore, tant sont vifs les

(1) Voyez l'ouvrage qui a pour titre : *Rime di Eustachio Manfredi con un ristretto della sua vita, in Bologna*, 1748, in-8. 196 pages.

» rayons de cette belle lumière. Mais un bon-
» heur que tu ne faurois partager avec moi &
» que je goûterai feul, c'eft de voir tes beaux
» yeux s'ouvrir à la lumière & effacer l'éclat du
» foleil, comme il efface la lumière de l'aurore
» & celle des étoiles ".

La penfée de ce fonnet tient un peu du goût du feizième fiècle, mais elle y eft exprimée avec délicateffe & avec art. Nous avons en françois un ancien fonnet qui renferme la même idée, il eft de Claude Malleville, qui fut autrefois fecrétaire de l'académie françoife, & mourut vers l'an 1647. C'eft celui que Boileau cite à l'occafion de la difficulté qu'il y a de rencontrer de beaux fonnets.

> A peine dans Gombaud, Maynard & Malleville,
> En peut-on fupporter deux ou trois entre mille.

Quoiqu'il en foit, je crois le devoir rapporter ici, pour qu'on en faffe la comparaifon avec celui de Manfredi, mais en fe fouvenant que Malleville écrivoit dans un temps où la langue françoife n'étoit pas encore bien formée.

LA BELLE MATINEUSE.

Sonnet de MALLEVILLE.

Le filence règnoit fur la terre & fur l'onde,
L'air devenoit ferein, & l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphir, affranchi du fommeil,
Reffufcitoit les fleurs d'une haleine féconde.

L'Aurore déployoit l'or de fa treffe blonde,
Et femoit de rubis le chemin du Soleil;
Enfin, ce Dieu venoit au plus grand appareil
Qu'il foit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis au vifage riant,
Sortant de fon palais plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière & plus vive & plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parûtes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Mais Malleville avoit pris cette penſée dans un des plus beaux ſonnets d'Annibal Caro, *Eran l'aer tranquillo*, &c. La même idée ſe trouvoit auſſi dans Pétrarque, (Sonnet 181) & plus anciennement dans une épigramme de Quintus Catulus, ancien poëte cité par Cicéron. C'eſt ainſi qu'en fait d'idées, on retrouve preſque tout chez les anciens: il n'y a que les ſciences d'obſervation dans leſquelles nous avons un avantage qui va toujours en croiſſant.

Les femmes même ſe ſont diſtinguées à Bologne par leur ſcience; en 1366, Novella Lignani; en 1380, Bettizia Gozzadini, & Madalena *Bonſignori*; nouvellement Madame Manzoleni, profeſſeur d'anatomie, & Madame *Laura Baſſi*, qui depuis 1733 a rempli avec diſtinction une place de profeſſeur; elle faiſoit chez elle des cours de phyſique expérimentale, & j'ai eu le plaiſir d'aſſiſter à ſes expériences. M. Veratti, avec qui elle s'étoit mariée, étoit un médecin très-eſtimé; Madame *Baſſi* eſt morte; il y a une médaille frappée à ſon honneur.

Bologne eſt auſſi la patrie du Guide, Du Dominiquin, de l'Albane, celle des trois Carraches, dont on voit la maiſon dans *Via larga S. Domenico*, & de l'Algardi, ſculpteur célèbre; jamais une ville n'a produit tant de grands hommes du même genre; Malvaſia a imprimé deux volumes *in*-4°. des vies des peintres de l'école de Bologne, & M. Creſpi en a fait la continuation; mais on n'a pas loué le ſtyle ni le ton de ces deux ouvrages; on y trouve ceux qui y étoient nés, & leurs principaux élèves. Dans le *Diario Bologneſe* de 1775, il y a une liſte fort étendue des perſonnages célèbres en différens ſiècles.

Parmi les gens de lettres que j'ai connus à Bologne, en 1765, l'on comptoit ſurtout les deux Zanotti, qui ſont morts depuis ce temps-là ; ce nom eſt depuis long-temps illuſtre à Bologne ; François-Marie Zanotti, préſident de l'académie, étoit un vielliard reſpectable, qui poſſédoit encore une vigueur d'eſprit, & un agrément de caractère, qui le rendoient utile & aimable tout à la fois. Ses ouvrages en italien & en latin ſont écrits avec la même élégance ; il a traité la phyſique, les mathématiques & la littérature avec le même ſuccès. Ses poéſies dans ces deux langues ont été imprimées d'abord par les ſoins du comte Algarotti, enſuite par ceux du comte Caſali.

Euſtache Zanotti, neveu du précédent, étoit un mathématicien très-connu & très-habile : il étoit directeur de l'obſervatoire, il calculoit les éphémérides de Bologne, & il fut député à Rome, en 1765, pour l'affaire des eaux qui occaſionnoient tant de conteſtations & de dommages à Bologne & à Ferrare. Nous avons de lui pluſieurs ouvrages ſur cette matière & ſur d'autres objets de mathématique ; il rétablit la méridienne de S. Pétrone, en 1776.

Il y avoit encore à Bologne MM. Gianpietro Zanotti, & Ercol-Maria Zanotti, écrivains eſtimés dont il y a des ouvrages en vers & en proſe.

Le P. *Riccati*, Jéſuite de Bologne, né à Treviſo, étoit un des plus grands mathématiciens de l'Italie, auſſi-bien que le comte Riccati, habitant de Treviſo. Ce nom déjà illuſtre parmi les géomètre dès le commencement de ce ſiècle, l'eſt devenu encore plus par les ouvrages que le P. Riccati a donnés ſur la géométrie ſublime ; il eſt mort en 1775.

Le P. Jérôme *Saladini*, d'abord Céleſtin, enſuite Chanoine, a été le rédacteur du dernier ouvrage d'analyſe du P. Riccati.

M. *Canterzani*, ſecrétaire de l'academie de Bologne, & aſtronome.

M. *Petronio Matteucci*, profeſſeur d'aſtronomie, & adjoint à l'aſtronome de l'Inſtitut.

M. *Caldani*, mathématicien, a le département des eaux; il a ſuccédé à Manfredi, il eſt auſſi ſecrétaire du ſénat.

M. Jacques *Mareſcotti*, mathématicien, qui a écrit ſur les forces vives & ſur les eaux.

L'abbé comte *Malvezzi*, qui a fait un bon ouvrage de mathématique.

M. le Chanoine *Pio Fantoni*, qui a écrit ſur les eaux; il eſt à Rome actuellement.

M. le comte Grégoire *Caſali*, ſénateur de Bologne, mathématicien & poëte, il eſt préſident de l'académie Clémentine, & il a dans ſon palais beaucoup de tableaux précieux, entr'autres un de Raphaël, qui étoit au palais Magnani, & dont parle M. Cochin.

Ferdinand *Baſſi*, habile naturaliſte, qui a voyagé pour l'hiſtoire naturelle; il y a dans ſon cabinet une très-belle ſuite de coquilles foſſiles, dont la plupart ſont décrites dans Gualtieri. Il eſt mort depuis mon voyage.

Gaetano Monti, un des plus ſavans hommes d'Italie pour l'hiſtoire ancienne & moderne & pour la phyſique. Il a écrit ſur l'hiſtoire naturelle, il a travaillé avec le P. Sarti à l'hiſtoire de l'univerſité de Bologne.

Le P. Carlo *Sanſeverino* Jéſuite, poëte & orateur, né dans l'Etat de Parme, & qui s'eſt retiré à Modène.

Flaminio Scarſelli, qui a mis Télémaque en vers italiens.

Le P. *Roberti*, Jéſuite, poëte & orateur, né à Baſſano, qui a donné, en 1767, un recueil intéreſſant ſur divers ſujets: il eſt retourné dans ſa patrie.

M. le Prieur *Biorconi*, auteur d'un très-bon ouvrage. *De antiquis Græcorum & Hebræorum litteris.*

Le P. Jean Chryſoſtôme *Trombelli*, Chanoine régulier, qui a fait imprimer à Bologne, en 1756, un bon ouvrage de diplomatique, intitulé : *Arte di conoſcere l'età de' codici latini e italiani, di D. Giovan Griſoſtoma Trombelli Bologneſe, abate viſitatore de' Canonici Regol. nella Congreg. Renana del Salvatore.*

Le P. abbé *Apiano Buonafede*, Céleſtin, qui a écrit de même en proſe ſur des matières de littérature; il n'étoit pas de Bologne, & il a quitté cette ville.

Le P. Emmanuel *Azevedo*, Jéſuite, très-verſé dans la liturgie, habitoit à Bologne; mais il a quitté cette ville.

M. Brunelli, frère du profeſſeur, qui a été huit ans au Bréſil, a une collection d'armes américaines & autres curioſités, avec une belle bibliothéque. Il étoit chargé de régler les limites des colonies Portugaiſes : ſes obſervations aſtronomiques & autres ont été remiſes au miniſtère à Lisbonne; mais il a donné un mémoire à ce ſujet dans les commentaires de l'Inſtitut.

Bologne eſt auſſi renommée en Italie pour l'induſtrie & les arts, que pour les belles lettres & les ſciences; nous commencerons par les meſures qu'on y emploie.

Le pied de Bologne eſt une meſure célèbre en Italie & connue preſque partout, à cauſe des ouvrages de Riccioli, de Caſſini, de Manfredi & de tant d'autres ſavans qui s'en ſont ſervi; il eſt de 14 pouces & $\frac{6}{10}$ de ligne, ſuivant M. Auzout, ou $\frac{9}{10}$ ſuivant le P. Sivieri. Caſſini le ſuppoſoit de 14 pouces & $\frac{2}{10}$ de ligne, & le P. Riccioli 13 pouces 11 lignes & $\frac{2}{10}$ *Geographia Reformata*, pag. 46. Mais celui-ci a eu probablement un pied de Paris peu exact, ou fait avant la réformation de la toiſe

en 1668. En ſorte que pour faire uſage des différentes meſures rapportées dans le grand ouvrage du P. Riccioli, il ne faudroit point ſe ſervir du rapport qui s'y trouve entre les pieds de Bologne & de Paris, mais s'en tenir à celui de Bologne, & le ſupoſer de 14 pouces & $\frac{6}{10}$ de ligne meſure de Paris.

Le bras des marchands eſt de 23 pouces 9 lignes, au rapport de M. Rolland. La perche de Bologne eſt de 10 pieds de Bologne, ou 11 pieds 8 pouces 6 lignes, meſure de Paris.

Le mille d'Italie, *miglio Italiano*, celui qu'on entend quand on parle du mille en général, ſans ſpécifier de quel pays, eſt de 500 perches de Bologne, cela revient à 976 toiſes de Paris, & diffère très-peu du mille géographique de 60 au degré, ou de la minute d'un grand cercle, qui eſt de 950 toiſes; ainſi quand on voit ſur une carte le terme général de mille d'Italie, *miglio Italiano*, il faut entendre des milles de 60 au degré, c'eſt ainſi que M. Maffei & les auteurs les plus accrédités l'entendent actuellement.

Puiſque nous en ſommes à l'article des milles d'Italie, il eſt bon d'avertir de l'extrême diverſité qu'il y a dans les différentes villes ſur la manière de les compter. Ceux de Rome ſont de 764 toiſes, ou de $74\frac{1}{2}$ au degré; les milles d'Ancône $53\frac{1}{2}$; ceux de Bologne $57\frac{5}{8}$, ceux de Fermo $65\frac{1}{2}$; ceux de Ferrare $81\frac{1}{2}$, ceux de Perouſe $76\frac{1}{4}$, ceux de Ravenne $57\frac{1}{2}$; ceux de Florence $67\frac{1}{2}$, ceux de Piémont de 48 au degré.

Pour en faire la comparaiſon avec ceux des autres pays, il ſuffira de dire que les milles d'Angleterre ſont de 754 toiſes ou de 69 au degré: les milles qui ſont marqués actuellement ſur pluſieurs routes de France, c'eſt-à-dire, les 1000 toiſes ſont de 57 au degré. Enfin les milles d'Allemagne qu'on eſtime de 15 au degré, ſont de 3400 toiſes.

La livre de Bologne est composé de 12 onces, & $16\frac{1}{4}$ font la livre de France. Ainsi la livre de Bologne est à celle de Paris, comme 48 est à 65; l'once de Bologne se divise en 16 ferlini, le ferlino en 10 caratti, le caratto en 4 grains.

La mesure de blé à Bologne s'appelle la *Corba*; la quartarola en est le quart, & le quarticino la seizième partie: celui-ci contient $20\frac{1}{4}$ onces de Bologne, étant rempli d'eau, d'où je conclus que la corba doit être de 493 pouces cubes, tandis que le boisseau de Paris est de 662; ainsi la corba contient environ 15 livres de blé.

La mesure du vin s'appelle *Boccalé*, elle contient 40 onces d'eau, poids de Bologne, & fait à-peu-près la quinzième partie d'une corba de liquide. Suivant Guglielmini, le pouce cube d'eau mesure de Bologne pèse une once & 146 grains de Bologne. Voyez l'Appendix de son ouvrage, *De aquarum fluentium mensura*, où il parle aussi de ce qu'on appelle *oncia d'acqua*, le pouce d'eau, mesure sur laquelle on varie beaucoup en Italie.

Le commerce des soies à Bologne & la fabrique de soieries, sont assez florissans; on y fait deux récoltes de soie & quelquefois trois par année. Les tours qui servent pour filer la soie & pour l'organsiner, c'est-à-dire, pour réunir ensemble plusieurs brins, qui vont par le moyen de l'eau, y avoient été perfectionnés dès l'an 1341, au point de donner à Bologne un avantage considérable sur les autres manufactures; aussi en avoit-on défendu l'exportation; & l'on voit vis-à-vis de la *Gabella grossa* une peinture où sont représentés pendus chacun par un pied, comme traîtres à la patrie, deux ouvriers qui les premiers, dit-on, portèrent ailleurs cette invention.

L'abondance des eaux que fournissent à Bologne le Reno, la Savena & le torrent Avesa, donne une grande facilité pour les manufactures.

Les peignes pour les liſſes des métiers d'étoffes, s'y font mieux que partout ailleurs; la France même en a tiré quelquefois de Bologne.

Les crêpes ſont l'objet principal de fabrique & de commerce, ſuivant M. Rolland. « Les gazes, » en crêpes liſſes, ou crêpes crêpés, ſont com» poſées de ſoie de greze, ou écrue; elles ſe crê» pent d'autant mieux, que la chaîne eſt plus » torſe; on les trempe dans l'eau au ſortir du » métier; le fil, qui alors ſe détord un peu, ſe » dilate dans ſes petites parties, en faiſant rap» procher les maſſes: de-là une ſurface hériſſée » & cependant molle. On la frotte d'une com» poſition où la cire domine; les parties du tiſſu » prennent, dans leur déplacement, une forte » d'ordre, & conſervent de l'élaſticité, même » après le blanchiſſage ou la teinture en noir à » froid, qui ſe donne enſuite. On termine ſon » apprêt par une légère eau de gomme. Les Bo» lonois prétendent avoir un ſecret pour apprêter » les crêpes, mais on les travaille fort bien à » Lyon. M. Rolland, Tom. II. p. 60".

Les fabriques de papier y ſont belles; on y fait du papier qui a un œil bleuâtre aſſez agréable, & c'eſt par le moyen de la colle qu'on lui donne cette couleur.

Les cartes à jouer s'y font d'une manière toute différente de la méthode françoiſe, dont M. Duhamel nous a donné une ample deſcription, dans la collection des arts décrits par l'académie des ſciences.

Le travail des batteurs d'or mérite auſſi d'être examiné à Bologne.

Cette ville eſt encore renommée en Italie pour les ſavonnettes fines & odoriférantes (1), & pour

(1) Le ſavon de Naples, qui eſt preſque liquide, eſt cependant plus fin & plus beau.

les cervelats & les mortadelles, es
saucissons, d'un très-bon goût; o
ouvriers qui y travaillent sont de M
Les liqueurs fines, telles que le
Rossolio di anisi, c'est à-dire, l'huile
fait avec l'anis étoilé: le cotignac,
& autres confitures, de même qu
de Bologne, sont recherchées dans
Le Reno, qui communiquoit autref
servoit au transport des marchandi
nord; mais cette communication n'
par de petits canaux; dans les autr
transports se font principalement à
à cause de la difficulté des montag
nin, dont Bologne est presqu'envir
La campagne est cultivée par de
y voit des troupeaux considérable
roux. On cultive aux environs de
melonières immenses, & les mel
goût excellent, les Languedociens m
tent; on les mange avec les mort
logne, qui sont très-propres par le
ment à tempérer la fraicheur des
olives y sont très-bonnes. Toutes l
naturelles abondent dans le territoi
aussi l'appelle-t-on en Italie *Bolog*
Les chanvres y sont d'une hauteur
on en voit de douze à treize pieds
de Bologne a aussi de la réputati
général celui d'Italie soit mauvais;
ne se cultive pas dans le territoir
On y remarque jusqu'à la race des
& les dames en font venir de diff
& de différentes couleurs, qui son
grand prix.

---

(2) J'en ai vu en Bourgogne de 14 à 15,

Le bois de noyer y est bon, bien veiné & l'on en fait d'assez beaux ouvrages.

On trouve aux environs de Bologne du crystal de roche, de l'autre côté du fleuve *Setta*; on trouve des pétrifications de différente espèce du côté du château appelé Castel Crespellano; mais dans toute la minéralogie de l'Italie il n'y a rien de plus singulier que la pierre du mont Paderno qui donne le phosphore. Cette pierre nommée *il cuminabile* ou *spongia di luce*, se trouve en grande quantité sur le mont Paderno près de Bologne. On a cru pendant long-temps qu'il n'y avoit que cet endroit où l'on pût trouver des pierres propres à devenir lumineuses par la calcination; mais, comme nous le dirons dans un instant, outre qu'il y a plusieurs pierres d'un autre genre qui jouissent de la même propriété, il est reconnu aujourd'hui que celle de Bologne est une sorte particulière de spath pesant, dont les autres espèces sont très-communes dans beaucoup de pays différens. *Lemery* raconte que ce fut un cordonnier nommé *Vincenzo Casciarolo*, qui, occupé d'alchymie, ramassa des pierres du mont Paderno, croyant y trouver de l'argent, à cause de leur brillant & de leur pesanteur. Rentré chez lui, il les traita au feu; au lieu d'y trouver le métal qu'il y cherchoit, il trouva le phosphore qu'il ne cherchoit pas. Beaucoup de naturalistes & de chymistes ont travaillé sur cette pierre. On peut consulter les recherches de *la Poterie*, Poterius, de *Menzel*, de *Lemery*, de *Homberg*, de *Dufay* (*Mém. de l'ad.* 1730,) de Beccari (*de Phosphoris*, de Margraff, dans les mémoires de Berlin, & dans ses opuscules chimiques traduits par M. de Machy, & MM. *Lavoisier*, *Monnet*, *Schèele* & *Bergman*; c'est à eux que nous devons les connoissances acquises aujourd'hui sur la pierre de Bologne, & sur le rapport de sa propriété phosphorique avec celle de beaucoup d'autres substances pierreuses.

La pierre de Bologne est une espèce de spath pesant, reconnoissable par ses lames brillantes, demi-transparentes, & sa forme extérieure, qui annonce qu'elle a été roulée par les eaux. Comme tous les spaths pesans, elle ne fait point feu avec le briquet, ni effervescence avec les acides; mais lorsqu'on la fait rougir avec du charbon en poudre, & qu'on la jette dans l'eau, elle donne un foie de soufre. Si on précipite cet hépar par l'acide marin, on peut séparer de ce dernier par un alkali fixe effervescent, une terre particulière que MM. *Schèel* & *Bergman* ont appelée terre pesante, qui diffère, suivant ces chimistes, de toutes les autres terres connues, par la nature des sels neutres qu'elle forme avec les acides. Ces expériences faciles & simples démontrent que la pierre de Bologne est une espèce de sel neutre terreux formé par la combinaison de l'acide vitriolique avec la terre pesante, & non pas avec une véritable sélénite, comme l'avoit pensé *Margraf*; la nature chimique de cette pierre va nous éclairer sur sa propriété phosphorique, & sur les moyens qu'on emploie pour la développer.

Après avoir fait rougir ces pierres dans un creuset, on les réduit en poudre fine dans un mortier de verre ou de porphyre; on en forme une pâte à l'aide d'un mucilage de gomme adragant, & on fait avec cette pâte des gâteaux d'une ligne ou deux d'épaisseur. On les desséche à une chaleur assez forte sur la fin; on les arrange dans un fourneau avec du charbon lit par lit; on les en recouvre avec soin, on allume le feu, & on le laisse s'éteindre de lui-même: ces pierres sont alors calcinées convenablement. Si on les porte dans l'obscurité, après les avoir exposées à la lumière pendant quelques minutes, elles brillent comme des charbons ardens, & leur phosphorescence est encore plus vive, lorsqu'on les calcine une seconde

fois sous une mouffle pendant une demi-heure, suivant l'observation de M. *Margraf*. Pour savoir à quelle cause est dû ce phénomène, il faut observer 1°. que ces pierres calcinées ont une odeur de foie de soufre : 2°. que la phosphorescence ne peut leur être donnée sans le contact des charbons ; d'où il suit que c'est à la présence d'un hépar, qui se forme aux dépens de l'acide vitriolique contenu dans la pierre de Bologne & du phlogistique des charbons, qu'est due leur propriété lumineuse ; le soufre qui y est contenu brûle peu-à-peu & avec beaucoup de lenteur.

Ce phosphore conserve long-temps sa propriété lumineuse, il la présente dans le vuide, & même dans l'eau ; mais elle se dissipe alors beaucoup plus promptement, & pour la lui rendre, il faut calciner de nouveau la pierre, & l'exposer à la lumière.

Beaucoup d'autres corps ont une phosphorescence reconnue aujourd'hui. La combinaison de l'acide nitreux avec la chaux, ou le sel neutre calcaire, calciné dans un creuset, forme le phosphore de *Balduinus*. Le sel marin calcaire, résidu de la décomposition du sel ammoniac par la chaux, constitue le phosphore de *Homberg*. Une espèce de spath très-répandu dans la nature, très-différent de celui de Bologne, & qu'on connoît sous les noms de spath vitreux, cubique, spath fluor, brille à la manière d'un phosphore, lorsqu'on le chauffe lentement, ou lorsqu'on le jette en poudre sur un fer chaud. Tous les gypses calcinés sont lumineux dans l'obscurité. Plusieurs espèces de craie ont présenté le même phénomène à M. *Lavoisier*. On a observé dans ces derniers temps, que la chaux vive éteinte avec très-peu d'eau dans l'obscurité, offroit une lumière phosphorique assez brillante. Enfin beaucoup de corps blancs & crystallins, & en particulier les crystaux de roche, les quartz, &c. frottés

tés rudement & avec vivacité, présentent des espèces d'éclairs lumineux, qui rendent tout leur intérieur resplendissant, mais dont la durée est mesurée par celle du frottement ou de la percussion. Deux morceaux de sucre blanc, crystallin, frottés l'un contre l'autre, brillent de la même lumière. Mais cette espèce de phosphorescence diffère par ses phénomènes, & même par sa cause de celle de la pierre de Bologne. C'est ainsi que les bois pourris, & les matières animales en putréfaction, offrent des lueurs phosphoriques, & que plusieurs animaux vivans, tels que le ver luisant, & beaucoup d'insectes marins, ou leurs œufs, présentent encore cette propriété par une cause fort différente.

Il paroît cependant que dans tous ces cas, il y a dégagement de la matière de la lumière sans chaleur; soit que celle-ci s'échappe & quitte une combinaison dont elle faisoit partie, ce qui constitue une espèce de combustion, comme elle a lieu dans les spaths pesans, vitreux, séléniteux, dans tous les sels neutres que la calcination rend phosphoriques, & dans les substances organiques lumineuses; soit que la lumière dont les corps se sont impregnés, & comme imbibés en les y exposant, ne fasse que s'en exhaler, comme on croit qu'il arrive dans le diamant, &c.

Quoiqu'il en soit, la pierre de Bologne est une de ces substances minérales qui sont les plus phosphoriques par la calcination à travers les charbons, & lorsqu'elle est préparée avec soin, elle ressemble à une matière embrasée; sa lumière est la plus vive après celle du phosphore proprement dit, c'est-à-dire, de celui qu'on tire de l'urine & des os. Voyez les *Leçons élémentaires d'histoire naturelle & de chimie, par M. de Fourcroy.* Paris, 1782, 2 vol. in-8°.

On trouve au mont Paderno des coquilles fossiles qui ont été observées par Bonnanni, & dont

les analogues ne se trouvent que dans la mer des Indes. C'est un des cantons de l'Italie les plus singuliers pour la minéralogie.

Les montagnes des environs de Bologne paroissent d'un fond glaiseux : la glaise est en général la terre la plus commune dans toute l'Italie : on y trouve des schistes & des pierres semblables à celles de Bourbonne & de Viteaux en France, qui semblent n'être que des glaises durcies ; les unes plus blanches & les autres plus grises.

Les arts agréables sont cultivés à Bologne, aussi-bien que les sciences & les arts d'industrie. Cette ville fournit des musiciens à une partie des théâtres de l'Italie. Il y a un beau théâtre appelé *Teatre nuovo*, qui a été fait en 1760, sur l'emplacement d'une moitié de l'ancien palais des Bentivoglio, démoli en 1507 par ordre de Jules II, comme nous l'avons dit.

Le théâtre de Bologne est un des plus grands & des mieux distribués de toute l'Italie ; il a été fait sur les dessins d'Antoine Galli ; le bâtiment a 200 pieds sur 80 ; la salle a 64 pieds de long & 54 de large jusqu'au devant des loges. M. Patte en a donné le plan dans son *Essai sur l'architecture théâtrale*. La voûte & les loges sont en briques, ce qui empêche la salle d'être sonore ; aussi l'on se plaint qu'elle est sourde, sans harmonie, & qu'on y entend difficilement. La hauteur est de 60 pieds, il y a cinq rangs de loges ; toutes les devantures sont ornées de balustres, & les séparations décorées de quatre petits ordres d'architecture de huit pieds de hauteur, élevés l'un au-dessus de l'autre, mais qui ne font pas un grand effet. On assure qu'il tient 800 personnes assises dans le parquet, & autant dans les loges.

Le célèbre Castrat Farinelli étoit retiré à Bologne, en 1767 : il y vivoit dans l'opulence, & cependant il sembloit regretter l'esclavage de la

cour, où il avoit eu le plus grand crédit sous le roi Ferdinand & la reine sa femme ; j'en ai parlé à l'article de Turin.

J'ai vu des étrangers parler du caractère libre & enjoué des dames de Bologne, que l'on voit accompagnées de leurs cicisbées, & quelquefois donner leurs mains à baiser à ceux qui aspirent à le devenir, sans que les Italiens trouvent cela extraordinaire ; mais d'autres assurent que cela est assez rare.

Les Bolonois sont grands parleurs & faisant montre de beaucoup de savoir. Ils poussent la franchise à l'excès.

On prétend qu'ils sont bons amis, mais ennemis implacables & vindicatifs, & qu'il s'y fait des meurtres assez souvent. Dans la liste des sept péchés capitaux, que les plaisans attribuent aux principales villes d'Italie, on place l'orgueil à Gênes, l'avarice à Florence, la luxure à Venise, la colère à Bologne, la gourmandise à Milan, l'envie à Rome, & la paresse à Naples.

Les hommes y sont vêtus comme en France ; si l'on excepte le manteau, que ceux du peuple portent presque toujours en hiver. Quant aux femmes elles y sont jolies ; celles du premier rang sont habillées à la françoise, & sont très-parées ; les bourgeoises portent des vestes boutonnées avec des manches en botte, à-peu-près dans le goût de nos habits d'Amazones ; elles se couvrent outre cela, comme à Modène, d'un zendalo dont elles se ceignent la taille, & qu'elles ajustent de manière qu'on peut encore entrevoir la physionomie ; il y en a cependant qui, lorsqu'elles vont dans les rues, par une modestie vraie ou feinte, le laissent tomber dessus leur visage, & tout autour sans y mettre de ceinture ; alors on croiroit voir marcher des personnes couvertes d'un drap mortuaire. Elles sont de cette sorte tellement déguisées, que

ſi elles alloient en bonne fortune elles pourroient paſſer à côté de leurs maris, ſans craindre d'en être reconnues. Mais cette forme de zendalo eſt beaucoup plus de Modène que de Bologne.

Les femmes de la campagne portent les cheveux natés, avec un chapeau de paille & une colerette de batiſte, dont le tour eſt garni d'une petite dentelle.

CHAPITRE XII.

Route de Bologne à Florence. Volcan de Pietra-Mala.

BOLOGNE eſt le centre de pluſieurs routes, & les voyageurs varient dans leur marche; nous allons indiquer d'abord les principales diſtances.

De Bologne à Milan par Modène & Parme, on compte 157 milles & 17 poſtes.

De Bologne à Mantoue par la Mirandole, 97 milles & 11 poſtes.

De Bologne à Ferrare, 32 milles & 5 poſtes. Voyez Ferrare.

De Bologne à Veniſe, par Ferrare & Padoue, 125 milles & 13 ½ poſtes.

De Bologne on peut aller à Veniſe pour trois ſequins, par la barque qui part tous les lundis à huit heures du ſoir. On paſſe ſur différens canaux, & l'on change trois fois de barque juſqu'à Ferrare, où l'on arrive le matin. On part à trois heures après-midi, & le lendemain vers les quatre heures du ſoir, on eſt à la vue de Veniſe.

De Bologne à Ancône, par Forli, Rimini & Sinigaglia, 144 milles & 15 poſtes.

Lorſqu'on ſe trouve à Bologne en été, on eſt tenté d'aller voir dans le duché d'Urbin la foire

de *Sinigaglia*, qui se tient dans les huit derniers jours de Juillet, c'est à 40 lieues de Bologne du côté d'Ancône ; on passe alors par la Romagne, & l'on voit Ancône & Lorette ; ou bien de Sinigaglia l'on reprend au nord la route de Venise par Rimini, Ravenne, & Ferrare, comme fit M. Grosley dans le voyage dont il nous a donné la relation. Il fut obligé ensuite de revenir à Rome par Padoue, Ancône, Lorette, & Spolette. Cette route est fort différente de celle que j'ai suivie ; je ne voulois pas me dispenser de voir Vérone, Bresse & Bergame, que M. Grosley a laissées, & la route de Bologne à Florence où est le volcan singulier de Pietra-Mala. Je crois donc que pour voir la Romagne, il faut faire une digression ou un détour quand on est à Bologne, pour aller jusqu'à Rimini, qui en est à 22 lieues, & de-là parcourir les autres villes de la Romagne, pour revenir ensuite à Bologne prendre la route de Ferrare & de Venise. En revenant de Rome, on fait un autre détour semblable pour aller à Lorette, quand on est à Spolette. Nous en parlerons dans la suite de cet ouvrage, lorsqu'il s'agira de revenir de Rome à Venise.

Nous allons quant à présent reprendre la route de Toscane, où les chemins sont très-beaux depuis 1775 ; on y trouve des bornes milliaires qui marquent chaque mille, elles sont éloignées de 847 toises mesure de Paris. On compte neuf postes de Bologne à Florence, & 66 milles, ou suivant d'autres 57 milles seulement par la route de Pietra-Mala ; la distance en ligne droite est de 18 lieues ; on paie 8 paules par poste pour deux chevaux de chaise, ou 4 liv. 7 sols de France, & 3 paules par bidet, soit sur l'Etat de l'Eglise, soit sur celui de la Toscane. On prend deux chevaux pour chaque paire de roue. Il faut avoir soin de se faire montrer le tarif, pour n'être point trompé

ſur le nombre des chevaux. On donne 3 paules au poſtillon.

De Bologne à Pianoro, deux lieues, une poſte & demie, 6 livres 8 ſols de France, ou . . . . *Paul.* 12
De Pianoro à Loiano, trois lieues, une poſte & demie. 12
De Loiano à Feligare, une lieue & demie, une poſte, 4 liv. 5 ſols de France, ou 8
De Feligare à Covighiaio, une poſte. . . 8
De Covighiaio à Monte Caretti, une poſte. 8
De Monte Caretti à Caſaggiuolo, une poſte. 8
De Caſaggiuolo à Fontebuona, une poſte. 8
De Fontebuona à Florence, une poſte. . 8

Les poſtes de Bologne à Florence étoient auparavant, Pianoro, Loiano, le Feligare, Fiorenzuola, Giogo, Pontaſſiève & l'Uccellatoio.

On eſt obligé de prendre trois chevaux à Lojano, en allant, & à Monte Caretti, ſoit en allant ſoit en revenant, lorſqu'on eſt deux perſonnes dans une chaiſe, ou deux chevaux de plus pour une voiture à quatre roues, à cauſe des difficultés de l'Apennin que l'on commence à monter, & l'on paie trois paules pour ce troiſième cheval.

Il y a une autre route par Loiano, Scaricaláſino, Oſteria nova, la Traverſa, le Maſchere, Giretto & Tagliaferro; ce ſont autant de poſtes.

Pianoro eſt un village ſitué à 2 lieues de Bologne ſur la Savena, rivière qui paſſe à côté de la ville, vers l'orient. L'Oſteria nova eſt à un mille plus loin.

Fiorenzuola eſt à deux lieues de Feligare & huit lieues & demie de Bologne; près de-là on trouve

le village de Pietra-Mala, & l'on compte 25 milles à Bologne, & 32 milles à Florence, c'eſt entre Feligare & Fiorenzuola.

Le plus beau ſpectacle que la phyſique offre dans ces montagnes, eſt le feu de Pietra-Mala, qu'on appelle dans le pays *Fuoco di legno*; c'eſt à un mille environ au midi de Pietra-Mala; mais le chemin eſt difficile, & exige une demi-heure de fatigue.

Le terrain d'où cette flamme s'exhale a dix ou douze pieds en tous ſens, il eſt ſur le penchant d'une montagne à mi-côte, parſemé de cailloux comme le reſte du territoire, ſans aucune fente ni crevaſſe, & l'on trouve à quelques pas de-là, comme dans tout le reſte de la montagne, le gramen & autres herbes communes.

Cette flamme eſt bleue en certains endroits, rouge dans d'autres, ſi vive, ſurtout quand le temps eſt pluvieux & que la nuit eſt obſcure, qu'elle éclaire toutes les montagnes voiſines. Lorſque je l'ai vue le 24 Octobre 1765, par une nuit froide & humide, il ſortoit de deux endroits deux tourbillons d'une flamme très-vive d'environ un pied de diamètre & un pied de haut; dans le reſte du terrain il y avoit de petits flocons d'une flamme bleue & légère, ſemblable à celle de l'eſprit-de-vin; ils ſortoient d'entre les cailloux & voltigeoient ſur la ſurface du terrain. En y jetant de l'eau, la flamme pétilloit & ceſſoit pour un inſtant, mais bientôt elle reprenoit toute ſa vivacité; en grattant la terre avec force, on ſuſpendoit auſſi la flamme dans certains endroits, dans d'autres on la rendoit plus vive. Le bois s'y enflammoit très-vîte, mais les pierres n'y paroiſſoient preſque pas altérées; le terrain n'eſt même pas chaud dans les endroits où il n'y a pas de flamme actuelle.

M. Bernouilli a obſervé qu'en remuant avec un

bâton les endroits où la flamme eſt bleue, on fait partir des étincelles, & que le feu devient rouge, mais peu après il reprend ſa couleur bleue. Il faut un peu plus d'eau pour éteindre les endroits où la flamme eſt rouge, & ſuivant lui, une pinte d'eau verſée ſur un eſpace d'un pied quarré, a éteint le feu, de manière qu'il ne s'eſt pas rallumé pendant une demi-heure que M. Bernouilli y a reſté. Il avoit pris l'eau dans un ruiſſeau voiſin. On a peine à concilier cette expérience avec ce qu'on dit dans le pays, que de fortes pluies augmentent l'activité de ce feu.

On m'a aſſuré qu'un grand vent éteignoit quelquefois cette flamme, mais cela eſt très-rare; & il ſuffit alors d'en approcher la moindre lumière, pour la rallumer à l'inſtant.

L'odeur de cette flamme m'a paru difficile à diſtinguer, à cauſe du vent qui l'emportoit avec force; c'étoit une odeur qui ſembloit tenir un peu du ſoufre ou plutôt de l'huile de pétrole. J'ai ouï dire à un phyſicien que c'étoit une odeur de benjoin très-décidée qu'il y avoit reconnue; madame Laura Baſſi me diſoit qu'elle y trouvoit une odeur approchante de celle qu'on apperçoit quelquefois dans les expériences d'électricité; il eſt vrai que quand le temps eſt diſpoſé au tonnerre, la flamme de Pietra-Mala redouble de vivacité, ce qui ſembleroit indiquer quelque rapport avec le feu électrique.

Ce feu pourroit être employé, ce ſemble, utilement à quelque manufacture, où l'on auroit beſoin d'un fourneau perpétuel, celui-ci ne coûteroit point d'entretien; juſqu'ici ce terrain a été inculte & abandonné: un habitant de Florence l'a acheté en 1765; il a eu pour 25 livres une contenue de trois à quatre *ſtaiora*, d'une payſanne nommée Bartolini à qui il appartenoit. Bianchini avoit déjà parlé de ce feu ſingulier, dans l'hiſtoire de l'académie pour 1701, mais avec peu de détail. M. Targioni n'en

a point donné, de description dans ses voyages en Toscane ; il paroît seulement par un passage de son livre, *Tom. IV. p.* 300, qu'il regarde ce feu comme étant le reste d'un volcan éteint depuis long-temps. M. Bernouilli dit aussi avoir reconnu près de-là des vestiges d'une ancienne éruption, & d'autres à quelques milles de distance sur le chemin de Florence ; ceux-ci sont plus décidés, & ressemblent à ceux de Radicofani.

Il y a encore deux endroits dans le même canton au-dessus de l'église : l'un à un quart de mille & l'autre à un mille de distance, où l'on voit du feu de temps à autres, mais assez rarement. On m'a dit aussi qu'il y avoit à un demi-mille de Pietra-Mala, dans un pré voisin de la maison qu'on appelle la Colinella, une fontaine appelée *Acqua buia* dont l'eau est froide, mais s'allume comme de l'esprit-de-vin quand on en approche une allumette. Quoique froide, cette eau paroît bouillir, sans doute par l'effet de l'air inflammable qui se dégage du fond, comme dans la Solfatare de Tivoli ou dans le lac d'Agnano près de Naples.

On m'a raconté à cette occasion qu'à *Poretta*, village qui est à huit lieues au sud-ouest de Bologne, sur le Reno, & au pied de la montagne d'où ce fleuve descend vers Bologne, il y a des bains fort estimés, dont l'eau s'enflamme aussi quand on en approche une lumière ; c'est dans une terre de la maison *Ranuzzi*, dont nous avons indiqué le beau palais à Bologne. L'eau même, en tombant sous la forme d'un jet parabolique d'un pouce de diamètre, paroît environnée d'une flamme légère qui continue sans interruption, à moins qu'on ne l'éteigne en soufflant avec beaucoup de force. Dans le château il y a une cour formée par la montagne même, dans laquelle on voit sortir à une hauteur de cinq à six pieds une vapeur qui s'enflamme avec la même facilité, & dont le feu

dure plusieurs mois, à moins qu'il ne survienne un très-grand vent : le P. Boscovich en a été témoin. Au reste, j'ai cité plusieurs faits de cette espèce en parlant des environs de Parme.

De Pietra-Mala on peut prendre la route de la poste à Giogo, qui est à deux lieues de Fiorenzuola, & l'on se trouve au sommet de l'Apennin; de Giogo à la Scarperia il y a une lieue; de la Scarperia à la poste de Pontassieve deux lieues, & l'on entre dans la Toscane; puis on va à l'Uccellatoio, qui est à deux lieues & demie plus loin, & enfin à Florence, qui est à deux lieues de l'Uccellatoio.

Près des *Maschere*, village à six lieues de Florence, on trouve une belle maison de la famille *Gerini*, dont le dernier héritier se fit jésuite, en 1765, malgré toute la résistance de sa famille.

Près de-là est *Ronta*, village qui est également à six lieues de Florence; c'est la patrie de M. *Gatti*, célèbre médecin, qui s'est fait à Paris, vers 1760, une grande réputation par l'inoculation de la petite vérole.

CAFAGGIUOLO, que l'on rencontre à 14 milles de Florence, est une maison de plaisance du grand duc; à commencer de-là on a un chemin très-agréable & très-beau jusqu'à Florence; on y arrive par la porte *S. Gallo*, près de laquelle on voit un arc de triomphe élevé à l'honneur du dernier empereur, François I, mort en 1765; nous en parlerons dans la description de Florence.

CHAPITRE XIII.

Histoire de la Toscane, & spécialement de Florence.

LA Toscane étoit autrefois une partie de l'Etrurie ou du pays des Etrusques, *Tusci;* ces peuples venus originairement de l'Asie, furent si puissans avant le temps des Romains, qu'ils donnèrent leur nom aux deux mers d'Italie; en effet, l'une s'appeloit *mare Tuscum*, & l'autre qui étoit *mare Adriaticum*, portoit le nom d'une de leurs colonies nommée *Hadria* ou *Atri* dans l'Abruze (*Tite-Live L. V.*). Ils s'étendirent ensuite au-delà du Pô & jusqu'aux Alpes, dans toute la plaine de Lombardie; en sorte que Tite-Live regardoit les habitans même des Alpes Rhétiennes comme descendans des Etruriens (1). Leur puissance déchut à mesure que Rome s'éleva; enfin les Etruriens, après de longues guerres contre les Romains, furent enfin subjugués 280 ans avant Jésus-Christ.

On trouve dans la Toscane beaucoup de restes d'antiquité, inscriptions, vases, figures, médailles, instrumens de sacrifices & autres, qui font voir à quel point les Etrusques excellèrent dans les arts, & il n'y a rien dans ce genre qui soit plus recherché & plus curieux que ces anciens monumens des Toscans. Nous en parlerons à l'occasion de la galerie de Florence.

Le grand duché de Toscane a environ 40 lieues

(1) Voyez le grand ouvrage qui a pour titre: *Thomæ Dempsteri de Etruria Regali Libri VII nunc primum editi, curante Thomâ Cocke, Magnæ Britanniæ Armigero.* Florentiæ 1724, 2 *vol. in-fol.* On y trouve l'histoire de la Toscane & de toutes ses villes, ses antiquités, les hommes illustres qu'elle a produits, & la description de son état moderne.

de long ſur 30 de large; il eſt borné au nord par le Modénois, le Bolonois & la Romagne; au midi par cette partie de la Méditerranée qu'on appelle encore la *Mer de Toſcane ;* à l'orient, par le duché d'Urbin; à l'occident, par la mer de Gênes, appelée *Riviera di Genova*, & par l'état de Lucques. Il eſt bon en parcourant la Toſcane d'avoir la carte de cette province, publiée à la calcographie de Rome, en 1745, & qui eſt intitulé : *Stato generale della Toſcana, colle poſte e ſtrade principali, data in luce nella calcografia della Rev. Cam. Apoſtolica, l'anno* 1745. Il y a une ancienne carte de Cavallo, faite au commencement du dernier ſiècle; une de Magini, qu'on a copiée bien des fois; une de Tobie Mayer, chez les Homann à Nuremberg, publiée en 1748; une de Roſaccio, médecin & coſmographe de Côme II, en quatre feuilles; une de Bellarmate, & pluſieurs cartes particulières de différentes parties de la Toſcane, indiquées par Jagermann dans ſon livre ſur la Toſcane, & dans ſa traduction italienne de la géographie de Buſching; il y a auſſi une carte de la Toſcane dans l'ouvrage de Dempſter.

J'obſerverai ſur la carte de 1745, que les longitudes ſont plus grandes que celles de nos cartes françoiſes, de 5 degrés & un tiers; mais dans la plupart des cartes du dernier ſiècle, on comptoit la longitude de Rome 36 degrés, en partant des iſles Canaries, au lieu de 30 que nous comptons actuellement, depuis que nous connoiſſons mieux la ſituation des iſles les plus occidentales des Canaries.

Ce pays eſt un des plus beaux, & des plus féconds de l'Italie. Il y a de hautes montagnes, où ſont des mines de fer, & même d'argent (1).

(1) Voyez l'ouvrage intitulé : *Relazioni d'alcuni viaggi fatti in diverſe parti della Toſcana, per oſſervare le produzioni naturali, e gli antichi monumenti di eſſa, del Dottor Giovanni Tar-*

On y trouve auſſi des carrières de marbres de toute eſpèce, de l'albâtre, & même une eſpèce de porphyre.

Les plaines de la Toſcane ſont fertiles en blé, vins, & autres productions, & ſont bien cultivées: le gouvernement encourage les habitans à chercher les productions & les méthodes les plus propres à la culture de chaque canton; en ſorte qu'il y a des terrains où l'on récolte juſqu'à trois fois l'année; & l'on voit aux environs de Piſe, de Florence, d'Arezzo & de Sienne, les guêrets ombragés par des figuiers, des citroniers & des mûriers, & garantis des vents par des bois d'amandiers, ou d'ormes accompagnés par des pampres & des ceps.

Les inondations & les vents nuiſent quelquefois à cette riche culture : le libeccio ou ſud-oueſt enlève les récoltes & les moiſſons; les arbres qu'il n'abat pas prennent en croiſſant une direction tortueuſe. Le vent du ſirocco ou de S. E. brûle les herbages, les feuilles, & les tiges foibles; les plantes, les animaux, les hommes languiſſent, en reſpirant les vapeurs brûlantes qu'il apporte ſur la Toſcane. Les eaux qui deſcendent des montagnes ravagent les champs, déracinent les arbres, renverſent les habitations, & charient encore dans les plaines des ſables, des graviers, & des pierres qui les laiſſent long-temps ſtériles. Ces inondations ſont fréquentes dans les vallées étroites de l'Apennin. Ce ſont-là les principales cauſes phyſiques des diſettes que la Toſcane éprouvoit autrefois; elles étoient preſque toujours ſuivies de fami-

---

gioni Tozzetti, &c. In Firenze, 1751-1754, 6 *vol. in*-8. Il y a dans le ſixième volume une liſte des foſſiles de la Toſcane, que Micheli avoit raſſemblés, & dont il avoit fait lui-même le catalogue. Il faut voir auſſi l'introduction à la deſcription géographique de la Toſcane, par M. *Jagermann*, bibliothécaire du duc de Saxe Weimar. Gotha, 1775, en allemand.

nes & de mortalités, malgré les précautions & les réglemens d'un conseil économique. Il paroît que le prince régnant y a remédié, par les sages précautions dont nous parlerons ci-après par la liberté du commerce, & par de nouveaux soins pour le progrès de l'agriculture.

On voit en Toscane de très-belles plantations de mûriers & d'oliviers, dont les soies & les huiles sont un grand objet de commerce. On y élève deux familles de vers à soie par an, au moyen de ce qu'on y dépouille deux fois les mûriers de leurs feuilles. Il arrive même quelquefois que l'on emploie la troisième feuille à élever une troisième famille de vers à soie, lorsque quelques accidens occasionnent la perte de ceux de la première ou de la seconde famille; mais le gouvernement ne le permet qu'avec beaucoup de circonspection, parce que cette troisième feuille sert ordinairement à la nourriture des bestiaux, & supplée à la rareté des pâturages dans le pays. Une aussi grande culture de mûriers rend le commerce des soies crues de la campagne & celui des soies façonnées de Florence, de Pise & de Lucques très-considérable, comme nous aurons occasion de le remarquer; quoique les étoffes de Lyon aient depuis long-temps obtenu la préférence dans presque toute l'Europe.

Les fruits de la Toscane sont excellens; les cédras, particulièrement ceux de Florence, sont fort estimés, ainsi que les melons d'eau, *Cocomeri*, de Pistoia. De tous les vins d'Italie, ceux de ce pays sont ceux dont on fait le plus de cas, ils sont aussi les plus sains: ils varient de qualité suivant l'exposition des différentes côtes sur lesquelles ils viennent. Le rouge est un peu lourd, & plus épais, il approche pour le goût de nos vins de Bordeaux; les blancs sont fins & délicats: les deux meilleurs cantons sont aux environs de Florence & de Livourne: dans le premier on tient

les vignes baſſes, & on les échalaſſe comme en France; auprès de Livourne, on les laiſſe s'attacher aux arbres; cette dernière méthode ſe pratique dans les environs de Piſe & de Sienne, dont les vins ſont encore recherchés.

Parmi les grands arbres, ce ſont les cyprès & les pins qui ſont les plus communs en Toſcane; ces derniers produiſent un fruit rempli de petites graines qui ſe mangent, elles ſont un peu plus longues que les amandes de noiſettes; les Italiens nomment le fruit ſauvage de cet arbre, *Pigna*, c'eſt ce que nous appelons *Pomme de Pin* : comme cet arbre eſt plein de réſine, on s'en ſert pour allumer le feu. On voit en Toſcane beaucoup de jaſmins & de fleurs d'orange; les Florentins en font une grande conſommation pour les quinteſſences qu'ils en tirent, & dont ils ont un débit conſidérable.

L'abondance qui règne dans cet Etat fait que le payſan s'y livre avec gaieté au travail. Les hommes y ſont grands & bien faits, ainſi que les femmes; mais ces dernières ont de ſi belles couleurs & de ſi beaux traits, qu'il eſt impoſſible de n'en pas être frappé. Le caractère de leur phyſionomie a quelque choſe de grand, que l'on ne trouve en aucun autre lieu d'Italie. C'eſt proprement à la Toſcane qu'on doit appliquer l'idée que l'on ſe fait chez nous d'une beauté romaine, car à Rome les traits y ſont plus mignons & plus délicats. Les femmes joignent à cette phyſionomie noble & intéreſſante, une eſpèce de coquetterie qui plaît beaucoup aux étrangers, jointe à une grande propreté.

Les vivres ſont à fort bon compte dans la Toſcane, & les particuliers y mènent une vie aiſée avec peu de bien : il n'y a que les étrangers qui ne ſe reſſentent pas de cet avantage, car tout eſt cher dans les auberges. Nous parlerons dans la

ſuite du prix des denrées, ſoit à la campagne, ſoit à la ville.

On voyage agréablement dans la Toſcane, les chemins étant en général beaux, ſurtout depuis le nouveau règne. Cependant les paſſages des rivières, que l'on eſt obligé de faire à gué très fréquemment, ſeroient capables de décourager les voyageurs qui n'auroient pas l'attention de choiſir la belle ſaiſon pour voyager. Il eſt évident que des pays ſitués aux pieds des montagnes doivent être couverts par les torrens après les grandes pluies, & que les moindres rivières y deviennent dangereuſes par leurs débordemens; mais on s'occupe actuellement à faire des ponts preſque partout.

Il n'y a dans ce pays que trois mois d'hiver, qui commencent au premier Décembre & finiſſent au premier Mars: l'on n'y éprouve guère de grands froids, ſi ce n'eſt dans les montagnes; car c'eſt ce qui ſurprend le plus les étrangers, que de voir continuellement, lorſqu'ils ont paſſé les Alpes, des montagnes couvertes de neiges, tandis qu'ils reſpirent eux-mêmes la plus douce température.

On voit peu de cheminées à Florence comme dans le reſte de l'Italie, les femmes ſe chauffent avec un *Marito* d'argent, qu'elles tiennent à la main: les hommes ſe chauffent dans les appartemens autour d'une grande poële de braiſe, qu'ils appellent un *Focone*.

Il n'y a pas plus de 80 ans qu'on eſt dans l'uſage de mettre des vitres aux fenêtres des appartemens, ce qui devoit auparavant les rendre très-froids; mais à préſent il y en a partout.

On dit que les Toſcans & ſurtout les Florentins perdent quelquefois la vue de très-bonne heure, & l'on rencontre des gens de 30 à 35 ans qui ſont obligés de ſe ſervir de lunettes pour aller

aller dans les rues, on attribue cela aux brouillards, & à la nature talqueuse des pierres du pays qui réfléchissent beaucoup de rayons : cet accident est en effet plus commun dans les villes qui sont pavées de ces sortes de pierres.

L'histoire de Florence mérite que nous lui donnions ici quelqu'étendue, principalement à cause de la célébrité de la maison de Médicis, à qui les lettres ont dû leur renouvellement en Europe.

Les historiens ne parlent guère de Florence avant le temps des triumvirs. Ils y envoyèrent une colonie formée des meilleurs soldats de César, environ 60 ans avant Jésus-Christ; aussi les Florentins ont-ils eu toujours des sentimens dignes de cette belle origine. Florus comptoit cette ville parmi les villes municipales les plus considérables de l'Italie, & il n'y avoit pas, du temps des Romains, de plus grande ville dans la Toscane : elle avoit un hippodrome, un champ de Mars, un capitole, un amphithéâtre, un grand chemin nommé *Via Cassia*.

Lorsque les empereurs cessèrent d'être maîtres en Italie, vers le cinquième siècle, Florence fut une des premières villes qui formèrent un état républicain : elle fut prise par Totila, mais ensuite elle se défendit vigoureusement contre les Goths, & battit même Radagasse, en 407 : elle fut cependant prise ensuite par les Goths, & reprise par Narsès, général de l'empereur Justinien, l'an 553 : elle finit par être entièrement détruite, & ses habitans dispersés, jusqu'au temps de Charlemagne, qui voulut la rebâtir & la repeupler, l'an 781. Il y eut ensuite des marquis de Toscane qui étoient comme souverains, jusqu'à la mort de la comtesse Mathilde, en 1115. Vers ce temps-là, Florence commença d'élire des consuls pour gouverner l'Etat, mais les évêques avoient alors une très-grande autorité. Lorsque son gouvernement eût

pris de la consistance & de la force, elle s'étendit sur ses voisins, conquit plusieurs villes & châteaux des environs: elle fit souvent la guerre aux républiques de Pise, de Lucques, de Sienne: on voit encore en forme de trophée devant le baptistère & à quelques-unes des portes de la ville, des chaînes qui servoient à barrer le port de Pise, quand les Florentins s'en emparèrent, en 1406: ces triomphes étoient d'autant plus remarquables, que Pise étoit alors une puissante république. Florence soutint la guerre contre le pape, contre les Vénitiens, contre les ducs de Milan, & surtout contre le fameux Galeas Visconti. La bataille d'Anghiari gagnée par ses troupes sur Philippe-Marie Visconti, sous la conduite de Piccinino, est représentée en bas-relief dans l'église des Carmes de Florence. Elle fut souvent accablée par le nombre & la puissance de ses ennemis, mais elle reprit toujours le dessus.

La noblesse qui gouvernoit la république de Florence, fut souvent divisée, & l'on ne vit en aucun endroit de l'Italie autant d'agitations & de troubles. Les factions des blancs & des noirs formèrent deux partis qui déchirèrent la république. Les Bondelmonti & les Uberti se disputèrent l'autorité; les Cerchi & les Donati, sous le nom de *Guelfes* & de *Gibelins*, excitèrent des nouvelles dissensions: l'empereur & le pape y avoient alternativement le dessus, & souvent un parti chassoit & proscrivoit l'autre. Ce fut le centre des guerres les plus horribles & des ravages les plus affreux. Nous en avons déjà parlé à l'occasion des Guelfes & des Gibelins.

Quoique Florence ait eu les meilleurs auteurs & les plus grands historiens de toute l'Italie, on en est encore à désirer un corps complet d'histoire Florentine: mais je vais indiquer les bons auteurs qu'on est obligé de consulter pour la connoître.

On peut d'abord citer Tacite, car c'eſt, pour ainſi dire, le premier qui ait parlé de cette ville, lorſqu'il raconta qu'elle envoya des députés au ſénat & à Tibère, l'an 67, pour prévenir les dangers des inondations de l'Arno. Parmi les auteurs qui ont écrit ſur l'Italie en général, & qu'il faut néceſſairement avoir lus pour bien ſavoir l'hiſtoire de Florence, il me ſuffit de citer l'*Italia de' mezzi tempi*, du célèbre Muratori, & ſes annales d'Italie.

SCIPIONE AMMIRATO, commence ſon hiſtoire de Florence à l'an 1076, & la conduit juſqu'à la mort de Côme I, arrivée en 1574. Quoiqu'il y ait beaucoup de mépriſes dans ſon ouvrage, c'eſt un auteur accrédité, & que l'on conſulte généralement. Cet auteur étoit de *Lecce*, dans le royaume de Naples, où il établit l'académie que Baglivi illuſtra dans la ſuite.

On doit citer enſuite *Maleſpini*, *Villani*, *Simone della Toſa*, *Buoninſegni*, *Capponi*, *Pitti*, *Morelli*, *Bracciolini*, l'Aretin (Lionardo *Bruni*) *Scala da Colle*, *Machiavel*, *Guichardin*, *Nardi*, *Varchi*, *Segni*, *Adriani*, ce dernier mourut en 1579; ce fut ſon fils Marcel Adriani, qui fit imprimer ſon hiſtoire par les Giunti, en 1583.

Depuis ce temps-là l'hiſtoire de Médicis fut écrite par un grand nombre d'auteurs, & la plupart en firent l'éloge : mais Manni (1) aſſure que la meilleure eſt une hiſtoire manuſcrite du cavalier François *Settimanni*, qui contient l'hiſtoire de Florence depuis l'an 1532, que la maiſon de Médicis commença d'y régner, juſqu'à l'extinction de cette maiſon, en 1737. Jean-Jaques Rouſſeau avoit formé le projet d'une pareille hiſtoire; on lui avoit promis tous les documens & les manuſcrits néceſſaires pour exécuter ce projet ; mais l'empereur ne le jugea pas à propos ; il auroit fallu détailler

(1) *Metodo per iſtudiare le ſtorie di Firenze*, 1755.

bien des faits relatifs à la maison de Médicis, sur lesquels on a mieux aimé tirer encore le voile pour quelque temps. J'ai vu à Florence beaucoup de manuscrits où plusieurs princes de cette maison étoient en effet bien maltraités. M. Manni cite plusieurs manuscrits sur l'histoire de Florence, qui sont dans la bibliothéque de S. Laurent, dans celles des Riccardi, Strozzi, Corsini, Magliabecchi, Capponi, dans la sienne propre, & dans celles de plusieurs maisons particulières.

Quant aux auteurs, qui dans ce siècle ont écrit sur l'histoire de Florence, on distingue surtout Vincent *Borghini*, qui a écrit sur les antiquités de Rome & de Florence, & l'histoire du grand-duché de Toscane, sous le gouvernement des Médicis, traduite de l'italien de M. Riguccio *Galluzzi*, Paris 1784, en neuf volumes *in*-12. rue & hôtel Serpente.

Il est difficile de voyager à Florence & d'en examiner les monumens, sans s'intéresser aux Médicis, dont la grandeur y éclate de toutes parts, & dont les noms se retrouvent à chaque instant. Il m'a paru qu'on avoit besoin d'avoir sous les yeux une espèce de généalogie de cette illustre maison; la voici, avec une idée de la manière dont elle s'éleva. L'on peut voir plus de détail dans l'*Art de vérifier les dates*.

La république de Florence fut d'abord aristocratique, excepté dans de courts intervalles où le peuple s'empara de l'autorité; mais à la fin les divisions continuelles des nobles fortifièrent le parti du peuple, & conduisirent Florence à la démocratie. La ville fut divisée en arts ou communautés; on tiroit tous les ans de chaque art des magistrats appelés gouverneurs, & un gonfalonier qui changeoit tous les deux mois. Les nobles se trouvèrent alors exclus du gouvernement, & n'eurent, pour y rentrer, d'autre moyen que

de se faire enregistrer dans les communautés d'artisans.

Le commerce & le travail de la laine étoient les plus considérables & les plus féconds : ils occupoient trois communautés ; la maison de Médicis fut une de celles qui se distinguèrent le plus dans le commerce des laines. Dès l'an 1378, il y eut un Sylvestre de Médicis, qui fut fait gonfalonier de Florence, & il acquit un très-grand crédit parmi le peuple, par un esprit insinuant, & par une générosité qui lui fit beaucoup de partisans. Jean de Médicis, avec un caractère aussi doux & aussi bienfaisant, parvint à être aussi gonfalonier ; il mourut en 1428 : ce fut le père de Côme le vieux.

Il y avoit long-temps que le commerce de Florence s'étoit étendu au Levant & dans l'Asie ; les richesses qui en furent le fruit entraînèrent enfin la chûte de la république, ainsi que cela étoit arrivé à Rome ; mais il faut convenir que ce fut par la douceur & les bienfaits, & non point par des guerres, des proscriptions & des crimes que changea la forme du gouvernement de Florence ; ce fut un citoyen qui, en méritant le surnom de père de la patrie, en devint presque le souverain ; je parle ici de Côme de Médicis, appelé *Côme* l'ancien, Côme le vieux, Côme père de la patrie, quelquefois Côme le grand.

Il naquit en 1399 : ce fut lui qui donna le plus d'éclat à cette maison, par la fortune immense que lui rapporta le commerce qu'il avoit avec toutes les parties du monde connu, & surtout par le bon usage qu'il en faisoit dans sa patrie. C'étoit, dit M. de Voltaire, une chose aussi admirable qu'éloignée de nos mœurs, de voir ce citoyen qui faisoit toujours le commerce, vendre d'une main les denrées du Levant, & soutenir de l'autre le fardeau de la république, entre-

tenir des facteurs, & recevoir des ambassadeurs; résister au pape, faire la guerre & la paix, être l'oracle des princes, cultiver les belles-lettres, donner des spectacles au peuple, & accueillir tous les savans Grecs de Constantinople.

Ses ennemis, jaloux de son bonheur & de sa gloire, parvinrent à le faire exiler : il se retira à Venise, mais il fut rappelé à Florence un an après, & il jouit de sa fortune & de sa gloire jusqu'à l'année 1464 qu'il mourut : il fut surnommé *Père de la patrie*, & il fut aussi le père des lettres, car il rassembla les savans, & les protégea de la manière la plus marquée : nous verrons bientôt que l'académie Platonique de Florence lui dut sa première origine, & qu'il forma une des plus belles bibliothéques de l'Europe.

Il fut pendant toute sa vie l'arbitre des affaires de la république ; sans avoir le titre de chef, il l'étoit par sa considération, sa fortune, son influence, ses amis, & par les services importans qu'il avoit rendus à sa patrie : la république fit graver sur son tombeau, dans l'église de S. Laurent, ces belles paroles : *Cosmus Medicis decreto publico Pater Patriæ.* Son crédit étoit si grand, que son fils, Pierre de Médicis, quoique d'une santé très-foible, réduit même par la goutte à ne pouvoir faire usage que de sa langue, conserva cependant à Florence la même autorité jusqu'à sa mort arrivée en 1472.

Les deux fils de Pierre de Médicis, Laurent & Julien, l'un âgé de 20 ans, & l'autre de 16, aidés de Thomas Soderini, l'un des citoyens les plus accrédités, furent reçus dans l'assemblée du peuple avec une acclamation universelle ; & la république voulut les adopter solemnellement pour ses enfans. Laurent avoit épousé Clarice des Ursins, que l'on appeloit publiquement *la Princesse* ; il en eut un fils qu'il fit baptiser avec

pompe, ſuivant l'uſage de Florence, & il y eut à l'occaſion de cette fête un Tournois, où Julien ſe diſtingua, de même que François Pazzi: ce fut-là où tous deux jetèrent les yeux ſur Camille Caffarelli, & en devinrent amoureux. Pazzi crut d'abord être préféré, mais Julien l'emporta dans la ſuite ſur ſon rival: il épouſa même Camille en ſecret, & il en eut un fils qui fut le pape Clément VII. Pazzi fut outré de cette préférence, il ſuſcita toute ſa famille, jalouſe depuis longtemps du crédit des Médicis, & il fut décidé qu'on aſſaſſineroit les deux frères, Laurent & Julien. On ne put parvenir à les joindre tous deux à la fois qu'à une meſſe ſolemnelle du dimanche 26 Avril 1478, & l'on prit pour ſignal le *Domine, non ſum dignus*. Julien de Médicis fut en effet aſſaſſiné de la main même de ſon rival, mais Laurent qu'on avoit livré à des aſſaſſins moins furieux fut manqué. François Pazzi fut arrêté, auſſi-bien que Salviati, archevêque de Piſe, l'un des conjurés, & on les pendit ſans forme de procès aux croiſées du palais, de même que pluſieurs autres complices. Céſar Pétrucci, qui étoit alors gonfalonier de Florence, ſe comporta avec une fermeté qui diſſipa en peu de temps tout le tumulte de cette conjuration.

La mort de l'archevêque de Piſe fut cauſe d'un interdit, qui fut levé enſuite par le crédit de Louis XI. Laurent de Médicis ne mourut point; & cet événement ne fit qu'augmenter ſon crédit: il devint bientôt prince de la république de Florence, il fut ſurnommé le Magnifique; on l'appela auſſi le père des Muſes, parce que ce fut lui principalement qui raſſembla les artiſtes Grecs, qui depuis la priſe de Conſtantinople, arrivée en 1453, étoient errans & ſans aſyle. Il établit à Florence une académie des arts, fit raſſembler des manuſcrits en Aſie, donna des penſions aux ſavans,

& mérita de toutes façons le titre de père des lettres, en préparant leur renaissance qui se fit avec éclat peu d'années après, sous Léon X & François I.

Lorsque la maison de Médicis eût donné des papes à l'église, & que par leur médiation elle eût formé des alliances avec la France, son autorité s'accrut, & les Médicis s'élevèrent au-dessus de tous leurs rivaux. La bataille de *Marone*, que Côme I gagna contre les Strozzi & ceux de son parti, le mit au-dessus de tous ses ennemis; le pape Pie V lui donna le titre de grand-duc en 1574. Ce prince éprouva des malheurs dans sa famille, dont il y a peu d'exemples : en voici un abrégé : ce sont des anecdotes peu connues, tirées d'un manuscrit de Florence; j'ai cru devoir les rapporter, pour montrer de combien d'amertumes la grandeur des Médicis fut accompagnée dans sa naissance, quoiqu'on ait dit que Côme I avoit été le plus heureux prince de son temps (1). Il eut le 14 Avril 1542 une fille nommée Marie, qui étoit de la plus belle figure, aussi-bien que toute sa famille; il y avoit à la cour un jeune page, fils de Matarefti de Rimini, pour qui elle prit de l'inclination. Un vieux Espagnol nomé Mediam, qui étoit préposé à la garde de son appartement, la trouva un matin avec le page, ayant le bras passé autour de son col, & le page dans une semblable attitude; il en fit le rapport au duc & à la duchesse; on fit empoisonner la jeune princesse, le page fut mis en prison, où il resta douze ou quinze ans; & ayant trouvé le moyen de s'échapper, il fut poursuivi & tué dans l'isle de Candie, où son père commandoit pour les Vénitiens.

En 1540, Côme I eut une fille qu'on nomma Lucrèce, & qui épousa Alphonse, duc de Ferrare;

(1) Moréri, *verbo* MÉDICIS.

mais son mari ayant été mécontent de sa conduite, la fit mourir. Côme I fut désespéré de cette mort; il ne voulut jamais payer au duc de Ferrare le reste de la dot; l'empereur, devant qui le duc de Ferrare se pourvut, ne voulut point prononcer contre ce père déjà si malheureux.

La grande duchesse Eléonore, femme de Côme I, se tenoit volontiers à Pise, surtout en hiver, pour éviter la vue de Florence, où la noblesse toujours conjurée contre la puissance de sa maison, lui donnoit mille désagrémens. Elle étoit à Pise au mois de Janvier 1562, avec ses deux fils don Garzia, & le cardinal Jean de Médicis: ces deux princes prirent querelle à l'occasion d'un chevreuil; don Garzia tua son frère. La duchesse, qui aimoit don Garzia beaucoup plus que le cardinal, espéra que le grand-duc lui pardonneroit: elle détermina son fils, à aller se jeter aux pieds de son père pour obtenir grâce; mais le crime étoit trop récent: Côme I fut transporté de colère en voyant le meurtrier, & il lui passa son épée au travers du corps, en disant qu'il ne vouloit point de Caïn dans sa maison; la grande duchesse fut si frappée de cette mort, qu'elle en mourut de chagrin.

Côme I vécut jusqu'en 1574: il transmit ses Etats à sa postérité, qui en a joui jusqu'au temps où elle s'est éteinte dans la personne de Jean Gaston de Médicis, septième grand-duc de Toscane, & le dernier de sa maison; ce prince mourut le 9 Juillet 1737, devenu incapable par ses excès d'avoir jamais des successeurs. Ferdinand son frère, & fils de Côme III, étoit mort le 30 Octobre 1713; François-Marie son oncle, fils de Ferdinand II & qui avoit été cardinal, étoit mort le 3 Février 1719; & Anne-Marie-Louise, fille de Côme III, qui avoit épousé l'électeur Palatin, est morte le 18 Février 1743, elle étoit la dernière du nom de Médicis.

Jean Gaſton, même avant la mort de ſon père Côme III, arrivée en 1723, avoit montré ſon goût pour les excès en tout genre : un domeſtique nommé *Giuliano Dami* s'étoit emparé de ſa confiance, & les perſonnes qui vouloient être bien avec le prince, faiſoient leur cour à Julien, qui devint en effet le maître de ſon eſprit en ſe rendant le miniſtre de ſes débauches. Perſonne ne pouvoit parvenir juſqu'au prince, qu'en payant Julien, qui s'entendoit avec les miniſtres, & n'admettoit perſonne qui pût leur nuire. Lorſqu'il y avoit des choſes que les miniſtres n'oſoient prendre ſur eux, on preſſoit le grand-duc, mais inutilement, de tenir un conſeil. Quand il fut queſtion de la ſucceſſion de la Toſcane, & qu'on lui eût propoſé ſouvent de régler quelque choſe à ce ſujet, il donna un ſouper à une douzaine de ſes jeunes gens, à qui il donna les noms des principales perſonnes de l'Etat ; & quand ils furent tous ivres, il leur fit dire l'un après l'autre leur avis ſur la ſucceſſion de la Toſcane. Ils répondirent à proportion de leur état & de leurs connoiſſances ; l'un d'eux cependant qui étoit moins ivre, & qui connoiſſoit l'inclination du grand-duc, répondit que quoique toute l'Europe & la Toſcane même aimaſſent beaucoup la laine d'Eſpagne, il croyoit cependant qu'elle ſe changeroit en toile de Bavière. Ce bon mot reçut de grands applaudiſſemens, & l'on but à la ſanté du prince Ferdinand de Bavière.

La princeſſe *Iolande* de Bavière, veuve de Ferdinand, grand prince de Toſcane, qui étoit mort en 1713, belle-ſœur du grand-duc, étoit la perſonne pour qui il avoit le plus d'attachement ; elle mourut en 1731, après avoir fait d'inutiles efforts pour tirer ſon beau-frère de l'abrutiſſement où il étoit plongé.

Don Carlos, fils du roi d'Eſpagne Philippe V,

GÉNÉALOGIE de la Maison de M

JEAN DE MÉDICIS, fils de Malatesta, gonfalonier de Florence, né en 1360, mort en 1428. Il eut deux fils.

CÔME le vieux, ou Côme, père de la patrie, né en 1389, mort en 1464.

Pi falo pub en 1

LAURENT DE MÉDICIS, second fils de Jean. Il fut la tige des grands-ducs.

P çoi 14

fut désigné dès 1718 pour héritier de la Toscane, mais lorsqu'il eut conquis le royaume de Naples, & que le duc de Lorraine, gendre de l'empereur Charles VI, eut cédé ses Etats à la France, on fit un traité à Vienne en 1735, par lequel le duc de Lorraine reçut en échange le grand duché de Toscane; il y eut cependant entre l'Empire & l'Espagne quelques difficultés au sujet de la cession de la Toscane, mais elles furent terminées le 8 Janvier 1737. La mort de Jean Gaston de Médicis, le 9 Juillet 1737, rendit le duc de Lorraine possesseur de la Toscane; il en a joui, quoiqu'il fût devenu empereur, en 1745, & il l'a transmise au second de ses fils, dans l'année 1765.

Léopold, grand-duc de Toscane, qui règne actuellement, est né en 1747; il est à tous égards l'opposé du dernier des Médicis dont je viens de parler; il est rempli de connoissances & de mérite; il est laborieux & occupé de tous ses devoirs; il est bon, affable & cher à tout le monde; c'étoit déjà un grand bien pour la Toscane, que d'avoir recouvré un souverain qui résidoit, & qui portoit dans son Etat de pareilles dispositions: mais depuis son règne il n'a cessé de s'occuper du bien de son pays de la manière la plus utile.

M. Robert en parlant de sa bienfaisance, des négocians qu'il a empêchés de faillir, des débiteurs qu'il a délivrés des prisons en payant pour eux, des époux qu'il a dotés, finit en s'écriant: Heureuse Florence! tu n'as plus à regretter les temps fortunés des Médicis; qu'il vive, & tu deviendras encore la demeure des arts, des sciences, des mœurs & de l'opulence.

CHAPITRE XIV.

Description de la cathédrale & du palais de Florence.

FLORENCE, autrefois FLEURENCE, en italien *Firenze*, en latin *Florentia*, est une ville de 65 mille ames, située à 52 lieues de Rome, à 43 degrés 42 minutes 30 secondes de latitude, & à 8 degrés 41 minutes à l'orient de Paris, c'est-à-dire à 28 degrés 42 minutes de longitude. Elle paroît avoir tiré son nom de sa situation agréable dans des campagnes fleuries; il y a en effet peu de villes dans une position aussi délicieuse, des plaines, des vallons, des collines, des eaux, des prés, des bois, des jardins qui se présentent de loin, font le coup-d'œil le plus riant, le plus agréable, le plus varié, & l'intérieur de la ville répond parfaitement à la beauté de sa situation; aussi a-t-elle été surnommée *la Belle*.

Cette ville a deux lieues de tour, & 1500 toises de longueur, depuis *Porta S. Gallo*, jusqu'à *Porta S. Pietro*. Elle avoit trois fois plus d'habitans qu'elle n'en a maintenant, lorsque les Médicis parvinrent à s'en rendre maîtres: mais alors un commerce prodigieux y soutenoit l'abondance & la population.

Comme elle est fort grande, elle ne paroît pas très-peuplée; aussi le duc Albert de Saxe disoit qu'il ne falloit la faire voir aux étrangers que les fêtes & les dimanches.

On a attribué la fondation de Florence à Hercule le Lybien; d'autres ont dit qu'elle avoit commencé par un établissement des soldats de Sylla, ou des habitans de Fiesole, ancienne ville dont il reste encore quelques vestiges à une lieue

de Florence. Lami prouve que Florence eſt une ancienne ville Etruſque, habitée enſuite par les Phéniciens, (*Lezioni di Anchità Toſcane*) & il le prouve par les inſcriptions, les bâtimens, & autres ſemblables inductions. Nous avons parlé de l'hiſtoire de Florence dans le Chapitre de la Toſcane.

Pour avoir une deſcriptions complète de cette ville, il faudroit lire les ouvrages ſuivans: *Riſtretto delle coſe più notabili di Firenze*, dont la ſeptième édition eſt de 1767. Cet abrégé avoit été compoſé par le docteur Rafaëllo del Bruno, mais il a été conſidérablement augmenté; il eſt bien fait, mais d'un ſtyle ampoulé, & rempli d'exagérations.

Lezioni di antichità Toſcane, e ſpezialmente della città di Firenze, recitate nell' Accademia della Cruſca, da Giovanni Lami publico profeſſore, in Firenze 1766, *in-4°. Scelta di architetture antiche e moderne della città di Firenze, di Ferdinando Ruggieri*, 4 vol. in-folio, chez Bouchard, à Florence. On peut avoir cet ouvrage à Paris, chez M. Dumont, célèbre profeſſeur d'architecture, rue des Arcis.

Il y a auſſi un abrégé des environs de Florence du cavalier *Marmi*. Pour moi je ne parlerai que des choſes qui intéreſſent le plus la curioſité d'un voyageur; il me ſuffit d'avoir indiqué les ſources où l'on peut trouver des détails plus conſidérables.

La porte par laquelle on arrive de Bologne, s'appelle *Porta S. Gallo*; on trouve, avant d'y arriver, un arc-de-triomphe élevé à la gloire de l'empereur François I, lorſque n'étant que grand-duc de Toſcane, il fit avec ſon épouſe ſon entrée dans cette ville, le 30 Janvier 1739. Cet arc-de-triomphe a été exécuté ſur les deſſins de Jado, Lorrain: on le trouve trop chargé d'ornemens & de figures médiocres; mais il annonce toujours une grande & belle ville.

On a planté près de-là, en 1775, une jolie

petite promenade pour les gens à pied, les carrosses vont se promener le soir sur le chemin auquel conduit cette porte.

IL DUOMO, ou la cathédrale de Florence, appelée aussi *Santa Maria del Fiore*, est une église qui a 426 pieds de longueur, & 363 de hauteur, à compter jusqu'au sommet de la croix; elle fut commencée, en 1296, sur les dessins d'Arnolfe, disciple de Cimabué. Du milieu de l'église (1) s'élève une superbe coupole octogone, qui a 78 bras ou 140 pieds d'un angle à l'autre, suivant le plan de Sgrilli; l'architecture en est telle, que Michel-Ange ne croyoit pas qu'il fût possible d'en faire une plus belle: elle fut construite par *Brunellesco* (2), le plus célèbre architecte du quinzième siècle, & l'un des principaux restaurateurs de l'architecture. Le bâtiment de cette église, quoique fait avant le renouvellement des arts, n'est point dans le genre gothique & barbare du treizième siècle; c'est une remarque singulière qui fait honneur à la ville de Florence.

Cette église est toute incrustée au-dehors de marbres noir & blanc, qui sont polis, & lui don-

(1) Les plans & élévations de cette église, du clocher & du baptistère, église qui dépend de la cathédrale, ont été gravés en 17 feuilles par Sgrilli : on voit sur ces mêmes plans la comparaison de la coupole de Florence avec celles de S. Pierre de Rome & du Panthéon. La première a 98 pieds 9 pouces de hauteur, & 140 pieds d'un angle à l'autre; la seconde a 86 pieds de haut & 126 pieds de diamètre; la troisième qui est celle du Panthéon, a 67 pieds de haut & 135 pieds de diamètre. Voyez aussi l'ouvrage de Ruggieri que j'ai cité plus haut.

(2) Filippo di ser *Brunellesco*, mort en 1446, d'autres disent en 1440. Il y a des livres où l'on écrit *Brunelleschi*, c'est le pluriel, comme si l'on disoit de la famille des *Brunelleschi*; ces terminaisons varient en Italie; je connois un savant qui dans sa signature même a terminé long-temps son nom par. *O*, & qui emploie actuellement un *I*. *Brunellesco* se distingua aussi dans la peinture & dans la sculpture; mais l'architecture est restée son principal titre de gloire dans la postérité.

nent l'air d'un catafalque; il y avoit une façade ornée de marbres & de ſtatues, qui fut démolie en 1586. On a tranſporté dans l'égliſe les quatre Evangéliſtes du *Donatello*, qui étoient ſur cette façade. Nous aurons occaſion de parler ſouvent des ouvrages de ce fameux ſculpteur, que Côme de Médicis a employé dans beaucoup d'ouvrages, regardés comme des chefs-d'œuvres de l'art; il n'y a guères que Michel-Ange qu'on puiſſe mettre avant le Donatello; cependant il n'en eſt point parlé dans le dictionnaire des artiſtes, par M. l'abbé de Fontenay, imprimé à Paris en 1776.

Au-deſſus d'une des portes de l'égliſe, du côté de la Canonica, il y a une ſtatue de la Vierge plus grande que nature, avec deux anges dans une poſture reſpectueuſe, le tout en marbre, ouvrage de Jean de Piſe, l'un des plus grands ſculpteurs du quinzième ſiècle.

En entrant dans l'égliſe, on remarque d'abord le pavé de marbre, deſſiné avec beaucoup d'art; la partie qui eſt autour du chœur fut faite ſur les deſſins de Michel-Ange.

On a placé de deux côtés de l'égliſe, les hommes illuſtres de la république; à droite on voit la figure en marbre de Brunelleſco, architecte de la coupole de cette égliſe; le portrait de Giotto, un des premiers reſtaurateurs de la peinture, mort en 1336, avec deux épitaphes, dont l'une eſt de l'Aretin; nous rapporterons l'autre plus bas.

Plus loin on voit Pierre Farnèſe, général des Florentins, & Marſile Ficin, qui fit revivre en Europe la philoſophie de Platon.

A gauche, l'on a mis un ancien portrait du *Dante*, créateur de la poëſie italienne; ce tableau a été placé par ordre de la république de Florence : c'eſt le ſeul monument qu'il ait dans ſa patrie; ſon tombeau eſt à Ravenne, où il mourut en exil; mais l'Italie, à l'exemple du Pritanée

d'Athènes, a élevé partout des *cénotaphes* ou tombeaux vuides, c'est-à-dire, des monumens de gloire aux grands hommes qu'elle a vu naître; & le décret du sénat au sujet du Dante, portoit qu'on lui élèveroit un tombeau magnifique dans cette église.

Les peintures de la coupole sont de Federico Zuccheri, & de Georgio Vasari. Le chœur qui répond au-dessous de la coupole, fut fait par *Giuliano di Baccio d'Agnolo*, sur les dessins de Brunellesco; il est orné de colonnes ioniques, & de marbres de différentes couleurs, avec des bas-reliefs très-estimés qui sont de *Baccio Bandinelli*, & de *Giovanni dell' Opera*. A la partie supérieure du chœur, on voit un crucifix de Benoît *da Maiano*, ancien sculpteur très-estimé.

Les trois grandes statues de marbre qui sont sur l'autel, sont de la main de Bandinelli : elles représentent Dieu le Père assis, & au-dessous Jésus-Christ mort, soutenu par un ange; le Christ est fort beau, & bien supérieur à la figure du Père éternel, qui n'est pas bien drapée.

On voyoit autrefois derrière l'autel Adam & Eve, belles statues du même maître, qui ont été ôtées de l'église à cause de leur nudité, & placées dans la grande salle de l'ancien palais; on a mis à leur place une Vierge pleurant à côté du Christ mort : ce groupe n'est qu'une ébauche, mais de la main de Michel-Ange, & l'on y apperçoit la touche de ce grand-maître.

Les figures des apôtres, qui sont placées dans de belles niches de marbre, sont aussi de très-bonne main; S. Jacques est de Jacques Tatti de Florence, connu sous le nom de *Sansovino*; S. Matthieu est de Vincent Rossi; S. André est de André Ferrucci; S. Thomas, de Vincent Rossi; S. Pierre a été fait par *Bandinelli*; S. Jean l'Evangeliste par Benoît de Rovezzano; S. Jacques le mineur & S. Philippe par *Giov. dell' Opera*.

La

La porte de la sacristie est en bronze, ornée de bas-reliefs qui représentent divers sujets de piété; ils sont de la main de Laurent *Ghiberti*.

Je ne ferai qu'indiquer les reliques de cette cathédrale, dont l'archidiacre *Minerbetti* a donné une ample description; les plus célèbres sont un clou de la passion, une partie de la vraie croix, & une portion des cendres de S. Jean-Baptiste, dont la principale partie est au trésor de l'église de Gênes.

LA MÉRIDIENNE que l'on voit dans cette cathédrale est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde, puisque le gnomon, ou la plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de 277 pieds 6 pouces 9 lignes & un dixième, mesure de Paris, au-dessus du pavé de l'église, qui lui répond perpendiculairement, à l'endroit où l'on a fait une croix de cuivre encastrée dans le marbre; & de 277 pieds 4 pouces 9 lignes 68 centièmes par rapport au niveau du marbre solsticial, qui est dans la chapelle de la croix, sur lequel se font les observations de l'obliquité de l'écliptique au solstice d'été, & qui est un peu plus haut que le reste du pavé.

M. Ximenez, mathématicien du grand-duc, en a donné une ample description dans son ouvrage intitulé, *del vecchio e nuovo gnomone Fiorentino, &c.* 1757, *in*-4°. Il nous apprend que cette méridienne avoit été commencée vers l'an 1467, par Paul Toscanelli, ou Toscanella; suivant le témoignage d'Egnazio Dante, célèbre astronome & cosmographe de Côme I. C'est M. Ximenez qui a refait cette méridienne à la sollicitation de M. de la Condamine, qui obtint du comte de Richecourt que l'empereur en fît les frais.

Ce grand & bel instrument d'astronomie, servira autant que pourra durer la coupole, à la détermination exacte des solstices, & par conséquent de l'équinoxe auquel l'église a attaché la

célébration de la fête de Pâques. J'y ai obſervé le 28 Juin 1765, la diſtance au Zénith des bords du ſoleil, 20 degrés 12 minutes 15 ſecondes, & de 20 degrés 45 minutes 9 ſecondes, d'où l'on peut déduire l'obliquité de l'écliptique. Le tonnerre a cauſé de grands dommages à cette coupole, en 1775, mais il n'a pas dérangé le gnomon.

L'épitaphe du célèbre Giotto, ſe voit à côté d'une des portes latérales de la cathédrale de Florence : elle fut compoſée par Politien, à l'honneur du plus ancien des grands peintres Toſcans ; ce fut en effet Giotto qui contribua le plus au progrès de cet art.

Ille ego ſum, per quem Pictura extincta revixit,
Cui quàm recta manus, tam fuit & facies.
Naturæ deerat noſtræ quod defuit Arti.
Plus licuit nulli pingere, nec meliùs.
Miraris turrim egregiam ſacro ære ſonantem,
Hæc quoque de modulo crevit ad aſtra meo.
Denique ſum JOTTUS ; quid opus fuit illa referre ?
Hoc nomen longi carminis inſtar erit.

Obiit an. M. CCCXXXVI. Cives poſuêre B. M. MCCCCLXXXX.

« Je ſuis celui par qui la peinture éteinte a repris » la vie, & dont la phyſionomie étoit auſſi belle » que la main étoit ſavante ; il n'a manqué à mon » art que ce qui manquoit à la nature ; il n'a été » donné à perſonne de peindre davantage ni plus » parfaitement. Vous admirez cette belle tour qui » retentit d'un airain ſacré, elle s'eſt auſſi élevée » vers les cieux d'après mon modèle : enfin je ſuis » *Giotto*, qu'étoit-il beſoin de vous en dire davan- » tage ? Ce nom ſeul tiendra toujours lieu d'un » long éloge. Il mourut en 1336, ſes concitoyens » posèrent ce monument en 1490 ». L'hiſtoire de ce peintre nous apprend que la république de Florence, pour marque de l'eſtime qu'elle faiſoit

de lui, rendit un décret long-temps après sa mort, par lequel elle ordonna que sa représentation en marbre seroit placée sur son tombeau, ce qui fut exécuté par les ordres de Laurent de Médicis.

L'église de Florence fut érigée en archevêché par le pape Martin V, en 1420, en reconnoissance des bienfaits qu'il avoit reçus de la république; ce pape venoit de mettre fin au grand schisme d'occident qui avoit duré plus de 40 ans; il s'étoit retiré à Florence, en 1418, après avoir terminé le concile de Constance, & en attendant qu'il pût aller à Rome s'établir en toute sureté. Ce fut alors que les Florentins lui donnèrent tant de marques de respect & de fidélité, qu'il voulut leur témoigner sa reconnoissance par une prérogative de leur siége ; il soumit à l'archevêché de Florence les évêchés de Volterra, de Pistoia & de Fiesole.

C'est dans cette église que l'on célébra en 1439 le concile œcuménique où se rendirent Eugène IV, l'empereur Paléologue, le patriarche de Constantinople, & où se fit la réunion de l'église grecque avec l'église latine, comme on le voit dans une inscription qui est auprès de la sacristie; cette union ne subsiste plus, mais elle contribua beaucoup alors à la paix de l'église, & ce concile de Florence fut très-célèbre. Nous en avons une histoire composée par Sguropulus, imprimée en grec & en latin à la Haye, en 1660, *in-folio.* Nous parlerons plus bas du décret de ce concile que l'on conserve au palais vieux avec vénération.

C'est dans la même église que l'empereur Fréderic III, accompagné du roi d'Hongrie & du duc d'Autriche, fit la création d'un grand nombre de chevaliers de l'Eperon d'or. Charles VIII y rétablit l'union parmi les Florentins ; plusieurs papes y ont officié pontificalement, & il y a peu d'églises plus distinguées que celle-là dans toute l'Italie. Elle est desservie par 42 Chanoines, 60

Chapelains, 100 eccléſiaſtiques appelés Eugéniens; à tout cela ſe joignent encore dans les grandes ſolemnités plus de 60 eccléſiaſtiques du Séminaire.

Après avoir vu la cathédrale, on voit le *Campanile* qui en eſt tout proche, c'eſt une tour de 252 pieds de hauteur, ſur 43 pieds en quarré, toute incruſtée de marbre noir, rouge & blanc, qui fut bâtie ſur les deſſins de Giotto, comme ſon épitaphe l'annonce, & qui eſt véritablement une très-belle pièce; le deſſin eſt en compartiment, ce qui rend le coup-d'œil fort gai. On prétend que l'empereur Charles-Quint en étoit ſi enchanté, qu'il diſoit que c'étoit la proſtituer que de la laiſſer aux yeux du public & qu'elle méritoit d'être dans un étui. Les deux ſtatues qui ſont du côté de la place, & celles qui ſont ſur la porte, ſont du Donatello. On monte au haut de cette tour par un eſcalier de 406 marches, pour jouir parfaitement de la vue de Florence & de ſes environs. On découvre alors tout le cours de l'Arno, les collines charmantes & les belles maiſons dont ce fleuve eſt bordé, & l'on apperçoit ſur la hauteur les reſtes de l'ancienne ville de *Fieſole*, que les Florentins détruiſirent l'an 1010, & dont ils employèrent les débris à des bâtimens de Florence; la ville de Fieſole, beaucoup plus ancienne que Florence, avoit été ſa métropole, on croit qu'elle étoit le ſiége des augures Toſcans: il n'en reſte que des maſures.

LE BAPTISTÈRE eſt une ancienne égliſe, qu'on dit avoir été autrefois un temple de Mars, elle eſt dédiée à S. Jean; ſa forme octogone étoit autrefois celle des égliſes deſtinées à la cérémonie du baptême; ce bâtiment a 85 pieds d'un côté à l'autre; il eſt iſolé, tout incruſté de marbres polis, avec trois portes de bronze. Ces portes ſont ſi belles que Michel-Ange diſoit qu'elles devroient ſervir de portes au paradis; celles qui ſont du

côté de la cathédrale & de l'*opéra*, c'est-à-dire, de la fabrique, furent faites sous la direction de Laurent *Ghiberti*; la troisième est plus ancienne, & elle est d'*Andrea Pisano*; on y lit ces parole: *Andreas Ugolini de Pisis me fecit anno* 1330. Les bas-reliefs représentent des histoires de l'ancien & du nouveau Testament, & sont de la plus grande beauté. On estime beaucoup les statues de bronze qui sont sur la porte du côté de la fabrique, elles représentent S. Jean-Baptiste qui dispute avec un Pharisien & un Docteur de la loi; elles sont de François *Rustici*. L'intérieur de cette église est orné de seize grosses colonnes d'un beau granite. La statue de S. Jean, porté au ciel par des anges, a été faite dans ce siècle par Jérôme Ticciati. La voûte est garnie de mosaïque d'André Tafi qui fut disciple de Cimabué. Il y a des bas-reliefs du Donatello sur le tombeau de Baltazar *Cossa*, qui avoit été élu pape sous le nom de Jean XXIII, & qui mourut à Florence en 1419, après avoir abdiqué la Tiare. On apperçoit sur le pavé une grande rosette, où il y a des chiffres & des signes du zodiaque. M. Ximenez en parle dans son livre sur le gnomon de Florence.

La statue de Ste. Magdelaine pénitente, qui se voit sur un bel autel moderne, est encore du Donatello; mais elle n'est pas très-belle.

Cette église est la seule où l'on baptise. Les cérémonies des baptêmes que l'on fait dans cette église sont des espèces de fêtes à Florence; on y rassemble (surtout quand c'est un premier enfant) la plus nombreuse compagnie; l'usage est que le parrain tienne seul l'enfant; il n'y a d'exception que lorsque la cour est invitée ou qu'une princesse est marraine.

On voit au-devant de la porte principale du baptistère deux colonnes de porphyre dont la république de Pise fit présent autrefois à celle de

Florence, avec des chaînes prises sur le port même de Pise, en 1406, comme nous l'avons dit. Devant la porte qui est du côté de la fabrique, il y a une colonne qui fut élevée l'an 408 à l'occasion d'un miracle qui arriva, selon quelques historiens, dans le temps qu'on portoit le corps de S. Zanobi, évêque de Florence. Il y a plusieurs colonnes ou statues ainsi érigées dans la ville de Florence.

Le Centaure qui est près de Ste. Marie-Majeure, peu éloigné de la place de la cathédrale, est une statue fameuse de Jean de Bologne, pleine de force & d'expression; on y voit Hercule qui terrasse le Centaure Nessus, & lui casse la tête d'un coup de massue sur son genou, le tout d'un seul bloc de marbre blanc : ce groupe est élevé sur un grand piédestal, il y manque seulement une place, car ce bel ouvrage est dans l'intersection de deux rues qui n'ont que peu de largeur. La hardiesse, dit M. Cochin, en est singulière; car ce groupe ne porte que sur les jambes d'Hercule qui sont de côté, & sur les jambes pliées du Centaure; les mouvemens en sont justes & savamment contrastés, & tout y est rendu avec autant de force que de vérité.

Dans un autre carrefour de la ville, près de la rue Bardi, on voit encore un beau groupe placé sur une petite fontaine; le peuple l'appelle *Alexandre le Grand;* il est très-beau, au jugement de M. Cochin, quoique d'autres y trouvent plus d'imperfections que de beautés; on croit qu'il représente Ajax, fils de Télamon, percé du coup mortel qu'il s'étoit donné lui-même, désespéré de ce qu'Ulysse avoit obtenu les armes d'Achille à son préjudice; il est porté par un soldat. D'autres croient que c'est le corps de Patrocle, enlevé aux Troyens par Ajax. Cependant la tête de la figure vêtue & casquée, a plutôt l'air d'un soldat que d'un héros. Il y a des personnes qui disent que

c'eſt une antique grecque; M. Cochin dit qu'il paroît être de *Jean de Bologne.*

On compte à Florence 160 ſtatues dans les places, dans les rues & dans les façades des palais; mais il n'y a aucune place dans le monde ornée de ſtatues auſſi précieuſes que la place du palais vieux, *Palazzo Vecchio*, 250 toiſes au midi de la cathédrale; elle eſt appelée *Piazza del Granduca*, à cauſe de la ſtatue équeſtre de Côme I, qui fut le premier grand-duc de Florence; comme nous l'avons dit. Cette place (1) eſt aſſez ſpacieuſe; elle eſt en face du vieux palais; d'un autre côté, elle a pour perſpective l'entrée de la rue de la grande galerie, appelée communément *gli Uffizzi*, & *la Loggia*, ou le portique dont nous parlerons bientôt; le ſurplus eſt environné de maiſons bourgeoiſes, fort communes; on y remarque ſeulement la façade du palais des Ugoccioni, qu'on croit être de Michel-Ange, d'autres la donnent à Palladio.

Cette place eſt ſurtout décorée par une belle fontaine; ce fut Côme I qui la fit faire : elle auroit été beaucoup mieux au milieu de la place que proche de l'encoignure du vieux palais. Cette fontaine eſt compoſée d'un grand baſſin de marbre, un peu élevé; il eſt de forme octogone, & quatre de ſes pans ſont plus petits que les autres. Au milieu de ce baſſin, il y a un Neptune de marbre, figure coloſſale, haute de dix-huit pieds; ce Neptune eſt debout dans une conque tirée par quatre chevaux marins, il a entre ſes jambes trois Tritons qui l'accompagnent; toute cette partie eſt d'*Ammanati.* Les bords du baſſin ſont environnés de douze figures de bronze qui repréſentent des Nymphes & des Tritons, par Jean de Bologne. Elles ſont en général bien compoſées; les contours en

(1) Voyez-en l'eſtampe au livre intitulé : *Vedute di Firenze*, p. 25.

ſont coulans, cependant un peu maniérés; elles paroiſſent trop petites pour le lieu qu'elles occupent.

A côté de cette fontaine eſt la figure équeſtre de bronze par Jean de Bologne, érigée en 1594, à l'honneur de Côme I grand-duc. La figure du duc eſt bien compoſée, ſon cheval eſt dans un bon mouvement; mais il a la tête trop petite, & tout cet ouvrage eſt un peu froid.

Les trois bas-reliefs du piédeſtal ſont médiocres. Le premier repréſente le grand-duc, qui après avoir été élu par le ſénat de Florence, en reçoit l'autorité ſouveraine. Dans le ſecond, on voit ſon couronnement; & dans le troiſième, ſon entrée à Sienne, après la conquête de cette ville: ſur la quatrième face, on lit cette inſcription:

Cosmo medici, Magno Etruriæ Duci primo,
Pio, Felici, Invicto, Juſto, Clementi,
Sacræ Militiæ, Paciſque in Etruriâ Authori,
Patri, & Principi optimo
Ferdinandus F. Mag. Dux III. erexit.
An. M. D. LXXXIIII.

« Ferdinand, troiſième grand-duc de Toſcane, » à Côme I, pieux, heureux, invincible, juſte, » clément, inſtituteur d'un ordre militaire, & » auteur de la paix en Toſcane, comme à un » bon père & à un bon prince. An. 1584 ».

La tour ou le clocher du palais, eſt un édifice ſingulier par ſa hauteur, qui eſt de 269 pieds, & par la manière dont il eſt bâti ſur quatre colonnes. On y voit une horloge de nuit, ou un cadran, dont l'heure actuelle eſt toujours éclairée, tandis que les autres ſont dans l'obſcurité. Entre les heures il y a de gros points pour déſigner les quarts; on peut ainſi voir, ſoit de la place, ſoit des rues voiſines, quelle heure il eſt pendant la nuit.

PALAZZO VECCHIO, le palais vieux, fut bâti ſur les deſſins d'Arnolfe, architecte célèbre qui donna

aussi ceux de la cathédrale, comme nous l'avons dit. En entrant dans la cour, on voit une fontaine de porphire avec un enfant qui joue; celui-ci est de bronze, de la façon d'André Verocchio. Une statue d'Hercule qui tue Cacus, par Vincent Rossi, de Fiezolo, qui passe pour être aussi belle que celle de Bandinelli son maître, qui est sur la place.

Ce qui mérite le plus d'attention dans l'intérieur de ce palais, c'est une salle immense, servant à donner des fêtes publiques. Elle a 162 pieds de long & 74 de large. George Vasari y a peint les actions les plus signalées de la ville de Florence, & celles de la maison de Médicis.

Dans les coins sont quatre grands tableaux; le premier représente Côme de Médicis, élu duc de Florence à l'âge de dix-huit ans, par tous les sénateurs, qui le reconnoissent pour leur prince & pour leur souverain, après la mort d'Alexandre qui étoit son parent d'une autre ligne, & qui avoit été fait duc en 1531; ce tableau est de Cigoli.

Dans le second, qui est de Ligozzi, Côme reçoit la couronne & le manteau ducal des mains de Pie V.

Le troisième, qui est de Passignani, contient la cérémonie qui se fit lorsque Côme I prit l'habit de l'ordre de S. Etienne, pape & martyr, dont il fut fondateur & le premier grand-maître.

Enfin, dans le quatrième, qui fut fait par Ligozzi, on voit les douze Florentins, envoyés dans le même temps en ambassade par différens souverains au pape Boniface VIII, vers l'an 1300, & que l'on cite souvent, pour montrer combien il y a eu de grands politiques dans cette ville.

Le plafond de cette salle a été peint sur bois par George Vasari. Il y a trente-neuf sujets qui contiennent les événemens les plus célèbres de la république : tels que la prise de Sienne, la bataille de Marcinno, le siége de Pise & autres entreprises

des Florentins. Les murailles sont aussi couvertes de peintures à fresque de Vasari.

C'est en travaillant dans cette pièce qu'on dit que Vasari vit le grand-duc Côme avec sa propre fille. Ce peintre eut assez de présence d'esprit pour contrefaire l'homme endormi, & évita par-là les risques qu'il auroit courus si le grand-duc eût cru avoir été apperçu.

Chaque année le jour de S. Jean, qui est patron de la ville, une troupe de paysans & de paysannes venoient danser dans cette salle en présence du grand-duc, & il donnoit lui-même le prix de la danse à celui ou à celle qu'il croyoit l'avoir mérité. Il y recevoit aussi les hommages de ses vassaux qui étoient obligés de se présenter devant lui avec leurs armes & leurs bannières. Cette cérémonie a été rétablie, & réunie à celle dont nous parlerons à la fin de ce chapitre.

Au fond de cette salle, il y a une estrade ornée de trois statues de marbre plus grandes que nature : celle du pape Léon X est dans la niche du milieu ; à main droite celle de Jean l'Invincible, père du grand-duc Côme I, & à main gauche celle d'Alexandre de Médicis, premier duc de Florence en 1531 ; on y voit encore une autre statue de Côme I, & une de Clément VII, qui est vis-à-vis ; elles sont toutes de Baccio Bandinelli ; les ensemble en paroissent corrects, mais elles ont un air lourd.

Le même Baccio Bandinelli a fait les deux figures d'Adam & Eve, qui sont à l'autre bout de la salle opposée à l'estrade. Ces deux figures, très-médiocres en elles-mêmes, étoient anciennement posées derrière le chœur de la cathédrale, à la place d'un groupe imparfait de Michel-Ange, qui représente, comme nous l'avons dit, Notre Dame de Pitié. Une des plus belles figures de cette salle est la statue de LA VICTOIRE, ayant un captif sous les pieds ; elle est de la main de

Michel-Ange; il l'avoit deftinée pour le maufolée de Jules II, ce pape célèbre par fes exploits militaires; mais il n'eut pas le temps de la finir, elle eft reftée à Florence, auffi-bien que celles qui font dans le jardin Boboli : les héritiers de Michel-Ange en firent préfent aux grands-ducs, & telle qu'elle eft, c'eft un morceau de la première force. On peut dire la même chofe des deux figures ébauchées par Michel-Ange, qui font à Paris chez M. le maréchal de Richelieu, elles avoient été données par un des Strozzi de Florence au connétable de Montmorenci; fon fils ayant eu la tête tranchée, le cardinal de Richelieu les fit tirer d'Ecouen; c'étoit également pour le maufolée de Jules II qu'elles avoient été commencées.

Dans les côtés de la falle on a diftribué fix groupes, fculptés par Vincenzio Roffi, où il y a de belles attitudes & de grandes fineffes de deffin.

1. Hercule tuant le Centaure; il eft bien compofé, & la tête du Centaure eft belle.

2. Hercule tuant Cacus à coups de maffue; l'expreffion en eft terrible.

3. Hercule qui étouffe Antée.

4. Hercule qui défait la reine des Amazones.

5. Hercule emportant le fanglier d'Erimante.

6. Hercule qui tue Diomède pour le donner à manger à fes propres chevaux. Ce dernier groupe n'eft prefque qu'ébauché. Hercule, après avoir culbuté Diomède la tête en bas, le ferre d'une main contre fon eftomac, & de l'autre main lui prend une jambe pour l'écarteler. Il y a beaucoup d'expreffion dans les quatre derniers morceaux, mais ils font bien inférieurs aux deux premiers.

Il y a auffi d'autres falles au même étage, qui ont été peintes par Vafari. Dans l'étage fupérieur, on voit encore un David, du Donatello, & un S. Jean-Baptifte, par Benoît da *Majano*. Dans une falle d'audience, François Salviati a peint les bel-

les actions de Camille, ce célèbre républicain qui fut dictateur plusieurs fois, & qui prit la ville de Veies, 397 ans avant Jésus-Christ.

GUARDAROBBA, est une espèce de garde-meuble, qui est dans le bâtiment du vieux palais, à l'étage supérieur. On y remarque d'abord, sur les murs d'une grande chambre, deux fresques de Salviati, représentant le triomphe d'un empereur romain, & Camille qui chasse les Gaulois de Rome. Ces deux sujets sont bien composés. La couleur en est vigoureuse : ce qui surprend le plus, c'est qu'il y a beaucoup de finesse de dessin dans certaines parties, & de grandes incorrections dans d'autres, surtout dans les chevaux.

La *Conversation de Rubens* en un très-beau tableau; il s'y est représenté lui-même avec plusieurs autres personnes dissertant ensemble sur des livres. Ce morceau est aussi séduisant par l'expression que par la vérité du coloris.

L'une des chambres de ce garde-meuble pourroit être regardée comme un trésor par la quantité de richesses qui y sont rassemblées dans des armoires. Elles contiennent entr'autres 54 grands plats ou bassins d'argent, au milieu desquels il y a des bas-reliefs. Ce sont des tributs payés au grand-duc par les villes feudataires, & ils représentent les principales anecdotes de l'histoire des Médicis. Dans un autre armoire, on conserve l'équipage du cheval de Côme I, la housse en est de perles; la bride, la selle & les étriers sont garnis de turquoises.

Un bonnet de perles, donné à Côme I, grand-duc, par le pape Pie V; le sabre de ce prince dont le fourreau est couvert d'émeraudes d'un grand prix. Un poignard & d'autres armures très-riches, plusieurs petites figures antiques de bronze.

On y voit aussi un lit de Côme I, dont les colonnes sont incrustées de pierres précieuses; &

le fauteuil du grand-duc, brodé en or & enrichi de perles. On le descendoit le jour de la S. Jean dans une chambre de parade, pour le mettre sous un dais, & l'on attachoit au-dessus le portrait de l'empereur dans le temps qu'il étoit souverain de la Toscane; le président du conseil de Régence, se tenant debout à côté du fauteuil, toute la noblesse de Florence venoit pour rendre hommage au grand-duc, en défilant devant son portrait; nous parlerons plus bas de la cérémonie qui se fait actuellement pour cet hommage.

On garde dans une dernière armoire un devant d'autel d'or massif, enrichi de pierres précieuses, & qui a six pieds de long: le grand-duc Côme I y est représenté à genoux; la tête & les mains sont d'émail, & les draperies sont exécutées en émeraudes & autres pierres précieuses de différentes couleurs; on assure qu'il y a 84 livres pesant d'or, & 7 & un douzième de pierreries. La matière seule monte à deux millions, & le travail en est prodigieux. On lit au-dessus cette inscription tracée en rubis: *Cosmus II. Dei gratiâ Dux Etruriæ. Ex-voto.* Ce duc avoit fait vœu de faire ce présent à l'église des Jésuites de Goa, si son fils revenoit d'une grande maladie; son fils étant mort, le présent ne fut point envoyé.

Enfin, on est étonné des richesses de ce trésor, quoique le dernier empereur en ait fait transporter à Vienne beaucoup de choses précieuses.

On y conserve aussi dans une boîte d'or très-riche, le décret du concile de Florence, tenu sous le pape Eugène IV, pour la réunion de l'église grecque; ce sont des feuilles de parchemin séparées, mais conservées avec soin dans un faux livre; le décret est du 6 Juillet 1439; on y voit la signature de l'empereur Jean Paléologue, du pape Eugène IV, & des prélats grecs qui y assistèrent; on ne faisoit voir autrefois cette pièce qu'avec les

cérémonies les plus solemnelles, les prêtres, la croix, les cierges allumés. On prétend à Bologne avoir aussi l'original de la bulle. *Voyez Chap. VI.*

Enfin il y a une autre cassette où l'on conserve l'original du Digeste, connu depuis long-temps sous le nom de *Pandectæ Florentinæ*. C'est un manuscrit en deux volumes *in-fol.*, le caractère en est assez fort & très-lisible; on prétend qu'il est du temps même où ces lois furent rédigées par ordre de l'empereur Justinien. Il est en parchemin; on l'a fait relier en velours cramoisi, & l'on a mis pour le conserver un morceau de satin verd très-mince sur chaque feuillet. Ce livre est parvenu aux Florentins par les Pisans, qui l'ayant pris dans une expédition à Amalfi près Salerne, leur en firent présent, en reconnoissance de ce qu'ils avoient gardé leur ville, pendant le temps qu'avoit duré l'expédition. Il faut une permission du ministre pour voir un peu de près cet ouvrage précieux.

LA LOGGIA, qui est vis-à-vis du palais vieux, est une espèce de portique, exécuté sur les dessins d'André Orgagna. C'est là que se place le grand-duc le jour de S. Jean, pour voir passer les députés ou représentans de ses villes, en commençant par ceux de Livourne: ils sont tous à cheval, en uniforme avec des bannières. Suivent quatre grandes machines tirées par des chevaux; une cinquième qu'on nomme la machine de S. Jean, qui ressemble presque à une pagode chinoise, & dans laquelle il y a des hommes qui représentent S. Jean & d'autres saints; les chevaux destinés à la course du soir, toute la garnison qui passe en revue. Le grand-duc suivi de toute sa cour descend ensuite, & va au baptistère avec toute la procession.

Au milieu de la procession, le député de Sienne demande pardon au prince pour une ancienne révolte, & se retire de la fête en signe de regret;

on ajoute que pendant la lecture de l'acte d'hommage, où il répond toujours oui, il ajoute *per forza*, au nom de la république de Sienne.

La loge tient à l'une des extrémités de la grande galerie, dont nous allons parler ; il y a trois arcades sur la place du vieux château. Les soldats & les gens du peuple s'y retirent pour se mettre à l'abri de la grande chaleur.

On voit sous l'une des arcades de ce portique, du côté du vieux palais, une figure de Judith en bronze, ouvrage fort estimé du Donatello. Elle est représentée debout, ayant Holopherne à ses pieds, & prête à le tuer: on lit ces mots sur le piédestal, *publicæ salutis exemplum cives posuere* ; ils semblent avoir été mis par la république, dans un temps où elle vouloit donner des leçons à ceux qui cherchoient à s'emparer de l'autorité.

A l'égard des trois grandes arcades qui donnent sur la place, on monte à celle du milieu par un degré ; les deux autres sont décorées de statues.

Au milieu de la première, on a placé une grande figure de Persée en bronze, tenant d'une main son épée, & de l'autre, montrant la tête de Méduse qu'il a coupée ; c'est un beau morceau de *Benvenuto Cellini*, il est cependant un peu maniéré.

La plus remarquable de toutes ces figures est celle qui est au milieu de la troisième arcade, c'est l'enlèvement d'une Sabine, groupe célèbre & admirable de *Jean de Bologne*, où il a voulu réunir les trois âges: savoir, la tendre jeunesse dans la Sabine enlevée, le moyen âge dans le soldat son ravisseur, & l'âge décrépit dans le vieillard, étendu à ses pieds, qui étoit venu au secours de sa fille. Ce morceau est très-bien composé, il est plein d'expression, d'un grand caractère & d'une belle exécution.

On admire aussi la statue de David, qui triom-

phe de Goliath, elle est de Michel-Ange; l'on ne peut voir de plus belles proportions & des contours plus coulans. Enfin, il y a une belle statue d'Hercule, abattant le géant Cacus, par Bandinelli.

CHAPITRE XV.

De la galerie de Florence.

LA galerie de Médicis est la collection la plus célèbre, la plus riche & la plus nombreuse qu'il y ait au monde, de statues antiques, de bronzes, de médailles, de tableaux précieux; sans parler d'autres curiosités de la nature & de l'art. On ne devoit pas attendre moins de la maison de Médicis, qui a donné tant de protecteurs aux arts, & dont la magnificence & la richesse se sont épuisées pendant deux siècles à former cet immense trésor. On peut dire que cette galerie toute seule suffiroit pour faire entreprendre le voyage de Florence à un curieux, & pour le retenir long-temps, même après avoir vu les chefs-d'œuvres de Rome: car Florence a dans sa seule galerie de quoi le disputer à cette capitale du monde.

Le feu prit le 12 Août 1762 dans le bâtiment de la galerie; si elle eut été consumée, la perte auroit été irréparable; on perdit par cet incendie plusieurs portraits de personnages célèbres, & quelques-uns des Médicis. On étoit encore occupé, en 1775, à réparer le dommage.

Une bonne partie de ces curiosités fut rassemblée par les soins du cardinal Léopold de Médicis, fils de Côme II, & frère de Ferdinand II. Cet illustre amateur des arts naquit en 1617; &

& mourut en 1675. Depuis ce temps là, plusieurs grands-ducs ont continué d'augmenter la collection. Voyez M. Pilli; *Saggio istorico della real Galleria.*

La description de cette galerie fut commencée, il y plusieurs années, sous le titre de *Museo Fiorentino*; il y en a déjà 11 vol. *in-folio*, dont six pour le cabinet, un pour les peintures des voûtes, & quatre pour les peintres illustres; le dernier volume est de 1762, & l'on n'a pas continué. Les gravures n'en sont pas absolument belles, mais cela n'empêche pas que le recueil ne soit précieux.

Le bâtiment de cette galerie, qu'on appelle vulgairement *gli Uffizzi*, à cause des bureaux qui sont au rez-de-chaussée, a un aspect des plus séduisans; on y voit une grande cour, ou plutôt une rue qui a 475 pieds de longueur, & 58 de largeur, ornée à droite & à gauche de bâtimens uniformes & de portiques, par lesquels on va depuis le palais jusqu'à la rivière. On entre dans cette rue par la place du vieux palais; l'autre extrémité est terminée par un grand arc appuyé de deux entre-colonnemens. Cet arc en faisant la liaison des deux aîles ou corps de bâtiment qui bordent la rue, en termine la longueur. Il donne sur l'Arno, & il faut monter quelques degrés pour y arriver.

La hauteur des deux aîles de cet édifice est composée d'abord d'un rez-de-chaussée, décoré d'un ordre dorique en colonnes, portant des plates-bandes, sur lesquelles est la retombée des voûtes qui couvrent les galeries ou portiques, semblables à ceux du Luxembourg à Paris, & où chacun peut se promener. La hauteur qu'occupent ces voûtes est ornée extérieurement par une mézanique, c'est-à-dire, un entre-sol, ou pour mieux dire, un attique posé au-dessus de l'entablement

de l'ordre en colonnes. C'eſt dans cet attique que ſe trouvent les croiſées qui éclairent les voûtes des galeries.

Il y a enſuite au-deſſus de l'attique un grand étage, éclairé par des croiſées décorées d'appuis en baluſtrades & de frontons; on a placé dans cet étage les artiſtes qui travaillent pour le grand-duc, ainſi que dans les galeries du Louvre à Paris.

Enfin, au-deſſus de ce premier étage s'élève la fameuſe galerie, contenant les curioſités que nous avons à décrire. Ce ſecond étage eſt décoré dans le même goût que le rez-de-chauſſée; c'eſt-à-dire, que les entre-colonnemens de trois en trois ont un maſſif; mais il ne renferme point de niches comme le rez-de chauſſée. Les entre-colonnemens dans cet étage ſupérieur ſont terminés en plates-bandes, & fermés par de grands vitraux.

Dans la partie du fond de la rue, donnant ſur l'Arno, la décoration des étages inférieurs change: car dans ce qui fait le premier étage, c'eſt-à-dire, le plain-pied du logement des artiſtes, au lieu de croiſées quarrées, ornées de frontons, ce ſont trois grandes arcades. Sur le vuide de celle du milieu ſe deſſine une ſtatue pédeſtre de Côme I grand-duc, laquelle forme un très-bon effet en s'iſolant ſur le ciel. Cette ſtatue, avec deux figures couchées dont elle eſt accompagnée, ſert de couronnement à la grande arcade du rez de-chauſſée, faiſant, ainſi que nous l'avons déjà dit, le débouché de cette rue ſur l'Arno. On attribue la ſtatue du grand-duc à Jean de Bologne, & les figures couchées qui ſont à ſes côtés, à Vincent Danti. Pour l'étage ſupérieur, il n'y a rien de changé quant à la décoration; il faut ſeulement obſerver que cet étage, en établiſſant la communication des deux aîles de la galerie, en fait lui-même une partie.

Les deſſins de cet édifice, à l'exception de celui de la galerie ſupérieure, renfermant les curioſités, ont été donnés par George Vaſari; ce vaſte bâtiment eſt en général de bon goût, mais il n'eſt pas pour cela à l'abri de toute critique: on trouve, par exemple, les entre-colonnemens un peu larges; l'entablement de l'ordre trop fort, quoique bien profilé; l'attique trop haut; il auroit mieux valu faire deſcendre les colonnes plus bas, parce que les ſocles qu'on y a mis les rendent trop petites.

Enfin, quoique cet attique ſoit très-bien ajuſté & que ſa corniche ſoit belle, elle eſt néanmoins un peu forte, & ne laiſſe pas aſſez dominer celle de l'ordre. On voudroit auſſi que les galeries du rez-de-chauſſée euſſent été plus larges, auſſi-bien que la rue, pour rendre cet endroit plus commode, tant dans le carnaval que dans les fêtes qu'on y donne lors des grands événemens. En effet, dans le carnaval, on ferme le côté de la rue qui rend ſur la place du vieux palais, pour en interdire l'entrée aux carroſſes; enſuite on établit un café ſous l'arcade qui donne ſur l'Arno, à l'autre extrémité de la rue. Alors cette rue & les portiques ſont remplis d'une ſi grande affluence de maſques, qu'à peine peut-on s'y retourner; cela reſſemble un peu à la place S. Marc de Veniſe.

La collection de curioſités qui compoſent la galerie de Florence, eſt placée dans trois grands corridors, & vingt ſalles auxquelles on donne le nom de *Cabinetti*. En 1780, l'on chargea M. Piombanti, ſecrétaire des bâtimens, de mettre un nouvel ordre dans la totalité de cette collection, & de dreſſer un plan général qui comprît toutes les augmentations qu'on y avoit faites & que l'on y pouvoit faire; on a formé de nouveaux cabinets; on a changé la diſtribution, ajouté des ornemens,

en marbres, ſtucs, dorure & ſculpture ; on a ôté toutes les choſes qui ne méritoient pas d'entrer dans cette belle collection, & l'on en a placé un beaucoup plus grand nombre, dont on ne jouiſſoit point parce qu'elles n'étoient pas en vue. Les perſonnes employées dans cette reſtauration, ont été pour l'architecture M. Roſſi, pour la ſculpture MM. Spinazzi, Carradori & Belli ; pour la peinture, M. Traballeſi, actuellement directeur de l'académie des arts à Milan, & MM. del Moro, Terreni, Gherardini & Lucci. Je ſollicitai dès-lors une notice de ce nouvel arrangement pour la nouvelle édition de mon voyage ; M. Lanzi a ſatisfait à ma curioſité & à ma demande dans le quarante-ſeptième volume du Journal de Piſe, qui a paru au mois de Septembre 1782, & dont je ferai uſage, en attendant une deſcription plus détaillée que promet M. l'abbé Zacchiroli.

Le grand-duc a ordonné que la galerie feroit publique, & défendu de mettre les curieux à contribution, enſorte que l'on ſera diſpenſé déſormais de payer les garçons de ſalle qui font voir les cabinets.

On a conſtruit un nouvel eſcalier à l'extrémité de la galerie, là où Vaſari l'avoit commencé ; il conduit au *ricetto* (ou anti-chambre.) On y voit d'abord les buſtes des princes qui ont fondé ou enrichi la galerie, avec une petite explication au-deſſus de chaque buſte ; cela forme déjà un abrégé de l'hiſtoire de cet établiſſement ; on la trouve plus au long dans l'ouvrage de M. Pelli, l'un des directeurs, qui vient de faire un catalogue complet de tous les objets que renferme la galerie.

Dans le même veſtibule on voit des morceaux de ſculpture antique : deux gros chiens-loups aſſis, plus grands que nature ; ils ſont très-beaux, & d'une grande manière, fort reſſemblans à ceux

du *Museum Clementinum* à Rome, & à celui qui a passé de Rome en Angleterre, & dont il est parlé dans Winkelmann.

Une tête de Cibèle & une de Jupiter.

Quatre statues plus grandes que nature. Une Junon qui est de nouvelle acquisition. Un roi barbare que l'on a pris pour Midas. Un Apollon qui regarde le ciel; enfin un Romain avec la toge.

Plusieurs sarcophages: sur l'un se voit une Bachanale; sur l'autre les neuf Muses; sur un troisième, l'histoire d'Hippolyte; d'un côté on le voit faisant un sacrifice à Diane, suivant l'usage des chasseurs; de l'autre il refuse les insinuations de la nourrice, & s'éloigne du palais, laissant Phèdre éplorée au milieu de ses suivantes. Enfin, on le voit attaquant le sanglier dont Sénèque parle expressément dans son Hippolyte. On voit à côté de lui la vertu, représentée en habit de guerrier, comme dans plusieurs médailles. Les uns avoient expliqué ce monument par Vénus & Adonis, les autres par Méléagre & Cléopatre; mais il paroît que c'est ici la véritable explication; elle doit servir aussi pour un bas-relief de Pise, & pour celui de la Villa Panfili à Rome, qui n'avoient pas été bien compris.

Sur un autre sarcophage, on voit une course remarquable, en ce qu'on y lit les noms de quatre factions ou partis différens, & le nom des chars qui entroient en lice, du moins suivant la conjecture des savans.

Deux colonnes quadrangulaires chargées de différens trophées militaires, qui paroissent indiquer un grand nombre de conquêtes différentes, & dont on se propose de donner une explication détaillée. On est occupé à restaurer un grand nombre de bas-reliefs antiques, dont la collection doit être placée dans ce même vestibule.

Le corridor, que l'on appelle proprement en

françois la galerie, est composé de deux grandes aîles qui ont 430 pieds chacune, & d'une partie intermédiaire de 97 pieds qui les réunit au sud-ouest. Cette vaste étendue est remplie de tableaux & de statues; les voûtes même sont chargées de peintures, où l'on y remarque différentes époques & différens genres de l'Ecole Florentine. Celles de la partie orientale sont de 1581, & contiennent des sujets de la fable; on les attribue à Poccetti. Mais outre sa manière, les connoisseurs croient y reconnoître la touche de plusieurs maîtres.

Dans la jonction des deux aîles, on trouve des peintures faites vers 1658; les sujets sont le triomphe de Florence & des autres villes de la Toscane, & les portraits des hommes célèbres qu'elles ont produits dans tous les genres. L'incendie de 1762 ayant détruit douze compartimens de ces voûtes, le prince les a fait repeindre. Il a fait faire aussi les niches, les ornemens des murailles & les fenêtres.

Le recueil de plus de 500 portraits des hommes illustres, qui forme une des principales curiosités de cette fameuse galerie, fut commencé par Paul Jove, évêque de Nocéra, qui à la renaissance des lettres entreprit, à l'exemple de Varron, de rassembler les portraits de tous les hommes célèbres, dans une maison de campagne qu'il avoit auprès de Côme. Il mettoit au-dessous de chaque portrait un éloge latin, il en a fait un recueil en deux volumes.

Le grand-duc Côme I envoya un peintre pour en faire des copies, & depuis ce temps-là on en a ajouté plus de 400 autres, faits ou d'après nature ou d'après les originaux, pour completter la collection de portraits des hommes célèbres dans tous les genres & dans tous les pays; aussi l'on y a souvent recours, en faisant copier quelques-uns de ces portraits.

On y trouve d'abord quelques anciens, comme Alexandre, Annibal, &c. On voit ensuite des papes, des cardinaux qui sont distingués, des théologiens, des jurisconsultes, des historiens, &c.

Du côté opposé sont des portraits d'empereurs, de rois, ceux de quelques princes souverains, & des ministres les plus célèbres; ensuite quelques-uns de ceux qui ont possédé des villes d'Italie; enfin des généraux d'armée.

Le grand-duc ayant fait venir à Florence la plupart des tableaux qui étoient dans ses diverses maisons de campagne, on en a garni les murs des corridors; cette collection, *quadreria*, a été rangée par M. Pelli directeur, & par M. Magni, chef des dessinateurs de la galerie. Elle contient des morceaux de différentes écoles; & quoique les tableaux les plus précieux du grand-duc soient renfermés dans les cabinets, & au palais Pitti, l'on trouve dans cette galerie des tableaux de prix que nous allons indiquer, & l'on permet aux élèves d'y aller travailler.

DANS LA PARTIE ORIENTALE, & près de la grande fenêtre, une Annonciation & un Crucifix de Ciro Ferri.

Une sainte Famille dans un tableau oblong d'Empoli, d'après le Sarto.

Deux tableaux du Bassan, le Déluge & Moyse.

Le repas de Baltazar, par Martinelli; une sainte Famille de Vasari, & une Charité de Salviati.

Persée qui délivre Andromède, par Pier di Cosimo.

L'Apollon soleil, de l'école de Rubens; une Vierge environnée de plusieurs saints, par Cagliari.

Un S. Pierre, de l'Espagnolet; une sainte Famille, un Joseph & une Susane, par Biliberti.

Le couronnement de la Vierge de Portelli; la Trinité & d'autres saints, par Thomas de S. Friano.

Plusieurs autres tableaux plus petits : la Madelaine par Allori ; l'Annonciation du vieux Bronzin ; S. François en prière, par Figoli ; une Vierge du Pinturicchio ; une Crêche de Rosselli ; deux grandes Batailles de Borgognone ; Pilate qui se lave les mains, par Jordan, & une Descente de croix, du même.

Une autre Descente de croix d'une ancienne manière, attribuée à Albert Durer.

Hercule, d'André del Sarto.

Une Campagne, du Bassan.

Moyse sur le Nil, par Benoît Luti.

Un Ivrogne, du Bassan.

Un Salomon, du Vicentin.

Assuérus du Passignano, avec deux petits tableaux ; l'un de Gabbiani, qui représente une sainte Famille ; l'autre est un temple d'Hercule, qui paroît de Franciabigi.

Les derniers tableaux de ce côté sont Renaud, par Vanini ; une Transfiguration qui paroît de Jordan ; S. Ive & plusieurs saints, par Empoli ; les Sabines de Castelli ; la Samaritaine attribuée à Biliberti ; l'enlèvement d'Hélène, par Vanni ; Vénus & Cupidon, par Sangiovanni, &c.

DANS LE CORRIDOR DU MILIEU, une Epiphanie & Ghirlandaio ; le martyre de S. Pierre & de S. Paul, par Luc de Hollande, en deux tableaux, &c.

DANS L'AILE OCCIDENTALE, une Vierge en clair-obscur, par André del Sarto.

Adam & Eve, del Florio.

S. Pierre qui sort de prison, que l'on croit être du Guerchin.

Des Animaux de Castiglioni, genre que ce peintre traitoit assez souvent, & qui se voit encore sur deux autres tableaux peu éloignés de-là.

Didon sur le bûcher, par Testa.

La résurrection du Lazare, de Paul Véronese ;

quoique la couleur de ce tableau ait souffert, il ne laisse pas d'être un des plus beaux de cette collection.

Le sacrifice d'Abraham, par Livio Mehus.

Deux Bassans, qui représentent l'entrée des animaux dans l'arche, petits tableaux, ainsi qu'une sainte Famille de Vanni; des portraits de Côme & de Laurent de Médicis, par Vasari.

Une grande Epiphanie, qui est un des meilleurs tableaux de Lippi le jeune.

Un Religieux, par Lavinia Fontana.

Deux Chasses, par Cassana.

Un Souper de campagne, par Gérardow.

S. Luc, du Volterrano.

Une Noce, par Sangiovanni.

L'enlèvement de Ganymède, par Gabbiani.

Une copie de l'Epiphanie, de Rubens, & une du fameux tableau de la nuit, du Corrège, par Giusto.

Une Bataille, ébauche du Titien.

La création d'Eve, & trois autres tableaux de l'histoire d'Adam & Eve, par Cagliari.

Le Calvaire, de Breughel.

Un Crucifix, par Santi di Tito.

Un S. François, du vieux Palme.

S. Antoine abbé, par Salvator Rosa.

Une Vierge avec un ange qui adorent l'enfant Jésus, ce tableau paroît être de Baldovinetti.

Une Adoration des pasteurs, par Santi di Tito; un Moyse, par Pierre Dandini, &c.

La suite des empereurs de Rome & de leurs familles, en bustes antiques de marbre, est des plus complètes dans cette galerie: il est vrai qu'on en avoit nommé plusieurs au hasard, & qu'il y avoit des vuides considérables pour le Bas-Empire, mais on y a fait une revue, & l'on y a ajouté environ 40 bustes, ou achetés, ou tirés des différens palais du prince, ensorte qu'on y compte

environ 110 têtes, jusqu'à l'empereur Galien, & il n'y en a qu'un très-petit nombre, sur lesquelles il y ait du doute; mais M. Bottari convient qu'il y en a, même dans celles du Capitole. Plusieurs de ces bustes sont d'une sculpture médiocre; mais il y en a de fort beaux.

Dans la partie occidentale, on voit d'abord Jules-César, en marbre antique, à la place d'un bronze moderne qui y étoit.

Trois têtes d'Auguste à différens âges. On y a ajouté Livie & Julie, qui sont de belles têtes, ainsi qu'Agrippa & Tibère; elles prouvent que c'étoit alors le plus beau temps de la sculpture à Rome; les têtes de Caligula, de Claude & de Néron sont pleines de caractère, & très-conformes à l'idée qu'en donnent les historiens. On y a mis une nouvelle tête de Galba; celle d'Othon est la meilleure qu'on connoisse, suivant Winkelmann; le Vitellius & le Vespasien sont très-estimés. La tête qu'on croyoit de Bérénice a été mise parmi les incertaines; il y a une Domitia, que l'on avoit prise autrefois pour Plautine; mais celle-ci est un buste très-rare, qu'on a fait venir de Rome, où il étoit à la Villa Medicis.

La famille de Marc-Aurèle occupe tout le petit corridor du milieu.

Les bustes de Vérus & de Commode sont différens de ceux qui étoient autrefois dans la galerie. Pertinax est le même, ainsi que Didius. Sevère y est deux fois à deux âges différens. Héliogabale a été changé; la première tête étoit plus belle, mais elle étoit douteuse de même que Mesa. On a eu de Rome un très-beau buste d'Alexandre Sevère.

Le Constantin a été heureusement conservé dans l'incendie de 1762, & il a été remis à sa place. C'est une tête très-rare, & qui manque à la collection du Capitole, ainsi que plusieurs autres

qui ſont dans la collection de Florence. Celle-ci eſt un tréſor pour les antiquaires, & pour ceux qui aiment à ſuivre les progrès & la décadence de la ſculpture dans les différens âges.

Il y a dans les trois corridors beaucoup d'autres figures qui méritent d'être indiquées: & d'abord en entrant dans le corridor oriental, on trouve un cheval, qui ſe voyoit ci-devant à Rome avec le groupe de Niobé, mais qui n'y avoit point de rapport, & qui avoit été trouvé dans un endroit tout différent.

Deux femmes aſſiſes, dont l'une a une tête moderne; l'autre eſt antique, & paſſe pour Agrippine la jeune, l'une & l'autre ſavamment deſſinées & bien drapées.

Auguſte qui harangue; c'eſt une des meilleures que l'on ait de cet empereur.

Leda; Apollon avec ſa lyre; une Bacchante, un Eſculape, ſtatues d'un ſtyle antique, ſimple & très-naturel.

Une figure d'un jeune athlète d'un caractère fort, qui tient un vaſe: c'eſt un bel antique, de grande manière; la tête a quelque choſe de plus ſec; il eſt très-ſavant de deſſin & d'anatomie, mais les bras reſtaurés ne ſont pas beaux. (M. Cochin.)

Un Mercure en marbre, dont on a fait une copie en bronze pour le cabinet Farnèſe.

Un Bacchus, de Michel-Ange, d'une manière grande, mais peu vraie, & dont la tête a des ſéchereſſes.

Une figure de l'Automne; une Muſe; un Apollon aſſis; Hercule dans ſa jeuneſſe; Vénus de Cnide; un Mars en baſalte; une femme voilée, mais dont la tête & les mains ſont modernes.

Marſyas lié à un pin, qu'on a apporté de la Villa Medicis, belle figure; mais on voit trop qu'elle a été faite d'après une nature morte.

Une Flore, figure gracieuſe.

Un homme à longue barbe tenant un volume dans sa main gauche; un Bacchus en grande partie moderne; un groupe de Vénus & de Mars. Bacchus appuyé sur un jeune Faune, statue grecque bien pensée & d'une nature délicate; mais où il y a quelque sécheresse.

Dans la partie du corridor qui retourne du côté du midi: trois Muses & un Apollon en marbre; ensuite quatre statues de bronze; une Minerve qui n'est pas achevée; elle a été trouvée à Arezzo; Metellinus avec une grande inscription étrusque; une Chimère avec un nom étrusque; enfin un jeune homme qui paroît être un Bacchus.

Dans le corridor du côté du couchant, un Romain avec la toge; Marsyas, une Nymphe assise sur un cheval marin, pièce très-rare apportée de Rome. Une Vestale tenant d'une main une coupe, & étendant l'autre vers le feu sacré: elle est très-bien drapée, ses cheveux sont rangés sous son voile, ce qui sembleroit décider la dispute élevée parmi les antiquaires, si les Vestales laissoient croître leurs cheveux après avoir reçu la tonsure. Mais M. Lanzi croit que c'est une Plautine; un Narcisse; une Victoire traitée d'une manière svelte; un Philosophe; un Combattant qui a un genou en terre, & la cuisse percée d'un trait; un jeune homme qui est habillé dans le goût de Mercure, & qu'on avoit pris pour un Camille ou pour un prêtre.

Apollon assis, Igias, Diane, Jupiter, Bacchus, Junon; une Vesta, & une figure avec un manteau; un Amour qui se repose; un Esculape sagement composé; Vénus & Cupidon, statue qui paroît moderne; un Bacchus de Sansovin; une Léda.

Le Sanglier antique, de la plus grande vérité & du plus beau faire: cette figure n'est point fatiguée d'une prodigieuse quantité de coups de trépans, comme la copie que l'on en a en France.

Dans l'incendie de 1762, ce ſanglier antique, ainſi que la copie du Laocoon du Belvedere, par Baccio Bandinelli, ont été conſidérablement endommagés. Cette figure termine la ſuite du côté du couchant.

Après avoir fait le tour du corridor, on ſe trouve à la porte du premier cabinet du côté du nord & du couchant.

LE PREMIER CABINET contient le Muſeum Etruſque, & par conſéquent les antiquités propres à la Toſcane. Ce genre d'érudition s'eſt trouvé fort à la mode depuis une cinquantaine d'années; nous en parlerons à l'article de Cortone. On a recueilli dans ce cabinet beaucoup de morceaux qui étoient à Volterra, dans le cabinet Galluzzi, & à Monte Pulciano, dans le cabinet de Bucelli, où l'on avoit raſſemblé beaucoup de ſculptures étruſques & d'urnes chargées de caractères, enſorte que le cabinet Etruſque ſe trouve un des plus conſidérables qu'il y ait. On l'a placé dans un portique où il y a des niches, dans leſquelles ſont les tombeaux anciens, les urnes, les inſcriptions étruſques & latines, & celles qui ſont mêlées des deux langues, & auxquelles on doit le peu que l'on ſait du langage des anciens Etruſques; on y a ajouté des explications qui font connoître chaque objet & le lieu d'où il a été tiré. Pluſieurs de ces urnes trouvées à Chiuſi, ſont ſculptées, & repréſentent la mort d'Etéocle & de Polinice, celles que l'on a trouvées à Volterra ſont les plus belles, & on en voit ſurtout dans le cabinet de M. Guarnacci; il y a même des bas-reliefs en albâtre, qui tiennent en quelque ſorte de la beauté des ouvrages grecs: on en a auſſi raſſemblé dans le cabinet que nous décrivons; ils repréſentent pluſieurs ſujets de la guerre de Troie, publiés & expliqués par Gori & Paſſeri, qui ſe ſont diſtingués dans ce genre d'éru-

dition ; plusieurs n'ont point été publiés. On y remarque surtout les dessus des tombeaux dont étoient couverts les corps que l'on ne brûloit pas. Les épitaphes qui y sont, contiennent ordinairement les noms du père & de la mère, suivant l'usage des Etrusques. On peut consulter sur ces antiquités Gori, *Museum Etruscum Florentiæ*, 1737, trois vol. *in-folio*, & M. d'Hancarville, dans ses *Antiquités Etrusques, grecques & romaines, du cabinet de M. Hamilton*, publiées à Naples, en quatre vol. *in-folio*, avec des planches illuminées.

Winkelmann dans l'Histoire de l'Art, Tom. I. pag. 133, fait voir que les Etrusques ont cultivé les arts même avant les Grecs. Et lorsque Volsinium (Bolsène) fut prise, 265 ans avant Jésus-Christ, on transporta deux mille statues à Rome.

LE SECOND CABINET contient les bronzes modernes ; il est orné de stucs & de dorures. La patrie des Ghiberti, Donatelli, Verrocchi, Cellini, & la ville qu'habita Jean de Bologne, doit être bien fournie dans ce genre ; aussi le cabinet dont nous parlons est le plus beau que l'on connoisse. On y a rassemblé des morceaux de différentes écoles, les modèles de plusieurs statues modernes érigées à Florence & ailleurs ; enfin les copies des statues antiques les plus estimées, & qui se trouvent en Italie & ailleurs ; comme le petit Faune d'Espagne ; le Cincinnatus & la Diane de Versailles ; le Laocoon ; l'Apollon, & le Méléagre du Belvedere ; l'Hercule, la Flore & le taureau Farnèse ; les deux Satyres ; le gladiateur ; le jeune homme qui s'arrache une épine ; le Marc-Aurèle du Capitole ; les deux groupes de la place du palais Quirinal à Rome ; le Silène ; le Bacchus & l'Hermaphrodite de la maison Borghèse ; un petit amour de Donatello, que l'on a pris pour un Mercure ; un David du même, dont Vasari a fait l'éloge ; un bas-relief qui représente le crucifiement de Jé-

ſus-Chriſt ; l'hiſtoire du ſerpent d'airain, de Danti, dont il eſt parlé auſſi dans Vaſari.

S. François-Xavier, S. Joſeph, Ste. Thérèſe, du Soldani ; la copie de l'Iphigénie, connue ſous le nom de Médicis, & la bacchanale de Borghèſe, qui ſont ſur des urnes antiques.

Un grand nombre de candelabres, & autres meubles travaillés à l'imitation des antiques.

Le buſte de Côme de Médicis, qui fit beaucoup d'honneur à Cellini.

Le Mercure de Jean de Bologne, qui a été apporté de la Villa Medici ; ſtatue ſingulière qui eſt en équilibre ſur une tête de Zéphire, & qui paroît ne faire que l'effleurer ; on en voit beaucoup de copies en Angleterre.

LE TROISIÈME CABINET contient les bronzes antiques, il eſt orné de marbre, & renferme dans quatorze armoires la plus belle collection de ce genre après celle de Portici.

1. Saturne, Apis, Jupiter, Neptune, Pluton, Minerve, Diane, une tête remarquable de Saturne.

2. Vénus avec ſes divers attributs ; des nymphes, des amours, des génies ; un Hermaphrodite remarquable par la grandeur & par le travail ; Mars & d'autres guerriers ; une belle amazone. On peut y remarquer les diverſes armures des Etruſques, des Grecs, des Romains, & des groupes qui repréſentent différens traits de la fable.

3. Hercule & Bacchus, fils de Jupiter ; on en trouve de différentes grandeurs & de différens âges ; les travaux d'Hercule y ſont repréſentés par une multitude de petites ſtatues, qui prouvent que le culte de ce Dieu étoit très-répandu dans l'Etrurie ; on remarque ſpécialement un groupe de Bacchus, auquel un génie donne de l'ambroiſie, ſymbole de l'immortalité. On a réuni aux figures de Bacchus, Ariane, les faunes, les ſatyres, Silène, comme étant du cortège de Bacchus, & les autres divinités champêtres.

4. La Victoire, la Fortune, les divinités secondaires, des génies, des statues incertaines ; on y a joint les divinités égiptiennes ; on y remarque surtout un Sérapis, qui est un des plus beaux morceaux de ce genre.

5. Les divinités étrusques dont on sait peu de chose, & sur lesquelles il faut lire l'ouvrage de Gori ; c'est Janus, Pilumnus, Vulturnus, Vacuna, du moins suivant les conjectures de cet auteur. On y voit la grossièreté des premières ébauches dans l'art de fondre le bronze ; il n'y a point de cabinet où l'on voie des idoles étrusques aussi grandes, & autant avec des inscriptions antiques.

6. Les portraits des hommes illustres, philosophes ou empereurs ; ensuite les gladiateurs, les acteurs, &c. ; enfin tout ce qui n'est pas divinité. On y a joint des fragmens de statues, qui quelquefois sont du meilleur goût & d'une conservation plus parfaite que tout ce que l'on peut trouver en marbre antique.

7. Les animaux de toutes les espèces, qui servoient ou de vœux, ou de symboles, ou d'enseignes militaires ; un pégase, un hippogriphe, un taureau à face humaine.

8. Des autels, des trépieds & autres instrumens relatifs à la religion, dont plusieurs sont travaillés & chargés de figures.

9. Les candelabres, les lampes, dans lesquelles on trouve une variété incroyable de travail, de goût & d'invention, qui fait honneur aux artistes de l'antiquité.

10. Les meubles de femmes, chaînes, coliers, anneaux, brasselets, pendans d'oreilles, aiguilles de cheveux, miroirs de métal. On y a ajouté les meubles à l'usage des hommes, & des restes d'armures antiques ; des balances, des mesures, des tuyaux de fontaines, des instrumens pour les bains.

11. Les inscriptions sur le bronze.

12. Les

12. Les manuſcrits en cire & ſur écorce y ſont réunis ; il y en a pluſieurs qui ont donné lieu à des ouvrages ou à des diſſertations ſavantes.

13. Des uſtenſiles antiques, pots, marmites, aſſiettes, vaſes à parfums, vaſes de ſacrifice, patères étruſques, avec des inſcriptions & des figures.

14. Inſtrumens des arts, comme des ſerrures & & des clefs, & quelques objets d'antiquité chrétienne : comme des anneaux de pontifes, des lampes ſur leſquelles ſont gravés des ſujets de l'hiſtoire ſainte, ſurtout celle qui eſt en forme de navire, & dont S. Pierre tient le gouvernail avec une inſcription qui a beaucoup exercé les commentateurs.

La collection que nous venons d'indiquer, pourra donner matière à pluſieurs volumes ; elle a été prodigieuſement augmentée ſous le nouveau règne, comme on en peut juger par l'ouvrage que Bianchi donna en 1759 ; ce qu'il appeloit la chambre des idoles ne contenoit pas plus de 300 bronzes, parmi leſquels il y en avoit beaucoup de modernes.

LE QUATRIÈME CABINET eſt deſtiné aux peintures antiques des Grecs & des Romains, & aux peintures faites en Italie vers le temps de la renaiſſance des arts.

On y voit les premiers ouvrages de Cimabué ; enſuite ceux de Giotto, qui ajouta du deſſin & de la grâce ; Taddeo Gaddi ſe diſtingua par la couleur ; Paolo Uccello par la perſpective & la vérité des figures d'animaux ; Maſaccio par la ſymétrie & l'expreſſion. Quand on a lu dans Vaſari l'hiſtoire des progrès de l'art, on voit avec plaiſir dans ce cabinet les preuves & les pièces juſtificatives de cette hiſtoire. La collection dont nous parlons eſt d'autant plus rare & plus précieuſe actuellement, que la plupart de ces peintures anciennes ont péri par la vétuſté ou par la reſtauration. A

l'égard des peintures véritablement antiques, c'est à Rome & surtout à Naples qu'il faut les voir.

Dans ce quatrième cabinet, on remarque un calendrier divisé en deux tables, chacune desquelles contient les saints d'un semestre; l'ancienneté & le genre de la peinture rapprochent ce monument des célèbres tables caponiennes, qui sont à la bibliothéque du Vatican.

Les ornemens de cette salle, quant à la sculpture, consistent en plusieurs bustes qu'on y a rassemblés, & qui sont de Donatello, de Mino de Fiesole & autres anciens sculpteurs; on y remarque surtout un S. Jean-Baptiste du Donato, le meilleur de tous ceux qu'il a faits, à l'exception de celui qui est dans la maison Martelli.

LE CINQUIÈME CABINET est destiné au fameux groupe de Niobé, composé de seize statues grecques. On sait que suivant Ovide & Apollodore, Niobé reine de Thèbes vit percer ses quatorze enfans par les flèches d'Apollon & de Diane, par la jalousie de Latone. M. Fabroni a donné à ce sujet une savante dissertation. Ces statues étoient ci-devant à Rome dans la Villa Medicis, d'où le grand-duc les a fait transporter à Florence; on les a restaurées & placées dans une salle, ornée de stucs dorés & de peintures dans le genre antique des thermes de Titus à Rome.

La figure de Niobé mérite d'être remarquée par son action : la plus petite de ses filles se jette dans ses genoux comme dans son asyle; la mère étend sa draperie comme pour garantir sa fille; l'attitude est vraie, noble, excellente; la tête de la mère est d'un grand style & a beaucoup d'expression, mais les draperies sont d'une manière maigre. Les autres enfans sont aussi dans des attitudes qui expriment la crainte & l'effroi. La plupart de ces figures sont mauvaises, mais il y en a quelques-unes qui ont de belles intentions, &

des attitudes assez naturelles, & qu'on a modelées plusieurs fois.

Winkelmann en fait un éloge pompeux. Les filles de Niobé, dit-il, contre lesquelles Diane a dirigé ses flèches meurtrières, sont représentées dans cette anxiété indicible, dans cet engourdissement des sens, lorsque la présence inévitable de la mort ravit à l'ame jusqu'à la faculté de penser.... Niobé & ses filles seront toujours les modèles du vrai beau (Hist. de l'Art, T. II, p. 101). On doit les regarder comme des monumens incontestables du haut style (p. 241), c'est-à-dire, du siècle qui a précédé celui de Praxitèle.

M. Falconet (Tom. IV, p. 378) examine si ce groupe est celui dont parle Pline, & s'il peut être de Scopas ou de Praxitèle; il convient qu'on peut admirer la grandeur de la manière; mais il ne trouve point que les draperies soient des plus belles, malgré l'avis de Winkelmann (*Monumenti inediti*, Tom. I.); il critique le bras & la main dont la mère tient sa fille dans son giron, les jambes & tout le bas du vêtement de la mère.

Mais je rapporterai encore ce que m'écrit à ce sujet M. de Quincy, dont les talens & le goût méritent la plus grande confiance. On a toujours porté sur la famille de Niobé des jugemens très-différens, dit M. de Quincy; les uns, prévenus que Pline attribue cet ouvrage à Scopas ou à Praxitèle, & croyant avec raison qu'il n'a dû sortir que des chefs-d'œuvres de la main de ces deux artistes, sont plus frappés du grand style, de l'expression simple & savanté, & du caractère sublime de la plupart de ces figures, que des incorrections qui s'y trouvent; les autres, rebutés des défauts évidens de cet ouvrage, le condamnent très-légèrement à n'être mis qu'au rang des antiques médiocres: en l'examinant avec plus de soin, on en porte un autre jugement.

Si la Niobé étoit de Scopas ou de Praxitèle, cet ouvrage seroit infailliblement supérieur à tous les morceaux qui nous restent de l'antiquité; car excepté le Laocoon dont Pline parle avec éloge, & dont il nomme les artistes, nous n'avons aucun des ouvrages cités par les anciens auteurs; presque toutes les statues que nous admirons ont été faites à Rome sous les empereurs, où, en les supposant même faites en Grèce, nous ne voyons point qu'elles aient attiré l'attention de ceux qui ont fait la description des plus beaux ouvrages qui étoient à Rome; & beaucoup d'autres raisons prouvent que nous n'avons aucun morceau des fameux sculpteurs de l'antiquité. Si pourtant nous trouvons tant de beauté dans les ouvrages obscurs faits par des artistes inconnus, dans des temps où les arts étoient déchus, quelle perfection ne devrions-nous pas rencontrer dans les ouvrages de Scopas ou Praxitèle, auxquels, comme on n'en peut douter d'après Pline, cet ouvrage étoit attribué? Si avec des beautés frappantes & le style d'une fameuse école, on voit dans ces statues des défectuosités impardonnables & inconciliables, avec le mérite réel qui y domine, qu'en doit-on conclure, sinon que les statues que nous avons aujourd'hui ne sont que des copies, & que les originaux auront été emportés à Constantinople, ou auront été perdus & détruits avec une infinité de chef-d'œuvres dont parlent les auteurs, & que nous ne retrouvons plus; en vain diroit-on que Scopas ou Praxitèle peuvent avoir fait des fautes, au moins ils n'auroient point péché contre l'ensemble. Il faut encore observer qu'on retrouve une très-grande quantité de copies antiques des filles de Niobé, ce qui donne quelque poids à cette supposition. Au reste, ces figures sont pleines de restaurations, & l'on juge mal de l'effet qu'elles pouvoient produire, lorsqu'elles se composoient les unes avec les autres

& formoient un groupe, comme on le voit dans beaucoup d'endroits, où le marbre eſt taillé de manière à faire voir des rapports.

La ſalle de Niobé contient quatre bas-reliefs du Carradori, relatifs à Niobé, avec quatre grands tableaux : l'enlèvement de Proſerpine de Griſoni ; l'entrée de Côme II, par Sutterman ; une bataille, par Rubens, & un triomphe d'Henri IV, roi de France, par le même.

LE SIXIÈME CABINET eſt appelé du nom de l'Hermaphrodite, parce qu'il renferme entr'autres richeſſes le bel hermaphrodite, antique de marbre blanc couché ſur une peau de lion ; il a le viſage & la gorge d'une femme ; le ſexe maſculin eſt bien marqué, l'autre paroît à peine. Cette figure a été reſtaurée par Michel-Ange. Elle eſt ſemblable à celle de la ville Borghèſe à Rome, mais elle fut trouvée long-temps auparavant. Celle de Rome eſt plus belle au jugement de Winkelmann (Tom. II, p. 47) ; peut-être faudroit-il les voir enſemble pour en juger : cependant cette dernière ayant été beaucoup plus copiée par les artiſtes, il eſt à préſumer qu'elle mérite la préférence.

Ces répétitions dans l'antique ne doivent point étonner : car lorſqu'un fameux ſculpteur avoit fait une bonne figure, d'autres ſculpteurs ne dédaignoient pas de la copier. Je n'en veux pour preuve que les différentes copies antiques que l'on trouve à Rome de la Vénus de Médicis : quelques-unes la repréſentent telle qu'elle eſt, d'autres réduites à une forme plus petite, & quelquefois avec des changemens dans les acceſſoires ; quant aux hermaphrodites, nous voyons dans Pline que les Romains avoient fait de ce genre de monſtre l'objet d'une partie de leurs débauches ; voilà pourquoi le ciſeau des artiſtes les plus habiles fut employé à les repréſenter.

On a placé dans la même ſalle l'Adonis de

Michel-Ange; la Vénus à demi-nue, & celle qui tient une pomme; l'Apollon & le Bacchus de la Villa Medici. On y voit aussi un recueil de tableaux des anciens maîtres qui suivirent ceux dont nous avons parlé au quatrième cabinet.

Une Vierge dans le style du Perugin.

Une purification & une ascension, que l'on croit de Mantegna.

Une Vierge avec quatre saints, de Ghirlandajo.

Une descente de croix, par Pier di Cosimo.

Un portrait par le Giorgion. Ce sont-là les peintres dont les ouvrages formèrent Raphaël, le Corrège, le Titien, André del Sarto, &c.

On remarque surtout une grande esquisse de Barthélemi della Porta, qui mourut avant d'y avoir mis la couleur, c'est une Vierge environnée des différens saints protecteurs de Florence.

Une assomption, de Volterrano.

Les trois Maries au sépulcre, par Pierre de Cortone, grande ébauche où l'on juge des beautés qu'auroit eu cet ouvrage, s'il eut été conduit à sa perfection.

La multiplication des pains, par Buti.

Les noces de Cana, par Allori.

Tobie, par Santi di Tito.

Abel, par Lotti.

La dispute, du Caravage.

Plusieurs têtes ou bustes des meilleurs peintres, comme un S. Paul de Véronèse; un S. Pierre, du Guide; d'autres de l'Espagnolet, de Rubens, de Vandyck.

La table incrustée en pierres dures, qui est dans le milieu de cette pièce, qui est la plus riche de toutes celles qui sont répandues dans les appartemens; on y a travaillé pendant seize ans, & cependant elle n'étoit pas terminée; on y a suppléé par des ornemens en bronze doré.

Le septième Cabinet contient des têtes en

marbres & des inſcriptions grecques & latines. On a preſque doublé le nombre des inſcriptions qui étoient à Florence, dans le temps que Gori a publié ſon recueil; elles ſont rangées par claſſes, à l'exemple des collections de Rome & de Vérone. On a placé au milieu de la ſalle Hercule qui tue le centaure Neſſus, groupe qui n'eſt pas ſans mérite, & un beau torſe; celui-ci faiſoit autrefois l'ornement de la galerie Gaddi. On y voit auſſi des pierres ſépulcrales apportées du levant, des ſarcophages, des urnes, des vaſes avec titres ou inſcriptions. Pluſieurs inſcriptions qui ont fait la matière de diſſertations ſavantes, ou qui ont ſervi à décider des points d'érudition.

Des buſtes antiques d'Alexandre & d'Adrien, plus grands que nature; on a mis ce dernier dans la collection des grands hommes, comme amateur des arts; la tête d'Alexandre eſt pleine d'expreſſion; Galien, Pompée, Marc-Antoine, Cicéron, Scipion l'Africain, Scipion Naſica, Fabius, Séneque.

Enfin le buſte de Brutus par Michel-Ange; le marbre en eſt à peine ébauché, & il ſemble déjà plein de vie, & d'un grand caractère: cet incomparable artiſte laiſſa cette figure dans cet état d'imperfection par l'effet d'une inconſtance qui lui a fait abandonner tant de choſes commencées. Un bel eſprit en attribuant la cauſe à un autre ſujet, fit ces deux vers qu'on a gravés ſous le buſte.

Dum Bruti effigiem Sculptor de marmore ducit,
In mentem ſceleris venit, & abſtinuit.

« Pendant que le ſculpteur tiroit de ce marbre » la reſſemblance de Brutus, il ſe reſſouvint de » ſon crime, & abandonna l'ouvrage ».

Un Anglois, qui ſe regarde comme un autre Brutus par ſon zèle républicain, ne penſe pas de

même : voici les deux vers que le comte Sandwich composa par opposition aux deux autres :

> Brutum effecisset Sculptor, sed mente recursat
> Tanta Viri virtus ; sistit & abstinuit.

« Le sculpteur auroit achevé Brutus, mais il se » forma une si grande idée de son héros, qu'il » s'arrêta ».

Les statues des grands hommes de la Grèce sont en plus grand nombre, & il y en a de fort rares. On remarque Solon, Sophocle, Sapho, Euripide, Socrate, Alcibiade, Anacréon, Homère, Démosthène, Platon, Aristophane, Aratus, qui contemple le ciel. Plusieurs de ces figures portent leurs noms écrits, d'autres ont des notes caractéristiques auxquelles on les reconnoît ; enfin il y en a qui sont nommées par leur ressemblance avec celles des autres cabinets, dans lesquelles on a eu quelques autorités, ou quelques médailles pour décider des ressemblances.

LE HUITIÈME & le neuvième cabinet sont remplis par les portraits des grands peintres de tous les pays, faits la plupart de leur propre main ; cette collection unique d'environ 330 portraits, présente non-seulement la figure de chaque peintre célèbre, mais encore un exemplaire de sa manière. Ces portraits sont gravés dans le *Museum Florentinum*, & en partie encore dans la collection de Hugford, avec des explications. C'est le cardinal Léopold de Médicis qui commença ce précieux recueil.

Le premier des deux cabinets est rangé suivant les différentes écoles. D'un côté est l'école de Florence avec celle de Rome ; on distingue au milieu le divin Raphaël, élève de la première, & chef de la seconde ; il est accompagné de Jules Romain, de Baroccio, de Zuccheri. Le dernier dans l'ordre de date pour l'école romaine, est celui du

chevalier Mengs, qui s'est distingué par de belles peintures & de très-bons ouvrages sur son art.

Dans l'école de Florence, le plus ancien portrait est celui de Masaccio, qui fut le premier modèle du style des modernes, & qui donna l'exemple à Raphaël, sans l'avoir reçu de personne.

Le portrait de Michel-Ange, chef de l'école, n'est pas de sa main, suivant quelques uns.

Sur la muraille opposée, sont les portraits de l'école de Venise & de celle de Bologne; pour la première, Bellini, auquel succéda le Georgion, qui éclaira le Titien, Paul Véronèse, le Parmesan, le Tintoret, les Bassans.

Dans la seconde, le Primatice, qui est le plus ancien de l'école de Bologne. La famille des Carraches qui ramenèrent en Italie la peinture déjà déchue, & se firent une manière qui sembloit réunir les charmes des autres écoles. Ils sont suivis par le Dominiquin, l'Albane, le Guerchin, le Guide, &c.

La collection des peintres étrangers est assez considérable, on remarque surtout Holbein, Rubens, Vandyck, Velasco, le Brun, mais il y manque le Poussin, qui est le Raphaël de la France. On remarque plusieurs portraits, dans lesquels les auteurs se sont peints tenant à la main un petit tableau de leur genre, surtout ceux dont le talent n'étoit pas de faire des portraits en grand, comme Borgognone, peintre de paysages & de batailles; Vander-Werff, Van-der-Neer, Mieris, Sckalcken, célèbre par ses nuits éclairées de lumière, Resani pour les animaux, Balassi & Vanderbrach pour les fleurs.

Parmi tous les portraits de ce cabinet, il y a, dit M. Cochin, quantité de têtes qui sont d'une très-grande beauté. On estime surtout Vandyck, Rubens, Rembrand, le Guide, Annibal Carrache, Jules Romain, Luc Jordan, Léandre Bassan, Vivien & la Rosalba; les deux derniers en pastel.

L'air d'embonpoint & de ſanté qu'on voit dans le portrait du Rembrand, ſemble annoncer la touche franche, incorrecte, heurtée, mais forte & expreſſive de ce peintre, tandis que l'air foible & enfantin de Raphaël rappelle le tendre, le moëlleux de ſes ouvrages. Je fus attendri à la vue du portrait de cet homme incomparable, enlevé à l'âge de 36 ans, & qu'une mort ſi prématurée n'a pas empêché d'emporter avec lui la réputation de premier peintre de l'univers.

L'on a auſſi enrichi ce cabinet de divers morceaux de ſculpture antique : on y voit la belle urne de la Villa Medici, où eſt repréſenté le ſacrifice d'Iphigénie.

LE NEUVIÈME CABINET a été ajouté pour ſervir de ſupplément au précédent : on y trouve beaucoup de portraits de peintres modernes, & pluſieurs anciens, qui ont été acquis nouvellement.

On y a placé une figure de l'amour apportée auſſi de la Villa Medici : on y admire l'expreſſion de malice que les poëtes donnent à Cupidon.

LE DIXIÈME CABINET contient les médailles, dont la collection eſt des plus célèbres. Gori en a publié une partie dans le *Muſeum Florentinum* ; mais on l'augmente encore journellement. Les médailles des villes y ſont en très-grand nombre ; les Céſars en or y ſont plus complets que dans aucun cabinet de l'Italie ; les monnoies étruſques y ſont en marbre, il y en a ſurtout deux grandes qui ſont quarrées & très-ſingulières ; ce médailler a été rangé par l'abbé Eckhel, antiquaire de l'empereur, qui a publié, en 1779, le catalogue du cabinet de Vienne, & dont on trouve une idée dans l'ouvrage de M. Pelli, qui eſt le garde des médailles à Florence. On a ſuivi l'ordre des lieux où elles ont été frappées, ſans égard à leur grandeur ou au métal. On en compte 14000, dont plus de 1100 en or, & 3750 en argent.

Le médailler de Florence eſt le plus conſidérable de l'Italie, ou du moins il n'y a que celui de Naples qu'on puiſſe lui comparer ; mais à cet égard on convient aſſez qu'il n'y a point de collection au monde qui égale celle de Paris, pour la rareté & la conſervation, comme nous l'avons remarqué en parlant du médailler de Turin. Voyez Tom. I. (1).

On a garni les murailles du cabinet, d'une ſuite de tableaux de l'école de Vaſari, & de pluſieurs petites ſtatues de l'école de Jean de Bologne.

Les deux pièces voiſines ſervent à ceux qui ſont employés au cabinet, & contiennent les archives ou les documens qui concernent ce cabinet. L'abbé Galluzzi les a tirés de la ſecrétairerie du palais vieux, dans le temps qu'il rangeoit les manuſcrits, pour préparer la grande hiſtoire qu'il a donnée de la maiſon de Médicis. On y trouve les indications de pluſieurs tableaux originaux ; les ſources d'où proviennent les pièces les plus rares ; un grand nombre de lettres curieuſes relatives à la galerie ; & enfin une collection de livres qui va chaque jour en augmentant.

L'ONZIÈME CABINET eſt un ſallon arrondi en forme de tribune, orné de colonnes d'albâtre & de vert antique, entre leſquelles ſont ſix armoires enrichies de colonnes d'agate, & de cryſtal de roche, avec des ornemens en pierres dures ; c'eſt-là où l'on voit un tréſor de pierres précieuſes qui ſurpaſſe tout ce que l'on connoît dans ce genre. On y compte près de 4000 pierres gravées, &

(1) Ajoutons encore qu'il y a un cabinet précieux de médailles à Paris. C'eſt celui de M. d'Enneri ; il y en avoit un de M. Pellerin, qu'on a réuni au cabinet du roi. On en peut juger, par le beau recueil de médailles en 8 volumes *in*-4°. imprimés chez L. F. de la Tour, en 1762-1767. Cet ouvrage, un des plus importans en matière numiſmatique, ne renferme que les médailles uniques, rares, peu ou mal connues, qui ſe trouvoient dans le cabinet de M. Pellerin.

il y a des camées & des pierres gravées en creux, parmi lesquelles on en trouve une trentaine dont le travail est estimé ; mais un grand nombre de celles qu'on vante pour l'excellence de leur exécution, présente souvent, dit M. Cochin, un travail fort sec & fort mesquin : parmi les camées dont on fait le plus de cas, il y a une petite tête de Vespasien, qui est en effet touchée avec esprit & qui a de la vie, mais elle paroît un peu chargée ; d'ailleurs le travail en est un peu sec & d'une manière petite. On voit un autre camée beaucoup plus grand dont on ne fait cas qu'à cause de sa rareté ; il représente Tibère & sa femme (1).

Cette collection renferme aussi un grand nombre de statues, de têtes & de vases en pierres dures ; il y a surtout une tasse de grenat d'une grandeur extraordinaire.

Un grand nombre de vases d'agate, de lapis & de jaspe travaillés à Florence sous les Médicis ; plusieurs sont émaillés, garnis en or, aussi curieux pour un naturaliste que pour un homme de goût ; on sait que Cellini prenoit part à ces travaux.

Des ouvrages en crystal, où l'on représente des sujets de l'écriture ou de la fable, d'après les peintures de Michel-Ange ; plusieurs sont de Valerio Vicentino, Misuroni, & Giovanni Bernardi.

Un buste de Néron en crystal de roche ; plusieurs têtes d'empereurs en calcédoine, & même des bustes de particuliers, que l'on conservoit dans les maisons, pour consacrer la mémoire des personnes que l'on avoit perdues. Une tête de Galba en albâtre ; une de Matidia en aigue marine, qui

(1) M. Pelli a fait un catalogue des médailles en 17 volumes manuscrits, & celui des pierres gravées en 10 volumes ; il se propose de publier un ouvrage sur les pierres gravées, dans le goût de celui que M. l'abbé le Blond & M. l'abbé de la Chau ont commencé de publier à Paris sur le cabinet de M. le duc d'Orléans.

est unique; un Tibère sur une turquoise célèbre pour la grandeur & pour la sculpture.

Un Mars en saphir; un Alexandre en chrysolite; un Ciceron en topaze; une furie en hyacinte, très-rare; un Hercule en améthiste; une Minerve en sardoine.

Le prince a fait tirer des soufres des pierres gravées, & l'on y voit parfaitement la finesse du travail & le prix de ces antiques. Gori & Passeri, qui ont donné trois volumes (1) sur les pierres gravées, ont fait voir combien on en tiroit de lumière pour la mythologie, l'antiquité & l'histoire de l'art, car on en voit de tous les siècles & de tous les pays. La collection des Césars est ici plus nombreuse que dans aucun autre endroit; elle est même dans certains points plus complète que la suite en marbre de la galerie; & pour l'arrangement de celle-ci, M. Lanzi s'est beaucoup servi de celles des pierres gravées.

En considérant cette suite, on voit renaître l'art dans le quinzième siècle: on remarque surtout les portraits de Laurent le Magnifique, & de Savonarole, que l'on attribue à Giov. delle Corniuole. On voit l'art se perfectionner dans les siècles suivans, par plusieurs portraits de papes & de princes; un des plus beaux est celui où Rossi a représenté toute la famille de Côme I: il y a aussi plusieurs camées modernes que l'on a pris pour antiques: Curzio excelloit à les contrefaire; il fit une Agrippine, que le cardinal Ludovisi acheta très-cher; les plus habiles antiquaires de Rome y furent trompés. Mais on admire surtout les camées de la famille d'Auguste, ou des temps voisins de son règne; comme un Vespasien, que l'on a appelé le roi des camées, & celui qu'on a donné pour

(1) *Thesaurus Gemmarum antiquarum Æneis tabulis 200. Florentiæ*, 1730, 3 vol. in-fol.

un Julianus Augustus, qui, accompagné de sa femme, fait une libation; celui-ci est remarquable par les accidens de couleurs, de même que le Ganimède, le Curtius, & le Lion en sardoine, gravé par Plutarco; un camée en niccolo, c'est-à-dire, gris sur du noir, sans saillie, où l'on a rapporté un Apollon en or, & que Mariette regarde comme une des choses les plus rares de l'antiquité; enfin le grand camée que l'on croit représenter Teano, femme d'Antenor, gardant le Palladium de Troye, & que M. Lanzi croit être une Vesta, faite pour la famille d'Auguste; il regarde ce camée comme valant lui seul un cabinet tout entier.

LE DOUZIÈME CABINET, ainsi que le treizième, contient des tableaux flamans ou d'autres du même genre, au nombre d'environ 350. Les voûtes ont été peintes, à ce que l'on croit, par le Poccetti; l'histoire de la Magdelaine, dans les lunettes de la voûte, a été peinte par Curradi; un grand tableau de Solimène, qui représente Diane renvoyant Calisto. S. Joseph du Bronzin, de même que Susanne; S. Pierre marchant sur les eaux; le sacrifice d'Abraham; une Magdelaine copiée d'après celle du Corrège qui est à Dresde; un portrait du Bianca Capello, dont nous parlerons ci-après; Hercule avec les Muses.

La peinture au milieu de ses attributs, par Gio da S. Giovanni; Vénus au milieu des amours, par l'Albane; une Vierge d'Annibal Carrache; une autre de la même main, avec plusieurs figures.

Jésus-Christ chez le Pharisien, par le Titien; la prière de Jésus-Christ au jardin des Oliviers, par le Corrège; Jésus-Christ au moment où il est arrêté, tableau du vieux Bassan.

Une Vierge du Pesarèse, & une tête de jeune homme, par Vinci, qui sont remarquables, ainsi que plusieurs autres tableaux.

Sur l'autre muraille, un crucifiement composé par Michel-Ange, exécuté par le Bronzin.

Une Vierge dans la gloire, ébauchée par Paul Véronèse; la légion Thébéenne, par Puntormo; une nativité de Chiarini; une belle campagne de Salvator Rosa, &c.

Sur la troisième muraille est une Ste. Catherine de Sienne, par Franceschini; une Vierge de l'Espagnolet; une du Parmesan, & une qu'on attribue au Corrège; sur le revers du tableau est une tête du Sauveur. Les disciples d'Emaüs, par le vieux Palme.

Sur la quatrième muraille est une tête de Méduse avec des serpens, par Léonard del Vinci; ce tableau est d'une grande vérité, mais il n'est pas achevé, ce qui a lieu dans beaucoup de tableaux de ce maître. La nativité & la circoncision, deux tableaux très-finis, de Porta; une Vierge du Parmesan; une Judith, par Christophe Bronzin, le meilleur peut-être des trois peintres de ce nom. Deux tableaux de Zuccheri, qui représentent l'âge d'or & l'âge d'argent. Jupiter qui dispense à chaque divinité un don particulier, avec ces mots, *unicuique suum*. Vénus & Adonis, du même.

Dans le cabinet voisin, il y a encore quelques tableaux italiens; l'assemblée des Dieux de Zuccheri; deux tableaux de l'Albane, qui représentent des danses & des amours. Noé dans son ivresse, & le sacrifice d'Abraham, par Empoli; deux sujets de S. Laurent, par Allori; un S. Joseph, & une Vierge, de Trevisani; une Sybille du Guide; un Sauveur de Maratte; un S. Pierre & un S. Simon, de Carlin Dolce.

Parmi les tableaux flamands qui sont dans ces deux cabinets, on remarque d'abord les fleurs de Van-Huisum; les oiseaux de Van-Aalst; des troupeaux de Berghem, d'une touche très-fine & d'un dessin plus correct que le commun des tableaux flamands; des poissons de Van-Kessel, qui s'est fait de la réputation dans ce genre, comme dans les insectes & les fleurs.

Parmi les tableaux des payſagiſtes, on diſtingue un berger ſous un arbre, par Elzheimer; le rivage de la mer, par Savery, renommé pour les rochers & les pays incultes; deux petits tableaux, par Poëlenbourg, que Rubens employa pour orner ſa maiſon. Il y a du même peintre quatre tableaux plus finis, dans le treizième cabinet : Moyſe ſur le Nil; Moyſe dans le déſert; une danſe de satyres, & une de payſans. Pluſieurs vues des deux Both; les quatre élémens de Brughel; ils reſſemblent beaucoup à ceux de la bibliothéque de Milan; un calvaire d'Albert Durer, en griſaille, & la copie en couleur, par Breughel; Jéſus-Chriſt arrêté, d'Albert Dure; Ste. Anne, de Dowen; le mariage de la Ste. Vierge, par Van-Balen; une ancienne Vierge, que l'on attribue à Van-Eyck, connu ſous le nom de Jean de Bruges, qui contribua aux progrès de la peinture par l'invention du vernis à l'huile.

Pour la perſpective, on remarque la priſon de S. Jean-Baptiſte, par Steenwick, peintre qui étoit très-eſtimé par Vandyck, & faiſoit ſouvent pour lui les fonds d'architecture. La priſon de Sénèque, & deux égliſes gothiques, par Neef; des ruines d'antiquités, par M. Cleriſſeau; ces tableaux ſont diſtribués comme ceux de Neef, dans le douzième & le treizième cabinet.

Une querelle, par Vouvermans; un chaſſeur, de Metzu; deux hôtelleries de Teniers le vieux; & trois foires de campagne de Teniers le jeune. Le premier a plus d'idée, mais le fils l'égale pour le goût.

Une adoration des Mages, du chevalier Vanderwerff, d'une belle exécution; la manière en eſt aſſez large, & c'eſt un des morceaux les mieux deſſinés de ce maître, mais il eſt ſi fini, que cela en rend la touche froide.

Le jugement de Salomon, par le même; une nativité

nativité de Poëlembourg, & une troisième de Rembrant, que les Italiens ont appelé le Caravage des Ultramontains: une Magdelaine de Mieris le jeune, dont la draperie ressemble à celle du Titien; un S. Sébastien, & une Vierge de Sckalcken; une tentation de S. Antoine, par Teniers, pleine d'idées bisarres comme le sujet le comporte.

Deux belles têtes d'Apôtres, par Albert Durer; une religieuse de Luc de Hollande; les trois grâces de Rubens, traitées d'un grand goût; la Vénus au miroir, du même peintre.

Un autre tableau de Rubens (figures d'environ un pied) représentant Vénus & Adonis; l'amour tire Adonis par la cuisse; les grâces découvrent Vénus: l'envie ou une autre furie retient Adonis par son vêtement; de petits enfans jouent avec ses chiens, ou les tiennent en lesse. Ce tableau est très-beau, les grâces sont bien dessinées, quoique d'une nature un peu flamande; la Vénus est belle.

Orphée qui délivre Euridice, par le frère de Jean Brughel, qu'on a appelé Brughel d'enfer, à cause de quelques sujets semblables qu'il a tirés du Dante.

Plusieurs portraits; J. B. Rousseau, par Largillière; Luther, par Cranack & par Holbein; ils sont rares partout, excepté en Angleterre, où les ouvrages de Holbein sont plus communs. La seconde femme de Rubens qui lui a souvent servi de modèle; la famille de Netscher peinte par ce maître; des buveurs, de Brauwer; ce sujet étoit familier à ce peintre, qui vécut au cabaret, & mourut à l'hôpital; Rubens lui avoit destiné un mausolée, mais il survécut trop peu à son ami.

Des joueurs de Hemskerck; une mascarade de Helmbreker; un charlatan, un paysan qui coupe du pain à sa femme, & un vieux amoureux, par Mieris; des enfans qui tirent un oiseau d'une cage, tableau curieux de Pierre Vanderwerf, fils du célèbre Adrien.

Un cabaretier qui tire son vin, & deux autres tableaux, par Gherard-Dow.

Quatre gravures de Callot, qui représentent l'histoire d'une compagnie de voleurs.

Une nuit, un arc-en-ciel, une soirée de village, par Agricola, peintre qui a réussi spécialement dans les tableaux qui représentent le labourage, & les campagnes en différentes saisons, & à différentes heures du jour; d'où lui est venu le nom d'Agricola.

Deux autres paysages, par Van-der-Neer, auteur recherché en Italie.

Une marine, de Claude Lorrain, que des amateurs ont appelé le Raphaël des paysagistes; on y voit la Villa Medici; on apperçoit dans l'air l'effet de la rosée au soleil levant.

On a ajouté dans ces deux cabinets plusieurs statues sur des tables en pierres dures, entr'autres la Vénus Anadyomène ou sortant de l'eau, comme dans le tableau d'Apelle, dont il est parlé dans Pline. Elle a été apportée de Rome, où le chevalier Maffei la fit graver, comme une des meilleures statues que l'on connût, elle est dans la petite salle; il y a deux statues dans la grande: une Vénus qui sort du bain, & qui tire une épine de son pied; le ton vraiment antique est ce qu'elle a de plus beau. Un jeune homme nud, qui se retrouve un grand nombre de fois en bronze & en pierres gravées, il est blessé; on prétend que c'est un délateur, qui relève au sénat une conspiration; d'autres disent un vainqueur des jeux olympiques.

LE QUATORZIÈME CABINET contient les estampes & les dessins; il est en forme de bibliothéque, où sont déposés plus de 70 volumes d'estampes, & au-dessus des armoires sont placés des dessins choisis & encadrés; il est surtout riche en gravures d'Albert-Durer, & de Marc-Antoine.

La collection des dessins, formée dès le temps

du cardinal Léopold, est une des plus riches que l'on connoisse : il y a 225 volumes, dont 80 sont chacun d'un auteur distingué ; les autres sont des mêlanges d'italiens & d'étrangers. Le grand-duc en a acheté beaucoup des maisons Gaddi, Michelozzi & Hugford, ce qui a completté la collection. Elle commence à Cimabué, c'est-à-dire, à l'enfance de la peinture, jusqu'aux deux derniers, qui se sont distingués en Italie, Battoni & Mengs. Cette collection de dessins éclaire l'histoire de l'art & celle des artistes.

On trouve dans le même cabinet différentes statues, entr'autres un Amour, un Pan ; un Canope ; un prêtre Egyptien, & une tête de Minerve assez rare, en ce qu'elle est d'un genre étrusque, qui participe de l'ancien genre des Grecs.

LE QUINZIÈME CABINET est celui des vases Etrusques ou Romains ; il y en a même quelques-uns que l'on croit être venus de la Grèce. Dancarville, dans le grand ouvrage qu'il a donné sur la collection de M. Hamilton, en a décrit plusieurs ; on y admire la variété des formes, des couleurs, des vernis. Il y en a un grand nombre qui ont été trouvés à Volterra, à Chiusi, à Arrezzo, entr'autres une Bacchante qui est assise sur un taureau, & dont la robe est couverte d'étoiles. On peut voir par ce morceau, ce que savoient faire les anciens Etrusques, & ce vase paroît être de la même époque qu'un autre vase où se voit une châsse ; Dancarville commence sa collection par celui-ci, comme étant un des plus anciens, & Winkelmann l'a cité plusieurs fois dans son histoire de l'art.

On a mêlé dans cette collection plusieurs vases imités des anciens, par la famille Vasari, à Arrezzo, & copiés dans ce siècle même en Angleterre : on pourroit s'y tromper à l'intérieur, mais le poids les fait reconnoître pour modernes. On y voit aussi

de la poterie d'Urbino, de Cagli, & de Castel-Durante, où il y a des dessins d'après Raphaël, les Carraches & autres.

Ce cabinet renferme aussi toutes les antiques en terre cuite, comme les lampes, les statues d'animaux, qui, suivant le comte de Caylus, étoient offertes par les pauvres en place de victimes.

Celles des dieux lares, & peut-être quelques-unes qui servirent de modèle aux ouvrages de marbre & en bronze.

Un grand nombre de pieds, de jambes, de cœurs, de têtes qui servoient d'*ex-voto*, pour remercier les dieux de différentes guérisons. Le plus grand nombre fut trouvé près d'un ancien temple de Diane, vers 1669.

Il y a aussi des bas-reliefs d'un très-bon goût.

On a placé dans ce cabinet un morceau précieux de sculpture en bas-relief, c'est l'autel d'Alceste, qui préserve de la mort son mari Admète, en se sacrifiant pour lui; il a été gravé, & M. Lanzi se propose de publier une dissertation qu'il a lue à l'académie della Crusca, au sujet de ce beau monument.

LE SEIZIÈME CABINET, appelé la *Tribune*, est celui qui renferme la fameuse Vénus de Médicis. On l'a choisi de préférence, pour y placer ce qu'il y avoit de plus précieux dans la galerie, soit en sculpture, soit en tableaux, à cause de sa hauteur & de la disposition des jours, qui est plus favorable à ces chefs-d'œuvres.

Cette Vénus antique, que l'on a crue être celle de Gnide, par Praxitèle, mais dont on ignore absolument l'auteur, comme l'a prouvé M. Falconet, est au moins la plus belle qui existe, & depuis 300 ans que l'on déterre des monumens, & surtout des statues de Vénus, il ne s'en est pas trouvé d'aussi belle; elle mériteroit seule le voyage de Florence, comme autrefois l'on faisoit le voyage de Gnide, pour voir la Vénus de Praxitèle.

La Vénus de Médicis a un peu plus de cinq pieds de haut; il y a un dauphin sur le côté, ce qui l'a fait nommer aussi Vénus maritime; elle est toute nue, sa tête est tournée à gauche; elle porte la main droite au-devant de son sein sans y toucher, & de la gauche elle couvre d'une certaine distance ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir. On ne peut imaginer ni une plus heureuse attitude, ni un plus beau choix de nature; tout ce qui est antique dans cette statue est bien restauré. Les bras sont modernes, quoiqu'on assure à Florence qu'ils sont antiques : ils sont faits, il est vrai, avec soin, mais ils ne répondent point à la beauté du reste de la figure. On a été conduit à les mettre dans le mouvement où ils sont, par les copies antiques que l'on en avoit trouvées auparavant. M. Cochin soupçonne même que la tête a été restaurée, & M. Lessing le pensoit de même en 1775. Cette belle figure fut trouvée à Tivoli, dans la *Villa Adriani*, de même qu'un grand nombre de statues du plus beau travail des Grecs : mais elle étoit cassée en cinq endroits; savoir au col, aux cuisses, au-dessus des jambes, au milieu des jambes, & au-dessus des pieds.

Bien des auteurs entraînés par le témoignage de Misson, qui écrivoit en 1688, ont dit que cette Vénus étoit de Cléomènes, sculpteur ancien; cela est en effet indiqué par l'inscription; mais elle est moderne, & M. Falconet observe qu'autrefois il y avoit Diomède, & non pas Cléomènes; le nom fut changé après le transport de la Vénus, que l'on porta furtivement de Rome à Florence, sous le pontificat d'Innocent XI, vers 1680, & du temps de Côme III grand duc de Toscane, en même temps que le Rotateur; & M. Falconet observe qu'il y eut un habile ciseleur nommé Diomède. Aussi Gori, dans le *Museum Florentinum*, dit que cette figure n'est point de Cléomènes; &

Pline (*Livre* 36) parle bien de Cléomènes comme d'un habile artiste, qui avoit fait les statues des neuf Muses; mais en parlant de celles de Vénus, il ne fait pas mention de Cléomènes, & l'on ne voit pas pourquoi les modernes ont choisi ce nom pour le mettre sur la base de sa figure.

On a beaucoup commenté les passages de Pline, pour savoir si l'on pourroit deviner de qui est la Vénus de Médicis: cet auteur donne un assez long détail sur les meilleures statues de Vénus: il parle d'abord de celles de Phidias, qui existoit de son temps à Rome sous le portique d'Octavie, & qu'il dit être d'une beauté parfaite. La seconde, nommée Afroidite, aux jardins, avoit été faite par Alcamène, élève de Phidias, & son maître y avoit mis la dernière main. Elle étoit placée hors de la ville d'Athènes.

La troisième Vénus étoit à Rome dans le temple de Brutus Callaicus, au cirque de Flaminius: Pline dit qu'elle étoit nue, & supérieure (*Antecedens*) à celle de Praxitèle, qu'il dit ailleurs être la plus belle ou la plus célèbre du monde (1).

La quatrième Vénus étoit d'un artiste inconnu; l'empereur Vespasien la fit placer dans le temple de la paix.

Enfin Pline parle de deux belles Vénus de Praxitèles, dont une étoit voilée, elle fut vendue aux habitans de l'isle de Cos, & l'autre toute nue; celle-ci fut mise à Gnide: elle étoit beaucoup au-dessus de la première, & Pline l'exalte en plu-

(1) Voyez le Journal de Paris des 25 Février 1783, 7, 13, 21 & 27 Mars & 17 Avril, sur la signification du mot *Antecedens*, & M. Falconet, Tom. IV, p. 373. Je suis persuadé que les passages de Pline signifient que cette Vénus étoit d'un auteur inconnu, & qu'elle passoit pour être encore plus belle que la Vénus de Gnide, quoique la plus fameuse de toutes; ce passage est bien à la vérité après l'article de Scopas, mais Pline ne dit pas que la Vénus fut de lui.

ſieurs endroits. Nicomède, roi de Bithynie, en fut ſi émerveillé qu'il propoſa aux habitans de Gnide, de payer les dettes de leur ville, qui étoient très-conſidérables, s'ils vouloient la lui céder ; mais ils rejetèrent ſes offres. Il y a apparence que cette fameuſe Vénus de Praxitèle, fut détruite dans l'incendie de Conſtantinople, en 465, ou bien à la priſe de cette ville, au commencement du treizième ſiècle, de même que le Jupiter Olympien, de Phidias ; la Junon de Samos, par Lyſippe, & la figure de l'occaſion par le même. Hiſt. de l'Art, T. III, p. 269.

Il eſt impoſſible de décider, par le témoignage de Pline, de qui eſt la Vénus de Médicis ; cet auteur n'ayant point décrit les attitudes des ſtatues, ce qui eût été néceſſaire pour les comparer à celles que l'on a trouvées. Voyez M. Falconet, Tom. II, p. 329. Quoiqu'il en ſoit, on peut bien comparer la Vénus de Médicis à celle de Praxitèles, qui étoit dans le temple de Gnide, dont l'expreſſion & la vie étoient telles, qu'Ovide diſoit qu'elle n'étoit immobile qu'à cauſe que la majeſté divine l'exigeoit.

> Virginis eſt veræ facies quam vivere credas,
> Et ſi non obſtet reverentia poſſe movere.

Un auteur grec introduit Vénus même qui demande comment Praxitèles avoit pu la voir nue pour la peindre ſi bien.

> Γυμνὴν οἶδε Πάρις με καί Ἀγχίσης καὶ Ἄδωνις
> Τοὺς τρεῖς οἶδα μόνους, Πραξιτέλης δὲ ποθέν ?

« Pâris, Anchiſe, & Adonis, me virent nue ; » je n'ai connu que ces trois : mais Paxitèles, où » m'a-t-il vue ? »

LE ROTATEUR, le Remouleur ou l'Eſpion, *Arrotino*, *Rotatore*, ſtatue célèbre qui fut trouvée à Rome dans le dernier ſiècle ; on l'a priſe pour

un Cincinnatus, ou un Manlius Capitolinus, d'autres pour le Scyte qui devoit écorcher Marſyas; mais on dit communément que c'eſt un eſclave qui découvrit la conjuration des fils de Brutus pour rétablir les Tarquins (Tite-Live L. II, C. IV. Juvenal, Sat. IV.) ou celle de Catilina.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une figure bien penſée, d'un mouvement ſimple & naturel, pleine d'expreſſion, dont le deſſin a un caractère de vérité qui répond à l'état de l'ouvrier qu'on a repréſenté. Voyez l'abbé Dubos, & l'Encyclopédie au mot *Rotateur*.

L'APOLLON appuyé (*Apollonio*) dont on a nouvellement enrichi la galerie, ſe compare à celui du Belvedère : Mengs dit que celui de Rome offre l'idée du ſtyle ſublime, & que celui de Florence, de même que la Vénus dont il eſt voiſin, donne l'idée du beau & du gracieux (*Tom. II*, *p.* 45.) Ce qui lui reſſemble le plus, eſt le petit Apollon en bronze de la Villa Albani, qui eſt de Praxitèles, ou du ſculpteur des grâces.

LES LUTTEURS, *la Lotta*, eſt un groupe fameux, que bien des amateurs mettent au-deſſus de toutes les ſtatues qui ſont à Florence : il eſt du moins unique dans ſon genre. On y voit ſurtout la force, la tenſion des muſcles, & le gonflement des veines, comme dans le Laocoon; les têtes qui manquoient autrefois ont été ajoutées, cependant elles ont tant d'expreſſion qu'on les croiroit antiques, ſurtout celle du vaincu; ce groupe a été trouvé en même temps que la Niobé. Il eſt bien compoſé, & d'une grande préciſion de deſſin; quoiqu'il fut d'une exécution très-difficile, il n'a point de parties plus foibles les unes que les autres. Winkelmann croit qu'il appartenoit au groupe de la famille de Niobé. Tom. III, p. 38.

LE FAUNE eſt une figure du meilleur ſiècle de la ſculpture antique. Il joue des crotales ou cim-

bales, & il a un pied ſur la ſcabila (1). Le mouvement du Faune eſt très-beau, & les membres en ſont ſavamment contraſtés. Il reſpire la gaieté & la légéreté, comme le beau Faune du palais Altieri à Rome. Cet antique n'eſt pas cependant du dernier fini. La tête & les mains en ont été reſtaurées par Michel-Ange, mais c'eſt avec tant de goût qu'elles ſont dignes du reſte de la figure.

Les peintures de la tribune ſont dignes d'être placées près des chefs-d'œuvres de la ſculpture. On remarque d'abord une Vierge de Michel-Ange: elle eſt à genoux & donne l'enfant Jéſus à S. Joſeph; on voit dans le lointain des perſonnages nuds qui ſemblent ſortir du bain. Ce tableau eſt rond, & fut fait pour un gentilhomme nommé Agnol Doni. Vaſari, dans la vie de Michel-Ange, dit que parmi le petit nombre de tableaux de Chevalet qu'on a de ce grand maître, c'eſt le plus beau & le plus fini. Il ajoute une hiſtoriette à ce ſujet: le prix convenu étoit de 70 écus, le gentilhomme voulut en diminuer quelque choſe, le peintre en demanda 100; l'acheteur diſputoit encore plus; Michel-Ange dit qu'il en vouloit 140, & il fallut les lui donner; c'eſt à-peu-près l'hiſtoire que Pline raconte de Tarquin, pour le prix des livres de la Sybille.

Une Vierge, de Léonard da Vinci, nouvellement achetée par le prince, ſur l'éloge qu'en ont fait tous les connoiſſeurs.

La purification de Barthélemi della Porta, peintre dont la réputation n'eſt peut-être pas égale au mérite de ſes ouvrages. Il fut tout à la fois & le maître & le diſciple de Raphaël. Vaſari & Mengs le mettent au nombre des plus grands peintres; Algaroti dit qu'il a ſu réunir le grand carac-

(1) La Scabila ou Crupezia, eſt une eſpèce d'inſtrument en forme de ſoufflet, qui rendoit des ſons à-peu-près comme les ſoufflets qui ſont deſſous ces petits oiſeaux de bois, dont s'amuſent les enfans.

tère de Michel-Ange avec la correction de Raphaël ; & dans une lettre à M. Mariotte, il dit, du tableau dont nous parlons, que l'on ne peut rien voir de plus sagement inventé, de mieux dessiné & de mieux colorié.

David & Isaïe, deux tableaux du même peintre ; le second est surtout d'une grande beauté, quoiqu'il n'égale pas le S. Marc du palais Pitti ; celui-ci est parmi les figures de Porta, ce qu'est le Moyse de Rome parmi les statues de Michel-Ange.

André del Sarto est un peintre d'une manière gracieuse, facile & naturelle, son genre est différent de celui de Porta, mais on peut les comparer : on voit ici du Sarto, une demi figure de la Vierge avec l'enfant Jésus, & un tableau avec quatre figures entières, qui représente un jeune homme priant devant l'ange Raphaël, auquel Tobie semble le recommander. S. Laurent est sur la droite de Raphaël ; le sourire de tous les trois annonce que la prière est exaucée.

Le massacre des Innocens, par Daniel de Volterre, a été acheté par le prince, en 1782. Il y a plus de 70 figures en différens groupes, avec tant de variétés, qu'on peut le regarder comme une école de dessin. On y remarque un maître qui se faisoit gloire d'être imitateur de Michel-Ange, dont on soupçonne que quelquefois il exécuta les dessins.

Trois tableaux de Raphaël où l'on voit les progrès de ce maître : les deux plus petits représentent la Vierge & l'enfant Jésus, qui joue avec S. Jean ; le premier de ces deux tableaux offre de la simplicité dans les physionomies comme dans les positions. On y apperçoit l'école du Pérugin, & les premiers élans du disciple qui alloit bientôt surpasser le maître. Le second est plus grand, plus étudié, plus vif ; « l'on y voit, dit M. Lanzi, un » Raphaël, qui est plus grand que le premier ;

» c'est Virgile, qui après ses éclogues, s'est élevé
» jusqu'aux Géorgiques, sans avoir encore fait la
» divine Enéïde. »

Le troisième est un tableau célèbre de Raphaël, qui représente S. Jean dans le désert, assis & vu de face ; il est de la troisième manière de Raphaël, & de la plus parfaite ; il en est parlé dans Vasari, & M. Pelli a fait voir dans le second tome de son Essai que c'étoit bien l'original.

Le portrait de Jules II est un quatrième ouvrage de Raphaël, qui vient de la maison della Rovère.

Une Vierge adorant l'enfant Jésus qui est couché devant elle ; tableau du Corrège.

Le Corrège est l'émule de Raphaël pour les grâces, & Mengs croit qu'il le surpasse dans l'art de rendre les effets des corps, comme Raphaël l'emporte lorsqu'il s'agit de rendre les passions de l'ame. Ce tableau fut acheté par Côme II ; on en trouve partout d'anciennes copies à Florence. Ce n'est pourtant pas un des plus beaux ouvrages du Corrège, suivant Mengs ; la composition & l'habillement sont peu étudiés ; la tête & les mains de la Vierge sont peintes à merveille, quoiqu'il y ait moins de force que dans les ouvrages capitaux du Corrège (Mengs, Tom. II, pag. 169) ; mais aux incorrections près, ce tableau est charmant, d'un grand fini ; le coloris en est admirable, il est très-bien conservé ; & la tête de la Vierge a surtout beaucoup de grâce & d'expression.

Le Parmesan, dont on voit une sainte famille, vient à la suite du Corrège par son style gracieux : mais en voulant le surpasser, il est devenu maniéré & mignard. Un peintre qui avoit comparé les deux têtes de Vierges, disoit que le premier avoit atteint le terme de la beauté, & que l'autre l'avoit outre-passé.

Jacques Bassan a fait peu de tableaux de la

grandeur & du mérite de celui qui est dans cette tribune, où il s'est peint lui-même avec sa famille, & le Titien son ami; on diroit qu'il a voulut en faire le gage d'immortalité pour sa femme & ses enfans. Ce tableau n'est pas remarquable par l'imagination, mais par le coloris & par la vérité de la nature: on dit qu'Annibal Carrache avança la main, pour prendre un livre que le Bassan avoit peint.

Un tableau de Rubens, où l'on voit Hercule entre le vice & la vertu (personnifiés par l'Amour & Minerve). Ce tableau est parfaitement bien composé & bien groupé; il y a un bel effet de lumière, une belle couleur & beaucoup d'harmonie; les têtes sont d'une grande beauté, les figures sont presque de grandeur naturelle.

Une Bacchante d'Annibal Carrache; elle est vue par derrière, un satyre lui présente une corbeille de fleurs. La répétition de ce tableau est à Naples, au palais de *Capo di Monte;* M. Cochin dit que c'est un morceau digne de toute admiration; on ne peut voir, ajoute-t-il, une femme mieux dessinée ni plus vraie; le contour en est savant & grand, sans être chargé; ce tableau est admirablement peint, les muscles du dos y sont rendus avec douceur, & presque sans paroître; la tête de profil est d'une grande beauté, de très-grand caractère, remplie de grâces, d'un contour parfait, & bien coiffée.

Le Lanfranc fut élève du Carrache, quoiqu'il ait cherché à imiter le Corrège; il y a de lui dans cette tribune un S. Pierre qui embrasse la croix, demi-figure pleine d'expression, de repentir & d'amour.

Une Sybille du *Guerchin*, que l'on a appelé le magicien de la peinture italienne; son clair-obscur donne un si grand relief à ses ouvrages, que l'on voudroit toucher les corps qu'il représente.

Une Vierge en contemplation, par le *Guide*, demi-figure pleine de facilité & de beauté, & de cette imitation de l'antique qui fait le caractère du Guide. On àime à voir ses ouvrages dans la galerie de Florence, où existent ses modèles, car M. Fabroni dit, que le Guide avouoit que le groupe de Niobé avoit été une de ses principales études.

L'enfant Jésus entre plusieurs anges qui lui présentent les instrumens de la passion, par l'*Albane*, peintre gracieux, qui est, pour ainsi dire, le premier dans ce genre. Aussi a-t-il peint souvent des Anges & des Amours.

La Vénus du Titien est regardée par Algarotti comme la rivale de la Vénus de Médicis, qui est vis-à-vis; on la met au nombre des ouvrages les plus remarquables de la seconde manière du Titien. On prétend que c'est le portrait de sa maîtresse; d'autres disent que c'étoit la maîtresse d'un des Médicis. Elle tient des fleurs de la main droite, l'autre main tombe négligemment sur ce que la modestie doit cacher. L'air de tête en est charmant, son regard est voluptueux; & la couleur en est si parfaite qu'elle fait illusion; ce morceau, dit M. Cochin, est d'une beauté digne de la plus grande admiration. On voit dans le fond du tableau deux femmes, dont l'une cherche dans un coffre; elles sont l'une & l'autre trop petites, défaut de perspective qui déprise un peu ce beau tableau, dont la composition auroit pu se passer de cet épisode. Il y avoit néanmoins beaucoup de mérite, à tenir la figure entièrement dans le clair & sur des linges blancs, & à faire ce même fond clair & d'un bel effet : il falloit un aussi habile homme que le Titien pour y réussir.

Enfin, on voit près de-là un beau portrait fait par le *Baroche*, & une Ste. Catherine du Titien.

LE DIX-SEPTIÈME CABINET contient les minia-

tures, les petits tableaux à l'huile & les objets de sculpture, qui par leur petitesse peuvent figurer avec les miniatures : c'est-à-dire, un grand nombre de petites statues antiques & modernes, dont plusieurs sont très-rares & de la plus grande perfection.

La collection des petits tableaux est unique dans ce genre. Le cardinal Léopold s'en étoit déjà fait une, qu'il avoit coutume de faire porter avec lui, soit à la campagne, soit dans ses voyages; on a continué de l'augmenter, & elle monte actuellement à plus de 600 tableaux. On y remarque plusieurs portraits; Henri IV; Marie de Médicis; le cardinal de Richelieu; l'Aretin. Mais la plupart sont des personnages inconnus : ce sont de jolis portraits faits par de bonnes mains; il y en a sur l'ivoire, sur le cuivre, l'argent ou l'or. On juge par des comparaisons qu'il y en a du Tintoret ou des Carraches, & du Titien; il y a même une figure de religieux peinte par Raphaël. Cependant Daniel de Volterre, qui étoit souvent consulté pour ces emplettes, dit dans un billet, qu'il est difficile dans des portraits de reconnoître les airs de tête employés par les différens peintres.

On voit dans ce cabinet une colonne précieuse d'albâtre oriental, qui a six pieds & un quart de hauteur, sur laquelle est une petite statue que l'on a cru être de Britannicus; mais une médaille unique de ce jeune & malheureux prince, conservée à Rome dans la maison Visconti, prouve que ce n'est point ici un Britannicus; cette figure a plus l'air d'un Néron dans son enfance. Elle passoit pour être de basalte; mais M. de Saussure dit que c'est du marbre noir.

LE DIX-HUITIÈME CABINET contient une grande collection de tableaux, de même que le cinquième & le seizième; on y voit aussi quel-

ques ſtatues antiques. On y remarque une Vierge du Bronzin ; un S. Ive, par Empoli, c'eſt un de ſes meilleurs tableaux ; un S. Antoine, par Dolci ; un portrait de Charles-Quint, par Vandyck ; Jéſus-Chriſt chez le Phariſien, par Michel-Ange de Caravage. C'eſt un ouvrage admirable, d'un pinceau facile & net : les plus beaux détails y ſont rendus ſans eſclavage ; la couleur en eſt vigoureuſe, belle, fraîche & vraie : il fait un effet très-harmonieux, quoique les couleurs en ſoient fort vives ; il eſt deſſiné avec beaucoup de goût ; les têtes en ſont belles, ſurtout celles des vieillards, qui ſont faites en maître ; il eſt plus fini que le Caravage n'avoit coutume de faire, mais les ombres en ſont trop dures.

Une Vénus du Titien ; elle eſt couchée ainſi que celle de la tribune, & elle eſt connue de même dans l'hiſtoire de la peinture, quoiqu'elle ne ſoit pas d'un auſſi grand prix. On l'appelle la femme du Titien ; elle eſt peinte toute nue, avec un Amour derrière elle ; le pinceau en eſt vrai & gracieux, & la manière dont elle eſt deſſinée a plus de fermeté, mais moins de fineſſe que l'on n'en trouve dans l'autre Vénus.

Le ſacrifice d'Abraham, par Allori ; deux hiſtoires de Joſeph, par André del Sarto ; dans l'une on voit Joſeph en priſon, dans l'autre la réception qu'il fait à ſon père.

De l'autre côté, on voit une Madelaine, de Furino ; un S. Jérôme, de l'Eſpagnolet ; une Annonciation, du Baſſan ; & une ſainte Famille, du Baroche ; un Payſage, du Guide, où l'on voit Armide & Renaud, &c. &c.

On y remarque auſſi deux beaux buſtes de femme ; un entr'autres qui étoit à la Villa Médici, ſous le nom de Julie, femme de Titus ; on admire ſurtout la chevelure. Un Amour qui dort, petite ſtatue grecque du meilleur genre ; ces deux figu-

res sont sur une table d'albâtre; sur l'autre sont deux Faunes & un Sérapis.

LE DIX-NEUVIÈME CABINET renferme une collection de statues antiques. On voit surtout le groupe de l'Amour & de Psiché, figuré dans le *Museum Florentinum*, & qui fut trouvé autrefois sur le mont Celius à Rome; c'est la même pensée que dans celui du Capitole; il est remarquable quant à l'intention seulement.

Un jeune homme avec la toge, qui tient un volume tiré d'une boîte qui est à ses pieds, symbole des études de la jeunesse.

Un Silvain ou une autre divinité champêtre, qui porte un agneau sur ses épaules, & à la main un vase de lait. On lui a mis un chapeau moderne. Une statue de femme voilée, qui a été apportée de Pratolino; on voit sur la base qu'elle est dédiée à Vibia Aurelia Sabina, fille de Marc-Aurèle.

Une Minerve qui étoit au Poggio Impériale, remarquable par un style étrusque ou grec antique, la tête est moderne.

Une jeune princesse qui tient son manteau relevé de la main gauche.

Un enfant qui tient des noix.

Un Ganimède, dont le torse est très-beau, & a été restauré par Cellini, comme on peut le voir dans sa vie ou dans l'ouvrage de Gori.

Un grand nombre de bustes presque tous inconnus, & de bas-reliefs qui ont été publiés avec les inscriptions de la Toscane. Un sacrifice fait par un empereur; l'ouverture d'un Testament; une Harangue; un Ganimède.

On se propose d'y placer aussi des bas-reliefs qu'on a fait venir de Rome.

LE VINGTIÈME CABINET de cette fameuse galerie contient une collection de médailles modernes. On y voyoit autrefois un cabinet d'histoire naturelle

naturelle qui avoit de la réputation ; mais il a été transſporté dans le grand établiſſement du cabinet de phyſique ou du *Muſeum*, que nous décrirons à la ſuite du palais Pitti.

La voûte de cette vingtième ſalle repréſente pluſieurs divinités, peintes par Frédéric Zuccheri. Sur les murailles, on a deſſiné la carte géographique du grand duché, ouvrage de Serrati. Le reſte eſt garni de tableaux en moſaïque, parmi leſquels on diſtingue un ancien portrait du cardinal Bembo. Il y a auſſi quelques médaillons en ſculpture, comme ceux de Laurent de Médicis, de Jean de Médicis, d'Americ Veſpuce, & de Galilée, quatre des plus illuſtres Florentins.

La collection des monnoies eſt diſpoſée dans des armoires par ordre géographique & chronologique, à-peu-près comme nous l'avons indiqué pour le dixième cabinet. On a commencé par l'Etrurie ; Orſini qui a fait un ouvrage ſur les monnoies de Florence, en fit deux ſuites ; l'une a été portée à Vienne, l'autre a été achetée par le grand-duc, pour être réunie à celle de ſa galerie, enſorte que cette collection eſt des plus riches, non-ſeulement pour les médailles de Florence, mais encore pour celles des autres villes de Toſcane, & ſurtout de Piſe. On y voit beaucoup de monnoies en or & en argent des deux Siciles, de l'Etat Eccléſiaſtique, de Veniſe, de Parme, de Milan, de Gênes & autres parties de l'Italie. Des monumens de la plus ancienne fabrication de monnoie qu'il y ait eu dans chaque province. Il en eſt de même des autres parties de l'Europe, l'Eſpagne, la France, l'Allemagne, la Hollande, la Suède & l'Angleterre, ſur laquelle on a des morceaux précieux. C'eſt ainſi que l'on voit dans ce ſeul cabinet, l'hiſtoire ſuivie des républiques & des monarchies, le changement des gouvernemens, la ſucceſſion des familles ſouve-

raines; & l'on y peut ſuivre les principaux événemens qui ſont époque dans l'hiſtoire moderne. On y trouve même quelques monnoies orientales, & en total beaucoup de pièces rares & qui n'ont point été publiées.

La collection des médailles modernes eſt une des plus nombreuſes & des plus remarquables : elle commence par les papes; on y voit enſuite les ſouverains ſelon leurs différens pays, puis les ſavans par ordre alphabétique. On y trouve auſſi un grand nombre de ſceaux de moyen âge; la plupart n'ont point été publiés. M. Pelli eſt l'antiquaire & le garde de cabinet de médailles.

La bibliothéque *Magliabecchi*, eſt dans les appartemens qui ſont ſous la galerie. Celui qui en fut autrefois le poſſeſſeur, étoit Antoine-Magliabecchi: elle avoit été arrangée vers 1755, par les ſoins de l'abbé Bandini; elle a été enſuite ſous la garde de Targioni. Le grand-duc l'a enrichie d'une partie de la bibliothéque Palatine, qui étoit autrefois au palais Pitti. On y conſerve des manuſcrits curieux & des livres très-rares. Cette bibliothéque eſt ouverte tous les jours, & celle des *Marucelli* (qui eſt du côté de S. Marc) eſt ouverte trois fois la ſemaine; ainſi l'on a continuellement à Florence une occaſion facile d'étudier.

L'académie de peinture, de ſculpture & d'architecture a auſſi une ſalle au premier étage du même bâtiment. L'établiſſement en eſt très-ancien; on donne des leçons dans la maiſon de Jean de Bologne, léguée pour cet effet par ce fameux ſculpteur, où il y a beaucoup de modèles en plâtre, & dans une autre maiſon près de S. Marc & de la ménagerie, où eſt l'attelier de ſculpture.

L'académie de peinture a reçu au nombre de ſes profeſſeurs, Mde. Irène Duclos, née Parenti,

& au nombre de ses amateurs, Mde. Bianca Anguisciola, née Busca, de Milan (1).

C'est dans les bâtimens de la galerie de Médicis, qu'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport, qui se fait avec des pierres dures, & qui est célèbre dans toute l'Europe; j'avois admiré les belles tables qui sont au Luxembourg à Paris, qui ont été faites autrefois à Florence, mais j'en ai vu un bien plus grand nombre & de plus belles encore à Florence.

Ce genre de travail est ancien dans cette ville; la belle table octogone qui est dans un des cabinets, porte les armes du grand duc Ferdinand II, qui régnoit il y a 110 ans; on n'a jamais discontinué depuis ce temps-là de faire des ouvrages du même genre. L'incrustation est quelquefois si parfaite, si nuancée, si approchante de la nature, qu'on est étonné de la patience & de l'adresse des artistes, surtout pour de petits objets, comme des papillons, des insectes; mais on y fait aussi des bâtimens & des marines en mosaïque.

Ces ouvrages sont en général inférieurs à ceux de la mosaïque de Rome, parce qu'employant

(1) Il y a eu de tout temps des femmes célèbres dans les arts; parmi les anciens, Irène, fille de Cratinus, dont Pline fait l'élogè, ainsi que de Lala (de Cyzique) Helène, fille de Timon, dont parle Phocius. Dans le seizième siècle, Lavinia Fontana, Artemisia Gentileschi, Chiara Varotari, Giovanna Carzoni, Marietta Tintoretto, fille du Tintoret, Sofonisba Anguisciola, & cinq de ses sœurs qui se distinguèrent dans la peinture. Helène Spilimberg, élève du Titien, Elizabeth Sirani à Bologne. Nous parlerons de la Rosalba dans la suite.

En France nous avons Mde. Guiard; Mde. Vien, Mde. le Brun, née Vigée, Mde. Coster, née Vallayer, Mde. Filleul & Mde. Falconet, née Collot, qui a fait la tête de la belle statue de Pierre I à Pétersbourg, & dont on trouve l'éloge plusieurs fois dans les œuvres de M. Falconet, son beau-père.

On cite encore en Prusse Mde. Terbouche, en Italie Mlle. Kaufman, Mde. Piattoli; à Genève Mlle. Terroux; Mlle. Marchainville y est morte en 1781.

des pierres fort larges, on ne peut imiter la dégradation des couleurs au point de pouvoir donner de la rondeur aux objets ; mais le trait y est rendu avec justesse, & d'ailleurs la beauté de la matière augmente le prix de ces ouvrages ; souvent même il s'y trouve des parties où la couleur des pierres a très-bien répondu à celle des objets & même à leurs nuances ; ces pièces sont alors préférables à la mosaïque de Rome, soit parce qu'il n'y a pas tant de rayes & de jointures, soit parce que le dessin du contour y a toute sa pureté. Les matières, c'est-à-dire, les pierres dures qu'on y emploie, se tirent du Levant, quelques-unes de la Bohême ; on en trouve aussi dans la Toscane & dans la Lombardie.

Ces pierres précieuses ou pierres dures qui résistent à l'acier tranchant, ne peuvent se débiter ou se partager qu'au moyen de l'émeril que l'on broie avec de l'eau, & qu'on applique sur des règles de cuivre qui, quoique sans dents, font l'effet de véritables scies ; c'est cette opération qui fait la longueur & la cherté du travail des tables de Florence, ainsi que du crystal de roche à Milan. Il y a environ 40 ouvriers qui travaillent à Florence : ils sont payés par le souverain, & gagnent environ 100 séquins par an ; leurs ouvrages sont uniquement pour lui. Il y avoit un François nommé Sériez à la tête de ces ouvriers. Chacun exécute un morceau sur le dessin qu'on lui donne, & le porte au lieu où on les rassemble pour former les tableaux. Il y en a deux au palais Pitti, qui sont si bien faits, qu'on y est trompé ; il y en a aussi dans plusieurs églises, que les grands-ducs ont voulu décorer.

Dans les momens de relâche que les ouvriers peuvent employer pour leur compte, ils font quelques petits tableaux qu'on peut se procurer, mais qui sont extrêmement chers ; un pied en quarré

y coûte 25 à 30 louis, ſans être de la première qualité.

On peut avoir à la galerie de Florence des ſuites de 125 eſpèces de marbres, en petits échantillons de deux pouces en quarré, ou 4 pouces de ſuperficie, c'eſt ce qu'on appelle un *ſtudiolo*.

LA SCAGLIUOLA eſt une autre eſpèce d'ouvrage fort uſité à Florence; on en trouve une notice dans l'ouvrage de M. Jagermann, que j'ai cité. Cet art conſiſte à faire un ſtuc avec la pierre ſpéculaire, ou, comme on dit dans le pays, *di ſar Lavori di Scagliuola*. Il ſert à imiter admirablement la moſaïque & la peinture; on en voit des morceaux ſuperbes dans le palais du grand-duc & en d'autres endroits. Cette pierre ſpéculaire (*la Scagliuola* ou *Specchio d'Aſino*) eſt une ſélénite rhomboïdale, qui s'effeuille en lames épaiſſes, larges & tranſparentes. Quand on la calcine, il en réſulte une chaux qui ſert à la dorure. On la trouve en grands morceaux, principalement dans les environs de *Spichiajuola*, dans le territoire de Volterra. Les anciens s'en ſervoient pour faire des carreaux de fenêtres; il y en avoit dans les étuves de Rome. On en trouve auprès de *Marradi*; mais celle-ci eſt plus blanche, & donne des feuilles plus larges, au lieu que celle de Volterra tire plus ſur le jaune, & ſe ſubdiviſe davantage: les deux eſpèces cependant deviennent tout-à-fait blanches étant calcinées. On calcine la ſélénite dans un four, on la réduit en poudre, on la paſſe au crible ou au tamis le plus fin, & avec de l'eau & de la colle on en fait une pâte, dans laquelle on mêle des couleurs en détrempe, en choiſiſſant les couleurs ſuivant le but que l'on ſe propoſe. Cette maſſe ainſi préparée eſt celle que l'artiſte met en œuvre. Il l'égaliſe avec de la pierre ponce; il la rend nette & luiſante avec de l'huile & un feutre, & achève le reſte de l'ouvrage

au moyen d'une méthode qui n'eſt encore connue que de très-peu de perſonnes. Il y a deux ſiècles environ que cet art fut apporté à Florence par quelques Lombards, qui avoient le talent d'exécuter, au moyen de cette matière, des cartes géographiques, & d'imiter les marbres les plus rares. On voit encore des échantillons très-rares de la première eſpèce dans quelques palais; on en voit de la ſeconde dans l'égliſe *dell' Oſpizio di S. Tomaſo*. Mais jamais cette pierre n'a été travaillée avec une plus grande perfection, jamais on n'en a fait de plus beaux ouvrages que de nos jours. Ce fut M. *Hugford*, abbé de Vallombreuſe, qui porta cet art à ce haut degré de perfection; il en a communiqué le ſecret à un de ſes amis, nommé *Gori*, qui vit encore à Florence, en 1775, & qui depuis la mort de l'abbé *Hugford* pratique l'art de la ſcagliuola avec un ſuccès étonnant; mais il ne travaille que pour le grand-duc.

Au reſte, on fait à Rome, & même en France, des ſtucs qui approchent beaucoup de la ſcagliuola; il y avoit chez M. Couſtoux au Louvre, un ouvrier allemand qui y réuſſiſſoit à merveille. Nous parlerons des ouvrages de ſtuc à l'occaſion de S. Pierre de Rome, où il y en a plus qu'en aucun endroit de l'Italie.

CHAPITRE XVI.

Palais Pitti & ſes environs.

LA galerie & le palais vieux communiquent au palais Pitti, par un corridor couvert qui a 250 toiſes de longueur, & qui paſſe ſur le côté du *Ponte Vecchio*; ce fut le grand duc Côme I qui

le fit faire, lorſqu'il voulut habiter le palais Pitti, pour communiquer avec l'ancien palais & avec les galeries qu'il avoit fait conſtruire, ſans ſortir ni paroître en public.

Le palais *Pitti* a conſervé le nom de Luc Pitti, gentilhomme Florentin, qui l'avoit fait bâtir pour lui-même vers l'an 1460; ſes deſcendans furent obligés de le vendre à cauſe du dérangement de leurs affaires; le grand-duc Côme I en fit l'acquiſition, & il y habita de même que ſes ſucceſſeurs.

Ce palais eſt ſitué ſur une grande place qui le laiſſe tout-à-fait à découvert; ſa façade eſt de *Brunelleſco*, elle a 90 toiſes de longueur du côté de la place (1): elle eſt percée de 23 croiſées: l'architecte n'y a employé aucun ordre d'architecture, mais elle a trois rangs de grandes arcades les unes ſur les autres formant les croiſées. Elle eſt toute à boſſages & à refends vermiculés; la porte eſt pratiquée dans l'une de ces arcades, dont elle n'interrompt point la ſuite; mais quoiqu'elle ne ſoit pas plus grande que les autres, elle n'en eſt pas moins commode; deux carroſſes y peuvent paſſer facilement. Les aîles de cet édifice ont été ajoutées par Côme I, elles n'ont que deux rangs de croiſées l'un ſur l'autre; mais tout eſt ſur une ligne droite ſans aucun reſſaut. Cette décoration, quoique ſimple & même un peu ruſtique, a quelque choſe de majeſtueux; les croiſées d'en bas ſont belles & de très-bon goût; on auroit ſeulement déſiré que cette grande maſſe de bâtiment eût été couronnée d'un entablement qui eût répondu au goût dans lequel tout le reſte a été compoſé.

---

(1) On peut voir l'élévation de ce palais dans l'ouvrage qui a pour titre : *Scelta di 24 Vedute di Firenze*, *di Andrea Garini*; 1744, & dans celui que Bouchard a publié en 1755. *Scelta di Architetture della città di Firenze.*

La cour du palais est d'une belle proportion & d'une architecture mêlée, sans être aussi rustique que la façade extérieure : elle est de l'Ammanati. Il y a de grandes galeries dans son pourtour, où l'on a employé les trois ordres grecs en colonnes engagées dans le mur, toutes chargées de bossages vermiculés ; c'est une chose que les architectes condamnent aujourd'hui, parce que c'est allier le lourd avec le délicat que d'assommer de bossages l'ordre corinthien. On peut dire néanmoins que les masses de cette décoration sont en très-bon rapport les unes avec les autres, & que le style en est partout soutenu. Les deux aîles avancées sont fort bien, ainsi que la disposition de la terrasse ou galerie découverte, qui, des fenêtres du premier étage, conduit du plain-pied dans le jardin. Sous cette terrasse, qui est vis-à-vis la porte du palais, on a pratiqué une grotte dans le même goût d'architecture, formant un très-bon effet ; elle est surmontée d'une cascade en guéridon, & dans l'intérieur de la grotte, il y a des jets-d'eau & un vivier où l'on nourrissoit des poissons.

Bien des gens prétendent que la cour est trop petite ; ils ont raison s'il la considèrent eu égard à la grande façade que présente ce bâtiment ; mais s'ils font attention que les deux parties qui forment les aîles extérieures n'y étoient pas lors du premier plan, ils conviendront qu'alors la cour étoit d'une très-belle grandeur, surtout étant ouverte du côté du jardin dans les deux étages supérieurs. Ce sont les bossages & les refends qui ont fait dire que la reine Marie de Médicis, qui avoit quitté Florence, en 1590, avoit voulu imiter le palais Pitti, en faisant bâtir à Paris le Luxembourg ; pour moi, je ne trouve entre ces deux palais que bien peu de ressemblance ; le Luxembourg est plus dégagé, & plus orné, la

cour eſt beaucoup plus grande & bâtie des quatre côtés ; le plan du Luxembourg eſt preſque quarré, au lieu que le palais Pitti s'étend principalement en longueur : je crois qu'il y a plus d'appartemens au palais Pitti ; mais le Luxembourg eſt bien plus agréable, plus commode ; la cour du palais Pitti eſt obſcurcie par la hauteur des bâtimens ; l'élévation des jardins rend le palais humide par en bas, & l'inégalité du terrain y cauſe beaucoup d'irrégularités que l'on n'a point au Luxembourg.

Les appartemens du grand-duc ſont décorés avec la plus grande magnificence ; on y voit des lambris dorés, des tables incruſtées avec la plus grande perfection, en moſaïque & en ſcagliuola, des ſtatues antiques, & ſurtout des peintures précieuſes.

Dans celui du rez-de-chauſſée, qu'on appelle l'appartement royal, à côté de la porte du veſtibule, il y a un Bacchus en marbre, de *Bandinelli*, où l'on trouve de grandes beautés ; il eſt deſſiné dans le goût du *Guide ;* les contours en ſont un peu maniérés.

Il y a une antichambre peinte à freſque par Sébaſtien *Ricci* ; différentes pièces où l'on voit une grande collection de tableaux, parmi leſquels il y en a un fort bon de *Nicolo Caſſana :* il repréſente le portrait d'une naine : elle eſt vêtue en bergère, & tient des fleurs ; cette petite figure eſt tout-à-fait riante, la manière dont elle eſt peinte approche de celle du *Feti*.

Dans le grand ſalon, ou le ſalon impérial, on voit ſur une partie des murs huit tableaux imitant des bas-reliefs de marbre blanc, qui ſont peints à s'y tromper ; il y en a quatre qui ſont dans des formes quarrées, plus hautes que larges, & les quatre autres dans des formes rondes : ils ſont de *Giovanni da San Giovanni :* & repréſentent pluſieurs traits de la fable.

Le ſurplus des murs du même ſallon eſt reparti en dix grandes freſques de divers peintres, médiocres quant à l'exécution, mais qui ont du mérite du côté de l'invention & de la compoſition : en voici les ſujets.

1. La ruine des arts en Italie, par *Giov. da San Giovanni;* elle eſt exprimée ſous l'emblême des harpies, des ſatyres, du temps, qui détruiſent les ouvrages des plus grands hommes dans tous les genres; on y a joint Mahomet, comme ayant contribué à cette révolution.

2. La déroute du Parnaſſe, repréſentée par Sapho fouettée par une furie; Pégaſe déchiré par les vices, & les poëtes les plus fameux maltraités & précipités par les ſatyres & les harpies, allant ſe réfugier dans la maiſon de Laurent le Magnifique, dans laquelle Homère entre le premier, ſuivi de tous les autres, par *San Giovanni.*

3. La vertu ayant réſolu de ſe réfugier à Florence par les ordres de Pallas, qui ſe fait voir du haut des cieux, elle eſt reçue par la Toſcane, aſſiſtée de la généroſité; cette dernière lui donne une main, & de l'autre lui indique la maiſon de Laurent de Médicis, afin qu'elle y conduiſe les philoſophes de ſa ſuite. On voit à leur tête Empedocles attriſté de la perte de ſes ouvrages; cette partie eſt encore de *San Giovanni.*

4. Apollon voyant l'amour que Laurent de Médicis a pour les arts, fait deſcendre les Muſes du Parnaſſe & les lui préſente. Laurent environné de gens-de-lettres qui ſont ſes favoris, les reçoit avec affabilité, & les prend ſous ſa protection; auſſitôt la Renommée l'annonce à l'univers. Celui-ci eſt de *Cecco Bravo.*

5. Laurent de Médicis, par la ſageſſe de ſon gouvernement ayant fait fermer le temple de Janus, Bellone ſe conſole, & Mars dirige ſa courſe ailleurs. Alors la Paix deſcend du Ciel pour cou-

ronner d'olivier l'Italie qui se dépouille de ses habits militaires. *Cecco Bravo.*

6. La Réligion, accompagnée d'un Ange tenant ouvert le livre des saintes Ecritures, apparoît à Laurent de Médicis, & lui montre le Ciel d'où partent ses rayons, pour lui indiquer la source de la vraie lumière qui doit le conduire dans toutes ses actions; les récompenses promises à sa postérité sont désignées par une tiare & deux couronnes portées en l'air par des Anges. *Ottavio Vannini.*

7. Laurent de Médicis ayant établi dans son jardin de Saint-Marc une école de peinture, de sculpture & d'architecture, sous la direction des meilleurs professeurs; les élèves de cette école lui apportent leurs ouvrages. On distingue parmi eux *Michel-Ange*, qui lui présente le buste d'un Faune qu'il avoit exécuté en marbre sans le secours d'aucun maître. *Ottavio Vannini.*

8. Pour exprimer les récompenses accordées au mérite, on a représenté la Libéralité assise au pied d'un laurier, ayant à côté d'elle la Prudence qui la dirige, & deux enfans dont l'un est appuyé sur un livre, & l'autre pique la terre avec une lance. *Ottavio Vannini.*

9. L'académie platonique, établie par Laurent de Médicis, dans sa maison de campagne à Corregio; nous parlerons bientôt plus au long de cette académie. La statue de Platon y est posée sur un piédestal, sur lequel on lit: *Platonem laudaturus & sile & mirare*, & plus bas, *sal in mente, mel in ore.* L'éloquence & la musique sont aux deux côtés d'une espèce de socle sur lequel est le piédestal; on remarque dans un coin la géométrie, avec la philosophie qui terrasse l'Erreur. *Francesco Furino.*

10. La mort de Laurent de Médicis: on y voit les trois Parques; mais à peine Atropos a-t-elle

coupé le fil, que Mars descend sur la terre, dont Astrée, la Paix & la Renommée se sont déjà retirées ; les arts consternés courent çà & là, laissant tomber des médailles qui retracent ses hauts faits. Le cigne, symbole de l'harmonie poëtique, tire du fleuve Léthé la médaille qui représente ce grand homme, & le fleuve se couvre le visage, outré du larcin qui lui a été fait. Les peintures de ce salon sont gravées dans un grand volume *in-folio* ; *Pitture del Salone Imperiale di Firenze.*

On traverse deux chambres dont les murs sont d'une architecture feinte, qui a été peinte par *Colonna* ; les figures sont de *Vitelli.* On trouve ensuite une salle où il y a une grande baignoire d'un seul morceau de marbre verd antique.

Dans l'appartement qui porte le nom de l'Electrice Anne Palatine, un tableau de *Solimène*, représentant Ste. Anne qui montre à lire à la Vierge; on n'y trouve point les noirs qui dominent ordinairement dans les ouvrages de ce maître : ce tableau est peint d'une manière claire : le caractère de la Vierge n'est pas spirituel, mais il a une noble simplicité ; l'ajustement de sa coëffure est charmant, cet ouvrage plairoit beaucoup plus si les jambes de Ste. Elisabeth étoient mieux dessinées, & s'il n'avoit pas d'autres incorrections. Le tableau est encadré dans une grande guirlande de fleurs d'argent, qui est un bel ouvrage d'orfévrerie.

Une Vierge de *Carlo Dolci*, vigoureuse de couleur : l'enfant Jésus a l'air très-noble.

On monte au premier étage par un bel escalier, qui cependant paroît petit pour un si vaste édifice : il y a dans les appartemens d'en haut plusieurs peintures qui représentent divers sujets, dont quelques-uns sont allégoriques ; d'autres, tirés de la fable & de l'histoire, font allusion à la vie de Côme I, grand-duc.

On admire dans le salon de Vénus de belles fresques, où Pierre de *Cortone* a exprimé des sujets dignes d'honorer la vertu & d'en inspirer le goût; c'est dans le temps que Pierre de Cortone travailloit à ce grand ouvrage, qu'il fit un trait singulier de facilité & d'expression. Le grand-duc Ferdinand II étant venu le voir travailler, admiroit un enfant qui étoit représenté tout en pleurs: voulez-vous voir, dit Cortone, avec quelle facilité l'on fait pleurer ou rire les enfans? en disant cela, il donna un coup de pinceau, & l'enfant parut rire; il en donna un second, & il le remit à l'instant dans son premier état.

Le plafond représente Pallas qui enlève un jeune homme (1) des bras de Vénus, pour le mettre sous la conduite d'Hercule; le Génie de la guerre lui montre la couronne de laurier qu'il doit mériter. Autour de ce plafond, il y a huit tableaux à fresque en forme d'éventails par *Pietro de Cortone*: ces morceaux sont admirablement bien composés, bien de plafond, & traités avec toutes les grâces possibles; la couleur en est belle & gracieuse: les ornemens d'architecture qui les encadrent sont ingénieux & de bon goût: voici les sujets.

1. La continence de Scipion, qui rend une belle Espagnole à sa famille, 211 ans avant Jésus-Christ.

2. Antiochus quittant sa maîtresse pour aller où son devoir l'appelle.

3. Crispus, fils de l'empereur Constantin & de Minerve, sa première femme, résistant aux désirs de Fausta, sa belle mère.

4. Le médecin Erasistrate découvrant à Séleucus, roi de Syrie, que la maladie d'Antiochus son fils provient de l'amour qu'il a pour la reine Stratonice, sa belle-mère.

(1) Ce jeune homme se retrouve dans tous les plafonds emblématiques de Côme I.

5. Cyrus, de peur d'être séduit par les charmes de Panthée femme d'Abradate roi de la Susiane, qui étoit sa prisonnière, ordonne qu'on l'éloigne de sa vue.

6. Cléopâtre allant au-devant d'Auguste pour le séduire, il préfère son devoir aux attraits de cette princesse.

7. Alexandre, à qui l'on amène la mère & la femme de Darius; il les reçoit avec humanité, mais sans être séduit par la beauté de celle-ci.

8. Massinissa, roi d'une partie de l'Afrique, voyant que les Romains n'approuvoient pas son mariage avec Sofonisbe, reine de Numidie, qui étoit prisonnière dans l'armée de Scipion, lui envoie du poison, afin que par la mort elle évite la honte d'être menée dans Rome en triomphe.

Le plafond n'est pas trop bien en perspective; on y trouve des incorrections & des répétitions de caractère de tête, mais en revanche, il est rempli de grâces & vigoureux de couleur. Les ornemens, qui encadrent les huit tableaux, sont dignes d'attention par leur bon goût; ils sont aussi de Piétre de Cortone.

Dans le sallon d'Apollon, il y a un plafond peint à fresque, sur les dessins de Piétre de Cortone, presqu'aussi beau que s'il étoit de ce maître. Il représente un jeune homme inspiré du feu de la poésie, à qui Apollon, pour l'exciter à chanter les merveilles de l'univers, montre un globe apporté par Atlas. Les quatre encoignures sont aussi peintes à fresque, ainsi que quatre tableaux exprimant l'amour des arts: ces morceaux passent pour être des élèves du Cortone, tels que Ciro Ferri; le coloris est un peu foible, & la touche moins brillante que celle de leur maître, mais le plafond a l'avantage d'être bien en perspective.

Dans le fallon de Mars, un grand plafond à fresque, de Piétre de Cortone, qui est du plus beau de ce maître; il est divisé en quatre tabelaux, dont trois représentent le triomphe de la maison de Médicis: on voit un jeune guerrier sautant d'une barque dans un vaisseau, & combattant la lance en main; il est secouru de Mars qui tient une épée d'une main, & lance la foudre de l'autre. Castor & Pollux portent les dépouilles des ennemis à Hercule, qui en forme un trophée; le reste de l'espace est occupé par les guerriers de sa suite. L'on voit dans la quatrième une foule de captifs chargés de chaînes, qui viennent implorer la victoire; la paix ayant un rameau d'olivier à la main, les embrasse & les rassure; l'abondance renaît & répand ses bienfaits sur ces peuples vaincus. Ce plafond est un des plus poétiques & des plus vigoureux du Cortone: il est d'une couleur claire & gracieuse, il fourmille d'expressions; mais il n'est pas plus exempt d'incorrections que les autres ouvrages de ce maître; l'Hercule en est un exemple sensible, il n'est pas dans la nature qu'on voie en entier l'estomac & les deux fesses tout ensemble.

Dans le sallon de Jupiter, il y a un plafond à fresque de Pierre de Cortone; le sujet est Jupiter, à qui Hercule & la Fortune présentent un jeune guerrier, pour recevoir la couronne de l'immortalité; un Génie étend la main devant ses yeux pour empêcher qu'il ne soit ébloui par l'éclat du Dieu du Tonnerre. Un autre Génie, qui est celui de la guerre, apporte à la victoire la cuirasse du héros, percée de javelots; celle-ci grave son nom sur un bouclier: elle n'en a encore tracé que la première lettre, c'est un M, lettre initiale de celui des Médicis. Il y a encore dans ce sallon six autres fresques du même peintre en forme d'éventails, qui expriment par des figures emblé-

matiques le bonheur d'un état aussitôt que la guerre a cessé : en voici les sujets.

1. Minerve qui fait planter l'olivier, symbole de la paix.

2. Mars s'en retournant sur un cheval aîlé.

3. Castor & Pollux qui ramènent leurs chevaux en lesse.

4. Vulcain se reposant dans sa forge.

5. Diane endormie au retour de la chasse.

6. Apollon, Dieu des arts.

7. Mercure, Dieu de l'éloquence & du commerce.

8. Le chef des vaincus faisant de vains efforts pour rompre ses chaînes à coups de sabre, & la discorde qui, le flambeau à la main, vient à son secours pour tâcher de le délivrer & de renouveler ainsi les malheurs de la guerre. Tous ces sujets sont très-bien composés; mais quoique l'ordonnance du plafond soit admirable, l'exécution en est plus foible que celle des autres, ce qui provient sans doute de ce que le maître s'est trop fait aider par ses élèves dans cet ouvrage.

Ces plafonds de Piétre de Cortone ont été gravés en 26 feuilles, par Bloemart & Blondeau : *Imagini della virtù eroica, che alludono alla virtù de' principi della casa medicea, presentate nelle tre Camere di giove, di marte e di venere, nel palazzo del gran duca.*

Le plafond du salon d'Hercule est une fresque de *Ciro Ferri*; il y a peint dans le bas Hercule sur le bucher, & dans le haut l'apothéose de ce héros que Mars & la Prudence conduisent dans l'Olympe, où il reçoit la couronne de l'immortalité. On s'apperçoit aisément que le peintre a cherché la manière de Cortone son maître, mais il lui est bien inférieur en tous points; la perspective aérienne n'y est point observée; il est cependant bien composé, sauf l'inconvénient d'avoir réuni deux actions dans le même tableau.

On voit dans ce salon un beau Christ d'ivoire de

de Baldasari; il est d'un seul morceau de 4 pieds 4 pouces de long (1).

Une Madelaine accroupie, du *Poussin*; elle est dessinée avec grâce; la couleur en est vraie & vigoureuse; les ombres en sont seulement trop noires.

Le portrait de la maîtresse du Titien, peint par lui-même; la tête en est belle; mais elle paroît n'être pas assez ronde.

Un tableau d'André *del Sarto*, représentant la Vierge sur un piédestal, S. François & S. Jean l'Evangéliste debout: la couleur en est vigoureuse; mais la position ne groupe point, & l'on n'y trouve pas beaucoup d'intelligence de clair-obscur; cependant c'est un des plus beaux tableaux de ce grand peintre. C'est à Florence qu'il faut juger de son talent, car tout ce qu'on voit à Rome du Sarto, n'est point à comparer à ce qu'il a fait à Florence. Ce peintre a des couleurs de draperies rouges extrêmement belles & fraîches, qui paroissent lui être particulières; d'ailleurs il drape ordinairement bien; & dessine de grand caractère.

Quatre tableaux de batailles, qui ont rapport à la maison de Médicis, par le *Bourguignon*: ils peuvent avoir environ 9 pieds; les figures sont de 8 à 10 pouces: ces tableaux sont très-beaux, la couleur est d'une grande force; la touche & la facilité sont admirables; ils sont fort noircis; celui où l'on voit la montagne de Radicofani est le mieux conservé.

Parmi les peintures du palais Pitti, il n'y en a pas qui m'ait frappé autant que les 4 fins de l'homme de *Naffini*: la vérité & l'expression y sont au point d'inspirer le tressaillement; la belle Vierge de Raphaël me sembloit en rien dire en comparaison de ces sujets frappans. M. Cochin con-

(1) Les meubles ou les tableaux de chevalet dont je vais parler, sont ceux qui se voyoient en 1765, mais on a augmenté la belle collection de ce palais depuis mon voyage.

vient qu'il y a du feu de génie dans leur composition ; mais il ajoute qu'ils sont durs & maniérés, sans intelligence du clair-obscur, & que la couleur locale en est rouge & violette.

On quitte cet appartement pour passer dans un autre à gauche, où il y a un plafond de Luc *Jordan*, représentant une apothéose ; il renferme de grandes beautés.

On distingue dans cet appartement, au milieu d'une foule de tableaux mêlés de copies, les originaux suivans.

S. Antoine combattant contre un diable, par *Salvator Rosa* ; l'effet en est beau : il est d'une belle couleur idéale ; mais l'action en est outrée.

Une sainte Famille d'André del Sarto, la Vierge n'en est pas belle, la figure de l'enfant Jésus qui est en bas, s'aligne trop avec celle de la Vierge : mauvais effet de composition.

L'adoration des Mages, par André del Sarto ; l'ordonnance en est bonne.

Une Vierge, l'enfant Jésus, & plusieurs Saints, d'André del Sarto. A la manière dont ce tableau est traité, on diroit qu'il a été fait dans le temps que la peinture commençoit à sortir du gothique ; il a pourtant des beautés.

Deux Assomptions de la Vierge, elles sont encore d'*André del Sarto ;* celui de ces tableaux où les Anges tiennent des tables dans la gloire, paroît être le meilleur. Il s'y rencontre de beaux caractères de têtes, mais les enfans en sont un peu maniérés : on pourroit aussi y trouver plus de vérité dans les chairs ; pour les draperies, celles-ci semblent faites d'après des plis de papier.

Deux Batailles & deux Marines, de *Salvator Rosa.*

Une Bataille du *Bourguignon*, dont le sujet est bien composé.

Ste. Marguerite de Cortone, par *Lanfranc*, tableau qui n'est point exempt d'incorrections, mais bien peint, quoiqu'un peu gris.

S. Philippe de *Neri*, invoquant la Vierge, par Carle Maratte; la composition en est très-belle, les caractères en sont beaux, singulièrement celui de l'enfant Jésus.

Dans une autre chambre, il y a beaucoup de portraits dont plusieurs sont du *Titien*, on y voit aussi celui de Léon X entre deux cardinaux, par *Raphaël* : le dessin en est d'une vérité parfaite; on prétend que c'est l'original dont André *del Sarto* avoit fait la copie pour être envoyée au duc de Mantoue, copie qui depuis a passé, dit-on, au roi de Naples.

Adam & Eve pleurant la mort d'Abel, par le *Tiarini* : la couleur en est vigoureuse; ce tableau tire un peu sur la manière du Guerchin.

Apollon qui écorche le satyre Marsyas, du Guerchin, très-beau.

Un tableau de Raphaël, appelé la *Modonna della sédia*, il est de forme ronde, les bustes sont de grandeur naturelle. On ne peut rien de mieux dessiné, l'expression en est admirable. C'est véritablement une des plus belles choses qu'on puisse voir de ce grand maître. La tête de la Vierge est riante, spirituelle, d'une finesse de dessin & d'une beauté inimitables. La couleur en est vraie & belle, l'enfant Jésus est fort beau, mais d'une nature un peu trop formée. « Dans ce morceau » Raphaël est coloriste dans un degré bien plus » éminent qu'il n'a coutume de l'être. Il y a un » effet de lumière & un arrondissement dans les » objets, qu'on trouve rarement dans ses ouvrages. » En regardant celui-ci on ne songe pas à y rien » désirer, c'est un objet d'admiration.

» Un grand tableau de Rubens (figures de gran- » deur naturelle); c'est un sujet allégorique. On » y voit un héros armé, tiré par la furie de la » guerre; il s'arrache des bras d'une belle femme. » Un autre qui a sur la tête une couronne murale

» le pourſuit en jetant des cris; pluſieurs autres
» figures ſont renverſées; on y voit auſſi le tem-
» ple de Janus: ce tableau eſt d'une compoſition
» poétique & plein du plus beau feu; la couleur
» en eſt admirable, ainſi que le pinceau. La tête
» de femme eſt de la plus grande beauté, auſſi-
» bien que toutes les chairs, & l'effet général en
» en eſt très-piquant de lumière & d'ombre. C'eſt
» un tableau capital; il y a ſeulement quelques
» incorrections de deſſin, ſurtout dans les jambes
» de la femme, qui paroiſſent trop tortillées.
» M. Cochin, Tom. II, pag. 67".

La bibliothéque du palais Pitti, qui eſt rétablie dans l'étage ſupérieur, étoit compoſée d'environ 35000 volumes, mais on a tranſporté la majeure partie à la bibliothéque Magliabecchi, & au Muſée: on y entre par une première ſalle, qui eſt celle où s'aſſembloit l'academie, appelée *del Cimento* (de l'expérience), qui eut la gloire de contribuer au progrès de la phyſique expérimentale, dans un temps où cette ſcience étoit à peine connue; nous en parlerons bientôt en traitant de l'Hiſtoire littéraire de Florence. On voit encore dans cette ſalle beaucoup d'armoires pleines d'inſtrumens de verre, & d'autres choſes qui ont ſervi à l'académie *del Cimento.*

La bibliothéque que le duc de Lorraine fit tranſporter dans ce palais, en 1737, lorſqu'il vint prendre poſſeſſion de la Toſcane, y avoit été arrangée en 1760. Elle comprenoit environ 8000 volumes. L'ancienne bibliothéque de la maiſon de Médicis y avoit été placée vers l'an 1600, & contenoit 25000 volumes; mais le grand duc les a repartis dans les bibliothéques. Il y avoit des manuſcrits de toute eſpèce, orientaux, latins, françois, italiens, allemands; M. Aſſemanni a donné la notice de tous les manuſcrits orientaux. J'y ai vu avec plaiſir deux grands volumes qui ſont le

journal des voyages faits par Côme III, en 1690, accompagné de beaux dessins avec des explications par le comte Magalotti. Je ne connois aucun exemple (si ce n'est celui du Czar Pierre) d'un prince qui ait voyagé avec tant de curiosité, de goût & d'utilité.

Le jardin du palais Pitti est du côté du midi; on l'appelle *Boboli*, il a plus de 500 toises de longueur, depuis le Belvedere, qui est une espèce de fort placé sur la hauteur, jusqu'à la porte de S. Pietro Gattolini, la plus occidentale de la ville; ce jardin offre la plus grande variété, il y a des hauts & des bas, du gracieux & du sauvage, de grandes allées & de petits bosquets, des parterres de fleurs & des gazons champêtres; des grottes, des fontaines, des statues; on a profité de la hauteur, qui est en face du château; c'étoit une espèce de théâtre où l'on a donné autrefois des fêtes; & l'on y a bâti un pavillon très agréable.

La fontaine qui est à l'extrêmité de la grande allée, dans l'endroit qu'on appelle *Isola*, est la chose la plus remarquable de ce jardin, au-dessus d'un bassin de granite, qui a plus de 20 pieds de diamètre, on voit une statue de Neptune plus grande que nature; trois fleuves assis à ses pieds versent de l'eau à grands flots, ils représentent le Gange, le Nil & l'Eufrate, qui jettent leurs eaux dans l'Océan: ce bel ouvrage est de *Jean de Bologne*.

Il y a dans un autre endroit du jardin un Neptune en bronze environné de monstres marins, de la main de *Lorenzi*, ouvrage très-estimé.

Une des grottes de ce jardin est ornée de quatre statues, ébauchées par Michel-Ange & qui doivent servir au mausolée de Jules second, aussi bien que celles qui sont au palais vieux, & dont nous avons parlé ci-dessus. Il y a encore dans cette grotte plusieurs autres statues, & des peintures du Poccetti.

Dans le jardin Boboli, on voit plusieurs statues

antiques que l'on ferroit autrefois pendant l'hiver, pour n'être pas obligé de les nettoyer: au reste, on se garde bien en Italie de les user comme on l'a fait quelquefois chez nous, avec de la pierre ponce & du grès. J'ai vu un de nos plus grands artistes gémir de cette barbarie, surtout à l'égard des belles figures de Marli. En Italie on se contente de serrer pendant l'hiver celles qui sont portatives, & de couvrir avec des paillassons dressés sur des charpentes légères, celles qu'on ne peut pas déranger. Lorsque le printemps est de retour on les découvre ou on les remet en place; alors la rosée & le soleil leur rendent leur première blancheur; mais les Italiens sont si peu attachés à ce petit mérite, que si par hasard quelque partie restoit tachée, ils la laisseroient plutôt que d'endommager les formes, comme nous le faisons en les nettoyant. Ils sentent trop bien le respect que l'on doit aux belles choses.

J'ai ouï dire à M. Pigalle, un des plus grands sculpteurs de France, que l'hiver ne gâte point les figures de marbre; qu'il n'y a que les araignées & autres insectes qui les tâchent, & la poussière qui les salit: que pour y remédier il suffit de les laver avec soin à grande eau tous les trois mois, & de passer légèrement, s'il est nécessaire, une brosse sur les endroits enfoncés. A l'égard des figures ou bustes jaunis dans les appartemens, M. Pigalle les blanchit en les faisant arroser, ou en les exposant sur l'herbe à la rosée & au soleil.

LA PACE est une église de Feuillans François, adossée aux murs du jardin Boboli, & que l'on trouve en sortant de Florence par la porte de Rome ou de S. Pierre Gattolini: il y a dans ce couvent 7 ou 8 religieux de qui les François sont très-bien reçus. On voit dans leur église un fort beau plafond de *Jordan*, il représente une Vierge sur des nuages avec S. Bernard. C'est une application de ce passage, *fiat pax in virtute tuâ*.

En revenant près du palais Pitti, on trouve, dans la rue appléé *via Romana*, une colonne de marbre de Serravezza, que le grand-duc Côme I fit élever en mémoire de la bataille de Marciano, qu'il gagna le 2 Août 1554 contre les Sienois, & qui lui procura l'acquisition de Siene.

S. SPIRITO, église voisine du palais Pitti desservie par des Augustins; c'est une des plus belles de Florence, elle est de l'architecture de *Brunellesco*, & a 287 pieds de longueur, 97 de large; elle est divisée en trois nefs, qui sont portées par de belles colonnes; les statues & les peintures sont estimées; il y a un ancien tableau de la main du Giotto dans la croisée à droite. On y voit des copies de deux statues de Michel-Ange, la Vierge qui est à S. Pierre de Rome, & le Christ de la Minerve. La chapelle du S. Sacrement est richement décorée, en marbre de Carrare, avec des ornemens du vieux *Sansovino*. Le grand autel est des plus riches: il est placé sous un baldaquin, porté par de belles colonnes; le tabernacle & l'autel sont incrustés de pierres dures; le chœur qui se voit derrière l'autel est de figure octogone, enrichi de marbre de Carrare avec des statues de Caccini; ce fut lui qui donna les dessins de cet ouvrage, auquel la famille Michelozzi a employé des sommes considérables.

La sacristie est de l'*Ammanati*; il y a 8 couples de pilastres, qui ont 8 chapiteaux différens: ce célèbre architecte vouloit essayer s'il y en auroit un qu'on préférât à l'ancien chapiteau corinthien qui est du nombre des huit; il paroît que cet essai n'a pas réussi.

IL CARMINE, ou l'église des Carmes & celle des *Bernardins*, sont aussi dans le même quartier, ainsi que le palais *Capponi*; mais je passe rapidement sur tous les objets qui ne sont pas extrêmement remarquables.

LE MUSEUM, est une collection immense de

tout ce qui a rapport à la physique, aux mathématiques, & à l'histoire naturelle, formée depuis quelques années par le grand-duc dans le palais Torregiani, qu'il a acheté vers 1772; il est au midi du palais Pitti, comme la galerie est du côté du nord, & l'on a coutume de dire que le palais Pitti est entre les trésors de l'art & ceux de la nature.

M. l'abbé Felix Fontana, de Roveredo, est celui qui a la direction de ce cabinet; il a fait faire les meilleurs instrumens de physique en Angleterre & en France, où il a passé plusieurs années; il en a fait exécuter à Florence d'après ses propres vues qui sont celles d'un homme de génie; on peut le regarder comme un des physiciens les plus célèbres, non-seulement de l'Italie, mais même de l'Europe. Nous avons de lui des recherches très-vastes & très-savantes sur le venin de la vipère, in-4°. 1781, des observations sur le mouvement de l'iris dans l'œil, sur les maladies des grains; sur l'air fixe, pour lequel il a imaginé ou du moins perfectionné l'eudiomètre; sur la physique animale, sur un nouveau thermomètre, &c. Il a fait un baromètre portatif qui se met avec un niveau, un thermomètre, une boussole, un microscope & une lunette, dans une canne que le prince peut porter à la campagne. Il a perfectionné les micromètres objectifs, dont se servent les astronomes, &c. On peut avoir une idée de ses travaux en lisant une brochure publiée à Rome: *Saggio del real gabinetto di fisica e di storia naturale di Firenze*, in Roma 1776, le journal de physique de M. l'abbé Rozier, Janvier & Février 1777, & la traduction qui s'est faite en italie du recueil publié par la société de Londres: *Avanzamento delle arti, delle manifatture e del commercio di Firenze* 1773, in-fol. M. Felix Fontana est frère du P. Grégoire Fontana, habile géomètre, qui demeure à Pavie, & dont nous avons parlé ci-devant.

Au rez-de-chauſſée il y a une grande ſalle remplie de productions de la Toſcane, & un laboratoire de chymie avec une collection des produits de différentes opérations.

Au premier deux grandes ſalles où ſe voient les plus grands animaux, quadrupèdes, poiſſons ou oiſeaux, une pour les os, les cornes, &c. une bibliothéque de livres rélatifs à la phyſique, aux mathématiques & à l'hiſtoire naturelle.

Trois ſalles pour la mécanique, une pour l'hydraulique, une pour l'électricité, une pour la marine, une pour l'aimant, une pour l'optique & la pyrométrie, deux pour les inſtrumens de mathématiques; il y a entr'autre une grande plate-forme de 46 pouces de diamètre, dont le limbe circulaire eſt diviſé en 2160 parties actuelles, ou de 10 en 10 minutes, ſubdiviſées par le Vernier en 30 & même 60, & conſtruite ſur des principes différens de ceux du duc de Chaulnes & de Ramſden; on peut, avec cette machine, diviſer le cercle de 10 en 10 ſecondes. La machine pour diviſer la ligne droite, partage le pouce en 1200 parties actuelles. Parmi les machines de ſtatique, il y a des balances qui, étant chargées de 50 livres, ſont ſenſibles à ½ & même à un quart de grain, c'eſt-à-dire à la deux millionième partie du poids, & conſtruites ſur des principes différens de ceux qu'on pratique ailleurs. M. Fontana a fait exécuter beaucoup d'inſtrumens auſſi ingénieux que nouveaux. Au niveau de cet étage eſt le jardin de Botanique, il donne ſur le Boboli, & eſt une dépendance du *Muſeum*.

Le ſecond étage contient un appartement compoſé d'environ 30 pièces deſtinées pour l'anatomie & l'hiſtoire naturelle. On y voit d'abord une ſuite de 14 chambres & d'une galerie remplies de préparations anatomiques, imitées en cire avec la plus grande exactitude, & d'une vérité qui étonne;

ces pièces d'anatomie ont été exécutées par 3 habiles artistes de Florence, sous les yeux de M. Fontana. On y voit jusqu'aux préparations les plus délicates des vaisseaux lymphatiques ; cette collection ne comprend pas seulement l'anatomie de l'homme, mais aussi des pièces d'anatomie comparée.

On passe ensuite dans une longue galerie qui renferme d'un côté les oiseaux, dont la collection est une des plus belles qui existe ; de l'autre les poissons empaillés, & ce sont ceux d'une médiocre grandeur : après cela on trouve une chambre de reptiles & 5 pour les insectes, les coquilles & les polipiers ; une pour les graines, les gommes, resines, bois & autres objets du règne végétal ; deux de plantes grasses, champignons, fruits & racines, imités en cire, exécutés avec toute l'exactitude possible pour leurs caractères botaniques ; on y a joint un herbier dans lequel les plantes sont desséchées.

Les minéraux occupent 8 salles, y compris une galerie où sont les pierres précieuses, & où l'on remarque une topase qui pèse 17½ livres.

On a placé dans ce cabinet le grand bloc d'aimant, qui étoit ci-devant sous la galerie du palais Pitti, près de la porte ; cet aimant brut ayant 4 pieds & demi de long sur 3 & demi de large, pesoit environ dix milliers : lorsqu'un soldat mettoit sa bayonnette dans un des trous de la pierre, & qu'il l'y laissoit un instant, elle étoit en état, lorsqu'il la retiroit, de porter un couteau & une clef. Elle auroit bien plus de force si elle n'avoit pas été endommagée par le feu dans un incendie. On l'a fait dégrossir, elle pèse encore six milliers, poids de Florence.

On y voit des morceaux de jaspe verd & de jaspe rouge qui ne pèsent pas moins.

L'observatoire, qui fait une dépendance de ce *Museum*, renferme de beaux instrumens d'astrono-

mie, un grand secteur semblable à celui qui a servi à trouver l'aberration des étoiles, un instrument des passages, &c. On en attend plusieurs d'Angleterre, en 1784, entr'autres un cercle entier de 12 pieds de diamètre, pour établir dans le Méridien : le célèbre Ramsden en est occupé actuellement, ce sera le premier instrument de cette espèce qu'on ait exécuté.

CHAPITRE XVII.

Histoire singulière de BIANCA CAPELLO.

POUR revenir du palais Pitti, on peut repasser l'Arno, sur le beau pont de la Trinité, auquel on arrive par une grande rue bien alignée.

Dans cette rue appelée *Via Maggio*, on voit une maison, où sont les armes de Médicis surmontées d'un chapeau qui rappelle une anecdote bien singulière de la maison de Médicis. Voici l'extrait d'un manuscrit que j'ai vu à Florence : cette digression pourra intéresser mes lecteurs : on dira que c'est hors-d'œuvre, je le sens très-bien, mais tout ce qui peut instruire un voyageur est du ressort de celui qui écrit son voyage.

Thomas Buonaventuri, jeune homme de Florence d'une naissance médiocre, & sans fortune, étoit sur la fin du quinzième siècle chez un marchand de son pays qui étoit établi à Venise. La maison étoit située vis-à-vis une porte de derrière d'un noble Vénitien nommé *Barthelemi Capello*. Il avoit une fille jeune & de la plus grande beauté, nommée *Bianca*, que l'on gardoit avec soin. Le jeune Florentin la vit souvent à la fenêtre sans espérer de parvenir jusqu'à elle ; cependant comme il étoit jeune & aimable, il s'efforça de lui plaire

& de lui faire appercevoir la passion qu'il avoit conçue pour elle ; j'abrége la négociation, pour dire qu'enfin il fut convenu que Bianca iroit vers le milieu de la nuit dans la maison de son amant, par le moyen d'une petite porte de derrière dont elle avoit su se procurer la clef. Cela lui réussit pendant quelque temps ; elle sortit toutes les nuits, laissoit la porte jointe, & rentroit avant le jour pour n'être vue de personne.

L'habitude fait négliger les précautions ; Bianca resta une nuit plus tard qu'à l'ordinaire ; un garçon boulanger qui alloit le matin, suivant l'usage de Venise, prendre le pain dans une maison voisine pour le porter au four, apperçut une porte entr'ouverte, il crut bien faire de la tirer à lui, ne doutant pas qu'elle ne fût restée ouverte par oubli.

La jeune personne étant revenue un moment après, trouve la porte fermée. Elle prend bientôt son parti ; elle retourne chez Buonaventuri, elle frappe tout doucement, il lui ouvre, elle lui raconte le malheur qui venoit de lui arriver ; l'inquiétude fut aussi grande pour lui que pour elle, mais la reconnoissance & l'amour le déterminèrent à sacrifier son état actuel & à mettre son amante en sûreté ; il avoit d'ailleurs à craindre la sévérité des lois & des magistrats de Venise qui l'auroient poursuivi comme séducteur ; ils se retirèrent tous les deux dans la maison d'un autre Florentin, où ils restèrent cachés avec un soin extrême, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de pouvoir s'échapper pour s'en aller à Florence.

Buonaventuri avoit une petite maison à Florence dans *Via Larga*, à côté de St. Marc, vis-à-vis des regligieuses de Ste. Catherine ; il s'y retira avec sa femme, & il y vécut quelque temps en secret, pour éviter les recherches de la république de Venise qui pouvoit les poursuivre à la sollicitation des Cappelli.

Le grand-duc de Toscane étoit alors François, fils de Côme I & père de Marie de Médicis; il avoit épousé Jeanne d'Autriche, veuve du roi de Hongrie, & que l'on appeloit communément la reine Jeanne; c'étoit une princesse très-considérée, mais qui n'étoit plus de la première jeunesse, & que son mari négligeoit pour s'amuser ailleurs; il y avoit un des officiers de sa maison qui étoit confident de ses plaisirs & dont la femme étoit charmée de pouvoir aussi se rendre utile.

Ils eurent connoissance de l'arrivée de la belle Vénitienne; le bruit de son aventure autant que celui de sa beauté, & la vie extrêmement retirée qu'elle menoit, excitèrent la curiosité du prince, & il voulut, à quel prix que ce fût, parvenir à la connoître; il alloit se promener tous les jours dans la rue où habitoit *Bianca*; celle-ci de son côté, qui n'avoit d'autre divertissement que celui de la fenêtre, s'y mettoit assez souvent; & quoiqu'elle fût à demi-voilée, le prince put juger de sa beauté, & s'enflamma de plus en plus du désir de faire connoissance avec elle.

Son confident qui vit cette passion devenir insurmontable, voulut la favoriser, il engagea sa femme à s'y prêter aussi; elle prit le prétexte des malheurs qu'avoit éprouvés la jeune Vénitienne & de ceux qu'elle pouvoit encore avoir à craindre; & lui faisant entendre qu'elle avoit quelque chose d'important à lui communiquer, la fit prier de venir dîner chez elle. Buonaventuri balança quelque temps s'il permettroit à sa femme de se rendre à cette invitation; mais le rang que tenoit cette dame & le besoin qu'il avoit de protection le déterminèrent à ne pas s'y refuser. Bianca fut reçue avec tout l'empressement & toutes les marques de tendresse qu'il étoit possible de lui prodiguer; on lui demanda le récit de son aventure; on l'écouta avec un intérêt si marqué, on lui fit

des offres si obligeantes, & on la pressa avec une si généreuse amitié, qu'elle ne put refuser quelques présens de cette dame.

Le grand-duc, informé du succès de cette première visite, espéra qu'il pourroit être de la seconde. On envoya bientôt à Bianca une nouvelle invitation : après beaucoup de nouvelles marques d'attachement, après avoir déploré ses infortunes & prodigué des éloges à sa beauté, on lui demanda si elle ne seroit point curieuse de faire sa cour au grand duc, qui de son côté désiroit beaucoup de la connoître, & qui avoit eu occasion de l'entrevoir & de l'admirer. Bianca fut séduite par ce nouvel honneur ; & quoiqu'elle affectât de s'en défendre, la dame apperçut dans ses yeux que peut-être on lui feroit plaisir en la forçant de l'accepter. Le prince arriva sur ces entrefaites, d'un air qui paroissoit naturel & honnête : Bianca eut lieu d'être très-satisfaite de sa modestie, de ses éloges, de ses offres ; elle ne se crut point obligée d'entrer en défiance. Il y eut encore d'autres visites, dans lesquelles la liaison augmenta peu-à-peu & presque sans s'en appercevoir ; quelques présens, qu'on n'osa refuser de son souverain, l'augmentèrent encore davantage, & le mari même de Bianca n'osa rompre une liaison qui pouvoit être à la fois honnête & utile.

Le grand-duc n'etoit pas d'un caractère à rester en si beau chemin ; en augmentant la fortune du mari, il s'attacha la femme de plus en plus, & il parvint à faire, comme disent les Italiens, entre lui, Bianca & Buonaventuri un *triangolo equilatero*. Le mari s'accoutuma bientôt à son nouvel état ; ce fut alors qu'il alla loger avec sa femme dans la maison dont nous avons parlé plus haut, & qui appartient aujourd'hui à la famille Riccardi ; le mari forma de son côté des liaisons qui le dédommagèrent de la perte de Bianca ; il se

mêla parmi la nobleſſe, mais fier de ſa nouvelle fortune, il ſe rendit bientôt inſupportable à tout le monde: indiſcret, téméraire, même avec le grand-duc, il ſe fit tant d'ennemis, qu'il ſuccomba enfin, & fut aſſaſſiné par des gens maſqués près du pont de la Trinité.

Cet accident n'affligea pas beaucoup le grand-duc & ſa nouvelle maîtreſſe; celle-ci devint plus hardie, on la vit bientôt paroître, même en public, dans l'équipage le plus brillant, & braver le deshonneur dont elle s'étoit couverte.

La reine Jeanne affligée de la conduite de ſon mari & irritée de l'orgueil de ſa rivale, la rencontrant un jour ſur le pont de la Trinité, dit à une dame qui l'accompagnoit: Je ſerois bien tentée de faire jeter cette créature dans la rivière. Cette dame lui repréſenta qu'il étoit plus raiſonnable & plus utile de prendre le parti de la douceur, & de pardonner à une jeune étrangère ſa beauté & ſa foibleſſe.

La reine ſuivit ce conſeil, elle dévora dans le ſecret l'amertume de ſa douleur, juſqu'à ce qu'enfin elle ſuccomba & mourut.

Cette mort éleva les eſpérances de Bianca; elle avoit ſubjugué le grand-duc, de manière à le conduire où elle vouloit. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui étoit l'héritier naturel de la Toſcane ſi ſon frère venoit à mourir ſans enfans, s'oppoſa en vain à ce mariage, & Bianca devint enfin grande ducheſſe de Toſcane.

Ce mariage fut l'objet de la riſée publique, on chantoit dans les rues à Florence:

Il Gran Duca di Toſcana
Ha ſpoſata una putana,
Gentil Donna Veneziana.

L'ambaſſadeur même de Veniſe, en complimentant le grand-duc, ne lui diſſimula pas dans ſon

discours qu'il ne falloit rien moins que le mariage de *Bianca Capello* avec son altesse, pour engager la république à l'avouer comme légitime Vénitienne.

Après quelque temps de mariage l'ambition de la nouvelle duchesse fut d'avoir un héritier pour succéder aux états du grand-duc : on fit dire beaucoup de messes, on consulta les astrologues ; mais tous ces moyens étant inutiles, la duchesse se détermina à supposer une grossesse & un accouchement ; elle s'adressa à un cordelier du couvent *d'Ogni santi*, pour conduire adroitement cette entreprise ; la duchesse affecta le dégoût, les nausées & les autres symptômes de grossesse ; elle se mit au lit & reçut les complimens de la cour ; & le grand-duc même fut très-satisfait de cet heureux événement.

Le temps de ses couches étant arrivé, la duchesse parut surprise tout-à-coup vers le milieu de la nuit par des douleurs, qui lui firent demander avec impatience son confesseur.

Le cardinal qui se défioit des finesses de sa belle-sœur étoit sans cesse occupé à épier ses démarches ; il se rendit dans l'anti-chambre aussitôt qu'il fut instruit de tout ce qui se passoit, & il se mit à se promener en disant son bréviaire. La duchesse qui en fut avertie l'envoya prier de vouloir bien se retirer, parce qu'elle n'osoit lui laisser entendre les cris que la douleur lui arracheroit ; le cardinal répondit, *dite a Sua Altezza chè attenda pure a fare l'ufizio suo ; ch' io dico il mio :* « Dites à son altesse qu'elle songe seulement à » faire son office, parce que je dis le mien. » Aussitôt que le confesseur arriva, le cardinal courut au-devant de lui, disant : Soyez le bien venu, mon père ; la grande duchesse est en travail, & elle a grand besoin de votre secours. En même temps il le serra pour l'embrasser ; il sentit aisément que le père avoit dans sa manche un gros garçon nouvellement

nouvellement né; aussi-tôt il s'écria assez haut pour être entendu de la duchesse : Dieu soit loué, la princesse est accouchée heureusement d'un enfant mâle; en disant cela, il le montre à tous ceux qui étoient présens.

La grande duchesse furieuse de perdre en un moment le fruit d'une si longue comédie, ne pardonna pas au cardinal un si sanglant affront; elle résolut de s'en venger, & le grand-duc étant toujours amoureux d'elle, elle en trouva bientôt l'occasion.

Ils étoient tous les trois *à Poggio à Caiano*, & ils mangeoient ensemble; le cardinal aimoit surtout le blanc manger; elle en fit apprêter un qui étoit empoisonné. Le cardinal qui avoit beaucoup d'espions autour d'elle, en fut averti; il vint cependant à table comme à l'ordinaire : mais malgré toutes les instances de la duchesse, il ne voulut jamais manger de ce plat. Eh bien, dit le grand-duc, si le cardinal ne veut pas en manger, j'en mangerai, & en disant cela, il en prit une assiette. La duchesse ne pouvant l'en empêcher sans dévoiler son crime, sentit que tout étoit perdu pour elle, & qu'elle ne pourroit se soustraire à la vengeance de son beau-frère; elle mangea du même plat que son mari, & ils en moururent tous deux le 19 Octobre 1587. Le cardinal succéda à son frère sous le nom de Ferdinand I, & il régna jusqu'en 1609.

Suivant un autre manuscrit, ce fut l'apothicaire de la cour qui fut chargé de porter un breuvage à Bianca qui étoit malade, après la mort de son mari; elle refusa d'abord de le prendre, mais l'apothicaire eut ordre de l'y forcer : quoiqu'il en soit, ils moururent à peu de distance l'un de l'autre.

Il y a quelque chose de cette histoire dans la seconde partie du livre intitulé : *Ducento novelle del signor Cello Malespini, in Venetia* 1609, *in*-4°. nouvelle 84 & 85. Elle est aussi rapportée, mais un peu différemment, dans le second volume des

vies des hommes & des femmes illustres d'Italie, imprimées en 1767, à Paris.

M. Sanseverino, qui enseigne l'Italien à Berlin, a publié, en 1775, une autre histoire plus détaillée de Bianca Capello; le comte d'Orrery en a parlé dans son voyage. On croit aujourd'hui que c'étoit le cardinal lui-même qui avoit préparé le poison, & non pas la duchesse; mais après le succès de son crime, il lui fut aisé de le rejeter sur un autre. M. Manni se proposoit de le prouver dans un ouvrage ou dans une dissertation faite exprès. M. Verci de Bassano, en nommant ceux qui ont parlé de cette aventure, observe qu'il n'y a aucun auteur contemporain.

CHAPITRE XVIII.

Partie septentrionale de Florence.

En repassant l'Arno, pour retourner au centre de la ville, on apperçoit les quatre ponts qui sont sur l'Arno; nous avons dit que celui de la Trinité est le plus beau de tous : Côme I le fit faire sur les dessins de l'Ammanati, lorsque la grande inondation de 1557 eut renversé celui qui y étoit; ce pont a 178 bras ou 319 pieds de longueur; il est composé de trois arches; celle du milieu a 50 bras ou 90 pieds d'ouverture & 15 pieds de flèche. Ces arcs surbaissés ont beaucoup de grâce; ils ont l'avantage de rendre la pente plus douce & de donner un écoulement plus facile dans les crues d'eau, en permettant de diminuer le nombre des arches & l'épaisseur des piles (1).

(1) Le pont de Neuilly, près Paris, fini en 1774, a 5 arches, chacune de 120 pieds d'ouverture, surbaissées au tiers, c'est-à-

Le pont de la Trinité est un des plus beaux qu'on ait faits, il est d'une légèreté & d'une hardiesse qui étonnent; on n'y laisse point passer les chariots ni les carrosses, pour ne point trop l'ébranler; il y en a un plan gravé en 1754 par Sgrilli.

Ce pont est orné de 4 statues de marbre, qui représentent les 4 saisons de l'année; le printemps est de Francavilla, sculpteur allemand, l'été & l'automne de Gio Caccini, & l'hiver de Taddeo Landini; ces figures sont médiocres. De dessus ce pont on découvre la campagne par dessus l'autre pont; à-peu-près comme de dessus le Pont-neuf à Paris. Après avoir passé le pont de la Trinité, on voit une grande colonne dorique d'un seul morceau de granite, que le pape Pie IV donna au grand-duc Côme I, & que ce prince fit ériger en 1564, en mémoire de la prise de Sienne. Cette colonne étoit à Rome aux thermes d'Antonin. On a placé au sommet une figure de la justice, qui est en porphyre avec un manteau en bronze; elle est de *Romolo del Dadda;* c'est cette figure qui avoit donné lieu à ce proverbe de Florence, que la justice est si haut que personne n'y peut atteindre (1).

Un peu plus loin est le palais Strozzi, sur la place du même nom; il est grand, isolé, garni extérieurement de bossages, & couronné d'une très-belle corniche. Ce palais fut fait par Philippe Strozzi, sur les dessins de Benedetto da Majano, & le duc Strozzi y habite actuellement. Cette famille est célèbre par ses divisions avec les Médicis vers 1535, par les services de Philippe

dire, qui ont 40 pieds de flèche, il a coûté près de cinq millions; c'est M. Perronet qui en a donné les dessins, & il en a publié une grande & belle description *in-fol.* en 1783.

(1) La figure de ce monument est dans les *Vedute di Firenze.* Il y a des auteurs qui disent que la statue est de bronze, mais ce n'est que le manteau.

Strozzi, maréchal de France, mort au service en France en 1558, & de celui qui fut pris par les Espagnols & tué inhumainement en 1583. Les Strozzi furent au nombre des principaux conjurés qui voulurent affranchir Florence de la domination des Médicis; Côme I ayant gagné la bataille de *Marone*, Philippe Strozzi y fut pris, & se tua dans la prison après avoir écrit avec son sang ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

mais il se trompa comme Didon dans son espoir de vengeance.

Le palais Strozzi est un des plus grands modèles qu'il y ait à Florence, du genre noble & du goût Toscan qu'on a suivi d'une manière presque uniforme dans la plupart des anciens palais de cette ville : la façade est toujours chargée de bossages, souvent en pointe de diamans; le haut n'est qu'un simple mur fort élevé, percé de fenêtres d'une belle proportion, mais en trop petit nombre pour donner beaucoup de lumière aux appartemens; le faîte est terminé par un entablement & une corniche qui en masque le toit. L'intérieur est une cour quarrée, assez petite, environnée d'un portique à deux ou trois étages, soutenu par des colonnes d'un bon goût; souvent on voit des chambranles & des ornemens d'une grande perfection, mais toujours dans le genre rustique, simple & solide de l'ordre Toscan. Ce genre ayant pris naissance dans le pays, s'y est soutenu, ou du moins il s'y est ranimé dans le quinzième siècle; ces bâtimens sont tous très-nobles, très-élevés, mais noirs & un peu tristes; il n'y a que le palais Corsini & un petit nombre d'autres qui soient dans le genre svelte, agréable & dégagé que l'on suit dans l'architecture moderne. Mais ceux des anciennes & illustres maisons, tels que

Ricardi, Strozzi, &c. qui subsistent depuis le temps des premiers Médicis, sont tous dans la forme que nous venons de décrire.

L'architecture à Florence, dit M. Cochin, est en général sage & de bon goût; ce qui est d'autant plus à remarquer, que dans presque toutes les villes d'Italie, le goût est entièrement corrompu. A force de vouloir chercher du nouveau, on a perdu l'idée du beau; les caprices les plus extravagans y sont devenus l'architecture à la mode & la plus applaudie. Il en faut cependant excepter quelques artistes ou amateurs qui frondent ces nouveautés en Italie, comme nous blâmons le nouveau goût de nos derniers temps en France. On voit de petits palais tant anciens que modernes à Florence, qui sont d'une grande beauté, surtout pour les fenêtres & les portes: mais il y en a cependant qui sont d'une architecture un peu trop rustique.

On emploie deux sortes de pierre à Florence pour les bâtimens. *Pietra forte* & *Pietra serena*; la façade d'*Ogni Santi*, par exemple, est de la première espèce, celle de *S. Giovannino* est de la seconde. Le palais Riccardi, tout auprès de cette église, est aussi de la première espèce, comme la plupart des palais de Florence. Suivant M. Jagerman, on en tire des blocs d'une grandeur considérable des carrières qui sont près de Fiesole; cette pierre est très-dure, & paroît pleine de gravier: la *Pietra serena* est une espèce de tuf ferme & bleuâtre, qu'on tire de plusieurs carrières du Florentin, & des montagnes de Pise & de Pistoia.

LE PALAIS CORSINI est dans la plus jolie situation, sur un grand quai, & voisin de deux beaux ponts; il n'est point dans le goût noir & massif des grands palais de Florence dont nous venons de parler. Il est vaste; les deux aîles sont réunies par une belle terrasse le long de la rivière, l'architecture est vantée dans les descriptions de Flo-

rence (1), elle ne paroît cependant pas très-bonne; il y a un grand escalier à deux rampes, qui a été fait sur les dessins d'Antoine Ferri; mais la décoration n'est pas assez noble; le salon de musique a deux étages, son aspect est imposant.

On voit dans une première salle 8 statues antiques médiocres, dont les meilleures sont une Vestale, une Cérès, un sénateur & un Apollon. Ce dernier a une figure qui conviendroit mieux au Dieu Mars.

Les tableaux remarquables, répandus dans les appartemens, sont un S. Jean prêchant dans le désert, par *Annibal Carrache*. Il est correct de dessin & un des plus vigoureux de couleur de ce maître, mais d'un ton qui tire sur la brique.

Quatre grandes marines de Salvator Rosa.

Deux tableaux du Bourguignon, représentant des villageois.

La Magdelaine parfumant les pieds de notre Seigneur, par Luc Jordan. Elle est d'un pinceau facile, cependant incorrecte de dessin, & les ombres en sont trop noires.

Deux tableaux de Jacob *Bassan*, représentant une vendange & une basse-cour avec des attirails de campagne; ce sont deux beaux morceaux, qui perdent beaucoup parce que les tons des objets reculés sont trop entiers. Un cabinet bâti à la françoise, que le cardinal Corsini fit par goût pour la France où il avoit été; l'on y remarque même le portrait d'une très-jolie pélerine Françoise.

Deux esquisses en ovale, de Luc Jordan, pour le plafond de la chapelle de S. André Corsini. La touche en est précieuse, la composition trop confuse.

M. Cochin cite beaucoup d'autres tableaux remarquables, & il y en a plus encore dont il n'a pas parlé.

---

(1) Il est représenté dans le livre intitulé : *Vedute di Firenze*, p. 29.

BORGO D'OGNI SANTI, grande rue qui conduit à *Porta al Prato*, avec une grande place qui sert de promenade en été pour les carrosses. Il y a dans cette rue un hôpital de S. Jean de Dieu, bâti à l'endroit même où fut jadis la maison d'Améric Vespuce, l'un des hommes les plus célèbres de Florence. C'est de-là que commencent les courses de chevaux que l'on fait chaque année; elles vont finir à 1500 toises de-là, vers la porte de la Croix.

L'église d'*Ogni Santi* est intéressante, soit pour la façade, soit pour l'intérieur.

Le jardin Corsini, où il y a un recueil de bustes & d'inscriptions antiques, est aussi près de *Porta al Prato*.

SANTA MARIA NOVELLA est une belle église de Dominicains, que l'on trouve en revenant vers le milieu de la ville; elle donne sur deux places, l'une est *Piazza Vecchia*, l'autre est *Piazza di Santa Maria novella*; on voit sur celle-ci deux obélisques qui servent comme de bornes à un cirque où l'on fait quelquefois des courses à la manière des Grecs & des Romains. Nous en parlerons à l'occasion des spectacles de Florence.

Cette église est ancienne; la façade est en marbres de différentes couleurs; l'église est d'une noble simplicité, & l'on dit à Florence que Michel-Ange l'appeloit *la Sposa* par une espèce de prédilection. Elle fut commencée en 1279, sur les dessins du frère *Sislo* & du frère *Ristoro*, dominicains, qui étoient tous deux de Florence; ce fut à l'instigation du bienheureux Jean de Salerne, que S. Dominique avoit envoyé à Florence pour y étendre son ordre.

Il y a plusieurs bonnes peintures de *Santi di Tito*, *Macchietti*, *Naldini*, *Ligozzi*, *Bronzino*, *Vasari*, *Cigoli*, *Uccelli*, *Empoli*. Mais ce qu'on y remarque de préférence est un ancien tableau de *Cimabué*, le meilleur qui soit sorti des mains de

ce célèbre restaurateur de la peinture ; il est dans la chapelle des Ruccellai. On y conserve aussi un beau crucifix en bois, de *Brunellesco.*

On remarque dans cette église la méridienne qu'Ignazio Dante y avoit faite, la plus ancienne qu'il y ait eu en Europe. Je ne sais si elle a jamais été complète, du moins on n'y voit que deux quarrés de marbres ; sur l'un est marqué le solstice d'hiver, sur l'autre le signe du bélier ; mais celle-ci n'est plus à sa place. Le trou du gnomon n'a point de plaque.

On voit aussi en dehors, au-dessus de la porte, un quart de cercle de marbre avec des divisions de hauteurs, qui paroissent avoir été faites pour un cadran. On y voit aussi deux armilles ou cercles de bronze, qui se coupent à angles droits, & qui pouvoient servir à faire des observations, comme les armilles que les rois d'Egypte avoient fait placer à Alexandrie.

Le couvent des Dominicains est vaste, digne d'attention ; il y a des peintures estimées, & une grande apothicairerie, où l'on fait beaucoup de compositions pharmaceutiques estimées en Italie.

VIA DE' CARTELLONI, petite rue parallèle à celle *delle Belle donne*, & qui donne dans la vieille place vis-à-vis *santa Maria novella* ; cette rue est remarquable par la maison qu'habita autrefois Viviani, & qui appartient à M. Nelli, inspecteur des eaux à Pise ; on l'appelle quelquefois la maison de Galilée (1), parce qu'on voit sur la porte le buste de ce grand homme, que Viviani se vantoit d'avoir eu pour maître depuis 1639 jusqu'à

(1) On m'a assuré que Galilée avoit habité sur la côte en allant à Belvedère, dans une maison qu'occupoit, en 1766, M. Giovanni *Baldovinette* ; & ensuite à *Monti Ripaldi*, du côté de *S. Matteo in Arcetri* & du *Poggio Imperiale*, dans une maison qui étoit occupée par Mde. *Frescobaldi* ; il parle dans ses lettres de sa maison d'Arcetri.

1642, & pour qui il témoigna toute ſa vie une tendreſſe ſingulière, ou plutôt une eſpèce de paſſion. Viviani, devenu célèbre dans les mathématiques & la phyſique, reçut une penſion de Louis XIV en 1664; il fit bâtir la maiſon dont nous parlons, qui eſt d'une architecture ſimple, mais noble; & il y mit cette inſcription. *Ædes à Deo datæ*, relative au premier nom qu'on avoit donné à Louis XIV; il y plaça auſſi deux grandes inſcriptions en marbre, qu'on voit des deux côtés de la porte; elles contiennent en abrégé la vie de Galilée, & il les a fait graver à la fin de ſa *Divination* ſur les lieux ſolides d'Ariſtée. Viviani ne laiſſa paſſer aucune occaſion de célébrer la mémoire de ſon illuſtre maître. Il lui ſuccéda dans la place de premier mathématicien du grand-duc de Toſcane, & fut à ſon tour un des plus habiles mathématiciens de ſon temps. Il mourut le 22 Septembre 1703, âgé de plus de 81 ans; Fontenelle a fait ſon éloge dans l'hiſtoire de l'académie des ſciences, dont il étoit membre, & M. Tocci a donné ſa vie dans le premier tome des *Arcadi illuſtri* (1).

S. LORENZO eſt la ſeconde égliſe de Florence, quant aux prérogatives; mais la plus remarquable par la fameuſe chapelle des Médicis qui en eſt une dépendance.

Juliana, femme diſtinguée, qui vivoit à Florence du temps de l'empereur Théodoſe, fit bâtir à ſes frais une égliſe à l'honneur de S. Laurent; S. Ambroiſe en fit la conſécration l'an 392; cela donna dès-lors à l'égliſe de S. Laurent une grande

(1) Le père de M. Nelli, à qui cette maiſon appartient, étoit le ſénateur Nelli, qui mourut en 1725; il étoit très-verſé dans l'architecture & les méchaniques : il a rendu des ſervices à la ville de Florence, en qualité d'habile ingénieur; ſon fils a publié ſa vie en 1753.

célébrité. Elle fut rebâtie l'an 1420, dans l'état où on la voit aujourd'hui, sur les dessins de Brunellesco. Le bâtiment a 258 pieds de longueur; l'architecture est maigre; deux rangs de colonnes partagent le vaisseau en trois nefs; la frise & la corniche, qui règnent sur ces colonnes, sont belles & majestueuses; elle n'a point de façade au-dehors, cela est commun à plusieurs églises d'Italie: sur la porte du milieu on voit les armes de Médicis, c'est-à-dire, les trois tourteaux, dont un est chargé de trois fleurs de lis, depuis la concession de Charles VIII, faite à Pierre de Médicis, qui mourut en 1504. Cette partie est du dessin de Michel-Ange, de même que le trésor où se conservent les reliques. Les deux chaires à prêcher sont portées chacune par quatre colonnes de marbre, & ornées de très-beaux bas-reliefs de bronze du *Donatello*.

La sacristie nouvelle, appelée aussi la chapelle des Princes, est de l'architecture de Michel-Ange, c'est même un de ses plus beaux ouvrages, aussi-bien que les sept statues de sa main qui ornent les mausolées de la même chapelle, & qui sont les chefs-d'œuvres de ce grand maître.

Le premier mausolée en entrant est celui de Julien de Médicis duc de Némours, frère de Léon X; les deux statues qui sont à côté représentent le jour & la nuit. Le second tombeau est celui de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, cousin de Clément VII, & père de Catherine de Médicis; il est accompagné de deux figures représentant le crépuscule du soir & l'aurore. Ces quatre figures sont plus grandes que nature, dans des attitudes couchées, traitées d'une manière fière & grande; les formes en sont belles & savantes, quoiqu'un peu outrées. On y admire un feu de composition & un caractère de dessin inimitables. Elles ont des parties qui ne sont pas entièrement terminées, mais

qui ne font pas moins de plaiſir aux artiſtes & aux vrais connoiſſeurs, en leur découvrant avec quelle hardieſſe Michel-Ange, par le ſeul ſecours de la pointe & de la *gradine*, faiſoit déjà ſentir de la fierté dans ſes ébauches. Ce grand ſavoir, accompagné de trop de hardieſſe, lui fut ſouvent nuiſible, en lui faiſant abandonner des ouvrages où il ſentoit avoir mal réuſſi; c'eſt ce qui eſt cauſe ſans doute que nous avons très-peu d'ouvrages de Michel-Ange qui ſoient totalement finis, comme nous l'avons déja remarqué.

La ſtatue de la Vierge qui tient l'enfant Jéſus ſur ſon bras, eſt auſſi de Michel-Ange; celle de S. Côme eſt de Montorſoli; & celle de S. Damien eſt l'ouvrage de Rafaël da Montelupo, l'un & l'autre excellens ſculpteurs.

L'ancienne ſacriſtie eſt du deſſin de Brunelleſco; les bas-reliefs en ovale qui ſont ſur les quatre piliers de la voûte ſont de la main du Donatello, auſſi-bien que les ſtatues de S. Laurent, de S. Etienne, de S. Côme & de S. Damien.

On y voit auſſi un tombeau de porphyre qui fut fait pour les fils de Côme, père de la patrie, avec des ornemens de bronze, le tout ſur les deſſins d'André Verocchio.

En ſortant par la porte qui eſt du côté du cloître des Chanoines, on voit la ſtatue de Paul Jove, évêque de Nocera. Ce célèbre hiſtorien mourut en 1552; le préſident de Thou lui reproche les penſions qu'il avoit de François I, & de la maiſon de Médicis, comme ayant influé quelquefois dans ſes éloges; ſon hiſtoire eſt cependant très-eſtimée. La ſtatue eſt de François *Sangallo*.

LA CHAPELLE DES MÉDICIS, qui eſt adoſſée à l'égliſe de S. Laurent, eſt une des plus belles choſes de l'Italie; la richeſſe des matières, la grandeur du deſſin général, & la beauté des détails concourent à illuſtrer ce monument. Il fut

commencé en 1604, par Ferdinand I, qui en fit lui-même les deſſins. Il avoit l'intention d'y placer le S. Sépulcre de Jéruſalem, qu'il eſpéroit acquérir, & d'y mettre les mauſolées de ſa famille, avec la ſépulture de tous les Médicis. Depuis ce temps on a continué d'y travailler, & pendant plus d'un ſiècle on n'a ceſſé d'y employer chaque année des ſommes conſidérables; cependant il s'en faut beaucoup qu'il ſoit fini: la partie ſupérieure depuis les fenêtres juſqu'au haut de la coupole eſt encore nue, & l'autel n'eſt point encore placé.

Suivant les lettres du comte d'Orrery, écrites d'Italie en 1755, & publiées à Londres en 1773, Adiſſon prédit que la famille des Médicis ſeroit éteinte avant que le lieu de leur ſépulture fut achevé, & cela s'eſt vérifié; mais il y a lieu de croire que ſous le règne actuel on terminera ce bel ouvrage, du moins on ſe propoſe de continuer les incruſtations juſqu'à la naiſſance de la voûte, de peindre la coupole, de mettre en place le pavé de marbre qui eſt tout prêt dans les magaſins, ainſi que les ſtatues qui y manquent; enfin d'ouvrir une entrée derrière le grand autel de l'égliſe de S. Laurent.

Cette chapelle eſt octogone; elle a 86 pieds de diamètre, & 187 pieds de hauteur ſous voûte; elle eſt incruſtée preſqu'en entier de pierres dures, c'eſt-à-dire, jaſpes, agathes, calcédoines, lapis, &c. La friſe de la coupole eſt encore nue; mais la voûte du cul-de-four, vis-à-vis de l'entrée qu'on doit ouvrir, eſt en lapis parſemé d'étoiles d'or; les chapitaux des pilaſtres ſont de bronze doré; les profils en ſont traités d'un goût grand & mâle; les armes de toutes les villes de la Toſcane y ſont incruſtées avec la plus grande perfection.

Des huit faces de l'octogone, l'une eſt réſervée pour l'autel, l'autre pour la grande porte d'entrée qu'on y doit faire; les ſix autres ſont occupées

par ſix tombeaux, qui ont été faits ſur les deſſins de Michel-Ange; il y a deux de ces tombeaux où l'on voit un couſſin de jaſpe ſanguin, qui porte une couronne d'or maſſif, l'un & l'autre enrichis de rubis, topaſes & autres pierres précieuſes. On ne peut rien voir de plus parfait que ces tombeaux, au jugement de M. Cochin, pour la beauté de leur forme, & le goût grand & mâle avec lequel ils ſont décorés; ils ſont tous de granité, & il y en a quatre de granite égyptien; les niches ſont en marbre noir, ou en pierre de touche, & devoient renfermer les ſtatues en bronze doré des ſix premiers grands-ducs de Toſcane; mais il n'y en a que deux en place, elles paſſent pour être de Jean de Bologne. Voici les inſcriptions placées au-deſſous, elles ſont en calcédoines incruſtées dans des tables de porphyre.

Coſmus Mag. Dux. Etr. I. vix. ann. LV. ob. IX. Kal. maii 1574.
Franciſcus Mag. Dux. Etr. II. vix ann. 46. *ob.* 19. *oct.* 1587.
Ferdinandus Mag. Dux. Etr. III. vix. ann. 60. *ob.* 7. *feb.* 1609.
Coſmus Mag. Dux. Etr. IV. vix. ann. 30. *ob.* 26. *feb.* 1621.
Ferdinandus Mag. Dux. Etr. V. vix. ann. 59. *ob. IX. Kal. jun.* 1670.
Coſmus Mag. Dux. Etr. VI. vix. ann. 81. *ob.* 31. *oct.* 1723.

Des ſix tombeaux dont nous venons de parler, il n'y en a que deux qui ſoient entièrement finis.

On varie ſur le mérite de l'architecture générale de cette chapelle. On trouve que les fenêtres ont peu d'ouverture pour éclairer un édifice auſſi vaſte & auſſi magnifique, mais cela eſt peut-être trop relatif au goût de l'architecture moderne.

On deſcend dans le ſouterrain deſtiné pour les cercueils des princes; il eſt ſous la chapelle que nous venons de décrire; on y voit un beau groupe repréſentant le Chriſt ſur la croix, avec la Vierge & S. Jean; la Vierge eſt de Michel-Ange; il ſaiſit, dit-on, l'expreſſion de la douleur, en voyant une mère qui venoit de voir périr ſon fils par une chûte.

Celui qui fait voir la chapelle fait un commerce de mosaïques & de marbres fins; on peut avoir une petite figure pour 2 ou 3 sequins; la collection de 120 échantillons de marbres différens, elle coûte 15 sequins, c'est-à-dire, 170 livres; on en a de même à la galerie de Médicis, & nous aurons occasion de remarquer qu'il est aisé d'en avoir à Rome, & même des plus belles espèces.

LA BIBLIOTHÉQUE de S. Laurent, connue sous le nom *Medico-Laurenziana*, qui est au-dessus du cloître de cette église, est la plus célèbre de Florence, par les manuscrits qui sont au nombre d'environ quatre mille, suivant M. Bandini, qui en avoit la garde. Il y en a dans toutes les langues: hébreu, grec, latin, chinois, arabe, caldéen, syriaque, sclavon, provençal, ancien italien, &c. Plusieurs ont servi à corriger les éditions des auteurs anciens, & à rectifier les textes; & il n'y a point de genre d'érudition pour lequel on n'ait eu recours à cette fameuse bibliothéque.

Ces manuscrits furent rassemblés par Côme père de la patrie, par Laurent son frère, Pierre son fils, & Laurent le Magnifique, son petit-fils; ils avoient fait des recherches dans tous les pays, pour rassembler ce qu'il y avoit de plus précieux & de plus rare en manuscrits, & Laurent le Magnifique avoit envoyé exprès Jean Lascaris en Asie.

Lorsque Pierre II fut obligé de quitter Florence en 1494, deux ans après la mort de son père Laurent le Magnifique, ces manuscrits furent vendus & dispersés, mais son fils en recueillit une partie à son retour; quelques-uns passèrent à Catherine de Médicis, comme un gage de sa dot, & sont actuellement à Paris à la bibliothéque du roi, comme on le peut voir dans le grand catalogue qui en a été publié. Enfin, le pape Clément VII augmenta cette bibliothéque, & la fit placer dans l'endroit où elle est actuellement, vers l'an 1530;

le père Montfaucon en a donné la notice dans son ouvrage intitulé *Bibliotheca Bibliothecarum*, & le docteur Giulianelli en a fait ensuite une histoire détaillée. Le catalogue de cette bibliothéque, fait par Biscioni, & imprimé par ordre de l'empereur, l'a fait aussi connoître à toute l'Europe; il y en a un autre, donné en 1764 & 1767, en trois volumes, par Bandini; il contient souvent des extraits assez étendus de ses manuscrits, à l'imitation du catalogue des manuscrits du Vatican, de M. Assemani, & de celui de la bibliothéque Riccardi, donné par M. Lami.

Parmi les manuscrits les plus rares de la bibliothéque de S. Laurent, on remarque un ancien manuscrit de Virgile très-précieux; il est du temps de Théodose; un Tacite, un S. Ambroise, où il y a de belles miniatures; une géographie très-curieuse, une *ancienne chirurgie*, un Boccace, &c. Une bible hébraïque avec les commentaires des Rabbins, en hébreu. J'ai ouï citer aussi un ancien recueil fort étendu des facéties & des bons mots du *Piovano Arlotto*, ou Mainardi, Florentin, qui vivoit vers 1480; on en a fait divers recueils, & l'on a mis probablement sur son compte, depuis trois siècles, les reparties & les idées burlesques de bien d'autres plaisans. Piovano Arlotto est inhumé dans l'église de la Congrégation, *Via S. Gallo*, où on lui a fait une épitaphe plaisante, dans le goût du personnage.

LE COLLÉGE qu'occupoient les Jésuites près de S. Laurent, est actuellement desservi par les Scolopies; l'église est de l'Ammanati, & l'on y voit de bons tableaux; le bâtiment est vaste; l'observatoire très-complet, on l'a laissé au Père Ximenès qui l'avoit fait construire : on y voit un quart de cercle mural, de 10 pieds de rayon, le plus grand qu'il y ait actuellement dans aucun observatoire de l'Europe, comme la méridienne du dôme est la

plus grande qu'il y ait jamais eue; mais M. Ximenès se proposoit de diviser lui-même ce quart de cercle, & ses devoirs ne lui en ont pas laissé le loisir. Il a employé long-temps pour cet observatoire le revenu que lui donnoit sa place de directeur des eaux de la Toscane, & de premier mathématicien du grand-duc.

LE PALAIS RICCARDI fut bâti en 1430, par Côme l'ancien; ce fût-là le berceau & l'asile des lettres, & tout homme sensible aux plaisirs de l'esprit, voit ce bâtiment avec une satisfaction mêlée de respect. La décoration extérieure est d'un style très-mâle; elle a été faite par Michel-Ange : le marquis François Riccardi fit placer au rez-de-chaussée, en 1719, une collection de bustes, de bas-reliefs & d'inscriptions antiques. On lit aussi dans une inscription qui est au bas de l'escalier, les noms des grands princes qui y ont logé, comme Louis XII, François I, Charles-Quint, les papes Léon X, Clément VII; enfin c'est-là qu'habitoient les Médicis, lorsque par leur industrie & leur sagesse, ils méritèrent de régner sur un peuple libre, & de donner naissance à une famille de souverains.

La galerie du palais Riccardi est belle; le plafond a été peint à fresque par *Luc Jordan* : il est d'un seul tableau, représentant l'apothéose de Côme I, qui paroît suivi de sa famille au milieu de tous les dieux. Ce plafond dans lequel Luc Jordan a cherché la manière de Pierre de Cortone, est une très-grande composition; les figures y plafonnent bien, les caractères en sont gracieux; la couleur, sans être d'une grande vérité, est aussi vigoureuse qu'on puisse le désirer dans une fresque, & le ciel plaît beaucoup étant d'un ton clair & lumineux.

La décoration de cette galerie est de bon goût; on y montre deux armoires pleines de petites antiques

ques de bronze, de miniatures, & de camées. On remarque auſſi une adreſſe de décoration dont il y a en Italie quelques exemples : pour cacher la jonction des glaces, on y a peint de petits ſujets légers, qui, par des fleurs, de petites guirlandes ou ornemens ſemblables, recouvrent les parties qui ſe joignent ; mais cela ne réuſſit qu'imparfaitement.

Le plafond de la bibliothéque eſt auſſi de Luc Jordan : il eſt bien inférieur à celui de la galerie ; les figures y ſont mal en perſpective.

On voit dans les appartemens de ce palais un tableau de Jacob *Baſſan*, repréſentant l'amour dans la boutique d'un chaudronnier ; un garçon veut le chaſſer à coups de houſſine, & la femme du chaudronnier s'avance pour lui donner une claque ; jamais ſujet d'amour n'a été traité d'une manière ſi baſſe, & l'on ne ſauroit la décrire noblement ; c'eſt cependant un des beaux tableaux du Baſſan, pour la force & la vigueur de la couleur, qui fait le plus grand mérite de ce peintre.

Quatre tableaux de Frédéric Zucheri, repréſentant des ſujets champêtres, dans l'un deſquels il a introduit la belle Bianca Capello, dont nous avons donné l'hiſtoire ; ces morceaux ont beaucoup de mérite, ſingulièrement celui où l'on voit la Bianca Capello. Il y a d'autres tableaux dont parle M. Cochin, mais on y trouvera beaucoup de changemens.

La bibliothéque du palais Riccardi, une des plus belles de Florence, étoit ſous la garde de M. Lami, qui en a fait imprimer le catalogue ; on y conſerve entr'autres un des plus anciens manuſcrits qu'il y ait de l'hiſtoire naturelle de Pline ; on le croit du neuvième ſiècle, mais il eſt imparfait.

S. MARC, égliſe de Dominicains, contient beaucoup de tableaux très-eſtimés. La chapelle de S. Antoine eſt richement décorée, ſur les deſſins de Jean de Bologne, avec une belle coupole peinte

par le *poccetti;* la description & les gravures en ont été données par le docteur Gori, habile antiquaire. La chapelle de la famille Serragli, est aussi digne d'attention.

Le tombeau du fameux Pic de la *Mirandole* est remarquable, non du côté de l'ouvrage, mais par la célébrité de la personne. A l'âge de 18 ans ce prince passoit pour savoir 22 langues; il soutint à Rome, à l'âge de 24 ans, des thèses sur toutes les sciences sans exception, *de omni scibili.* Il avoit un amour & un goût si décidé pour les sciences, qu'afin de s'y adonner entièrement, il quitta sa principauté, & se retira à Florence, où il mourut à l'âge de 36 ans (ou 32 suivant d'autres) en 1494, le même jour que Charles VIII y fit son entrée : on lit sur son tombeau l'épitaphe qui suit.

D. M. S.

Johannes jacet hic Mirandula, cætera norunt,

Et Tagus & Ganges, forsan & Antipodes.

Ob. An. sal. M. CCC. LXXXXIIII. *Vix. an.*

XXXVI.

Hieronymus Benivenius, ne disjunctus post mortem

locus ossa separarêt

Quorum animos in vita conjunxit amor; hac humo

supposita poni curavit. Ob. An. M. D. XXXVI.

Vix. an. 99. mens. 6.

« A la gloire de Dieu, très-grand & très-saint.
» Cy gît Jean de la Mirandole, le reste est connu
» du Tage, du Gange, & peut-être des Anti-
» podes. Il mourut l'an du salut 1494; il vécut
» 36 ans, &c. ».

C'est dans la même église qu'est enterré *Politien* (Ange Bassi), né à Montepulciano, en 1454, qui fut le restaurateur en Italie des langues grecque & latine. Il mourut en 1494, du déplaisir que lui causa la disgrace des Médicis.

On montre dans ce couvent les deux cellules de Jérôme Savonarole, son portrait & un tableau qui représente son exécution ; on le voit avec ses deux compagnons attachés au haut d'une croix, sur la place du vieux château, où il fut brûlé en 1498, pour avoir déclamé contre le pape Alexandre VI. Ses ouvrages eurent beaucoup de réputation. Il a laissé des sermons, des traités de morale, le triomphe de la croix, les dialogues de l'esprit & de l'ame, une exposition de l'Oraison Dominicale en quatre manières, &c.

On remarque encore dans le cloître les tombeaux d'Averanius & de Gori.

Le couvent de S. Marc étoit très-fréquenté par Côme le vieux, qui alloit familièrement y converser avec des religieux pleins de vertus & de science ; on montre même encore les chambres que ce grand homme y avoit choisies pour son usage.

Les écuries du grand-duc sont près de S. Marc ; c'est un édifice vaste & bien bâti ; il y a un écuyer payé par le grand-duc ; on y tient académie pour la noblesse qui veut apprendre à monter à cheval.

La ménagerie *Seraglio de' Leoni* est sur la place de S. Marc, très-proche des écuries, on y élevoit des lions, des tigres, &c. indépendamment de leurs loges, chacun de ces animaux a une cour très-longue, à l'extrémité de laquelle il y a une grille qui aboutit à une galerie, d'où l'on peut les regarder. Il arriva en 1767, un incendie, dans lequel des animaux s'échappèrent & causèrent divers accidens à Florence.

Il y a aussi une arêne environnée d'un rang de loges très-bien décorées, d'où l'on peut voir commodément le combat des lions, des taureaux & autres animaux ; pour faire rentrer le lion dans sa loge, on se sert d'une machine peinte en figure de monstre effrayant ; deux hommes renfermés au-dedans la font marcher vers le lion, & lui lan-

cent en même-temps des fusées qui semblent partir de la gueule du monstre; de sorte que le lion intimidé par le feu, se retire aussitôt dans sa loge où on le renferme aisément.

GIARDINO *de' simplici*, le jardin botanique, établi par le grand-duc Côme I; il est connu des savans par les travaux de Micheli, qui en avoit la direction, & y a composé des ouvrages célèbres; M. Manetti qui lui avoit succédé se proposoit de continuer les travaux de Micheli; l'empereur donnoit 600 scudi, ou 3360 liv. par année, pour l'entretien du jardin; l'académie de botanique établie vers 1730 y tient ses assemblées, elle est composée de 50 associés qui contribuent aussi à l'entretien du jardin, & l'on y voit beaucoup de plantes, dont plusieurs sont exotiques & rares.

Cette académie d'histoire naturelle a produit le grand ouvrage de Gualtieri sur les coquilles, publié en 1742, un des plus vastes & des plus magnifiques recueils que l'on ait eu dans ce genre-là; il contient 110 grandes planches.

LA NUNZIATA, église remarquable par son architecture, ses ornemens & ses peintures; elle est occupée par les Servites. Cet ordre religieux, très-célèbre à Florence, fut établi vers l'an 1232, par S. Philippe Benizzi, & six autres Florentins qui abandonnèrent leur patrie par esprit de pénitence, pour se retirer sur le mont Senariò, & y mener une vie solitaire. La réputation de leur sainteté fit désirer à la république de Florence de les attirer près de la ville, pour y donner de plus grands exemples de vertus. Lorsqu'on eut bâti leur église, un peintre qui étoit chargé d'y représenter l'annonciation, se trouvoit dans le plus grand embarras, pour donner à la Vierge un air séraphique & divin qu'il désiroit exprimer dans son tableau. Il s'assoupit en s'occupant de son projet, & s'étant réveillé il fut, dit-on, fort étonné de voir une tête

si belle, qu'il auroit en vain souhaité d'en pouvoir faire une semblable; il cria au miracle, personne ne douta de son récit : cette image qu'on y conserve a donné à l'église dont nous parlons une très-grande célébrité, & cette dévotion a fait la fortune des religieux (1).

Le portique par lequel on entre dans cette église est de l'architecture de Caccini, aussi bien que la chapelle des Pucci, que l'on trouve à la droite.

Sur la gauche, il y a un cloître dans lequel on voit une Vierge d'André *del Sarto*, qui est célèbre sous le nom de la *Madonna del Sacco;* elle passe pour être le plus bel ouvrage de ce maître : les Italiens disent que Michel-Ange & le Titien ne pouvoient se lasser de la regarder & d'en faire l'éloge. Le nom de *Madonna del Sacco*, lui est venu de ce que S. Joseph y paroît appuyé sur un sac; d'autres disent que c'est parce que ce peintre la fit pour un sac de farine dont il avoit besoin dans un temps de disette; elle est au-dessus de la porte qui va du cloître à l'église. Ce morceau célèbre, dit M. Cochin, est d'une grande beauté, composé & drapé de très-grande manière; bien peint, d'une façon large, & cependant très-bien exécuté.

Il y a dans le même cloître beaucoup d'autres fresques, & des portraits des principaux religieux de l'ordre.

André *del Sarto* a peint dans un autre cloître la

(1) L'on prétend que le docteur Lami leur a fait beaucoup de tort en affoiblissant le merveilleux de cette image dans un de ses écrits, où il parloit des miracles de la Madonna, un peu trop philosophiquement. Il faillit payer cher son imprudence; un jour qu'il dînoit avec des amis dans une auberge des environs de Florence, il apprit qu'on le cherchoit, & que des gens se préparoient à le massacrer pour venger la Vierge; il n'eut que le temps de se sauver, & fut réduit assez long-temps à ne sortir qu'avec précaution; il se promit bien de laisser au peuple de Florence toute sa crédulité.

vie de S. Philippe Benizzi, l'adoration des Mages, la naissance de la Vierge; cet habile artiste est enterré dans le vestibule découvert qui est devant l'église; l'on voit sa figure en marbre accompagnée d'une inscription. Il mourut en 1530.

L'église est très-ornée, la voûte est chargée de bas-reliefs dorés sur un fond blanc, & dans le milieu l'on voit une assomption de la Vierge, par Daniel de Volterre, qui a peint aussi toute la coupole de l'église.

Au maître-autel, un grand tabernacle d'argent très-bien travaillé, & un devant-d'autel d'argent, orné de bas-reliefs; cet autel fut fait vers la fin du dernier siècle, sur les dessins de Silvani, aussi bien que les stucs dorés, & les revêtissemens de marbre que l'on voit sur les pilastres de l'église.

La chapelle de l'Annonciation, qui est du côté gauche, est toute en marbre & d'une bonne architecture: l'autel est en argent, de même que les gradins qu'on place sur l'autel, & ils sont enrichis de pierres précieuses. Une tête du Sauveur peinte par André *del Sarto* y est placée sous un riche tabernacle: deux grands pilastres soutiennent une corniche d'argent, qui porte une espèce de baldaquin aussi d'argent, servant de couronne à la fameuse image de la Vierge; cette chapelle est encore enrichie de beaucoup d'*ex-voto*, d'argenterie & d'ouvrages précieux. L'oratoire ou petite chapelle qui en est proche a des murs incrustés de pierres dures en compartimens, qui représentent les mystères de la Vierge.

On admire surtout dans cette église la figure en marbre de Jésus-Christ mort, soutenu par Dieu le Père; elle est de *Bandinelli*; son tombeau est au-dessous de ce bel ouvrage.

Dans la seconde chapelle à gauche, il y a une résurrection du Lazare, par Lafosse, habile peintre françois, mort en 1716; la couleur en est belle, mais l'expression n'en est pas des plus justes.

Raoux, autre peintre françois, mort en 1734, a fait dans la seconde chapelle à droite un tableau représentant un miracle opéré pendant la messe ; la composition n'en est pas ingénieuse, mais l'on y voit des caractères de têtes gracieux, la couleur en est aimable, quoiqu'elle soit idéale.

C'est dans cette église qu'est inhumé le fameux *Jean de Bologne*, sculpteur françois, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Il étoit né à Douay, en 1524, & il mourut à Florence vers 1606. Son épitaphe est dans une chapelle décorée d'après ses dessins & à ses frais, derrière le maître-autel : on y trouve un crucifix & de petits bas-reliefs en bronze, de la main de ce maître : ils sont fort bien traités ; il les avoit faits pour le grand-duc, qui crut ne pouvoir en faire un meilleur usage que d'en décorer le monument qu'on lui élevoit. C'est de lui que sont les figures du grand-duc Côme I, & du grand-duc Ferdinand I, dans la chapelle des Médicis à Florence. (Elles ne sont pas aussi belles que le cheval d'Henri IV à Paris, qu'on attribue à Jean de Bologne). Le groupe du Centaure qui est dans un carrefour de Florence est au nombre de ses beaux ouvrages, ainsi que le groupe de Mercure & de Psyché, que l'on voit à Marly, & la figure d'Esculape à Meudon. Voyez le *Dictionnaire des Artistes*, par M. l'abbé de Fontenay, A Paris, chez Vincent, 1776, 2 vol. in-8°.

Le couvent des Servites à qui appartient cette église est vaste, le nombre des religieux va à plus de cent : ils ont une belle bibliothèque. C'est dans leur cloître intérieur qu'est la chapelle de l'académie de dessin ; le tableau du grand autel est du *Passignano*, & il y a deux peintures à fresque de *Vasari*, & de *Santi di Tito*.

La place de la Nunziata (1) est grande & déco-

(1) Voyez-en l'estampe au livre intitulé : *Vedute di Firenze*, pag. 17.

rée, elle est entourée d'arcades portées par des colonnes corinthiennes; l'architecture est seulement un peu maigre.

Il y a sur les deux côtés de la place deux fontaines formées chacune d'une coquille ouverte, au milieu de laquelle sont des Tritons adossés l'un à l'autre, & jetant de l'eau par la bouche.

Au milieu de la place, & entre les deux fontaines, il y a une figure équestre de bronze, par Jean de Bologne, représentant le duc Ferdinand I; on ne pouvoit la poser dans un lieu plus avantageux; car non-seulement elle décore la place, mais elle fait face encore à une grande rue. La figure du duc est des mieux composées, elle est bien assise sur le cheval; mais les contours de sa cuirasse sont trop roides & n'accusent pas assez le nud; à l'égard du cheval, le dessin en est correct, il lève un pied pour partir, & le mouvement en paroît précis : tout cet ouvrage a néanmoins une certaine roideur qui le déprise un peu.

On lit sur le piédestal de cette figure, l'inscription suivante :

Ferdinando primo Magno Etruriæ Duci, Ferdinandus secundus Nepos. Anno sal. MDCXL.

SANTA MARIA *Maddalena de' Pazzi*, monastère de Carmélites. L'église est dédiée à une sainte qui étoit de l'ancienne famille des Pazzi; le sanctuaire est tout revêtu de marbre : on y voit douze colonnes de jaspe de Sicile, trois bons tableaux, & quatre figures en marbre, représentant les vertus principales de la sainte, la piété, la douceur, la pénitence & la religion; les deux premières sont dans de bons mouvemens & bien drapées, quoique les plis en soient trop multipliés : les têtes pourroient être plus expressives. Les deux dernières figures ne sont pas entièrement terminées.

La maison des Buonarotti, qui étoit aussi celle

de Michel-Ange, se trouve dans la rue des Gibelins, *via Gibellina*, vis-à-vis de la rue des Bigotes, *delle Pinzochere*. Les bons maîtres de l'école florentine ont contribué à orner la galerie de cette maison; on y voit avec plaisir des peintures qui représentent les principales actions de sa vie, les honneurs qu'il reçut dans différentes circonstances, les marques d'estime & de distinction que lui donnèrent les papes & les rois; il y a aussi quelques morceaux qu'on assure être de sa main. Michel-Ange, le plus grand homme que l'Italie ait donné à la sculpture & à l'architecture, le maître & l'émule de Raphaël pour la peinture (1), naquit en 1474, au château de Chiusi, sept lieues au nord d'Arezzo, & 13 lieues à l'orient de Florence, c'est-à-dire, entre Florence & Urbin; il mourut à Rome en 1564 (2). Côme I lui fit faire à Rome des obsèques magnifiques, mais ensuite il le fit secrètement enlever en 1570, & transporter à Florence, où on lui fit un beau mausolée dont nous parlerons à la page suivante. Les ouvrages de sculpture qu'on a de Michel-Ange sont au-dessus de tout ce qu'on connoît de moderne, par la sublimité de la pensée, la correction, l'élégance, la légéreté de la main, & la belle touche : sa peinture est fière & terrible, les attitudes fortes, les muscles bien prononcés, mais elle étonne plus qu'elle ne plaît; ses couleurs sont moins belles que celles de Raphaël, & en même temps moins gracieuses, mais le bel assemblage de talens qu'on admire dans Michel-Ange, l'ont mis de pair avec Raphaël, pour la réputation & le mérite.

SANTA CROCE, église de Cordeliers conventuels, bâtie vers l'an 1294, sur les dessins d'Arnolfe, (qui fut aussi l'architecte de la cathédrale),

(1) Il étoit encore poëte; il a fait même des pièces de théâtre.

(2) Abrégé de la vie des plus fameux peintres, Paris, 1745, *in*-4. C'est en 1563, suivant d'autres auteurs. Suivant son épitaphe il n'a vécu que 88 ans.

a été restaurée ensuite sur les dessins du Vasari ; elle a 450 pieds de long sur 126 de large : on y entre par trois portes, & l'on voit sur celle du milieu une statue de la main du Donatello, qui représente S. Louis, archevêque de Toulouse. En entrant par cette porte, on remarque à droite une descente de croix de *Salviati*, & le crucifiement par *Santi di Tito*.

Un peu plus loin est le mausolée de Michel-Ange ; on y voit son buste accompagné de deux bas-reliefs qui représentent chacun trois couronnes entrelacées avec ces mots d'Horace : *Tergeminis tollis honoribus* ; trois grandes figures représentant la peinture, la sculpture & l'architecture, assises au-dessous de son sarcophage, dans un état de deuil, & dans des attitudes qui expriment leurs regrets de la perte d'un si grand homme. On a fait entrer dans la décoration de ce monument un petit tableau de sa main, où il a peint le Christ mort, & les saintes femmes au tombeau. La figure qui exprime l'architecture est de *Giovanni dell' Opera* ; celle de la sculpture est de *Valerio Cioli* ; & celle de la peinture, ainsi que le buste de Michel-Ange, sont de *G. Batista Lorenzi* ; la statue de la peinture est celle qui mérite le plus d'attention, étant bien pensée, quoique peu correcte. Voici l'épitaphe qui est au bas du mausolée.

Michaeli Angelo Bonarotio
E vetusta Simoniorum familia ;
Sculptori, Pictori & Architecto
Fama omnibus notissimo.
Leonardus Patruo amantiss. & de se
Optime merito, translatis Romà
Ejus ossibus, atque in hoc Templo.
Major. Suor.
Conditis, cohortante Seren. Cosmo Med.
Magno Etruriæ Duce P. C.
Anno Salut. MDLXX.
Vix Ann. LXXXVIII.

Après le tombeau de Michel-Ange, on trouve celui de Pierre Antoine *Micheli*, célèbre botaniste, qui avoit la direction du jardin de Florence; il a donné beaucoup de nouveaux genres de plantes en 1729, surtout la description de plusieurs espèces de mousses, qui sont une des parties difficiles de la botanique; nous avons de lui un livre sur l'Orobanche, espèce de plante parasite, qui croît sur d'autres plantes, imprimé à Florence en 1720; un catalogue des plantes des environs de Florence. Le célèbre Linnæus, en parlant de lui, dit qu'il est le Lynx de la botanique, *Botanicorum verè Lynceus in examinandis & depingendis minutissimis floribus muscorum & fungorum*. (Biblioth. Botan. pag. 107).

Le tombeau de *Cocchi*, médecin & antiquaire, a été fait en 1773.

Dans la troisième chapelle, Vasari a peint Jésus-Christ portant sa croix; il est d'un grand caractère de dessin, mais sans effet. Dans la quatrième, est l'*Ecce Homo*, de *Jacopo di Meglio*. Dans la cinquième, une flagellation, par Alexandre *del Barbiere*. Dans la sixième, Jésus-Christ est représenté dans le jardin des Oliviers, par André *del Minga*.

La chapelle des *Calvacanti*, renferme une belle Annonciation en pierre, du Donatello, qui fit la réputation de ce célèbre artiste.

Près de-là est le tombeau de Léonard *Bruni* d'Arezzo, secrétaire de la république de Florence, appelé quelquefois l'Aretin, qui fut aussi un poëte distingué, quoique fort différent de *Pietro Aretino*, qui a rendu si célèbre le nom d'Arezzo sa patrie, & que l'Arioste appeloit le divin Aretin : voici l'épitaphe de Léonard Bruni.

Postquam Leonardus è vita migravit,
Historia luget, Eloquentia muta est,
Ferturque Musas, tam Græcas, quam
Latinas lacrymas tenere non potuisse.

La septième chapelle renferme l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, commencée autrefois par *Cigoli*, & finie par *Bilivelti.*

Dans la chapelle des Barberini, où est enterré François *da Barberino*, poëte, on voit les stigmates de S. François, par Naldini.

La chapelle des Calderini, revêtue de marbre de Carrare, est aussi ornée de peintures assez bonnes. Du côté gauche, on trouve d'abord une Trinité de Salviati, remarquable par le dessin & les caractères de tête. Dieu le Père tient son Fils mort sur ses genoux, & sur sa barbe repose le S. Esprit. Cette idée se retrouve dans d'autres tableaux de la Trinité en Italie.

La chapelle de Niccolini, qui est aussi du côté gauche, est celle de la passion; l'on y voit un Christ mort, peint par Cigoli. Cette chapelle est la plus remarquable de toutes par son architecture, les ornemens sont en marbre de Carrare : on y remarque dans un mausolée une figure de Moyse, & dans un autre celle d'Aaron : elles sont toutes deux bien composées, les caractères en sont admirables, les chairs d'une vérité surprenante, & les draperies bien jetées, quoique les plis en soient un peu trop multipliés. Il y a encore dans cette chapelle trois figures, représentant la Virginité, la Prudence & l'Humilité; on les attribue toutes cinq à Francavilla, sculpteur flamand, ce qu'on a peine à croire, attendu la disparité de manière qui se trouve entre les deux premières & les trois dernières, qui sont médiocres. Il y a aussi dans cette chapelle des fresques de Volterra, & des tableaux d'Alexandre Allori.

Les sept chapelles de la gauche, qui correspondent à celles dont nous avons parlé, représentent d'autres mystères : dans la première chapelle, en revenant vers la porte, est la venue du S. Esprit, par *Vasari;* dans la seconde l'Ascen-

ſion du *Stradano*. Suit le mauſolée de Carlo Bruni, poëte diſtingué.

Dans la troiſième chapelle, on voit l'apparition de Jéſus-Chriſt aux Apôtres, par Vaſari; dans la quatrième, Jéſus à table avec ſes diſciples, par Santi di Tito; dans la cinquième, la Réſurrection par le même peintre; dans la ſixième, Jéſus-Chriſt dans le tombeau, de Naldini; dans la ſeptième, Jéſus-Chriſt aux limbes, par Agnolo Allori, connu ſous le nom du vieux Bronzin. On y voit des figures de très-belles femmes; le peintre y a repréſenté ſa maîtreſſe, ſes amis & lui-même; on n'y dit pas la meſſe à cauſe des nudités.

Après la quatrième chapelle, eſt placé le mauſolée du P. *Lami*, dont nous parlerons ci-après.

Il y a encore dans cette égliſe pluſieurs peintures de Cimabué & de Giotto; on aime à voir les premiers eſſais de ces illuſtres reſtaurateurs de la peinture: on admire ſurtout les crucifix peints par Cimabué, qui ſont près de la porte d'entrée.

La chaire eſt de marbre de Serravezza, & ornée de bas-reliefs de la plus grande beauté; elle eſt adoſſée à une colonne, dans l'intérieur de laquelle on a pratiqué l'eſcalier qui ſert pour y arriver; c'eſt un ouvrage de Benoît *da Maiano*.

Le tombeau de Galilée que nous avons omis, pour ne pas interrompre l'ordre des myſtères, eſt un des ornemens diſtingués de cette égliſe. Il a été fait ſuivant les intentions de Viviani, qui avoit réſolu d'élever ce monument à la gloire de ſon illuſtre maître, mort en 1642; & la maiſon *Nelli*, qui a ſuccédé à Viviani, l'a fait exécuter en 1737.

Le buſte de Galilée eſt de J. B. Foggini; la figure qui repréſente l'aſtronomie eſt de Vincent Foggini: la géométrie eſt de Jérôme Ticciati; le deſſin général eſt de Julio Foggini. On

dit que Galilée avoit été enterré sur la place Ste. Croix, en terre profane, parce qu'il étoit regardé comme suspect d'hérésie, à cause de sa physique nouvelle, comme nous le dirons bientôt; mais on l'a inhumé depuis avec honneur dans l'église de Sainte-Croix, que nous venons de décrire.

Le couvent renferme environ 60 Cordeliers: l'on dit que Sixte-Quint étant encore religieux, y enseigna la philosophie vers l'an 1550: c'est aussi à ce couvent qu'étoit attaché le privilége de donner l'inquisiteur de Florence: cette charge en Toscane n'étoit point entre les mains des Dominicains, comme dans le reste de l'Europe; elle étoit attachée à l'ordre des Cordeliers; mais l'archevêque présidoit à l'inquisition, les commissaires du prince y assistoient, & l'inquisition n'avoit ni sbirres ni prisons. Enfin depuis quelques années le prince l'a supprimée entiérement.

On remarque encore dans ce couvent la chapelle des *Pazzi*, qui fut bâtie sur les dessins de Brunelleschi; & celle d'une congrégation de gentilshommes, *Confraternita del Gesù*, dont le vaisseau a été peint par Laurent *Del Moro*.

C'est aussi sur la place qui est au-devant de Ste. Croix, que se font les grands exercices du *Calcio*, dont nous parlerons à la suite des courses de chevaux.

Après avoir fait le tour de Florence du côté du nord, revenons au centre de la ville, pour y voir le bâtiment de l'université, qui a donné son nom à une rue, *via dello studio*.

LO STUDIO, bâtiment de l'université; le buste de Pétrarque est sur la grande porte. Cette université n'a été fondée qu'en 1438; mais dès le neuvième siécle, Florence étoit déja le centre des études de toute la Toscane: on y trouve encore de très-habiles professeurs pour la théologie, la jurisprudence, la philosophie, la rhétorique, l'hé-

breu, le grec, le latin & l'Italien; c'est-là que M. Ximenès est professeur de géographie, que Lami enseignoit il n'y a pas long-temps l'histoire de Florence. C'est aussi dans le même bâtiment que la célèbre académie *della Crusca*, & celle des Apatistes, tiennent leurs assemblées; nous en parlerons ci-après.

Le marché vieux, *mercato vecchio*, qui est à 100 toises de-là, est une place qui est réputée le milieu de la ville; en effet, depuis la colonne du marché, il y a environ un mille de tout côté, jusqu'aux extrémités de Florence.

OR SAN MICHELE (1), est une église où il y a des statues du Donatello, & de Ghiberti, sculpteur, dont nous avons déjà parlé à l'occasion des belles portes du Baptistère. C'est au-dessus de cette église que Côme I établit en 1569 le dépôt général, où tous les notaires de la Toscane sont obligés d'envoyer une expédition de leurs actes; après la mort de chacun d'eux, les minutes sont portées à un autre dépôt qui est au milieu du marché neuf. Nous avons bien en France des ordonnances qui veulent que les minutes soient portées au greffe de chaque bailliage, mais personne n'ayant un intérêt immédiat à les faire exécuter, il arrive souvent qu'elles restent dans les greniers de la famille du notaire, & finissent par se perdre en entier; cet abus dont j'ai été témoin ne sauroit avoir lieu à Florence, par les précautions sages dont nous venons de parler.

LE PALAIS ARNALDI a peu d'apparence, mais on y voit de bons tableaux; il y en avoit ci-devant de plus précieux encore, ils ont été vendus à des Anglois.

LE PALAIS DU PODESTA, c'est-à dire, du juge ou du bailli, est un bâtiment très-vaste, mais

(1) Par abréviation de *Orto S. Michele*.

d'une construction gothique (1); les prisons publiques y sont établies, & à l'une de ses murailles il y a une poulie placée à une certaine hauteur, avec laquelle on donne la corde ou l'estrapade aux malfaiteurs. Le criminel a les bras passés derrière le dos; on y attache une corde, & après l'avoir enlevé jusqu'à la hauteur de la poulie, on le laisse tomber à différentes fois; ceux de ces misérables qui n'ont pas assez de force ou d'adresse pour se bien roidir les bras, les ont sur le champ disloqués par l'effet de la chûte; mais aussitôt que la peine est subie, l'exécuteur les leur remet. Ce supplice est aussi commun en Italie, que les grandes exécutions y sont rares.

Félibien indique dans le palais du Podestà un tableau à fresque, de Thomas *Giottino*, ainsi nommé, parce qu'il travailloit dans la manière du Giotto: le sujet est le mauvais traitement qu'un duc d'Athènes reçut après avoir été chassé de Florence; ce prince & les gens de sa suite, devenus l'objet de la haine des Florentins, y sont représentés coëffés d'une façon ignominieuse, & environnés de symboles qui répondent à leurs ajustemens; ils ont leurs armes à côté d'eux, pour qu'on ne les puisse méconnoître: & de grands rouleaux où sont écrits les faits qui ont été la cause de ces traitemens, & l'occasion des vêtemens qu'on leur a donnés (2).

Dans le palais Gerini, il y a de beaux tableaux; le propriétaire est celui qui a donné un grand ouvrage sur les oiseaux. M. Lorenzi, qui y demeure, a gravé une partie des estampes contenues dans 3 vol. *in-folio*, d'après les meilleurs

(1) Voyez-en l'estampe au livre intitulé: *Vedute di Firenze*, page 20.

(2) Voyez son estampe au livre intitulé: *Vedute di Firenze*, page 26.

tableaux

tableaux des anciens maîtres, dont le premier volume a paru en 1769.

Il y a encore bien des églises & des palais à Florence dont nous n'avons pas fait mention, & qui mériteroient d'être cités & décrits; mais notre objet n'étant pas d'épuiser les détails, il nous suffira de renvoyer au grand ouvrage qui contient des descriptions plus étendues (1), ou au *Ristretto* qui en est un abrégé. Nous nous contenterons d'indiquer une partie des édifices dont nous n'avons pas eu occasion de parler.

S. Michèle, église des Théatins; Sta. Maria Nuova, hôpital; S. Pier Maggiore; S. Filippo Neri; S. Ambrogio, église des Bénédictines. Les palais *Altaviti*, *Capponi*, *Cappoli*, *Dini*, *Gaddi*, *Cinori*, *Giugni*, *Gondi*, *Grialdi*, *Marucelli*, *Pandolfini*, *Pucci* & *Rinuccini*.

CHAPITRE XIX.

Diverses remarques sur la ville de Florence, & sur ses habitans.

FLORENCE est pourvue de fontaines comme toutes les villes d'Italie; mais elles y sont cependant en plus petit nombre que dans bien d'autres villes moins importantes. Un aqueduc part de la colline d'Arcetti, & traversant la ville sur le *Ponte Rubaconte*, qui est le plus oriental des quatre ponts de Florence, va fournir de l'eau à la fontaine qui est sur la place de Ste. Croix, & à quelques autres,

(1) *Scelta di Architetture antiche e moderne della città di Firenze, opera gia data in luce dal celeb. Ruggieri, Architetto Fiorentino: edizione seconda publicata da Giuseppe Bouchard, in* Firenze, 1755, 4 *vol. in-fol.*

La ville est pavée d'une manière très-agréable pour les gens de pied, avec de larges dalles de pierres, à-peu-près comme Naples, Gênes, &c. mais on n'y a point la ressource des portiques dont nous avons parlé à l'occasion de Bologne & de Modène.

L'ARNO, qui traverse Florence, a 70 toises de largeur environ; il descend comme le Tibre, de la partie la plus élevée de l'Apennin, & il va se jetèr au-dessous de Pise dans la mer de Toscane: ce fleuve produit de temps à autres des débordemens très-nuisibles à Florence. On voit près de la place de Ste. Croix, une inscription placée à douze pieds de haut, au-dessus de la porte d'une maison, pour marquer l'endroit où montèrent les eaux dans une grande inondation de l'Arno, arrivée le 13 Septembre 1557.

Tout le monde étoit retiré pour lors dans le haut des maisons, & l'on portoit en bateau des vivres que l'on distribuoit dans la ville par les fenêtres des premiers étages. Depuis ce temps-là on a vu, même en 1758, les quais avec toutes les rues voisines inondées, de manière qu'il falloit déménager les appartemens d'en-bas. Souvent c'est l'affaire de quelques heures pour que les eaux se retirent, d'autres fois cela dure plusieurs jours; l'Arno doit une partie de la surabondance de ses eaux à la Chiana, qui recevant, comme le lac de Pérouse, les eaux d'une multitude de montagnes, les porte moitié dans le Tibre, & moitié dans l'Arno. Les Romains vouloient, du temps de l'empereur Tibère, porter dans l'Arno le total de ces eaux, pour diminuer les débordemens du Tibre; mais les représentations de Florence & de quelques autres villes empêchèrent qu'on ne prît une résolution qui leur étoit si préjudiciable. Cependant on fit dans la suite une grande chaussée qui va d'une montagne

à l'autre, & qui ne laisse qu'une ouverture du côté du Tibre, pour les eaux de la Chiana, ensorte que la majeure partie est obligée de tomber dans l'Arno. Viviani & Cassini furent chargés, il y a environ un siècle, de faire de nouvelles dispositions sur ce partage des eaux de la Chiana, entre Rome & Florence ; mais cela n'eut aucune suite (Hist. de l'Ac. 1703).

La ville de Florence ayant été ruinée plus d'une fois, il n'y reste presque aucun monument antique de quelqu'importance, si ce n'est peut-être trois anciennes tours, de construction étrusque, dont Lami a donné la figure & la description dans ses *Lezioni di Antichità Toscane*, spécialement de celle qui est appelée *de' Gerolami* ; il y donne aussi le plan de l'amphithéâtre de Florence ; il parle des restes de l'ancien aqueduc, mais ce ne sont que de foibles vestiges d'antiquité, reconnoissables tout au plus par un habile antiquaire.

Il y a plusieurs théâtres à Florence ; on y donne souvent jusqu'à trois spectacles à la fois, & il y en a toujours quelqu'un, si ce n'est pendant le carême & l'avent. Le plus grand théâtre est celui de la *Pergola* (il porte le nom de la rue où il est) ; ce théâtre a été bâti en 1755, & la disposition en est belle ; il est précédé de deux salles dont l'une sert à jouer, pour ceux qui ne veulent pas écouter le spectacle. La salle a quatre rangs de loges, & chaque rang a 19 loges. Celle du grand-duc est au fond. Elles sont toutes de briques, précaution qu'on a prise pour prévenir les incendies, avec d'autant plus de raison, que l'ancienne salle avoit été consumée par le feu. La décoration de cette salle consiste en quelques ornemens en grisaille, peints sur un enduit fort léger dont les loges sont recouvertes. Tout le monde est assis au parterre, & il n'y a point d'amphithéâtre.

Les acteurs sont, comme dans toutes les villes

d'Italie, des gens choisis *ad hoc*, & qui n'ont pas d'autre métier; il est vrai qu'on a vu un arlequin qui avoit une boutique de clincaillerie à Florence, & qui faisoit le commerce; mais cet arlequin étoit de Vicense; & il ne faut pas en conclure, comme on l'a écrit, que les acteurs & les danseurs sont des personnes domiciliées & qui savent s'occuper de travaux utiles. Les grands acteurs en Italie ne sont pas autre chose qu'acteurs, ils s'engagent tantôt à un théâtre, tantôt à un autre; & si l'on prend quelquefois à Florence des gens de la ville, ce n'est que pour remplir des vides ou doubler des rôles de peu d'importance.

Un François fut étonné, il y a quelques années, de se voir accosté à Florence d'un ecclésiastique dont la conversation étoit assez singulière, relativement à nos mœurs: il fut question des spectacles de Florence, l'abbé se plaignit de ce que la peine que l'on avoit pour conserver les bons acteurs étoit inconcevable; le carnaval dernier, le meilleur de ses castrats qu'il avoit fait venir de Naples l'avoit abandonné, son Tenor (1) étoit tombé malade; de peur de voir le public déserter son opéra, il en avoit renforcé les danseuses; il en avoit une surtout, qui par sa figure & ses talens faisoit l'admiration de toute la ville, mais un Anglois la lui avoit débauchée.

D'après de pareils propos, le François ne pouvant s'imaginer à qui il avoit à faire, lui demanda poliment qui il étoit: *sono l'imprenditore dell' opera per servirla* (2), lui répondit-il; le François crut qu'il se moquoit, cependant rien n'étoit plus vrai: c'étoit un honnête ecclésiastique, à qui le public étoit persuadé qu'on ne rendoit pas assez de justice; il n'avoit encore qu'un

(1) *Tenore* est le genre de voix que nous appelons *taille*.
(2) Je suis l'entrepreneur de l'opéra pour vous servir.

bénéfice, mais on lui en sollicitoit un meilleur dans le pays, afin de l'y fixer, & de ne pas le réduire à porter ses talens ailleurs. Un bruit de ferraillement, que notre voyageur entendit faire en même-temps dans une salle basse, excita sa curiosité, il s'avança, & il vit un autre ecclésiastique donnant des leçons d'escrime à de jeunes Anglois; il s'informa encore qui pouvoit être cet ecclésiastique, on lui répondit que c'étoit le plus habile maître en fait d'armes qu'il y eût à Florence; mais on porte souvent en Italie l'habit ecclésiastique sans être tonsuré; & il y a un si grand nombre d'abbés, qu'ils sont obligés de se mêler de bien des professions que nous regarderions en France comme incompatibles avec leur état; au reste, les exemples que nous venons de citer sont rares, même en Italie.

Il n'y a point de belle promenade à Florence pour les carrosses; ils vont le soir à la porte S. *Gallo*, à la porte S. *Pietro Gattolini* ou porte romaine; là ils s'arrêtent, & vont ensuite sur la place du dôme, c'est-à-dire, de la cathédrale, près du café, d'où l'on fait venir des glaces en attendant le spectacle; les hommes vont au *Bottegone*, grand café qui est sur cette place.

Si l'on veut aller chercher la promenade plus loin, on sort par la *Porta al Prato*, pour aller aux *Cassine*, métairies du grand-duc, près desquelles on a fait de jolies promenades le long de l'Arno, autour des prairies & dans un petit bois.

Les sociétés à Florence sont agréables & aisées; c'est une des villes d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'agrément: il y a beaucoup de vivacité, de plaisanterie; on y fait des épigrammes, des impromptu; l'on n'y voit point de jalousie, les étrangers y sont accueillis de tout le monde, les dames mêmes y observent des politesses & des égards dont elles se dispensent chez

nous; elles donnent à un étranger la place d'honneur, c'eſt à-dire, la droite, dans leur carroſſe & ailleurs, au ſpectacle le devant de loge; on ſe trouve quelquefois obligé de les accepter, quoiqu'on aimât mieux ne point abuſer de ces manières obligeantes.

J'ai aſſiſté à des converſations brillantes dans des appartemens au niveau d'un jardin qui y répand la fraîcheur, le jardin eſt illuminé, une partie eſt couverte de tentes avec des ſophas pour ceux qui veulent prendre le frais; on y voit pour le moins 40 ou 50 femmes parées avec goût, la plupart aimables & jolies, des tables de jeu, des converſations animées, des glaces de toute eſpèce: en général, on ne peut rien voir de plus agréable même en Italie, en fait d'aſſemblées, que celles des bonnes maiſons de Florence.

Les demoiſelles ſont gardées à Florence avec beaucoup de ſoin: elles ne peuvent parler à perſonne, on les retient même au couvent juſqu'à-ce qu'elles ſoient ſur le point d'être mariées; auſſitôt qu'elles ſont accordées ou promiſes, elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur époux, & celui-ci ne peut pas cauſer avec d'autres, en quelque compagnie qu'ils ſe trouvent enſemble. Mais du moment qu'ils ſont mariés, c'eſt tout le contraire, ils ne peuvent plus ſe parler publiquement ſans choquer le bon ton: à Rome même le mari n'aſſiſte pas aux grandes converſations qui ſe tiennent chez ſa femme.

Le goût des femmes de condition eſt de prendre les modes angloiſes, mais comme elles ne les reçoivent que des Angloiſes qui viennent ſéjourner à Florence, après avoir paſſé quelque temps à Paris, elles ſe trouvent avoir adopté nos modes Pariſiennes, traveſties ſeulement par les Angloiſes.

Il y a des dames à Florence, comme à Piſe, à Livourne, & à Sienne, qui empruntent les paru-

rés de diverſes nations : leurs têtes ſont tour-à-tour couvertes de fleurs, de plumes, de pierreries, de chapeaux, de tiſſus d'or, de ſoie ; elles empruntent les modes des Françoiſes, des Angloiſes, des Polonoiſes, des Circaſſiennes, &c. enſorte qu'il ſemble aux promenades & dans les égliſes être à une fête de carnaval. Les dames ne mettent point de rouge.

Les bourgeoiſes portent des caſaquins qui leur ſerrent la taille & ſe boutonnent à commencer de deſſous le menton juſqu'à la ceinture, *Caſachino abbotonato.* La coëffure des femmes eſt une cornette en papillon pointu par les côtés & outré dans ſa longueur ; c'eſt ce qu'elles appellent *Cuffia di donna maritata*, ou coëffure de femme mariée : à l'égard des filles, elles ne ſortent jamais qu'elles n'aient ſur leur coëffure un petit voile de gaze noire tranſparente, rabattu ſur le viſage, & qui tombe juſqu'au bas du nez, on l'appelle *ſcuffino*.

L'ajuſtement des payſannes eſt très-galant : elles ont des ſimples jupes, courtes & légères, ordinairement bleues ou couleur d'écarlatte, & des corps ſans manche, de ſorte qu'on ne voit que les manches de leurs chemiſes. Tout autour des épaulettes de leur corps, il y a quantité de longs rubans de diverſes couleurs, qu'elles laiſſent tomber & voltiger au gré du vent ; elles n'ont que des fleurs ſur les épaules ou ſur la gorge. Elles ont les cheveux nattés en rond derrière le chignon. Quelquefois elles y mêlent des fleurs ; elles s'attachent ſur la tête de très-petits chapeaux de paille qu'elles mettent un peu ſur l'oreille, & dont elles ſe ſervent plutôt comme de parure que pour ſe couvrir ; tout cet ajuſtement reſpire l'élégance & la coquetterie.

On a été ſurpris à Florence que les gentils-hommes Suédois aient reproché à cette ville un commerce honteux de l'eſpèce humaine, qui y eſt abſo-

lument inconnu ; il eſt vrai que l'hôte de l'Aigle noir qu'on appeloit *Flaminio*, avoit élevé un jeune caſtrat, connu ſous le nom de *Manzoletto*, qui alla enſuite à Palerme, en 1765 ; mais c'eſt l'unique exemple qu'on ait pu me citer. Ce n'eſt guères que dans les conſervatoires de Naples où l'on a coutume de recevoir les enfans pour leur faire l'opération de la belle voix, & les placer enſuite avec rétribution dans la muſique de quelque égliſe ou de quelque ſpectacle.

Depuis que des mœurs plus douces, plus aiſées, plus ſociables, ont ſuccédé à l'humeur jalouſe des Florentins du ſeizième ſiècle, on n'entend guères parler du goût dépravé qu'on leur reprochoit dans l'épitaphe du Dante à Ravenne, où on lit ces mots (1) : *Pravi Florentia mater amoris.* L'amour illicite étoit à la vérité autrefois ſi commun à Florence, qu'un prince, à ce que l'on aſſure, ordonna par une loi que les femmes ſeroient obligées d'aller la gorge découverte. Quoiqu'il en ſoit du fait, le propos ſemble annoncer qu'il fut un temps où l'on eut beſoin de rappeler le goût des hommes vers les objets où la nature ſeule auroit dû les fixer.

La ville de Florence n'eſt jamais plus belle que le jour des courſes de chevaux, qui ſe font vers la S. Jean ; j'en ai eu le ſpectacle le 29 Juin 1765. La courſe commença à la porte occidentale de la ville, ſur la place de *Porta al Prato*, & finit à deux milles plus loin, vers *Porta della Croce*, ſur du ſable dont le pavé étoit couvert : le jour de cette courſe, tout le peuple étoit en mouvement, les rues étoient garnies de deux files de carroſſes juſqu'à l'heure de la courſe, & toutes les fenêtres occupées ; c'étoit réellement le jour qu'il fal-

(1) Les Florentins diſent qu'on a voulu mettre *Parvi* & non *Pravi*.

soit choisir pour avoir une idée favorable de la magnificence de la cour, de la richesse de la ville, de la beauté des femmes & des agrémens de Florence. C'est le grand-duc lui-même qui donne le signal, depuis la terrasse près de laquelle se font les *mosse*, ou le départ; avant la course, il se trouve avec sa famille & toute sa cour dans la file des carrosses; à la fin de la course, il apprend par des fusées du dôme le nom du cheval vainqueur.

Le prix consiste en une pièce de velours cifelé à fond d'or, de 60 bras, ou plus de 30 aunes de France, estimées 2240 livres.

Les chevaux qui courent le prix sont abandonnés à eux-mêmes; ils ont sur le dos 4 plaques de plomb, hérissées de pointes qui leur piquent les flancs & les animent de plus en plus. On apperçoit entre ces animaux une émulation singulière, quelquefois même des stratagêmes pour retarder leurs concurrens.

Une grande toile tendue au bout de la carrière sert à les arrêter: l'espace d'environ 1500 toises qu'ils avoient à parcourir, fut fait en 4 minutes, ce qui revient à 35 pieds par seconde. M. de la Condamine a observé qu'à Rome le cours, qui a 865 toises, se parcourt en 2 minutes 21 secondes, ce qui fait 37 pieds par seconde. Brydone parle d'une course de Palerme, où les chevaux parcouroient un mille en 95 secondes, ce qui fait 48 pieds, & ces petits chevaux étoient montés par de jeunes garçons de 12 à 13 ans; mais on assure que dans les courses d'Angleterre, les chevaux sous un cavalier font quelquefois 54 pieds par seconde. (*Mémoires de l'Académie* pour 1757, pag. 393.)

Le jeu du *Calcio* ou du ballon est encore un exercice célèbre à Florence; mais il n'a lieu, du moins avec toute sa pompe, que rarement & dans les grandes occasions, comme à l'arrivée de

l'empereur en 1738; c'est alors une des plus belles fêtes de l'Italie. Cinquante-quatre jeunes gentilshommes forment deux compagnies qu'on distingue par leurs drapeaux & leurs couleurs; elles sont commandées chacune par un général suivi de beaucoup de pages, & qui marche avec la plus grande pompe. Ces deux troupes arrivent au son des instrumens; après avoir fait le tour de la place, qui est ornée comme un amphithéâtre, & avoir fait briller les grâces, l'ordre & la légèreté de leurs évolutions militaires, les troupes se séparent; chacun occupe son quartier général & se range sous son drapeau; aussitôt que le signal est donné, on forme l'ordre de bataille; le ballon se jette dans le milieu; chaque troupe s'efforce de le renvoyer à l'autre, ceux qui sont à l'arrière-garde s'efforçent de le faire aller hors des barrières de leurs adversaires, s'ils y réussissent la partie est gagnée; alors s'engage la mêlée, & la lutte commence, chaque troupe essayant de s'emparer du camp ennemi; on y déploie toute la force & l'adresse dont on est capable; chacun des spectateurs s'intéresse au succès de quelques-uns des combattans; les applaudissemens des dames qui animent le courage & l'émulation de leurs amis, font faire des efforts incroyables. Ces exercices méritent d'être maintenus & encouragés dans un pays où l'on n'a pas d'occasion de se distinguer à la guerre; c'est la seule manière dont les Toscans puissent rappeler le souvenir de l'ancienne valeur des Etruriens, qui firent trembler Rome autrefois. On voit cette fête du Calcio, gravée dans les vues de Florence, par Gerini, 1744.

On fait aussi sur la place de *Santa Maria novella* des courses de chars, la veille de la S. Jean: le prince y assiste, & c'est un spectacle brillant, qui peut donner une idée de ce qu'étoient les fameuses courses des Romains. On tend à une cer-

taine diſtance de terre, dans preſque toute la longueur de la place, à côté de la route des chars, une corde qui tient à deux bornes en forme de petits obéliſques élevés ſur des piédeſtaux. Cette précaution oblige les chars de ſuivre la carrière d'un bout à l'autre, & empêche qu'ils ne coupent & traverſent la place. Quatre chars de différentes couleurs partent tous au même inſtant du but où ils ſont rangés. Celui qui le premier fait trois fois le tour des bornes, remporte le prix, qui eſt une pièce d'étoffe de ſoie. Les chars dont on ſe ſert à cet effet ſont des eſpèces de petits phaëtons à quatre roues, dont le train eſt un peu long. Ils ſont chacun traînés par deux chevaux : comme il y auroit trop à riſquer pour ceux qui ſeroient dedans, les chars courent à vide ; celui qui les conduit eſt aſſis ſur un ſiége aſſez élevé qui eſt ſur le devant ; il tient d'une main les rênes des chevaux & de l'autre ſon fouet, & a les pieds appuyés ſur l'extrémité de la coquille de l'avant-train ; ces ſortes de courſes exigent autant de vîteſſe de la part des chevaux que d'adreſſe & de juſteſſe dans le coup-d'œil de la part de ceux qui les conduiſent ; elles ne manquent jamais d'attirer un grand nombre de ſpectateurs, & ſurtout d'étrangers à Florence. On m'a dit, à la vérité, que quelquefois le même maître fourniſſoit tous les chevaux de la courſe ; mais cela n'empêchoit pas qu'on ne s'intéreſsât au ſuccès.

CHAPITRE XX.

Du gouvernement, du commerce & des impôts de la Toscane.

LE grand-duc Léopold a partagé l'administration entre un conseil d'état & un conseil des finances, chacun composé d'un ou deux directeurs généraux & de plusieurs secrétaires; mais il s'occupe lui-même des affaires avec assiduité; il n'y en a pas dont il ne suive la discussion. On voit dans ses appartemens des bureaux, où l'on examine les détails, où il les fait analyser; il trouve que ses états ne sont pas assez étendus, pour qu'il ne puisse y supporter toutes les charges de la souveraineté. Il consacre quatre jours de la semaine à l'administration générale, deux aux affaires des particuliers, & le septième à la représentation.

Il reçoit les mémoires de la main de ceux qu'ils intéressent; il répond verbalement, après les avoir examinés; si l'affaire exige une discussion, elle se fait préliminairement devant le tribunal le mieux informé de l'affaire; le prince écoute les parties intéressées, qui sont libres de l'entretenir; c'est un privilége dont jouissent également tous les sujets & tous les étrangers, l'indigent tout comme le plus puissant.

Le caractère de ce prince, & son goût pour les affaires, ont banni de la cour les amusemens frivoles, le luxe qui les accompagne & tous les objets d'une vaine représentation. Sa principale récréation consiste en voyages dans les provinces. Ils se font sans suite: le grand-duc y termine les affaires principales de chaque canton, & il examine les projets relatifs à leur améloration. L'exem-

ple qu'il donne de ſimplicité & d'économie, a influé ſur la nobleſſe, qui devient moins fière & plus inſtruite, & qui ne vexe plus ſes vaſſaux.

Les abus du département de la juſtice étoient tels, qu'on comptoit dans la ſeule ville de Florence juſqu'à 72 tribunaux qui jugeoient tous en dernier reſſort.

On a commencé en 1772 une réforme générale, en réduiſant ces cours de juſtice à vingt-deux; on en a réglé l'attribution, on a modéré les épices & les frais de procédure; on a pourvu par des lois ſages à l'examen & à la réception des juges.

On a réformé la juriſprudence & le code civil; enfin le prince a réuſſi par ſa ſageſſe à rendre les procès plus rares; il emploie l'aſcendant que lui donnent ſes vertus pour faire régner l'union & la paix: on recourt plus ſouvent à ſa médiation qu'à ſon pouvoir. Ses ſujets viennent à lui comme à un père; ſa grandeur eſt d'être entouré de ſon peuple, & de lui être utile.

Le peuple de Florence eſt ſi peu porté au crime, que même de mon temps on y faiſoit rarement d'exécution. Auſſi le code criminel n'eſt pas en Toſcane celui du ſang & des bourreaux; on y lit que la loi toujours compatiſſante ne doit punir que pour l'exemple, que les tourmens cachés ſont odieux; que les tortures ſont des moyens atroces; auſſi les priſons ne ſont point terribles; on s'aſſure de ceux qu'on y retient, ſans leur faire porter des chaînes, ſans les priver d'air, de nourriture & de lumière. Il n'y a plus de cachots, & celui qui eſt arrêté pour dettes n'eſt pas confondu avec ceux que le crime avilit.

La loi parle toujours en faveur d'un accuſé; elle veut qu'il ſe choiſiſſe un conſeil, qu'il ait un défenſeur, & qu'il ne lui ſoit refuſé aucun moyen de faire connoître ſon innocence. Le meurtre non prémédité n'eſt puni que par banniſſement, le vol

par l'esclavage; les banqueroutes, les concussions par l'emprisonnement, la contrebande par des peines pécuniaires.

On ne connoît en Toscane, ni de prisons d'état, ni de tribunaux qui aient des attributions particulières. L'inquisition n'y a plus que le pouvoir de consoler, d'instruire, de pratiquer la charité & la tolérance.

A Rome, à Naples & à Gênes, les châtimens sont plus sévères; la peine de mort y est établie pour le vol comme pour l'assassinat, & cependant ces pays sont remplis de scélérats; au contraire ils sont rares en Toscane; des lois douces y suffisent pour assurer la tranquilité de la société, & il n'y a pas de pays où elle soit moins troublée. Dans l'espace de 10 ans, on n'y a puni de mort que deux criminels, dont un même n'étoit pas Toscan, vingt seulement ont été condamnés à l'esclavage.

Mais la loi en adoucissant les peines veut que la punition soit certaine & prompte; les poursuites se font avec une telle exactitude, qu'il est impossible de s'y soustraire.

Le bien de la religion & la régularité des prêtres a occupé la nouvelle administration: on a mis une discipline exacte dans le clergé; on a choisi un archevêque très-instruit, sans avoir égard à la naissance; on fait prêcher la morale plus que le dogme, & l'on n'y connoît point les disputes de religion.

Le prince a voulu diminuer le nombre des religieux; il a permis aux moines de vendre leurs fonds, moyennant un impôt; il a supprimé les couvens qui étoient inutiles, & ceux où il y avoit peu de religieux; on ne reçoit ni dot ni présent, & celui qui fait profession est obligé de donner le quart de ses biens aux hôpitaux.

Une partie des biens des moines a servi pour augmenter les revenus des curés. On a déclaré ina-

movibles les curés qui étoient à la nomination des chapitres ou des couvens, & qui n'osoient demander des supplémens de portions congrues, de peur d'être destitués. Il n'y a point de décimateurs ecclésiastiques en Toscane. Les *decime del Paroco*, qui répondent à notre dixme, sont peu de chose; une personne qui a 600 livres de revenu donne, par exemple, un staio de blé, qui pèse 36 à 38 livres, les gens plus riches en donnent deux, cela ne va jamais plus loin. Les curés ont aussi le revenu des messes, comme chez nous; on donne un paule, ou 11 sols & demi; c'est un peu plus qu'en France, où l'on ne donne ordinairement que 8 ou 10 sols dans les campagnes.

Il est défendu de faire des vœux avant l'âge de 24 ans pour les hommes, & de 20 pour les femmes. La publication de cette loi parut exiger des précautions, par la nature & la généralité des préjugés qu'elle attaquoit. Pour y préparer les esprits, on fit représenter à Florence le drame de Mélanie, que M. de la Harpe avoit donné, en 1770. Le principal acteur seconda très-bien l'auteur; le public applaudit avec entousiasme; on en donna 25 représentations: tous les cœurs sensibles étoient encore émus, quand la loi les avertit que c'étoit sur le sort de leurs amis, de leurs parens, de leurs sœurs, de leurs filles, qu'il falloit pleurer: ils virent avec reconnoissance abolir une coutume barbare. Il fut même ordonné qu'on ne feroit plus élever les filles dans les couvens avant l'âge de 10 ans, qu'elles ne prendroient l'habit qu'après avoir passé six mois hors des cloîtres, lorsque leur vocation auroit été connue par trois commissaires publics, & qu'elles auroient eu l'agrément de la commission ou députation qui est chargée des affaires religieuses. Ceux qui vont dans les pays étrangers pour prendre l'habit avant l'âge prescrit, perdent à jamais les avantages des citoyens. Un monastère ne

s'étant pas conformé à toutes les dispositions de la loi, il lui fut défendu de recevoir des novices.

L'état militaire est réglé conformément aux ordonnances du prince, par un Etat major général, auquel est confiée l'inspection des troupes, de l'artillerie & des fortifications.

La plupart des forteresses ont été détruites pour économiser les dépenses inutiles d'entretien & de garnisons.

Les mêmes vues firent d'abord réduire les troupes du grand-duc à 6000 hommes, (il pourroit en lever 30000 en cas de besoin). La moitié de ces troupes étoit à Florence, le reste étoit parti dans les différentes places de la Toscane. Ce prince a substitué aux compagnies de ses garde-nobles une troupe prise dans le peuple; l'épargne qui en résulte sur le traitement & l'habillement, dédommagera-t-elle l'état des travaux des cultivateurs, dont cette opération a dû le priver? L'inaction de la noblesse n'est-elle pas un inconvénient de cette réforme? Il a fini par réformer la majeure partie de son armée, & établir des milices qu'on exerce de temps en temps, comme dans les cantons Suisses, & les bourgeois montent la garde où il est besoin. Les fantassins qui servent ont 5 sols 4 deniers par jour, une livre de pain, du bois, de la chandelle, un habit tous les cinq ans, veste & culotte tous les deux ans.

Les forces navales de la Toscane consistent en trois frégates, destinées à protéger le commerce de Livourne; & le prince y a établi une école de marine. La marine n'occupe essentiellement que les 400 chevaliers de l'ordre de S. Etienne, depuis que des traités faits avec les états de Barbarie ont permis d'en supprimer la plus grande partie.

Le commerce de Florence étoit des plus vastes qu'il y eût en Europe avant la découverte du nouveau monde; la proximité du Levant, de l'Asie &

& de l'Afrique avoit invité les Italiens à s'y répandre, à travailler pour ces différens pays, à en tirer des retours pour les envoyer dans le reste de l'Europe ; les Florentins qui étoient libres, ingénieux & actifs se distinguèrent spécialement. Côme le vieux étoit, en 1450, le plus riche négociant de l'Europe ; la fabrique des étoffes de laine étoit surtout un objet immense de commerce, parce que les manufactures y employoient les laines d'une partie considérable de l'Italie. Les fils de Côme le vieux, & son petit-fils Laurent le Magnifique, continuèrent ce commerce quoiqu'ils fussent aussi chefs de la république de Florence. Dans le temps que les Médicis étoient exilés, & que le pape Clément VII, l'appui de cette maison, étoit assiégé dans le château S. Ange, en 1528, Caponi, qui se mit à la tête de la république, étoit encore un négociant, & n'interrompit pas même son commerce au milieu de ces troubles & de ces révolutions (*Varchi* Liv. 9).

Tous les beaux palais de Florence furent construits par les riches négocians de ce temps-là ; les arts attirés de Constantinople y augmentèrent le goût, l'industrie, & par conséquent le commerce. Ces sages républicains vivoient alors comme ont fait ensuite les Hollandois, avec une sobriété & une simplicité qui leur donnoit le moyen de se contenter de profits médiocres ; & cette frugalité fut la principale source de leur opulence.

Lorsque les Médicis eurent quitté le commerce pour devenir grands-ducs & souverains, cet exemple contagieux éloigna du commerce les familles les plus condérables & les plus riches ; on trouva dès lors que vivre noblement c'étoit vivre sans rien faire. La découverte du cap de Bonne-Espérance rendit le voyage des Indes par mer plus facile & plus court ; le commerce de l'Amérique devint plus lucratif que celui du Levant ; l'Es-

pagne, le Portugal, la Hollande, &c. attirèrent la grande masse de commerce qui étoit auparavant en Italie, & toutes ces causes réunies ont fait tomber à Florence le commerce & la population.

Il y a cependant encore des fabriques en laines, mais ce n'est que pour les ouvrages communs & à l'usage du peuple; les beaux draps se tirent d'Angleterre.

On cultive beaucoup de lin dans les environs de Florence: en général toutes les branches de l'agriculture y sont en activité. L'on y voit des cultivateurs venir acheter dans la ville pour un écu de 6 livres une fosse d'aisance, qu'ils vident eux-mêmes, pour bonifier leurs terres; & cet usage leur profite à merveille.

L'alun, le safran, les cédras, les quintessences, les huiles, & surtout les vins, sont un objet de commerce considérable pour la Toscane, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les fabriques de soie ont toujours été très-célèbres à Florence, & elles sont encore estimées: on y fait des taffetas, des damas & même des velours: ces manufactures sont la principale branche de commerce, les réglemens qui la concernent ont été fait avec beaucoup d'intelligence, & ils sont très-estimés. Il y a 25 ans que l'intendant de Lyon les demanda au comte de Lorenzi, pour en tirer parti dans sa généralité; & M. Dangeul qui, voyageant en Italie, étudia les lois des différentes provinces, fit une étude spéciale de celles de la Toscane; mais la plupart de ces réglemens ont été supprimés sous le nouveau règne, pour y substituer le systême d'une entière liberté. Les soies crues sont aussi un objet de commerce dans la Toscane, de même que les soies travaillées.

Les chapeaux de paille qui se font à Florence, ou dans les environs, avec beaucoup de propreté, sont un revenu assez considérable; ils se répandent dans l'Italie & souvent au-delà.

La bijouterie de Florence est peu de chose, on n'y estime que celle de France : un bijoutier François y a travaillé long-temps, & depuis qu'il est mort, cet art y paroit être négligé.

C'est en faveur du commerce que les lois de la Toscane ont donné au mari la succession de la femme qui meurt sans enfans, du moins à Florence & dans son territoire ; à Arezzo, le mari n'hérite que de la moitié des biens de sa femme ; à Pistoia, d'un tiers.

Il y a parmi les négocians beaucoup de Juifs ; ils ne sont point assujettis en Toscane à porter une marque d'opprobre, comme dans le reste de l'Italie ; ils font la principale richesse de Livourne, & ils contribuent à celle de Florence ; mais ils n'y ont pas cependant le droit de bourgeoisie, comme on l'a écrit dernièrement.

M. le sénateur Ginori, très-riche, très-curieux & très-instruit dans les arts, avoit une manufacture de porcelaine à Doccia, à trois lieues de Florence : on se plaignoit de ce que les vases dans lesquels on a coutume de la faire cuire se cassoient continuellement, & l'on étoit occupé à y chercher un remède. C'est M. Ginori qui avoit projeté l'établissement d'un port dans les maremmes de Grossetto, pour lequel il avoit fait venir à ses frais une colonie de 12 à 15 cent Allemands. Il avoit frété un vaisseau pour aller chercher aux Indes des productions naturelles ; il avoit, en 1765, un troupeau de chèvres d'Angola. On ne peut avoir une plus grande variété de connoissances, réunie avec plus d'activité & de zèle.

La livre de Florence vaut 11 onces, un demi-gros & 20 grains, poids de marc, ou poids de Paris, cela fait 6392 grains ; elle se divise en 12 onces, (dont chacune vaut 532⅔ grains) l'once en 24 deniers, le denier en 24 grains.

Le poids est le même à Livourne. La livre de

Sienne eſt plus foible de 18 deniers, 12 grains, poids de Florence, ou de 5 gros, 50 $\frac{43}{72}$ grains de France; celle de Piſtoia eſt plus foible d'une once entière, ou de 7 gros 28 $\frac{2}{3}$ grains de France. Dans le reſte de la Toſcane on ſe ſert du poids de Florence. En 1783, le prince a ordonné que les poids & les meſures de Florence ſeroient les ſeuls employés dans ſes provinces.

On conſerve à Florence avec des précautions ſcrupuleuſes, le *Campione*, ou le modèle de la livre poids de Florence, qu'on aſſure être celle des anciens Romains; on ne s'en ſert que pour vérifier, lorſqu'on le croit néceſſaire, l'étalon deſtiné à régler les autres poids. Cette livre de Florence eſt celle dont on fait uſage à la monnoie; elle étoit plus forte de 15 grains, que celle dont on faiſoit uſage dans le public; mais c'étoit un abus qu'on a réformé, & l'on a rendu l'étalon, qui ſert journellement, conforme à celui de la monnoie, c'eſt-à-dire, à l'étalon primitif de la Toſcane.

Le bras de Florence, *Braccio da panno*, ou *Panoro*, le ſeul que l'on connoiſſe dans l'uſage ordinaire, eſt de 1 pied 9 pouces 6 lignes $\frac{454}{1000}$ de France, ou 258 lignes, & 454 millièmes, ſuivant les comparaiſons du P. Ximenès, (*del Gnomone Fiorentino*, *pag.* 4.) Le *Paſſeto* vaut deux bras, & la *Canna* en vaut quatre. Le bras ſe diviſe en 90 *Soldi*, & le ſoldo en 3 quatrini, ce qui fait ſoixante parties dans la ſubdiviſion.

Il y a une autre eſpèce de bras appelé *Braccio da Terra*, qui vaut 1 pied 8 pouces 4 lignes $\frac{95}{1000}$, ou 244,095 lignes; il en faut 3000 pour former le mille de Florence; ainſi le mille eſt de 847 toiſes; le *Braccio da Terra* ne ſert guères à d'autres uſages qu'à celui des milles. Cette diverſité de meſures a produit une mépriſe d'un des plus célèbres aſtronomes de l'académie: Picard, dans ſa *meſure de la terre*, ſuppoſe que le mille de Florence eſt de 3000

bras *da Panno*, tandis que c'est 3000 bras *da Terra*; car il dit que les milles de Florence sont de 63$\frac{7}{15}$ au degré, tandis qu'on les compte sur le pied de 67$\frac{3}{5}$ au degré.

Le *Stioro*, ou *Staioro*, qui est la mesure des arpenteurs pour le terrain, contient 1728 bras quarrés (*da Panno*), ce qui revient à 196 toises quarrées en superficie.

L'on compte à Florence par paules, qui reviennent à 11 sols & demi de France, & qui se divisent en 8 *Grazie*; on compte aussi par *Scudi*, *Lire*, *Soldi* & *Danari*. L'écu fait 7 livres, la livre qui vaut un paule & demi revient à 17 sols de France: elle se divise en 12 *Grazie* ou en 20 *Soldi*, le soldo en 3 quatrini, le quatrino en 4 deniers ou *Piccoli*. Les pièces de 2 & de 4 grazie se nomment *Madonnine* & *Grossi*.

Le sequin de Florence, *Zecchino* ou *Gigliato*, vaut cinq pour cent de plus que celui du pape; il fait 20 paules, & coûte environ 11 liv. & 5 sols au plus, monnoie de France, quand on l'achette avec des louis d'or.

Le *Scudo*, qui est de 7 liv. de Florence, revient à 6 liv. & 9 deniers. Le *Ruspo* qui en est le double, à 12 liv. 1$\frac{1}{2}$ sols de France, ou 21 paules de Florence.

Les monnoies les moins usitées sont le *Testone*, qui vaut 2 *lire* ou 3 paules; le *Francescone* qui vaut 10 paules, ou 5 liv. 15 sols, le *Franceschino* qui en vaut la moitié; & le Ruspone qui vaut 3 sequins; il y a aussi des écus de 9 paules & demi, on en bat beaucoup, mais ils vont en Turquie.

A Livourne on compte généralement par *Pezze*, qui valent 6 liv. du pays, ou 5 liv. 15 sols, suivant qu'on paye en argent plus ou moins bon; les pezze se divisent en 8 *Réale*.

LE STAIO, mesure de blé, pèse de 52 à 55 liv. de Florence: les 55 font 38 livres, poids de marc,

ainsi le *Staio* de Florence approche beaucoup de 2 boisseaux de Paris. Le *Modio* est de 24 *Staio*.

Dans les années ordinaires le staio coûte 4 liv. monnoie du pays, ce qui revient à 20 livres le setier, mesure & argent de France : en 1762 on l'avoit pour 14, mais en 1763 il en coûtoit 44. On attribuoit cette cherté à des manœuvres sur le commerce des grains. En 1782, le pain coûtoit 3 sols la livre, ce qui revient à 3 sols 3 deniers poids & argent de France.

Le *Baril* qui sert à la mesure du vin, pèse 140 liv. de Florence. Le *Fiasco* qui en est la vingtième partie, pèse 7 livres, & vaut presque deux pintes & demie, mesure de Paris.

Le *Fiasco* de vin ordinaire, *Vino di Canti*, qui pèse 7 liv. coûte un paule, cela revint à 4 sols & demi la pinte de Paris ; ce n'est guères que la moitié de ce que le vin commun coûte à Paris ; encore trouve-t-on à Florence des vins plus communs pour la moitié de ce prix-là ; mais la plupart de ces vins sont doucereux, & ne plaisent guère à ceux qui sont accoutumés aux vins de France, surtout à ceux de la Bourgogne, même les plus communs.

Le baril d'huile pèse 85 livres de Florence. Deux barils font la *Somma*.

La mesure de la dépense des eaux se fait en France par le pouce d'eau, qui fournit 14 pintes par minute ; elle se fait à Florence par *Oncia d'acqua*, c'est ce qui coule par un petit quarré de la douzième partie du palme Romain, dont le côté supérieur est de deux lignes au-dessous de la surface de l'eau. Le P. Ximenès, qui m'a donné cette mesure, dit qu'on suit la même méthode dans le Milanez, pour l'irrigation des prés par le canal appelé la Muzza. Mais à Rome *l'Oncia d'acqua* s'évalue différemment, comme nous aurons soin de le dire.

Le revenu d'un fond de terre dans le *Val d'Arno*,

à 6 ou 7 lieues de Florence, étoit de trois pour cent du capital en 1765; cependant quand on empruntoit, on payoit l'intérêt à cinq pour cent, cela prouvoit la disette de l'argent; la reine d'Hongrie a réduit à quatre pour cent l'intérêt de l'argent dans ses états; le roi de France l'avoit fait aussi; mais on a révoqué l'ordonnance en 1770. L'intérêt ne va pas à trois pour cent en Angleterre, il est de deux & demi en Hollande : il faut que la différence entre le produit de l'argent prêté & le produit des fonds soit peu considérable, si l'on veut encourager l'agriculture & le commerce.

Un *Staioro* de terre qui a a 196 toises de surperficie, vaut 60 scudi, ce qui revient à plus de 1540 liv. l'arpent de Paris de 900 toises; mais les terres rapportent ordinairement huit ou dix pour un de la semence : on les laboure trois fois; on y met environ 7 liv. de fumier pour un arpent. On ensemence les terres dans le mois de Novembre, ou depuis la fin d'Octobre jusqu'au commencement de Décembre; c'est un peu plus tard que chez nous, parce que le froid y arrive aussi un peu plus tard; on sème ordinairement du froment trois ans de suite dans la même terre, & la quatrième année on y met du seigle, ou bien la *Sagina* (Voyez Tom. I, pag. 510) & le fourage. La *Sagina* se sème au mois de Mai, & se coupe au mois d'Août, on sème alors tout de suite la luserne ou le trefle.

Les bœufs de la Toscane sont gris & d'une grande espèce, ils coûtoient en 1765, 30, 35 scudi, c'est-à-dire, 168 ou 196 liv. la pièce, & les vaches environ 14 ou 15 scudi, c'est-à-dire, 84 liv. de France. On donnoit 56 sols par jour pour un laboureur avec deux bœufs, & 16 sols à un journalier que l'on ne nourrissoit point.

Dans la ville de Florence la viande de bœuf coûtoit 5 sols ou 15 quatrini, ce qui revient à 5 sols

9 deniers la livre, poids & monnoie de France, & le veau 18 quatrini (1), ou 8 sols 3 deniers la livre de France. En 1782, il avoit augmenté d'un cinquième.

Les moutons se vendent 5 ou 6 scudi, c'est-à-dire, de 30 à 36 liv., ou bien au poids, à raison de 23 liv. le quintal de France. On tond leur laine au mois de Mai; chaque mouton en donne environ 3 livres, on la vend 65 livres le quintal; celle des maremmes coûte un dixième de plus, quelquefois même 80 liv. le quintal de France.

Les cochons dont on fait grand usage en Toscane, se vendent 14 liv. au mois de Mai, 33 ou 34 au mois de Novembre; dans ce temps-là, ils se vendent quelquefois au poids, à raison de 18 liv. 10 sols le quintal de France.

La soie étant un des grands objets de commerce de la Toscane, on en fait beaucoup aux environs de Florence; la feuille de mûrier s'y vend 3 liv. 10 sols le quintal de France : les vers à soie, *Bacchi*, commencent à travailler vers le 25 Avril, les cocons sont finis vers le milieu de Juin; les cocons, *Bozzoli*, se vendent depuis 24 jusqu'à 36 sols la livre de France; il faut 10 ou 12 livres de cocons pour faire une livre de soie.

Le nombre des impôts de la Toscane, ou *gabelle*, varioit à l'infini; ce pays avoit toujours été célèbre pour l'art de la maltote; aussi dans un dictionnaire burlesque de *Gigli*, plein de bons mots & de satyres plaisantes, on lisoit à l'article *Gabelle* ce renvoi, Vide *Gran-Duca*, & à l'article *Gran-Duca*, il y avoit Vide *Gabella*.

Catherine de Médicis, qui avoit été mariée dès l'an 1533 avec le duc d'Orléans, (qui fut en-

(1) En 1775, le bœuf 7 sols, le mouton 4 à 5, le veau 12 à 15, le beurre 20, la chandelle 8, le sel 6, la bougie 48 sols du pays.

suite Henri II) gouverna le royaume de France comme régente dans trois circonstances différentes. Les Florentins lui proposèrent des projets, & furent mis à la tête des finances; nos partisans les plus habiles furent pendant plus d'un siècle des Italiens, & rendirent leur nation odieuse à la France.

L'art des financiers se perfectionna bientôt en France : le duc de Lorraine ayant pris possession de la Toscane en 1739, voulut imiter l'exemple de son père, qui n'avoit tiré parti de la Lorraine qu'en la faisant travailler en finance par des François; il envoya M. O Kelli en 1741 à Paris, pour y former une compagnie, qui se transporta réellement à Florence, & y prit les fermes générales du sel, du tabac, des douanes, des contrôles; c'étoit plus de la moitié du revenu de la Toscane, elle se montoit à six ou sept millions monnoie de France. Les François furent bientôt contrariés par le marquis Gironi; M. Toussaint les appuyoit à Vienne; mais enfin le plus grand nombre abandonna l'entreprise; il y resta cependant des François & des Lorrains, employés dans les affaires; mais ils n'y étoient pas fort aimés; un de ceux qui fait le plus d'honneur à la France est M. de Cambrai Digni, directeur des comptes, dont nous parlerons à l'occasion des machines de Castiglione: il a effacé, par les services rendus à la Toscane, le vernis défavorable que peut avoir un étranger dans les finances d'un pays.

Le produit total des impositions dans la Toscane, montoit en 1765 à plus de dix millions, monnoie de France; mais après le payement des *Monts* ou des dettes auxquelles une partie étoit affectée, il ne restoit que cinq millions & demi, dont un million & demi alloit à Vienne chaque année sous le règne de l'empereur; c'étoit une cause d'épuisement pour le pays; M. Jagemann estimoit les revenus du prince de 14 millions. On y paye d'abord

les *decime Gran-Ducali*, qui font le dixième du revenu des terres, tel qu'il eſt, ſuivant l'ancienne eſtimation ; dans quelques endroits *l'eſtimo* eſt de 11 ſols & demi de France pour un ſtaioro de 196 toiſes, où l'on sème 35 livres de blé ; & qui ſe vend 330 livres ; dans d'autres on eſtime qu'un fond qui vaut 200 livres de capital, paye une livre de décimes, c'eſt plus que le dixième du revenu.

Il y a des parties de la Toſcane où l'on ne paye pas les décimes auſſi fortes qu'aux environs de Florence ; dans d'autres on les paye ſous un nom différent, comme ſous le nom de *Stima* ou *Eſtimo* ; il en eſt ainſi à Piſtoia, à Arezzo & à Sienne ; mais la quotité eſt à-peu-près la même. Vedi *Pagnini, delle decime Gran-Ducali.*

Le Podeſtà dans chaque canton peut recevoir les décimes que les particuliers veulent lui remettre ; mais il leur eſt permis auſſi de les porter à Florence au bureau appelé *Uffizio de' nove :* elles doivent être payées à la fin de Juin ; & deux mois après l'échéance on payoit le triple, ſi l'on reſtoit en retard. Cette peine étoit trop dure ; on a plus de douceur en France ; l'on attend aſſez long-temps celui qu'on ſait n'être pas en état de payer, & les frais des pourſuites ſont peu conſidérables ; en Languedoc on contraint militairement les débiteurs, mais avec modération ; avec peu de formalités & peu de frais.

Suivant M. Jagemann, les *décimes* ſont taxées 300 mille *Scudi.*

Le ſel & le tabac en rapportent. . . .	2669
Les douanes tous frais faits.	670
Le papier timbré.	30

Les feuilles de tabac viennent de Virginie, du Bréſil & de Teſſalonique, on les travaille aux Caſcine près de Florence ; on les fait ſécher au ſoleil, & on les vend par toute la province.

On payoit auſſi une capitation, comme en France, à proportion du rang, de l'état, du commerce de chacun. La ferme générale comprenoit le ſel, le tabac, les douanes, les boucheries, les auberges, les droits que payoient les marchands de vin étrangers, qu'on appelle *Grecaioli*, & le papier timbré, qui eſt lui ſeul un objet de 56000 livres.

On payoit un impôt ſur le blé que l'on alloit moudre, *la molenda*; on payoit auſſi une autre impoſition ou *gabella* ſur le blé, & les deux enſemble revenoient 5 ſols pour un boiſſeau de Paris; mais dans la campagne les payſans payoient 24 ſols par tête pour la taxe du moulin.

Il y avoit dans les provinces des prépoſés appelés *Camerlinghi*, officiers de la chambre des finances, qui recevoient l'impôt de la mouture, *la Taſſa del macinato*, ſoit des boulangers, ſoit de ceux qui faiſoient du pain chez eux.

La viande payoit un ſol par livre; c'eſt ce qu'on appeloit, *Dazio della carne*.

Le ſel qui ſe fait à Volterra, pour le compte du prince, & qui revient à 4 deniers la livre, ſuivant M. Jagemann, ſe vendoit à Florence & dans les environs 3 ſols la livre, poids de France; il avoit augmenté enſuite juſqu'à 7 ſols; c'étoit encore bien moins qu'à Paris, où il coûte 12 ſols; ſur les frontières de la Toſcane il coûtoit moitié moins, & cependant c'étoit l'objet d'une contrebande conſidérable.

L'impôt qui répond à notre centième denier, & qu'on appelle à Florence la gabelle des contrats, étoit de ſept & trois quarts pour cent., dans les ventes, contrats de mariage, ſucceſſions collatérales, même d'une tante maternelle, & d'un neveu maternel; la qualité de ce droit n'étoit pas tout-à-fait la même dans tout l'état; & quelquefois on faiſoit une remiſe à ceux qui payoient comptant.

Tel étoit l'état des choses en 1765 ; mais depuis ce temps-là il s'est fait une réforme considérable dans les finances, & le prince continue encore à s'en occuper ; voici ce que j'en ai appris par M. Henry de Richeprey, qui voyageant en Italie, en 1778, a vû avec admiration tout ce qu'on avoit déjà opéré pour le soulagement des peuples de la Toscane.

Il a d'abord paru un édit qui supprimoit la ferme générale, afin de procurer, disoit le prince, la facilité de pourvoir au bien & à l'avantage de nos sujets, sans être empêché par les difficultés qu'opposeroit l'intérêt des fermiers.

Les suites de cette liberté que le prince se procuroit, ont été le placement des douanes aux frontières de l'état ; la réduction sur le prix du sel ; l'usage du papier non timbré dans les procédures criminelles.

La diminution des droits de lods & ventes, l'exemption du droit d'insinuation en faveur des filles, dont la dot ne passeroit pas deux mille cent livres de Toscane, la suppression d'un impôt auquel tous les enfans mineurs étoient soumis, depuis un temps immémorial ; l'abolition du privilége exclusif de la vente du poisson ; la liberté de faire & de vendre du tabac, en se soumettant aux droits d'usage ; & la défense d'arrêter & de mettre en prison ceux qui seroient surpris dans de légères transgressions concernant les taxes domaniales ; enfin les priviléges accordés pour les maremmes de Sienne, & dont nous parlerons dans la suite.

Le projet du gouvernement est de réduire toutes les taxes dans la Toscane à un impôt unique, qui se percevra sur le produit net des terres. La capitation n'a pas même été conservée. On a déjà réuni dans les provinces les impôts locaux, & les droits sur la circulation, les taxes par tête d'hom-

mes & d'animaux, & d'autres qui dans certains cantons faisoient jusqu'à 25 contributions différentes, à la seule dixme qui étoit nommée *Gran-Ducale*, qu'on a appelé impôt de rédemption. Cette taxe territoriale a aussi été augmentée à raison des sommes nécessaires à la construction des chemins & des canaux, à la réparation des ponts, au desséchement des marais, & à l'entretien des ouvrages publics.

Tous les biens fonds contribuent en Toscane, proportionnellement à leur valeur; les exceptions ne sont que pour les pères chargés de famille, ou les propriétaires qui entreprennent des défrichemens. On ne connoît plus la distinction des biens nobles, des biens roturiers, des biens ecclésiastiques; mais le gouvernement les a indistinctement assujettis aux mêmes charges.

Cette opération n'a pas d'abord augmenté beaucoup les revenus publics; parce que les premières perceptions ne se sont pas faites avec une rigoureuse exactitude. On a ménagé des préjugés qu'on espéroit de décréditer. On s'est contenté d'insinuer que l'état a un droit imprescriptible sur tous les biens, pour les faire contribuer aux impôts; & que si les prêtres de l'ancienne loi en étoient exempts, c'est que la tribu consacrée au ministère des autels étoit exclue du partage des terres, & n'avoit pas de propriété, titre auquel le clergé de Toscane ne voudroit pas acheter cette exemption.

L'état, disoit-on, supporte des charges qui ont pour objet le bien général de tous les sujets, & par conséquent du clergé; il paye l'éducation publique, il répare les calamités causées par les incendies, les débordemens, les années stériles; il fait les dépenses nécessaires pour la poursuite de ceux qu'on soupçonne de troubler l'ordre public; il est donc juste qu'il prélève sur les biens des ecclésiastiques, les secours qui doivent satisfaire aux

publique. Il ne fut point effrayé de la masse considérable d'argent que le remboursement des créances étrangères exigeoit. Il conçut les moyens d'y subvenir, par les économies projetées & entreprises, par l'ordre de la perception, la diminution des frais de régie, les recherches sur le produit des fermes, & les privations auxquelles la cour s'assujettissoit.

L'effet le plus immédiat de l'acquittement des dettes étoit d'ôter aux propriétaires d'argent, la faculté de se procurer un revenu plus considérable par de gros intérêts, que par le travail des terres & de l'industrie. Les emprunts publics leur offroient une sureté plus grande que la part quelconque qu'ils auroient pu acheter des fruits de la terre ou des revenus des particuliers.

Le gouvernement ne craignit pas l'émigration des rentiers, d'autres opérations leur offrirent des moyens avantageux de placer leur argent; ils pouvoient acheter les fonds mis en vente par le domaine, les communautés, & les gens de main morte.

Peu de temps après il fut ordonné que les intérêts, qui se payoient à trois & demi pour cent, seroient réduits à trois, & que les propriétaires qui ne s'en contenteroient pas, seroient libres de retirer leurs fonds.

Enfin le gouvernement poursuivit succéssivement le remboursement de toutes les dettes contractées envers les étrangers, quels qu'en fussent les intérêts; & après huit ans il est parvenu à les acquitter. L'état n'avoit plus à libérer qu'une partie des dettes contractées envers les citoyens.

La vente des domaines du prince a été une de ses principales opérations. On a senti que les fermiers qui en avoient l'usufruit, n'étoient pas intéressés à les mettre en valeur, comme le feroient des propriétaires; que ces immeubles étoient sous-

fermés

fermés à des régisseurs qui n'en étoient pas même les cultivateurs; ainsi ces biens devoient continuellement se détériorer; les revenus en étoient absorbés en grande partie par les profits des intermédiaires, placés entre le souverain & les cultivateurs.

On observoit ensuite que la plupart des propriétés étendues, comme celles des domaines, n'étoient pas aussi fertiles & aussi-bien cultivées que les terres subdivisées entre un grand nombre de propriétaires; & qu'il étoit essentiel à la prospérité publique, de procurer l'augmentation de la culture, pour alimenter le plus grand nombre possible des citoyens, & augmenter ainsi la richesse publique & le nombre des contribuables.

On vit que la plupart des domaines formoient des terres vagues, peu fertiles, quoique plusieurs fussent environnés par des champs bien cultivés & d'un grand rapport, & qu'ils seroient susceptibles d'un grand produit, s'ils appartenoient à des particuliers, qui les recherchoient par des convenances de situation, d'utilité ou d'agrément.

Quant aux domaines qui étoient déjà en valeur, & qui, par la sureté des produits, étoient les plus importans, on assuroit que les redevances auxquelles on pouvoit les assujettir en les vendant, procureroient à l'état un revenu équivalent au revenu actuel, sans aucune déduction des frais d'administration.

En négligeant une partie des domaines, & n'en retirant pas le plus grand produit possible, le gouvernement étoit forcé d'augmenter les charges publiques supportées par les autres biens, & de se procurer en augmentant les impositions des ressources égales à celles qu'il laissoit tarir entre ses mains.

Ces considérations déterminèrent à aliéner à cens tous les biens immeubles appartenans au domaine

du prince; on rejeta le conseil de les donner à baux emphitéotiques pour un nombre quelconque d'années, parce que les acquéreurs auroient craint de faire des avances & des dépenses pour améliorer des fonds, dont ils n'auroient pas l'entière propriété.

La vente des domaines se fit par petites portions, ce qui la rendit non-seulement plus avantageuse, mais encore plus facile, parce que chaque particulier se trouva en état d'en profiter. On fit crédit pour le prix de l'introge à ceux qui étoient solvables, on réserva un cens annuel.

Cette vente se fit avec des formes peu coûteuses; elles ne furent pas précédées d'estimations, d'arpentages, & de vérifications sur les lieux: on se contenta de faire constater les anciennes limites, & le conseil se détermina sur les prix, par l'état des produits de chaque domaine, & par des offres reçues dans des adjudications publiques. Il crut qu'il pouvoit négliger des recherches & des formalités qui auroient assuré des prix plus avantageux; mais une vente plus prompte répondoit mieux au but de cette opération, qui étoit de rendre le plutôt possible à l'agriculture & au commerce, des fonds qui étoient inutiles entre les mains du souverain.

Les premiers succès de cette opération furent l'établissement de plusieurs familles étrangères, qui, avec le droit de propriété, acquéroient tous ceux des anciens citoyens. Ces nouveaux colons améliorèrent les cultures, ils entreprirent de grands défrichemens, ils essayèrent diverses branches de commerce & d'industrie; ils se multiplièrent tellement, qu'il y a dans toutes les campagnes des habitations isolées, souvent de nouvelles communautés; le bourg de Pontremoli est devenu une ville agricole & commerçante.

Les principes qui avoient déterminé à la vente

des domaines, firent aussi décider le partage des biens des communautés, des hôpitaux, des établissemens de charité, & ceux de l'ordre de S. Etienne.

Les domaines du prince s'augmentoient encore de temps à autres par le moyen de cet ordre; les baillis sont obligés d'affecter cent mille livres à l'ordre, pour jouir d'une commanderie; après eux elle passe à deux autres personnes de leur famille, mais ensuite tout revient à l'ordre; & le prince comme grand-maître auroit pu réunir ainsi une partie considérable des biens de la Toscane. Nous parlerons de cet ordre à l'article de Pise, où il a son siége principal.

Par une déclaration du mois de Mars 1778, le grand-duc a aboli toutes les lois concernant le droit de retrait & de prélation, ainsi que tous les priviléges attribués au fisc sur les aliénations des biens fonds, parce que ces droits causoient l'extention de vastes domaines, de l'état ou des seigneurs suzerains, qui sont inutiles aux progrès de la culture, & parce que ces droits portoient obstacle au droit de propriété.

Pour encourager l'agriculture & le commerce, le grand-duc régnant a adopté le systême de la liberté générale; son plan d'administration est fondé sur la maxime que le bien général consiste à maintenir les propriétaires dans le libre exercice de leurs droits, & à ôter toutes les gênes qui s'opposent à la liberté du commerce. On a donc supprimé tous les droits, les prohibitions & les priviléges sur le commerce des fruits de la terre; on a permis à toute personne d'acheter & de vendre des denrées, dans les rues, sur les places, dans les maisons, sur les chemins, & aux heures qu'elles voudroient; on a aboli tous les droits de marché; on a laissé à tout le monde la liberté de construire des fours & des moulins, de vendre

de la farine ou du pain, sans payer la taxe, & sans être inscrit dans aucune maîtrise.

Ce plan de liberté & de franchise fut conçu & adopté dans un temps de calamité, après 3 ans de disette, à la suite d'une mortalité de plus de 60 mille personnes, lorsque toutes les ressources étoient épuisées. Le grand-duc avoit accordé des gratifications à l'entrée des grains étrangers achetés en France, en Afrique & dans les Pays Bas, pour plusieurs millions; ce prince pour subvenir à la misère publique, avoit fait vendre les meubles de la couronne & sa vaisselle d'or & d'argent; mais depuis que l'exportation est permise, quoique le gouvernement n'ait ordonné ni approvisionnemens, ni distributions de grains ou d'argent, la liberté a rémédié à deux années de stérilité; les grains se sont maintenus dans le temps des bonnes ou des mauvaises récoltes, à un prix semblable au prix moyen des années antérieures.

De-là on conclut, en Toscane, que l'effet de la liberté du commerce général des grains est d'établir un prix constant & déterminé; que les stérilités ne pouvant être universelles, dans toutes les contrées commerçantes, un pays supplée continuellement à un autre, & qu'aucun n'éprouve de révolutions. La nécessité successive de vendre & d'acheter assujettit tous les peuples à la réciprocité, & les avantages du commerce déterminent à une abondante importation, dans les pays où règne la disette. C'est aussi le sentiment des économistes en France, tels que M. Dupont, M. l'abbé Baudean, adopté par le gouvernement, dans le temps que M. Turgot étoit contrôleur-général; mais plusieurs récoltes peu abondantes nuisirent beaucoup en France à la réputation des économistes dans cette partie.

Le vin de la Toscane est le plus agréable de l'Italie, mais il ne se gardoit pas; beaucoup de

côteaux propres à la vigne étoient incultes. On a encouragé les plantations des vignes; on permet de vendre du vin en gros & en détail, d'en faire circuler de province à province, d'en exporter, ou d'en importer d'étranger.

Les droits sur les boissons ont été diminués, & l'on a annoncé que la plupart de ceux qu'on laissoit subsister seroient supprimés, dès que les précautions qu'on avoit prises procureroient les moyens de s'en passer; on a révoqué les privilèges exclusifs de la vente des liqueurs, des eaux-de-vie étrangères, & de tout ce qui se fait avec de l'esprit-de-vin.

L'académie d'agriculture a proposé, en même-temps, des prix à ceux qui indiqueroient de nouveaux moyens pour améliorer, ou pour étendre le commerce des vins. Le gouvernement a envoyé à Bourdeaux, en Champagne & en Bourgogne, pour apprendre les meilleures méthodes de faire le vin, & pour en rapporter des plans de vigne. Ces recherches & ces voyages ont été si utiles, qu'on est parvenu à accroître la culture de la vigne, à conserver les vins pendant plusieurs années; il peuvent être transportés sur toutes les côtes de la Méditerranée, pour s'y vendre en concurrence avec ceux de France.

La culture des oliviers & la fabrication des huiles ont aussi fixé l'attention du gouvernement; quelques collines étoient couvertes d'oliviers sauvages; il y avoit beaucoup de cantons où on négligeoit d'en planter, quoique les huiles de Pise eussent une grande supériorité sur celles des autres provinces de l'Italie. Le commerce de cette riche production étoit peu avantageux, parce que les droits gênoient les commerçans, ou les portoient à le faire en fraude, par les côtes de Gênes & de Luques; enfin on éprouvoit de fréquentes disettes.

Ces considérations déterminèrent à employer

pour les huiles, les moyens dont on s'étoit servi pour étendre la culture des blés & des vignes. On a accordé à tous les habitans la liberté de cueillir des olives, de les pressurer, & d'en vendre l'huile, ou les fruits, comme ils le jugeroient à propos. Les réglemens & les droits qui empêchoient la circulation ont été abrogés; on a même diminué de près de moitié les droits imposés sur l'importation des huiles étrangères. Enfin on a formé des élèves, on a proposé des prix, on a comparé les différentes méthodes, & l'on a fait traduire & distribuer le livre de M. Sieuve, provençal, sur la manière de préserver l'olivier du ver qui le détruit.

Le gouvernement ne s'est point mépris dans le choix des moyens qu'il a employés, puisqu'il a procuré l'augmentation des cultures & du produit des oliviers: on en a planté plus de cent mille pieds, & l'on en a cultivé un plus grand nombre de sauvages; le commerce des huiles ne se fait plus ni par Gênes ni par Luques, & la Toscane est présentement le centre du commerce des états voisins.

On ne s'est pas borné à se procurer l'abondance des huiles d'olive: on a essayé d'en naturaliser d'une nouvelle sorte. Des expériences ayant fait connoître que la culture du colsat seroit avantageuse à la Toscane, il a été ordonné qu'il en seroit semé dans toutes les maisons de campagne du grand-duc, pour en distribuer gratuitement à ceux qui en voudroient cultiver. N'omettons pas une disposition remarquable de réglement: *Afin*, dit le législateur, *de dispenser les cultivateurs de voyages coûteux, nous voulons que ces graines soient adressées aux frais de l'état à tous les chefs de communautés.*

La culture des mûriers dans presque toute l'Italie est gênée par des droits & par des réglemens

prohibitifs, qui limitent le commerce des plans, des feuilles, des vers, des cocons, & la filature de la soie. Cette branche d'agriculture s'est accrue en Toscane, par l'abolition de ces sortes de gênes; la récolte des cocons a beaucoup augmenté, & les achats qu'on en faisoit chez l'étranger sont cependant triplés, par l'augmentation des fabriques & du commerce. Il y a eu des encouragemens donnés pour les plantations de mûriers : on ne voit pas de ménage à l'entour de Florence où l'on ne soit occupé à élever des vers & à dépouiller des cocons; les avantages qui naîtront des faveurs accordées aux manufactures de soie seront encore plus grands; les mûriers centupleront pour satisfaire à la filature, bientôt on élèvera dans chaque ville des moulins à organsiner la soie, à l'imitation de ceux de Vaucanson.

L'accroissement des arts, des métiers, des manufactures étoit aussi arrêté par un nombre infini de priviléges exclusifs, & de concessions particulières, on en avoit accordé dans quelques provinces pour les manufactures de savon & d'amidon, les cuirs, les cires, les eaux-de-vie, &c. Tous ces priviléges furent rachetés ou supprimés; un édit donna sans restriction la permission à tous les sujets nationaux ou étrangers, de la ville ou de la campagne, d'élever des manufactures, d'établir des fabriques, de dresser des atteliers, sans être réunis en corps ou communauté, sans payer ni taxes ni impositions, sans autres formalités que celle de se faire inscrire sur des registres, pour exercer telle profession que l'on voudroit. Si l'on demeure assujetti à payer un droit de 40 sols, c'est pour en appliquer le produit à l'encouragement des manufactures naissantes, & l'on est libre d'exercer plusieurs métiers à la fois. Le prince remboursa des deniers de la caisse les dettes des maîtrises, & fit cesser les poursuites contre leurs débiteurs.

L'ancien gouvernement avoit fait dreſſer des inſtructions pour les fabriquans ; il avoit créé des inſpecteurs qui empêchoient qu'on ne s'en écartât. On avoit fixé par des réglemens la longueur & la largeur des étoffes, les qualités & la nature des matières premières, &c. Un édit a ſupprimé ces entraves, de même que toutes les autres.

Les nouveaux établiſſemens qui ſe forment en Toſcane ſont toujours encouragés par la bienfaiſance du ſouverain ; il les viſite, & il en ſuit les progrès ; il les excite par des prêts ſans intérêt, & par des gratifications : il anime dans les ſuccès, il conſole dans les revers, ou plutôt il les fait oublier en occupant à de nouveaux travaux ceux qui les eſſuient. Il n'y a pas de manufacture où l'on ne trouve le portrait de ce prince avec des inſcriptions, qui apprennent aux étrangers les bénédictions qu'on lui donne. Voilà, dit M. de Richeprey, comment après avoir entendu louer Léopold, dans les champs & dans les cabanes, je l'ai vu honorer dans les villes par la claſſe des citoyens utiles. Le nombre des mendians & des filles publiques eſt fort diminué ; on n'y rencontre plus de voleurs ; les hôpitaux ſont très-bien tenus, & le peuple en a moins beſoin que jamais.

Par une conſéquence immédiate du plan de la la nouvelle adminiſtration, la liberté de vendre & de nourrir des troupeaux a été accordée. On a ſupprimé les droits ſur l'importation des beſtiaux ; on a réglé uniformément & proportionnellement ceux de l'exportation. Mais on a défendu de conduire les beſtiaux dans aucun héritage ſans le conſentement des propriétaires, en aboliſſant auſſi le droit de parcours ; on a autoriſé la clôture de toutes les poſſeſſions ; l'on a ſupprimé l'uſage de garder à frais communs les terres & les troupeaux. Enfin l'on a cherché à ſoulager partout le cultivateur ; auſſi voit-on la culture s'étendre partout juſques ſur les rochers.

Pour les forêts, un édit de 1775 a donné à tous les propriétaires la faculté d'arracher & de couper des bois dans leurs possessions; parce que, dit la loi, un particulier connoît mieux que l'état ses avantages personnels. Un autre réglement a supprimé la jurisdiction des eaux & forêts, mais on a défendu provisoirement, & jusqu'à-ce que l'administration eût acquis de plus amples connoissances, d'arracher les forêts qui couronnent les sommets de l'Apennin, & de les couper avant une crue de 15 ans. Les motifs de cette restriction sont que la destruction de ces forêts pourroit priver la terre d'une partie de sa fertilité. Des feuillages élevés pompent dans les airs des sucs nourriciers, les ombrages des arbres rafraîchissent le sol, qui, brûlé par le soleil, évaporeroit les eaux que des nuages & des pluies déposent pour la fécondation des campagnes. Ces forêts servent aussi à retenir les éboulemens qui pourroient combler les vallons.

Quoiqu'il n'y ait pas dans la Toscane de forêts bien considérables, le bois n'y est pas cher; on paie 11 à 12 livres, une *Catasta di legne*, qui est de plus de 80 pieds, à 7 lieues de Florence, sur les bords de l'Arno, où l'on peut mettre en radeaux le bois que l'on veut envoyer à Florence & à Livourne. La voie qui, à Paris, n'est que de 56 pieds cubes, y coûte près de 20 livres, & même 24 rendue dans la maison; mais il y a 5 livres pour les droits d'entrée; d'ailleurs le prix du bois augmentera nécessairement bientôt à Paris, comme l'annonce la disette de 1784.

Tel est en abrégé le résultat de l'attention paternelle & soutenue du grand-duc, sur toutes les parties de l'administration; il n'a que 37 ans (en 1784) & la Toscane peut espérer sous son règne une longue prospérité.

CHAPITRE XXI.

Des hommes illustres & de l'Histoire Littéraire de Florence.

FLORENCE a donné six papes à l'église; savoir, Clément VIII de la famille Aldobrandini, Urbain VIII de celle des Barberini, & Clément XII de celle des Corsini. Les trois autres qui sont Léon X, Clément VII & Léon XI, étoient de la maison de Médicis; cette dernière a eu l'avantage de donner non-seulement des pontifes à l'église, mais encore deux reines à la France: Catherine, femme de Henri II & Marie, femme de Henri IV, l'une & l'autre célèbres dans notre histoire.

Quant aux personnages illustres dans les lettres, il y en a un très-grand nombre: Florence a toujours été célèbre dans ce genre. En 829, Louis le Débonnaire ordonna que toute la Toscane enverroit les jeunes gens étudier à Florence. D'ailleurs la renaissance des lettres en Europe ayant, pour ainsi dire, commencé à Florence, c'est-là qu'on a dû voir les premiers maîtres dans tous les genres, & les premiers restaurateurs des belles-lettres, des sciences & des arts.

M. Bandini, qui nous a donné un abrégé de l'histoire de la littérature de Florence dans le quinzième siècle, nous en faisoit espérer une histoire complète en 12 volumes; elle n'a point paru, mais on peut consulter le *Museo Fiorentino*; la grande histoire de la littérature italienne, par M. Tiraboschi; les lettres & les vies des hommes illustres, publiées par M. Fabroni; les éloges des hommes illustres de la Toscane, publiés par Allegrini, en 1766, &c. avec leurs portraits, *in-folio*;

l'essai de M. *Nelli* sur l'histoire littéraire de Florence, dans le dix-septième siècle, 1739; & *Vilani, le vite d'uomini ill. Fiorentini colle Annotaz. del conte Mazzucheli*, 1747, in-4°.

C'est à Florence qu'on a vu s'élever le Dante pour la poësie, Machiavel pour la politique, Galilée pour la physique, Michel-Ange pour la sculpture, Lulli pour la musique, Accurse pour le droit; enfin, c'est un Florentin, Améric Vespuce, qui a donné son nom au nouveau monde. Florence le dispute à Bologne par le grand nombre des artistes célèbres qu'elle a produits, & l'emporte sur toutes les villes de l'Italie pour celui des grands hommes dans tous les genres.

Nous allons seulement parcourir les principaux traits de cette histoire littéraire, en commençant par les arts, puisque leur date est la plus ancienne de toutes. En effet, une des plus anciennes découvertes que nous devions à la ville de Florence, paroît être celle des lunettes ou besicles ordinaires. Dans l'église de Ste. Marie Majeure à Florence, on voyoit une épitaphe en vieux italien, de 1300, ou environ: *Qui giace Saivino degli armati, inventore degli occhiali; dio gli perdoni le peccati.* Cette épitaphe est brisée actuellement; mais elle semble prouver que c'étoit à Florence qu'on avoit imaginé les lunettes à mettre sur le nez. On a aussi attribué cette invention à Spina, autre Florentin; voyez la Dissertation de Redi, dans Spon: *Recherches curieuses d'Antiquité*; Costard, *Hist. of. Astronomy*, p. 180; on l'a encore attribué à Bacon, voyez l'ouvrage de *Domen-Amanni*, sur l'invention des lunettes, & l'optique de Smith, remarque 76. La date des découvertes faites dans les siècles de mystère & d'ignorance sera toujours équivoque. A l'égard des lunettes d'approche, elles furent trouvées, en 1609, par un ouvrier de Hollande, qui faisoit les lunet-

tes ordinaires pour les vieillards; mais on peut dire à l'occasion des lunettes d'approche, que Galilée à Florence en fut, pour ainsi dire, le second inventeur, puisqu'il en construisit lui-même avant d'en avoir vu d'autres, & fit les premières découvertes dans le ciel par leur moyen.

Baldinucci, dans son ouvrage sur la gravure, & Vasari, disent que l'art de la gravure des estampes fut trouvé à Florence. *Maso Finiguera* (1) orfévre, qui vivoit en 1450, étoit dans l'usage de faire une empreinte en terre des choses qu'il gravoit sur de l'argent; au lieu de les imprimer sur de la cire, il employoit du soufre fondu; l'empreinte étant frottée d'huile & de noir de fumée, & appliquée sur une autre matière, y représentoit la même chose que la gravure faite sur l'argent. Enfin il trouva le moyen d'avoir les mêmes figures sur du papier en l'humectant, & en passant un rouleau bien uni sur l'empreinte; ce qui lui réussit au point que, non-seulement ces figures paroissoient imprimées, mais même dessinées avec la plume (2).

La gravure fut bientôt perfectionnée en Italie, par Baccio Bandinelli, & surtout par André Mantegna, peintre célèbre; elle passa en Flandres, où Martin d'Anvers & Albert Durer, peintre (qui étoit né à Nuremberg en 1470) y excellèrent. Les

---

(1) Il y en a qui écrivent *Mazofine Guerra* & *Marso di Finiguerra*. Voyez le Mercure d'Avril 1756.

(2) Cependant M. de Murr, dans le second volume de son *Journal de Littérature*, soutient qu'un orfévre allemand a inventé la gravure sur cuivre avant l'année 1440 : il cite même une gravure en bois faite en 1423. Voyez aussi sa *Bibliothéque de peinture, sculpture & gravure*, & l'ouvrage de M. de Heincke, intitulé : *Idée générale d'une collection complette d'estampes*, avec une dissertation sur l'origine de la gravure. Vienne 1771, *in*-8. M. de Murr cite beaucoup d'autres livres dans son Journal, Tom. II, p. 190. Enfin M. de Landine dit, qu'il y a à Lyon une estampe gravée à Nuremberg, en 1384. Journal de Paris 22 Janvier 1783.

Italiens disent que vers le même temps, *Ugo da Carpi* inventa la gravure en bois, que M. de Murr fait remonter beaucoup plus loin, comme nous l'avons dit. Quant à la gravure à l'eau-forte, elle ne commença que vers 1500; le Parmesan & le Guide s'y distinguèrent principalement, & surtout le Benedette, qui eut l'avantage d'exceller pour le clair-obscur. Si donc la Flandre avoit donné à l'Italie la peinture en huile (qu'elle attribue à Jean de Bruges, ou Vaneick, vers 1410) l'Italie donna la gravure à la Flandre (1); elle a été poussée au dernier degré de perfection, par Vinceslas Hollar, qui sut conduire l'eau-forte dans le dernier siècle avec la plus grande intelligence, & par le Rembrandt, qui sut rendre tous les objets avec une extrême vérité, par la seule ressource des ombres & des clairs.

Pour la peinture, tout le monde reconnoît qu'elle doit ses premiers progrès à Cimabué, Florentin, né vers l'an 1230, ou 1240, & qui mourut en 1300. Giotto, né vers 1276, près de Florence, & que Pétrarque a célébré, augmenta les progrès de cet art. Nous avons eu occasion de parler plusieurs fois des ouvrages de ces deux peintres. Dans les siècles suivans, cette ville a produit également des peintres & des sculpteurs du premier mérite: Masaccio, Fra Bartolomeo della Porta, Leonard da

(1) La peinture à l'huile remonte au temps de Marc-Aurèle, suivant M. Galland, & Jean de Bruges n'a fait que la renouveler; d'ailleurs M. Lessing a découvert dans la bibliothéque de Wolfenbutel, un manuscrit de Theophilus Presbyter, par lequel il paroît qu'il a connu la peinture à l'huile avant Jean de Bruges. M. de Murr, dans le premier volume de son Journal, cite un auteur italien, qui parle de tableaux peints à l'huile dès 1300. *Vite de' pittori Napoletani*, *Bernardo de' Dominici*, Tom. III, p. 63. M. de Murr ne croit pas cependant que Jean de Bruges ait rien emprunté des Italiens, & il paroît persuadé aussi que son procédé étoit supérieur à celui de ses prédécesseurs.

Vinci, André del Sarto, Bronzin, Cigoli, Ghiberti, Donatelli, Bandinelli, la Robia, Brunellesco, Orgagna, & Léon-Batiste Alberti, mort en 1500.

Quoique Florence ait produit grand nombre de peintres distingués (1); cependant, dit M. Cochin, cette école a reçu son éclat de ses célèbres sculpteurs. Voilà pourquoi dans l'école de Florence, on s'est principalement & presqu'uniquement attaché au dessin, à une correction & à une grandeur de formes qui dégénère facilement en manière: mais aussi l'on peut dire, ajoute-t-il, à la gloire de l'école florentine, qu'elle a produit les plus excellens sculpteurs, & en plus grand nombre que toutes les autres villes d'Italie, au contraire de la ville de Venise, qui a donné tant de grands peintres, & n'a point formé de sculpteurs. Il est vrai que ces sculpteurs de Florence sont maniérés, parce qu'ils ont plutôt imité Michel-Ange, que la nature & l'antique; mais néanmoins ils sont savans, corrects & de grand goût (M. Cochin, *T. II*, *p.* 89).

C'est aussi à Florence qu'étoit né notre célèbre décorateur, Jean-Nicolas *Servandoni*, l'un des plus grands architectes qu'il y ait eu dans ce siècle. Il étoit né le 2 Mars 1695, il est mort à Paris le 19 Janvier 1766. Il faut voir la liste de toutes les

(1) Voyez les auteurs qui ont écrit les vies des peintres. Vasari a surtout parlé des peintres Toscans; M. Hugford a donné une nouvelle édition des vies de Vasari, en 12 volumes, avec les portraits: *Serie degli nomini i piu illustri nella pittura, scultura e architettura.* Ridolfi a donné les vies de ceux de Venise; Malvazia, de ceux de Bologne; Vidriani, de ceux de Modène: Verci a écrit sur les artistes de Bassano; Bettinelli, sur ceux de Mantoue, le comte Altan di Salvazolo, sur ceux de Friuli: Baglioni & Baldinucci ont parlé en général de toutes les écoles, ainsi que Dargenville, Félibien & M. de la Ferté l'ont fait dans notre langue. On peut voir aussi le dictionnaire des beaux arts, par M. la Combe. Paris 1759, & le dictionnaire des artistes dans tous les genres, par M. l'abbé de Fontenay, à Paris, chez Vincent, 1776, 2 vol. *in*-8.

belles choses qu'il a exécutées, dans le nécrologe des hommes célèbres de France (1).

Parmi les hommes d'Etat que Florence a produits, on remarque *Americo Vespucci*, Améric Vespuce, dont les voyages & les découvertes au nouveau monde ont fait donner son nom à l'Amérique; il étoit Florentin; l'emplacement de sa maison paternelle fait actuellement partie des nouveaux bâtimens de l'hôpital de Saint-Jean de Dieu, dans le *Borgo d'ogni Santi*; il alla dans le nouveau monde en 1497, pour la première fois, & il fut le premier qui reconnut la terre ferme, au-delà de la ligne, le Brésil, & jusques à la terre des Patagons : il mourut vers 1508.

MACHIAVEL, *Nicolo Machiavelli*, si célèbre par ses livres de politique & d'histoire, fut secrétaire de la république de Florence; la maison qu'il habitoit est dans la rue des *Guicciardini*, elle étoit occupée, en 1765, par le docteur Botarelli & M. Ingoni, de Modène. Machiavel est enterré dans l'église de Ste. Croix : le sénateur Ricci, qui descend de lui par les femmes, possède encore ses manuscrits. Ce grand républicain composa en 1515 un livre dont les maximes font horreur, pour montrer à ses compatriotes combien le despotisme étoit à craindre pour eux: il mourut en 1527.

Florence a produit beaucoup d'autres grands politiques; on dit que vers l'an 1300, il se trouva dans la seule ville de Rome douze ministres de cours étrangères qui étoient de Florence : on les a représentés dans le frontispice des hommes illustres de la Toscane, d'après un ancien tableau qui est dans le palais Strozzi.

BERNARD RUCCELLAI, né en 1449, & mort en 1514, fut encore un politique & un négociateur

(1) Il se trouve au bureau du Journal de Paris, rue de Grenelle S. Honoré.

qui se rendit célèbre par ses écrits; il fut gonfalonier de la république, en 1480, & épousa une petite-fille de Côme de Médicis: nous avons de lui des livres *de Bello Italico*, *&c.*

L'établissement des académies & des sociétés littéraires, qui se répandit si prodigieusement en Italie, & qui fut la source de l'émulation & du goût, a commencé à Florence presque dans tous les genres: nos trois plus célèbres académies, celle des sciences, celle des belles-lettres, & l'académie françoise ont eu des modèles à Florence.

Il faut cependant convenir que la France prétend à une date antérieure à celles de tout autre pays de l'Europe. En effet, l'académie des jeux Floraux remonte à l'année 1323, dans laquelle sept virtuoses de Toulouse formèrent une assemblée pour la poësie; elle fut appelée la *Compagnie insigne & supergaie*, (*sovragaia*) *des sept Troubadours Toulousains*: elle s'assembloit tous les dimanches de l'année dans un jardin de la ville, & chacun y récitoit ses compositions; il y avoit une séance publique le premier jour du mois de Mai. On proposa d'abord une violette d'or pour celui qui auroit fait le meilleur ouvrage en science gaie (1).

L'exemple des Toulousains ne fut pas d'abord fécond en Italie; il se passa près d'un siècle sans qu'on entendît parler d'académies; & ce fut la philosophie qui eut la gloire de commencer.

---

(1) Voyez Jean de Nostre-Dame dans les vies des plus célèbres poëtes provençaux. Histoire littéraire des Troubadours, par M. Millot, 3 vol. Paris 1774.

Dell' Istoria della volgar poesia, *scrita da Giovan Maria Crescimbeni*, in Venezia, 1730, 6 vol. *in-4.*

Della Storia e della Ragione d'ogni poesia, *del P. Quadrio*, 7 *vol. in-4.* 1739, *&c.* Ce grand ouvrage a été imprimé, partie à Bologne, partie à Milan.

M. Le Grand a soutenu que les Trouveres, Picards & Flamands, ont été les premiers pères de notre littérature. Mercure, du 18 Mai 1782.

II

Il y a des auteurs qui croient que ce fut Panormitanus qui forma la première académie à Naples, & que cet exemple fut suivi par Pie II à Rome, par Laurent de Médicis à Florence, & par Frédéric de Montefeltro, duc d'Urbin.

D'autres disent que le cardinal Bessarion, sous la protection de Pie II, forma la première académie à Rome vers l'an 1440, (*Barzagli*, *Oraz. in lode dell' Acad.*); mais celle de Florence a des titres plus authentiques d'ancienneté.

CÔME le vieux, dans le temps même où le concile de Florence & les disputes de théologie occupoient tous les esprits, c'est-à-dire, vers l'an 1439, écoutoit souvent & avec plaisir un philosophe grec, nommé *Gemistus Pletho*, qui dissertoit sur les mystères de la philosophie de Platon : il fut tellement échauffé sur cet objet, qu'il conçut dès-lors le projet d'une académie platonique, & destina, pour la former, le jeune *Ficin*, fils de son médecin. Laurent le Magnifique, petit-fils de Côme, exécuta ce projet quelques années après : il engagea Christophe Landinus, Marsile Ficin & Pic de la Mirandole, à s'occuper de l'explication & de la traduction des ouvrages de Platon; il exhortoit toutes les personnes qui avoient du goût pour la philosophie, à se joindre à eux pour former cette académie platonique : on s'assembloit ou chez Bandini à Florence, ou chez Laurent de Médicis à la campagne; on mangeoit ensemble; après dîner on lisoit & l'on expliquoit Platon, & chacun tiroit au sort l'article sur lequel il devoit disserter. L'assemblée la plus remarquable de l'année étoit celle du 7 Novembre, qu'on regardoit comme l'anniversaire du jour où Platon étoit né, & auquel il avoit cessé de vivre après avoir dîné avec ses amis.

Laurent le Magnifique étant mort en 1492, Bernard Oricellarius attira cette assemblée dans ses jardins : *Petrus Crinitus* & d'autres auteurs de ce

temps-là parlent ſouvent de ces conférences : on y traitoit auſſi des règles de la langue italienne, des cauſes de ſa corruption, & des moyens de la rétablir ; ce fut l'origine des académies de belles-lettres : Nicolas Machiavel, Ange Politien & pluſieurs autres perſonnages célèbres y aſſiſtoient.

Les troubles de la république de Florence, & ſur-tout la conjuration contre le cardinal Jules de Médicis qui vouloit gouverner Florence, coûtèrent la vie à qnelques-uns des membres de l'académie platonique, & en causèrent la diſperſion en 1521, (*Voyez* Nardi *dans le ſeptième livre de ſon hiſtoire de Florence*): mais elle fut rétablie enſuite par les ſoins de Léopold, frère du grand-duc Ferdinand de Médicis, vers l'an 1600. Nous voyons qu'on y liſoit alors les ouvrages de Platon, qu'on diſſertoit ſur leur véritable ſens; on y liſoit auſſi les poéſies du Dante, auſſi ſavantes que difficiles. (*Voyez* Bandini, *Specimen Litteraturæ Florentinæ ſæculi XV*. Florent. 1747 & 1752, *in*-8°.)

L'académie platonique avoit cultivé dès ſon origine le genre de philoſophie que l'on connoiſſoit alors ; le goût de phyſique, de recherches & d'obſervations n'étoit pas encore venu, mais on s'en approchoit ; Galilée & Toricelli donnèrent le ſignal à Florence de la manière la plus brillante ; l'académie *del Cimento* ſuivit leurs traces, & Florence qui avoit donné le premier exemple d'une académie de philoſophie ſpéculative, eut encore la gloire de donner à l'Europe la première académie de phyſique, dans un temps où cette ſcience n'étoit que bien peu cultivée.

GALILÉE fut le premier reſtaurateur de la phyſique & de la géométrie en Europe. Il naquit à Piſe en 1564 ; mais ſon père étoit un noble Florentin, & Florence revendique ce philoſophe comme un de ſes plus illuſtres citoyens. On ſait qu'il fit en 1609 une lunette d'approche avec la-

quelle il découvrit les ſatellites de Jupiter, les phaſes de Vénus, les taches du ſoleil, la libration de la lune; il reconnut le premier la loi de l'accélération des graves & celle du mouvement des pendules; enfin il ſe diſtingua par un nombre conſidérable d'ouvrages rares & ſavans, qui lui donnèrent à juſte titre la plus haute réputation. Le ſiſtême de Copernic, qu'il démontra pour ainſi dire le premier, lui attira une perſécution: il fut à Rome dans les priſons de l'inquiſition, où il fut obligé de déſavouer ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre, le 22 Juin 1633; enfin il mourut en 1642, à Arcetri près de Florence, dans ſa maiſon de campagne, qui lui avoit été aſſignée pour priſon.

On peut voir ſa vie dans les *Faſti Conſolari dell' Arcad. Fiorentina*; dans les *vies des hommes & des femmes illuſtres d'Italie, par une ſociété de gens de lettres*, Paris 1767: dans l'éloge de Galilée, par le P. Friſi, à Milan, 1778: dans le recueil de M. Fabroni, où l'on trouve la vie & les lettres de Galilée. M. Nelli nous promettoit une vie plus détaillée, d'après les manuſcrits même de l'auteur: mais on n'eſpère plus qu'elle paroiſſe.

On trouve un article curieux ſur ſa condamnation à Rome, dans le Mercure du 17 Juillet 1784, par M. Mallet du Pan: il paroît que la diſpute théologique, dans laquelle il s'étoit obſtiné, lui fit plus de tort que ſes démonſtrations ſur le mouvement de la terre.

TORRICELLI, célèbre phyſicien, né à Faenza en 1618, fut un digne ſucceſſeur de Galilée; ce fut lui qui découvrit la peſanteur de l'air, c'eſt-à-dire, la cauſe de l'élévation de l'eau dans les pompes, & qui imagina les baromètres en 1644. On a de lui pluſieurs ouvrages très-eſtimés; il en étoit reſté pluſieurs en manuſcrits, lorſque l'auteur mourut en 1647; ces manuſcrits étoient perdus depuis

long-temps, mais on les a retrouvés en 1765; on trouve la notice de quelques-uns dans le trentième volume du Journal de Venise.

NICOLAS AGGIUNTI fut encore un des plus dignes élèves de Galilée : on a fort peu connu son mérite, parce qu'il est mort fort jeune, & qu'il n'a presque pas laissé d'ouvrages imprimés; mais M. Nelli lui a rendu justice dans son ouvrage intitulé, *Saggio di Storia letteraria Fiorentina del Secolo XVII, di Giovan-Bat. Nelli*, 1759. Il naquit le 6 Décembre 1600, à *Borgo S. Sepolcro*, d'une famille noble; ce fut lui qui observa le premier l'élévation des liqueurs dans les tubes capillaires: le P. Fabri dans le troisième volume de sa physique, avoit bien dit que cette fameuse expérience avoit été faite à Florence pour la première fois, mais il ne nommoit pas l'auteur; & parmi le grand nombre de physiciens qui ont écrit sur les tubes capillaires, aucun n'a dit quel étoit celui qui avoit fait la première observation de cette espèce. Ce fut encore Aggiunti qui employa le mouvement du pendule dans l'air & dans l'eau, pour trouver la proportion des résistances; M. Nelli qui a plusieurs manuscrits de lui, a rapporté le titre de diverses expériences qu'il fit sur la glace en 1634 & 1635, de plusieurs questions de physique qu'il se proposoit à lui-même, & dont il paroît qu'il vouloit chercher la solution par expérience. Il mourut à Pise le 6 Décembre 1635, à l'âge de 35 ans; le recteur de la Sapience de Pise, Marc-Antoine Piarelli, prononça une oraison funèbre à son honneur, & elle fut imprimée en 1638. M. Perelli avoit son portrait à Pise.

Nous avons parlé de Viviani ci-devant à l'occasion de sa maison.

Ce furent ces hommes célèbres qui préparèrent à Florence le renouvellement de la physique moderne, & qui furent les précurseurs de l'académie

del Cimento, qui produisit de nouvelles découvertes.

L'académie *del Cimento*, ou de l'expérience, fut en effet la première de l'Europe où l'on s'occupa de cette manière de philosopher la plus naturelle & la plus utile, & dans laquelle on a fait de si grands progrès depuis un siècle. Cette célèbre académie fut formée par le cardinal Léopold de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand II, le 19 Juin 1657, comme M. Targioni l'a vu dans le regiftre original de cette compagnie; mais elle avoit été précédée par une efpèce d'académie de phyfique, qui s'affembloit auprès du prince Ferdinand II, dès l'année 1651.

M. Nelli a appris par une ancienne tradition, que le grand-duc Ferdinand II, qui aimoit la chimie & qui avoit un laboratoire, voulut effayer un jour s'il feroit poffible par quelque moyen de fixer le mercure : il confulta Viviani; celui-ci effayant de lui montrer la difficulté & l'inutilité de ce projet, en profita pour lui parler de la phyfique expérimentale, lui en infpirer le goût, lui en montrer les avantages, lui faire fentir la gloire qu'il y auroit pour lui à être le promoteur de la phyfique & l'auteur de fes progrès. Quoiqu'il en foit de cette circonftance, il eft sûr que dès l'année 1651, le grand-duc fit beaucoup d'expériences, & imagina divers inftrumens. M. Nelli a deux feuilles volantes écrites de la main de Viviani, qui ont pour titre : *Conftruction & ufage des inftrumens de verre inventés par le grand-duc Ferdinand II.* Ce font des efpèces de thermomètres que l'on retrouve dans le recueil de l'académie *del Cimento* : l'un étoit rempli d'eau, & renfermoit de petites boules de verre de différens poids, qui s'élevoient à la furface de l'eau quand il faifoit froid, fucceffivement jufqu'à la dernière qui montoit dans le plus grand froid.

Malpighi parut vers ce temps-là en Tofcane :

dans sa vie qui se trouve parmi celles des arcades célèbres, Manfredi en parle à-peu-près dans ces termes : « Il y avoit alors à Pise des philosophes » distingués & de grands amateurs des sciences ; » le grand-duc Ferdinand les aimoit & les ré- » compensoit. Malpighi eut occasion de se faire » connoître à la cour dans les assemblées qui s'y » faisoient souvent, & qui furent comme le pré- » lude de la fameuse accadémie *del Cimento*. »

Dans un manuscrit de Viviani, l'on trouve des expériences datées du 28 Juillet 1651, à 17 heures, dans la chambre basse du grand-duc, & des jours suivans, recueillies par Paul Minacci, pour sa propre curiosité : c'étoient des expériences faites avec un aréomètre sur la pesanteur de différens vins, & à différentes températures, & sur l'esprit qui s'en exhaloit par une évaporation naturelle, sans le secours du feu, lorsque le vin se desséchoit. On y trouve encore les remarques suivantes qui méritent bien d'être rapportées, pour faire voir qu'on savoit dès-lors s'élever au-dessus d'un préjugé que bien des personnes ont encore actuellement : les arbres coupés dans le déclin de la lune ne se conservent pas plus long-temps que ceux qui ont été coupés lorsque la lune étoit croissante ; mais il y a des arbres qui veulent être coupés dans le temps de la sève ; d'autres, dans un état plus sec ; les uns, quand il fait chaud ; les autres, quand il fait froid ; c'est ce qui produit les différences dans la bonté du bois, sans égard à la lune. (*Voyez le Traité des bois par M. Duhamel*, en 8 vol. *in*-4°.) On trouve dans le même manuscrit les notes suivantes : on a fait faire des vases de différentes sortes de matières, qu'on a remplis de glace, pour voir ceux où elle se fondoit le plutôt, & l'on a observé l'ordre suivant, le cuivre, l'argent, l'étain, le fer, le plomb, le bois, le sucre.

Nous observerons à ce sujet que l'on ne sert les

glaces en Italie que sur des serviettes, & non sur des assiettes, où elles se fondent beaucoup plutôt, & je crois que cela vient de ce que la serviette absorbant l'humidité des glaces à mesure qu'elle se forme, empêche que la première eau ne contribue à dissoudre la partie de glace qu'elle toucheroit immédiatement, ce qui feroit augmenter la fonte, & la rendroit bien plus sensible.

Les animaux vivans ou morts ont le même poids, contre l'opinion commune, à moins que la putréfaction n'y ait mis quelque différence.

Les écrevisses sont plus maigres dans le déclin de la lune que dans le premier quartier, non que la lune ait une influence sur les corps, mais parce que ces animaux ne pouvant pas trouver de la nourriture si facilement quand la nuit est obscure, ils maigrissent quand la lune se lève tard, &c.

M. Targioni, qui lut les registres originaux de l'académie *del Cimento*, lorsqu'à la mort de M. Segni ils furent achetés par l'état, nous apprend que les académiciens qui y sont nommés, étoient *Vincenzio Viviani*, *Paolo del Buono*, *Candido del Buono*, *Alessandro Marsili*, *Atonio Uliva*, *Carlo Rinaldini*, *Giovani Alfonso Borelli*, *il Conte Lorenzo Magalotti*; celui-ci étoit le secrétaire de l'académie. On y voit aussi que les meilleures expériences furent proposées par *Viviani*, par les *Buono* & par *Borelli*.

Paul *del Buono* étoit né le 26 Octobre 1625, d'une famille distinguée de Florence, dans laquelle il y avoit eu, en 1345, un gonfalonier de la république. Il fut un des disciples de Galilée, de qui il apprit les mathématiques & reçut le goût de la bonne philosophie. Ce fut Paul del Buono, qui en 1657 imagina l'instrument propre à reconnoître l'incompressibilité de l'eau, adoptée ensuite de presque tous les physiciens, & que M. Canton a cependant encore attaquée en 1764, dans les tran-

ſactions philoſophiques de la ſociété royale de Londres. Il paſſa enſuite au ſervice de l'empereur, en qualité de préſident de la monnoie de Vienne; il y éprouva la manière de faire éclore les œufs dans un fourneau à la manière des Egyptiens, comme le rapporte Montanari ſon diſciple (*l'Aſtrologia convinta di falſo*, &c. Venezia, 1685). Il mourut à Vienne en 1662, à l'âge de trente-ſept ans.

Son frère Candido del Buono étoit né le 22 Juillet 1618, & mourut en 1676 à S. Etienne de Campoli dont il étoit curé : il avoit imaginé un inſtrument pour comparer entr'elles les peſanteurs des fluides, un autre pour meſurer les vapeurs qui s'en élèvent, & une horloge à eau que Viviani approuvoit avec éloge. (*M. Nelli*, *p.* 108).

REDI avoit quelque part dans les travaux de l'académie del Cimento; du moins il en parle dans une lettre écrite en 1660, où il dit que le grand-duc étoit extrêmement attaché à l'académie, & qu'il l'avoit chargée de quelques travaux relatifs aux ſels qui ſe tirent des cendres, ſur leſquels Redi fit des remarques curieuſes. Sa vie ſe trouve dans les *Arcadi illuſtri*.

ALFONSE BORELLI naquit à Naples en 1608; il eut pour principal maître dans les mathématiques le P. Benoît Caſtelli, lecteur de la ſapience à Rome. En 1665, le grand-duc Ferdinand II lui donna une place de profeſſeur de mathématiques dans l'univerſité de Piſe : il quitta la place en 1667, à l'occaſion d'un mauvais traitement qu'il avoit reçu des gardes de la grande-ducheſſe : il alla à Meſſine, d'où il fut obligé de ſe ſauver après une révolte où il avoit pris part; il vécut à Rome ſous la protection de la reine Chriſtine : il étoit ſi pauvre ſur la fin de ſes jours, qu'il fut obligé de ſe retirer au collége de S. Pantaléon, qui eſt occupé par les Scolopies, où il fit les fonctions de maître des novices. Sa vie a été écrite par un général

des écoles-pies, & se trouve à la tête de son ouvrage *de Motu Animalium.* Il imagina plusieurs instrumens ou machines de physique, dans le temps qu'il travailloit à l'académie del Cimento ; mais il se brouilla avec Viviani, qui en étoit le principal moteur, & ce fut probablement la cause pour laquelle il cessa de s'en occuper.

Le recueil des expériences de cette célèbre académie parut en 1667, sous ce titre : *Saggi di naturali esperienze fatte nell' accademia del Cimento, sotto la protezione del serenissimo principe Leopoldo di Toscana, e descritte dal segretario di essa accademia, in Firenze* 1667, 269 p. *in-foleo.* Musschenbroek en donna, en 1731, une traduction latine avec des commentaires fort amples & fort intéressans. Il y avoit plusieurs années que cette académie s'occupoit avec succès de ces expériences ; elle en fit hommage en 1667 au grand-duc Ferdinand II, frère de celui qui l'avoit formée. Cet ouvrage traite de la pression de l'air, de la compression de l'eau, du froid, du chaud, de la glace, de l'aimant, de la vertu électrique, des odeurs, du mouvement du son, de celui des projectiles, de la pression que l'estomac exerce sur les alimens, &c.

On ne voit pas que depuis cette époque l'académie del Cimento ait continué ses travaux ; les registres originaux finissent au 5 Mars 1667. On voit encore au musée de Florence, divers instrumens qui servirent aux expériences de cette académie.

Elle n'avoit point de statuts & de forme réglée, c'étoit simplement un rendez-vous convenu pour certains jours dans le palais du cardinal Léopold, en présence de qui l'on faisoit des expériences ; & dans chaque assemblée l'on annonçoit le sujet de l'assemblée suivante. On y faisoit aussi des observations astronomiques, & l'on entretenoit une correspondance avec les plus grands physiciens de France & d'Angleterre, comme on le voit par

un grand nombre de lettres, dont quelques-unes ſont entre les mains de M. Nelli.

Le comte de Richecourt, préſident du conſeil de régence, avoit fort envie que cette académie fût rétablie ſous le dernier règne, & il y a lieu de croire qu'elle le ſera ſous un prince qui aime les ſciences, qui s'en occupe perſonnellement, & qui par des récompenſes conſidérables ſoutient l'émulation de ceux qui s'y conſacrent. Il n'y a que les génies créateurs qui ſe forment eux-mêmes ſans ſecours, & ils ſont rares dans tous les pays & dans tous les temps.

Ce fut à l'exemple de Florence que l'Allemagne forma l'académie des curieux de la nature; Bauch, médecin, en fut le principal inſtituteur en 1652; il y avoit alors des aſſemblées littéraires à Paris, comme on le voit dans Bacon. La ſociété royale de Londres, & l'académie des ſciences de Paris, établies en 1665 & 1666, ſuivirent la même trace, & elles ſe ſont maintenues juſqu'à ce jour avec tout leur éclat, par la protection des princes, & par la grande émulation qui ſe trouve néceſſairement dans ces immenſes capitales.

L'exemple qu'avoient donné les Florentins, dès 1439, fut bientôt ſuivi dans pluſieurs villes d'Italie, par l'établiſſement de diverſes académies: il paroît même qu'à Sienne il y eut des aſſemblées littéraires auſſi-tôt qu'à Florence; vers le milieu du quinzième ſiècle, c'eſt-à-dire, vers 1450, il s'en établit une à Sienne, deſtinée à cultiver la poëſie italienne; les académiciens prirent le nom ſingulier *Degli Intronati* (1), c'eſt-à-dire, des hébê-

(1) *Intronato* eſt un vaſe félé, qui, lorſqu'on le frappe, annonce à l'oreille qu'il eſt caſſé. Cette académie a pour emblême une citrouille fendue, & où il y a un trou, ſemblable à celles dont les payſans ſe ſervent pour tenir le ſel bien ſec; la deviſe eſt un pilon, avec ces mots d'Ovide, *Meliora latent*. Il y a des auteurs qui ne font remonter cet établiſſement qu'à 1525.

tés ou des imbéciles, pour marquer le peu de prétention qu'ils avoient, ou peut-être par antiphrase. A son exemple toutes les autres académies prirent des noms allégoriques ou plaisans.

L'académie de Spoléte, établie sous le règne de Léon X, prit le titre *Degli Ottusi*, esprits bornés; on a un recueil de cette académie sous le nom de *Deliri degli Ottusi*; on a résuscité cette académie depuis quelques années à Florence. A Rome ce furent les *Humoristi* (bizarres), *Lincei*, *Fantastici*; à Bologne *Otiosi* & *Gelati*; à Gênes *Addormentati*; à Padoue *Ricovrati* (rétablis) & *Orditi* (bien ordonnés); à Vicense, *Olimpici*; à Parme *Innominati*; à Milan *Nascosti* (cachés); à Naples, *Ardenti*; à Mantoue *Invaghiti* (amoureux); à Pavie *Affidati* (confians); à Césene *Offuscati* (offusqués); à Fabriano les *Disuniti* (séparés); à Ancône les *Caliginosi*; à Rimini les *Adagiati* (tranquilles); à Città di Castello les *Assorditi* (sourds); à Perouse les *Insensati* (les foux); à Fermo les *Raffrancati* (qui ont pris une nouvelle vigueur); à Macerata les *Catenati* (enchainés); à Viterbo les *Ostinati*; à Brescia les *Oculti* (cachés); à Treviso les *Perseveranti*; à Vérone les *Filarmonici*; à Cortone les *Humorosi* (pleins d'humeurs); à Alexandrie les *Immobili* (1).

L'académie *Florentine*, une des plus anciennes de toutes, fut celle qui prit le nom le plus naturel & le plus simple, le nom du pays; elle fut imitée par l'académie *Françoise*, lorsqu'elle se choisit un nom le 20 Mars 1634. (*Pelisson*, Histoire de l'Acad. Franc. Il y eut des personnes qui voulurent l'appeler l'académie *Eminente*, pour faire

(1) Voyez Naudé dans son dialogue de Mascurat, & surtout le P. Quadrio, *Storia d'ogni poësia*, en 6 vol., où il donne un catalogue de plus de trois cent académies; la plupart de ces noms sont difficiles à traduire, parce qu'ils sont relatifs à des idées bisarres de ce temps-là.

rentins, de leur gouvernement & de leurs chefs, sous des noms feints & des allégories ingénieuses; ce fut là probablement la cause de son exil, autant que son attachement au parti des Gibelins ou des empereurs (1); c'est la cause aussi de la difficulté que l'on trouve à l'entendre; mais l'admiration qu'on a toujours eu pour ses écrits, lui a fait donner le surnom de divin, & a fait établir dans l'université de Florence, une chaire dont l'objet est l'interprétation des ouvrages du Dante; elle a produit un grand nombre de commentaires, tels que ceux de Gelli, Giambullari, Bonsi, Rinuccini, Buonanni, Talentoni, Mazzoni, Vellutelli, les prolegomènes de Landini sur le Dante, &c. mais il nous manquoit en françois une traduction du Dante; il vient d'en paroître une en 1783.

PETRARQUE est le plus connu parmi les anciens poëtes de l'Italie; il est aussi agréable & aussi délicat dans ses vers, qu'il est solide & profond dans ses ouvrages philosophiques. Au temps où les factions des noirs & des blancs, ou des Guelfes & des Gibélins, désoloient la république de Florence, les blancs ayant été chassés en 1300, le père de Pétrarque avoit été du nombre des fugitifs, & s'étoit retiré à Arezzo, où François Pétrarque naquit le 20 Juillet 1304. Son père étant passé à Avignon, Pétrarque fit ses études à Carpentras & à Montpellier; son séjour à Avignon lui fit connoître la

(1) Charles de France, comte de Valois, que le pape Boniface VIII avoit attiré à Florence, & qui soutenoit le parti des Guelfes, fut le principal auteur de sa disgrace; & voilà pourquoi le poëte a si mal parlé de l'origine de Robert le Fort, père du roi Eudes, qui fut la première tige de la maison de France. Ce fut ce prince qui défendit le royaume avec tant de courage & de succès, vers l'an 862; mais les historiens n'étant pas d'accord sur ses ancêtres, on a fait à ce sujet un grand nombre de systêmes. Le plus absurde est celui du Dante. Ce poëte aussi méchant que corrompu dans ses mœurs, n'en est pas moins un des premiers auteurs de l'Italie.

belle

belle Laure, fille d'Audibert de Nove, & femme de Hugues de Sade, qu'il célébra si souvent par les plus beaux vers; ce fut le Lundi-Saint, 6 Avril 1327, à 6 heures du matin, dans l'église de Ste. Claire, qu'il la vit pour la première fois, & il la chanta toute sa vie : parmi le grand nombre de sonnets qu'il fit pour elle, j'en citerai un que j'ai ouï préférer : il donnera une idée du genre métaphorique qui est propre & familier à cet auteur : Pétrarque décrit la manière dont il a été pris dans les filets de l'amour.

Amor fra l'erbe una leggiadra rete
D'oro, e di perle tese sott' un ramo
Dell' arbor sempre verde, ch'i tant' amo
Benché n'abbia ombre piu triste che liete.
L'esca fu'l seme ch'egli sparse e miete
Dolce ed acerbo; ch'io pavento, e bramo.
Le notti non fur mai, dal di ch' Adamo
Aperse gli occhi, si soavi, e quiete;
E'l chiaro lume che sparir fa'l sole
Folgorava d'intorno, el fune a volto
Era alla man ch'avorio, e neve avanza.
Cosi caddi a la rete, e qui m'han colto
Gli atti vaghi, e l'angeliche parole,
E'l piacer, e'l desire, e la speranza.

« L'amour sur le gason, tendit un charmant filet » d'or & de perles, sous une branche de l'arbre » toujours verd que j'aime tant, quoiqu'il ait un » ombrage plus triste qu'agréable. L'appas fut la » graine que l'amour sème & moissonne, douce » & acerbe, en même temps que je crains & désire. » Les nuits depuis qu'Adam ouvrit les yeux, ne » furent jamais si douces & si tranquilles, & la » claire lumière qui fait disparoître le soleil, bril- » loit tout autour de moi; la corde du filet étoit » enveloppée à la main qui surpasse l'ivoire & » la neige par sa blancheur. Ainsi je tombai dans

» le filet ; & c'eſt-là que je fus aſſervi par des
» manières charmantes, des paroles angéliques,
» le plaiſir, le déſir & l'eſpoir ".

Tous les princes de l'Europe comblèrent de faveurs ce poëte charmant ; il fut couronné ſolemnellement à Rome en 1341 ; il fut ſucceſſivement archidiacre de Parme, chanoine de Padoue, & mourut à Arqua en 1374. *Voyez les mémoires pour la vie de Pétrarque, compoſés par M. l'abbé de Sade ; à Avignon, 3 vol. in-4°.* 1764-1767.

PULCI, né en 1432, eſt ſurtout connu par un grand poëme dans le goût de l'Arioſte, où il entreprit de ridiculiſer les Paladins des ſiècles romaneſques : *Il morgante maggiore di Meſſer Luigi Pulci Fiorentino, in Fiorenze*, 1732, 338 pages *in-4°*. Au ſujet de cet auteur, on peut voir Creſcimbeni, *vol.* 2. *part.* 2. *l.* 3. *num.* 38.

Ange Politien tient auſſi un rang parmi les poëtes Toſcans ; il mourut en 1494.

Le genre burleſque de poéſie italienne eſt né, pour ainſi dire, à Florence ; Domenico di Giovanni, ſurnommé *Burchiello*, parce qu'il compoſoit, *alla Burchia*, au haſard ou de caprice, étoit un barbier de Florence, qui vers l'an 1480, réuſſit tellement, que ce genre juſqu'alors appelé burleſque du mot *burlare*, plaiſanter, railler, fut également appelé *Burchielleſco*. Il eſt vrai que le *Berni*, qui vint enſuite, ſurpaſſa de beaucoup le Burchiello, mais celui-ci avoit ouvert la carrière.

BOCACE, Giovanni *Boccacio*, fut auſſi un des plus illuſtres Florentins, ſoit comme poëte, ſoit comme proſateur ; ſon plus fameux ouvrage eſt le *Décamerone*, ou recueil de dix journées de nouvelles, où l'on admire tout à la fois la pureté du ſtyle & le génie de l'invention, & dans lequel on trouve auſſi des vers, qui ont fait mettre Bocace au nombre des trois premiers poëtes de ſon temps.

Bocace naquit, en 1313, à Florence, vers l'en-

droit appelé *Pozzo Toscanelli* (1), dont on voit des vestiges dans *via Toscanella*, près de *via Guicciardini*, & qui est muré actuellement; mais sa famille étoit de Certaldo, petit bourg de la Valdesa, sur le chemin de Sienne, à 7 lieues de Florence, entre *Tavernelle & San Geminiano*, où l'on montre encore la maison dans laquelle il habitoit souvent quand il alloit à Certaldo; sa famille n'étoit ni pauvre ni obscure, comme on l'a écrit plusieurs fois: il s'adonna au commerce, mais c'étoit l'occupation des Florentins les plus distingués; & il l'abandonna dès l'âge de vingt ans pour se livrer à l'étude. Il eut pour ami Pétrarque, qui le dirigeoit dans ses études, & lui communiquoit ses livres; la république de Florence chargea même Bocace d'aller à Padoue, négocier le retour de Pétrarque: il fut employé aussi dans des affaires politiques, dont on trouvera le détail dans M. Manni, de même que celui de ses ouvrages. Ce fut lui qui fut choisi le premier, en 1373, par le sénat de Florence, pour remplir la place qu'on établit à l'occasion des ouvrages du Dante; il fit un commentaire qui est en manuscrit dans la bibliothèque Riccardi. Il mourut à Certaldo, en 1375, à l'âge de 62 ans, d'un dérangement d'estomac, produit par trop d'application.

Beaucoup d'autres ont écrit la vie de Bocace; on conserve à Florence des manuscrits sur ce sujet, écrits par Philippe *Villani*, fils du célèbre historien, par *Gannozzo Manetti*, & *Louis Dolce*; & il y a en trois vies de Bocace imprimées; mais il n'y a rien d'aussi détaillé & d'aussi complet à ce sujet, que l'ouvrage de Manni, intitulé, *Istoria*

(1) C'est ce même puits qui avoit donné le nom à Paul Toscanelli, mathématicien de Florence, qui est appelé par Vasari *Messer Paolo dal Pozzo Toscanelli, grandissimo geometra*, & dont nous avons parlé à l'occasion de la méridienne de Florence.

del Decamerone di Giovanni Boccacio scritta da Domenico Maria Manni Academico Fiorentino. In Firenze, 1742, 672 pag. *in*-4°., dont il y a 136 sur la vie de Bocace.

Le reste du livre de Manni est un commentaire très-curieux sur les cent nouvelles de Bocace, où il fait voir par les recherches les plus savantes, qu'il y a plusieurs de ces nouvelles qui sont de véritables histoires arrivées du temps de Bocace. Il examine d'abord quel est le lieu de la scène, & la retraite où l'auteur conduit l'agréable compagnie de ses interlocuteurs, en fuyant la peste de 1348. M. Salvini, dans ses *fasti consulari dell' Academia Fiorentina*, dit que c'étoit dans la maison de campagne, appelée Sainte-Anne, près de Prato; mais il est plus probable que c'est une maison près de Fiesole & de Varlungo, à deux milles de Florence, dans laquelle la tradition conservée de père en fils porte que le Décaméron fut composé : cela s'accorde mieux avec la description que Bocace en fait lui-même dans le préambule, & dans la quatrième nouvelle de la huitième journée. Cette maison appelée *il Podere della fonte*, est auprès de Camerata, elle a appartenu aux *Neroni di Nigi*, & ensuite à J. B. *Pandolfini*; elle est encore quelquefois appelée *la Villa del Boccacio* (1).

M. Manni traite ensuite de cent nouvelles l'une après l'autre, & épuise sur chacune toute l'érudition que les livres imprimés & les manuscrits, qui sont en grand nombre à Florence, ont pu lui fournir, relativement aux personnes, aux lieux & aux événemens qui s'y trouvent. Il fait voir, par exemple, que la troisième nouvelle est tirée d'un

(1) J'ai ouï assurer à M. Roberti Gherardi, que la maison où habitoit Bocace à Florence étoit dans la rue Ste. Marie ou de la Ste. Croix, derrière *Via del Giardino*, & sa maison de campagne à Corbignano, sous Fiesole, près du couvent de *San Michele della doteia*, près de celle de M. Gherardi.

nouvelliſte plus ancien, appelé le *Novellino antico*; que la cinquième où il s'agit de la marquiſe de Montferrat, eſt une hiſtoire véritable. L'inquiſiteur dont il eſt parlé dans la ſixième nouvelle, étoit le Père dell' Aquila, Cordelier, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de Jean Villani, & que les Florentins haïſſoient beaucoup. La huitième, de *Guiglielmo Borſiere*, eſt encore un fait raconté par pluſieurs écrivains, &c. Tous ces éclairciſſemens ne pourront manquer d'intéreſſer ceux qui aiment l'italien, & qui ayant lu le Décaméron avec plaiſir, auront voyagé à Florence. Le Décaméron fut traduit en françois ſous François I, par Antoine le Maçon, ſecrétaire de la reine de Navarre, Marguerite de Valois, & on l'a réimprimé en 1757. Il en parut une autre traduction en 1696, mais peu fidelle; la meilleure eſt celle de M. de C., imprimée à Paris en 1779, en 10 volumes, chez la Porte. C'eſt un abbé qui a fait la traduction, & la lettre C n'a été miſe que ponr dépayſer les lecteurs.

Parmi les anciens poëtes claſſiques, on cite *Fazio de gli Uberti*, qui fit imprimer en 1474, un poëme ſur les voyages; il eſt cité pour la pureté du langage, dans le dictionnaire de la Cruſca.

Parmi les poëtes claſſiques en Italie, on compte encore LIPPI, peintre & poëte de Florence, né en 1606, mort en 1664; ſon principal poëme eſt intitulé, la Mazure recouvrée, *il malmantile racquiſtato*.

On a imprimé à Paris un poëme héroï-comique, de *Bartolomeo Corſini*, célèbre Florentin du dernier ſiècle, il eſt intitulé, *il Torrachione deſolato*, la groſſe tour ruinée: ce poëme, qui eſt en vingt chants, n'avoit été juſqu'ici que manuſcrit, mais la traduction d'Anacréon avoit fait connoître déjà Corſini pour un poëte du premier ordre.

On peut citer encore parmi les grands poëtes de Florence, Guido *Cavalcanti*, Monſignor *della Caſa*, Bernard *Ruccellaï*, Vincent *Felicaia*, Annibal *Caro*

& *Alexandre Marchetti*, mort en 1714, âgé de près de 80 ans: il s'est immortalisé par une traduction de Lucrece, en vers italiens, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre des traductions en vers; nous en avons deux belles éditions en France, l'une de M. Gerbault, en 1754, l'autre donnée par M. Conti, en 1761.

M. Bassi vient de donner, en 1784, les deux premiers volumes d'un choix de poësies italiennes des auteurs les plus célèbres, & se propose de donner six autres volumes, à Paris, chez Lambert. Le premier volume renferme ce qu'ont fait de plus estimable les anciens poëtes italiens, depuis *Fabruzzo de Perouse*, jusqu'au fameux *Pic de la Mirandole*, & le second depuis *Sannazar* jusqu'à l'*Arétin*.

Pour terminer cet article de la poësie italienne, il est naturel de dire quelques mots sur les deux grands poëtes de l'Italie qui n'étoient pas Toscans, mais que l'Italie entière & la Toscane en particulier ont adoptés comme les premiers poëtes classiques, je veux dire l'Arioste & le Tasse, sur lesquels on dispute tous les jours en Italie, pour savoir lequel des deux mérite la préférence. Le Tasse avoit attaqué les Florentins dans un de ses ouvrages, & ce fut peut-être la première origine de la discussion, commencée il y a deux siècles, sur la prééminence entre ces deux poëtes. Camillo Pellegrino publia, en 1584, un dialogue sur la poësie épique, intitulé, *il Carrafa*, dans lequel il entreprit d'établir que le poëme du Tasse étoit à plusieurs égards au-dessus de celui de l'Arioste. L'académie de la Crusca entreprit de défendre l'Arioste; Salviati écrivit pour ce dernier; cette dispute a produit une multitude de volumes, & la question n'est pas encore décidée. *Voyez Crescimbeni*, *Tom. II. pag.* 454.

Il m'a paru que la plupart des Italiens préféroient en total l'Arioste; cependant nous voyons que le

neveu même de celui-ci, Orazio Arioſto, n'oſoit donner la préférence à ſon oncle: voici ſon jugement traduit par M. de Mirabeau. « On ne peut, » dit-il, comparer enſemble ces deux poëtes, » qui ne ſe reſſemblent en rien: le ſtyle de l'un » eſt ſérieux & magnifique, celui de l'autre eſt » ſimple & badin. Le Taſſe a ſuivi les règles d'A- » rioſte; l'Arioſte n'a eu que la nature pour guide; » le Taſſe en s'aſſujettiſſant dans ſon poëme à l'u- » nité d'action, s'eſt privé d'un avantage conſidé- » rable, qui eſt la multiplicité des aventures: l'A- » rioſte, exempt de cette contrainte, a rempli le » ſien d'un grand nombre d'événemens agréables, » qui en rendent la lecture très-amuſante. Ils ſont » néanmoins parvenus l'un & l'autre au même but, » qui eſt la multiplicité des aventures, mais ils y » ſont parvenus par des routes différentes; & comme » on conviendra difficilement laquelle de ces rou- » tes eſt la meilleure, on ne peut comparer en- » ſemble ces deux poëtes, ni par conſéquent dé- » cider lequel des deux l'emporte ſur l'autre ".

Qu'il me ſoit permis d'ajouter quelques traits à ce parallèle. Le Taſſe eſt plus noble, plus correct, plus ſage, plus pathétique; ſa poëſie eſt plus majeſtueuſe, l'ordonnance de ſon poëme eſt plus belle; mais l'Arioſte a plus de feu, de vivacité, d'abondance; il eſt admirable par la diction, l'élégance & la gaieté; ſes images ſont pittoreſques, pleines de génie & de facilité; ſa poëſie eſt plus naïve, plus coulante, ſes écarts même ſont ſublimes.

Le Taſſe eſt un peintre qui excelle dans la compoſition & le deſſin; l'Arioſte a pour lui le coloris & l'expreſſion. Ils annoncent, pour ainſi dire, l'un & l'autre, dans les deux premiers vers de leurs poëmes, le goût & la manière dont ils procèdent, & la tournure de leur eſprit; le Taſſe entonne la trompette pour chanter les entrepriſes guerrières & religieuſes.

Canto l'arme pietose, e il capitano
Che'l gran sepolcro liberò di Cristo.

L'Arioste annonce des aventures, des amours, des entreprises galantes, des guerres de chevaliers.

Le donne, i Cavalier, l'arme, gli amori
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.

Le Tasse a eu la gloire du premier & du plus beau poëme épique après Homère & Virgile ; il a été long-temps le seul parmi les modernes, avant que Milton, le Camoëns & Voltaire eussent couru la même carrière, & il est encore le seul en Italie ; mais aussi l'Arioste est un modèle pour la diction ; unique dans l'art de proportionner son style à son sujet, & ce qu'il y a des plus fort en sa faveur, c'est qu'il précéda le Tasse, étant né environ 70 ans avant lui, (en 1474) en sorte qu'il eut la gloire d'être le précurseur de son rival ; mais quand à la perfection de l'ouvrage, il semble qu'on doit préférer le Tasse, & c'étoit l'avis de Métastase, le dernier qui ait discuté cette question.

M. Fortiguerra, auteur du poëme de *Ricciardetto*, étoit grand admirateur de l'Arioste ; mais il soutenoit que ce qu'il y avoit de plus admirable dans cet auteur, étoit le fruit de la verve & du génie, & non le produit de l'étude & de la peine. Ce fut pour prouver sa proposition, qu'il entreprit le poëme de Richardet, dont il fournit deux chants en moins d'une semaine ; il déguisa son nom sous celui de *Carteromaco*, dont l'origine grecque présente la même idée que le nom de Fortiguerra en italien. Ce poëme a eu le plus grand succès même en France, où il a été réimprimé dans une forme très-agréable, & traduit en vers & en prose : nous en parlons ici, parce que c'est encore une production de la Toscane.

La plupart des François, en lisant des poëtes italiens, n'y trouvent aucune harmonie, ne peuvent en saisir la mesure, le rithme & la cadence; un auteur de beaucoup d'esprit en fait l'aveu dans son voyage d'Italie, & il se compare au seigneur Florentin, homme de beaucoup de goût, qui savoit très-bien le françois, mais qui se plaignoit de n'avoir jamais pu distinguer la cadence harmonieuse des tragédies de Racine, ou des odes de Rousseau, d'avec les vers les plus durs & les plus secs de Chapélain & de tant d'autres. Je crois que toute la difficulté vient de la quantité que les Italiens observent de la maniere la plus frappée, & que nous n'avons presque pas dans notre langue, du moins en comparaison des Italiens; si nous oublions cette extrême différence sur la longueur des syllabes en récitant de vers italiens, ou si un Italien s'avise de la transporter à des vers de Racine, on n'y connoît plus rien. Le langage des Italiens est si sonore, si cadencé, leur oreille si harmonique, leurs mouvemens si dansans, pour ainsi dire, qu'on imagine entendre chanter un poëte, lorsqu'il récite des vers, & entendre des vers quand il parle son langage ordinaire; il faut donc avoir entendu déclamer des vers italiens, pour apprendre à y trouver de l'harmonie, & pour sentir qu'ils en ont, plus encore que les nôtres.

Dans le temps que Florence étoit pleine de beaux esprits dans tous les genres, l'imprimerie étoit florissante; Nicolas, imprimeur à Florence, donna en 1481, une édition du Dante, avec des figures en taille-douce, & plusieurs autres éditions qui sont très-recherchées. (M. de S. Leger, *Lettres sur différentes éditions rares du dix-septième siècle*). Philippe di Giunta, Torrentino, & plusieurs autres imprimeurs se distinguèrent dans l'art typographique, & doivent être mis au nombre des artistes célèbres de Florence.

CHAPITRE XXIII.

Etat actuel des sciences & des lettres.

L'ÉTAT actuel des lettres à Florence répond encore à son ancienne supériorité, relativement au reste de l'Italie. Les improvisateurs ou poëtes extemporanés, qui sont une des choses singulières de l'Italie, se trouvent beaucoup plus à Florence, & en général dans la Toscane, que dans aucun autre endroit de l'Italie : je n'y ai point vu la célèbre improvisatrice *Corilla* (1); elle étoit à la cour de Vienne lorsque j'étois en Italie; mais j'ai trouvé par-tout les traces de sa réputation : elle a même fait imprimer un poëme, dédié à l'impératrice, & diverses pièces de poésie; mais les productions subites de ces génies enflammés, sont plus étonnantes & meilleures que leurs ouvrages préparés.

Il n'y a rien de singulier pour nous, mais rien de si commun en Italie, que de voir deux masques ou deux inconnus pendant la nuit se défier, s'attaquer, se riposter par des couplets sur le même air, avec une vivacité de dialogue, de chant, d'accompagnement, & une beauté de versification que la seule langue italienne peut compter.

On trouve aussi des improvisateurs qui se montent seuls & à volonté, qui composent & qui récitent *in promptu*, des tirades de cent vers & davantage, sur le sujet qu'on leur propose, sans s'arrêter le moins du monde, avec une chaleur & un enthousiasme admirables : on les voit alors s'animer, s'enflammer d'une manière quelquefois si

(1) Madelaine Morelli, née Fernandez, connue sous le nom pastoral de *Corilla Olimpica*.

violente, qu'ils perdent le sommeil à la suite d'un pareil exercice.

Les plus célèbres improvisateurs qu'il y eut de mon temps en Italie, étoient l'abbé Lorenzi, à Vérone; le P. Corvesi, à Pavie; M. de Rossi, à Rome; un jeune Napolitain, nommé Gasparo Molle; M. l'abbé Fanzinien Toscane.

Il y a encore à Florence beaucoup de savans & d'écrivains dans tous les genres, sans compter ceux de Pise, qui sont regardés comme étant du même pays, & dont nous parlerons à leur tour. Il y en auroit beaucoup plus encore, vu le génie & les dispositions naturelles des Florentins, si l'inaction qu'occasionne le climat, le peu d'émulation du gouvernement, sous le dernier règne, le goût de la société, de la galanterie, des amusemens & des fêtes n'avoient fort affoibli le goût de l'étude, la curiosité & les talens.

Je vais commencer par les gens de lettres que j'ai connus à Florence, & qui sont morts depuis mon voyage; après quoi je donnerai la liste que je me suis procurée de ceux qui vivent actuellement.

Le docteur *Lami* étoit un des plus célèbres écrivains, & des plus habiles antiquaires de l'Italie; il donnoit toutes les semaines une feuille de nouvelles littéraires. Il a donné en 1766, des mémoires sur les antiquités de Florence & de la Toscane, que nous avons cités, & plusieurs autres ouvrages; il étoit garde de la bibliothéque Riccardi, il a été remplacé par M. l'abbé del Signore.

Il y avoit à Florence un autre journal, intitulé: *Giornale de' letterati*, une gazette politique du pays, & une étrangère, *gazzetta estera*, qui étoit un extrait de différentes gazettes d'Europe; elle commença en 1767. Depuis ce temps-là, on a vu une *Gazzetta universale*, des *novelle letterarie* de M. Pelli, des *Notizie del mondo*, par Allegrini & Pisoni, & un *Giornale di letteratura* de M. Ma-

netti. Les nouvelles littéraires qui ſe publient actuellement me paroiſſent un journal fort intéreſſant.

Le goût des lettres a produit non-ſeulement beaucoup de journaux, mais auſſi beaucoup de cabinets à Florence. Il y avoit des collections d'antiques, d'inſcriptions & de tableaux, dans pluſieurs maiſons, telles que celles de Niccolini, Riccardi, Cerrettani, Gaddi, Capponi, Antinori; les cabinets de Florence ont fourni une partie des monumens étruſques, décrits & figurés dans le grand ouvrage de Gorius, *Muſeum Etruſcum : Florentiæ*, 1737, 3 volumes *in-folio*, & dans pluſieurs autres ouvrages d'érudition.

Pour la théologie & l'hiſtoire eccléſiaſtique, on citoit à Florence le P. Raimond-Marie *Corſi*, dominicain.

Pour la politique, le préſident Pompeo *Neri*, qui a écrit ſur le dénombrement de la Lombardie; il étoit tout à la fois excellent miniſtre & ſavant écrivain. Il eſt mort en 1776.

M. *Nicollini*, ancien ami du préſident de Monteſquieu; qui eſt mort en 1769.

Pour la poëſie, le cavalier *Adami (Anton-Filippo)* ſénateur de Florence, différent de M. Adami, qui faiſoit les nouvelles littéraires : celui-ci eſt de l'ordre des Servites, & encore actuellement profeſſeur de théologie à Piſe.

Pour la médecine & l'hiſtoire naturelle, M. Angelo *Nannoni*, M. Xavier *Manetti*, qui ſont vivans; le docteur *Cocchi*, profeſſeur d'anatomie, & ſon fils qui ſont morts.

Une des belles collections d'hiſtoire naturelle que j'aie vu à Florence, eſt celle de M. Meſni, habile médecin, directeur des hôpitaux de la Toſcane & de la pharmacie, (*Speziaria*) du palais Pitti; ce cabinet compoſé avec intelligence & avec ſoin, renferme des pièces d'hiſtoire naturelle fort intéreſſantes; une belle collection de foſſiles,

& furtout d'amiantes & de gabres : c'eſt une eſpèce de pierre de lard, qui paroît être la matrice de l'amiante. M. Meſni écrivit une diſſertation ſur cette matière; il avoit trouvé de l'amiante dans une lave, comme on en a trouvé en France dans une enclume. Il a donné des ouvrages ſur l'hiſtoire naturelle & ſur l'agriculture.

M. *Targioni Tozzetti* étoit un naturaliſte très-diſtingué, il eſt mort en 1783; il y a de lui un ouvrage conſidérable ſur l'hiſtoire naturelle & ſur la deſcription de la Toſcane, que je citerai plus d'une fois. Il étoit poſſeſſeur du cabinet d'hiſtoire naturelle de Micheli, qu'il avoit lui-même augmenté; il avoit un herbier de 15000 plantes, des minéraux, des marbres, des coquilles foſſiles très-rares, des coquilles naturelles précieuſes, telles que la ſelle polonaiſe, le marteau, la navette; il travailloit à une grande deſcription des madrépores; il avoit beaucoup d'oiſeaux qu'on n'a point à Paris. Nous citerons à ce ſujet les gravures d'oiſeaux du cabinet Gerini, par M. l'abbé Lorenzi, qui ſont au nombre de plus de 3000 planches, & qu'un naturaliſte doit voir à Florence. M. Targioni avoit auſſi des deſſins & des tableaux de prix.

Un autre médecin du même nom, Louis *Targioni*, connu par des ouvrages de médecine, qui demeure à la place de S. Maria Novella, raſſemble chez lui une ſociété, occupée ſpécialement de médecine & d'hiſtoire naturelle; on y lit des mémoires qui ſe publioient ci-devant ſous le titre d'*Opuſcoli*. M. Targioni a un cabinet riche en coquillages; on y voit les quatre coquilles amirales, appelées *ſummus*, *ordinarius*, *orientalis*, *nullicedo*, la crête de coq; la *chiragra*, belle araignée de mer; il a des animaux très-bien conſervés, au moyen d'une préparation particulière.

On voit dans tous les cabinets de Florence beaucoup de dendrites, ou de ces pierres ſingu-

lières, dont les coupes repréſentent des ruines, des payſages, & qui ſont connues en France ſous le nom de *pierres de Florence* : il y a des auteurs de minéralogie, qui les ont mis dans le rang des marbres ; cependant les acides n'agiſſent pas ſur les pierres de Florence, elles ont plutôt l'air des *Cos* : on en trouve ſurtout à Pian del Fonte, qui eſt à 5 lieues de Florence, ſur la route de Rome ; les collines qui bordent l'Arno en ſont compoſées preſqu'en entier.

Le cabinet de M. *Menabuoni*, dans les jardins du palais Pitti, étoit auſſi curieux ; le poſſeſſeur, qui avoit été profeſſeur de langue italienne à Paris, y avoit commencé ſa belle collection d'hiſtoire naturelle, de pierres précieuſes, de peintures, d'antiques, de bronze, de ſtatues d'argent, &c. & il l'avoit augmentée beaucoup depuis ce temps-là. Il étoit bibliothécaire du palais Pitti.

Je dois diſtinguer dans la liſte des ſavans qui font honneur à la ville de Florence, M. Léonard *Ximenez*, ex-jéſuite, actuellement premier mathématicien du grand-duc ; il eſt auſſi connu dans l'Europe comme grand aſtronome, qu'il eſt utile à la Toſcane par les talens d'un habile ingénieur. Nous avons de lui des élémens de géométrie relatifs à la phyſique, à la méchanique & à l'aſtronomie ; un grand ouvrage ſur la méridienne de Florence, que j'ai cité. Cet ouvrage rempli de ſavantes obſervations, eſt encore remarquable par la partie de l'érudition ; on y trouve une introduction hiſtorique ſur les aſtronomes & les mathématiciens qu'il y a eu à Florence, ſurtout depuis le neuvième ſiècle juſqu'au dix-ſeptième ; matière peu connue, & qui eſt intéreſſante dans l'hiſtoire de cette ſcience.

M. Ximenez a travaillé pendant cinq ans, par ordre de l'empereur, pour la conſtruction d'un canal, *Emiſſario*, de cinq milles de longueur, qui

conduit dans l'Arno les eaux du lac de Bientina; il s'agissoit d'empêcher que les eaux ne surmontassent les chaussées, comme cela arrivoit auparavant, & il en est venu à bout sans y dépenser 200 mille livres de notre monnoie : il a fait faire aussi des écluses au lac de Bientina, il a travaillé au desséchement des maremmes, ou des campagnes qui sont sur les bords de la mer, & a publié un ouvrage considérable sur cette matière, nous en parlerons bientôt. Il a donné des ouvrages importans sur la résistance des fluides, sur le frottement dans les machines; il travailloit en 1767 à régler le cours des eaux de l'Ombrone, pour empêcher qu'il ne pût déborder & inonder les maremmes, à réparer le lac de Castiglioni, qui est la principale cause de l'infection, & à faire construire un canal entre Grossetto & Castiglione.

On peut citer, parmi les savans qui se distinguent à Florence, un François qui s'y est établi, M. de Cambrai de Digny, directeur des comptes & de la caisse de réserve du grand-duc, né à Roye en Picardie en 1725. Il a fait, en 1766, pour l'hôtel des monnoies de Florence, un nouveau balancier destiné à frapper les grosses monnoies d'argent, par lequel on épargne beaucoup de force, & l'on avance beaucoup plus que par les machines ordinaires. C'est aussi lui qui a fait construire une pompe à feu pour les salines de Castiglione : cette machine (1), dont nous parlerons à l'occasion des maremmes, a mérité à M. Digny les applaudissemens de son souverain & l'a fait recevoir dans plusieurs académies.

Je vais actuellement rapporter la liste, par ordre alphabétique, des gens de lettres, qui se trouvoient à Florence en 1783.

---

(1) Voyez le Journal des Savans, Juin & Décembre 1766.

Le marquis Vincent *Alamanni*, secrétaire de l'académie étrusque, a donné des poësies & des ouvrages de littérature.

Le P. Averard *Audrich*, provincial des religieux des écoles pies, a écrit sur la théologie & les antiquités, & publié des poësies.

M. *Amidei*, docteur en droit, a écrit sur l'économie civile.

Le chanoine Ange-Marie *Bandini*, sur la littérature grecque, & sur la bibliographie; j'ai cité son histoire littéraire de Florence.

Le docteur *Batini*, sur la médecine.

Le chanoine *Bonaccorsi*; sur la morale chrétienne.

L'abbé *Brenna*, sur la théologie; il fait aussi des vers.

Le P. Stanislas *Canovai* des écoles-pies, sur les mathématiques, la philosohie & l'érudition.

M. *Ciani*, conservateur des lois, sur l'économie politique.

L'abbé Hyppolite *Camici*, a fait une histoire du moyen âge.

M. Sanobi *Covoni*, a écrit sur l'éloquence.

M. le chevalier Ange d'*Elci*, a fait des tragédies.

M. *Elmi*, docteur en droit, a écrit sur la littérature grecque.

M. l'abbé Ferroni, mathématicien du grand-duc, & professeur d'hydrodinamique, a donné trois volumes de savantes dissertations sur les mathématiques transcendantes.

Le P. *Fineschi*, dominicain, a fait une histoire de Toscane.

M. l'abbé Riguccio *Galluzzi*, a fait la meilleure histoire que l'on ait de la maison de Médicis.

M. le lieutenant *Gamerra*, a donné des poësies épiques & dramatiques.

M. *Giannetti*, docteur en médecine, a fait des dissertations anatomiques; il est aussi excellent poëte, & même improvisateur.

M.

M. Ulbert François *Hoefer*, des ouvrages sur l'histoire naturelle & la chymie.

M. de *Lagusi* ou *Lagusius* de Hasenohrl, premier médecin du grand-duc de Toscane, a écrit sur la médecine.

M. l'abbé *Lapi*, professeur de botanique, a écrit sur les plantes & sur l'agriculture.

M. l'abbé Louis *Lanzi*, sur les antiquités, l'érudition, les beaux-arts.

M. l'abbé *Lastri*, sur l'agriculture, les belles-lettres & l'érudition.

M. l'abbé *Landeschi*, curé, sur l'agriculture.

M. l'abbé *Lumachi*, sur l'histoire du pays.

M. Dominique-Marie *Manni*, sur la langue toscane, & sur l'histoire du pays.

M. l'abbé *Mehus*, sur l'histoire littéraire.

M. le docteur *Marrini*, sur la littérature italienne, & l'érudition.

M. Averard *Medici*, est connu pour la poësie grecque, latine & italienne.

M. le chevalier Jules *Mozzi*; pour la philosophie, les mathématiques & la poësie.

M. Jean *Mariti*, pour l'histoire & les voyages.

M. le docteur Xavier *Manetti*, pour la botanique & la médecine.

Mgr. *Martini*, archevêque de Florence, pour l'histoire sacrée.

Le P. Alphonse *Niccolai*, ex-jésuite, théologien du grand-duc, a écrit sur l'interprétation des écritures & s'est fait une très-grande réputation : il est aussi très-bon poëte.

M. *Nannoni*, professeur célèbre de chirurgie, a écrit sur son art.

M. Laurent *Nannoni*, son fils, sur la chirurgie & la physiologie.

M. le sénateur *Nelli*, sur l'architecture civile, & sur l'histoire philosophique.

M. Joseph *Pelli* Bencivenni, directeur de la

galerie du grand-duc, sur l'histoire du pays, la philosophie morale, l'économie politique.

M. l'abbé *Paoletti*, sur l'agriculture.

M. *Pallucci*, professeur en chirurgie, a écrit sur son art.

M. *Pagnini*, sur l'économie politique.

Le P. *Papiani*, des écoles-pies, sur l'astronomie, la théologie & la morale.

M. le docteur *Pigri*, sur les mathématiques.

M. l'abbé *Perini*, sur l'économie politique; il a fait aussi un poëme.

M. le chevalier Bindo *Peruzzi*, sur l'économie rustique.

Le P. *Del Ricco*, sur les mathématiques & la philosophie.

Le docteur *Sarchiani*, professeur de la langue grecque, est connu pour l'économie politique.

Le chanoine *Scopetani*, pour la poësie grecque, latine & italienne.

L'abbé *Del Signore*, pour les antiques, & l'érudition en différens genres.

M. *Salvietti*, pour le droit civil.

M. *Tramontani*, docteur en droit, s'est fait connoître dans le genre de l'économie politique.

M. *Tansini*, dans l'histoire ecclésiastique.

M. le chanoine *Tognaccini*, pour la littérature latine.

M. l'avocat *Tartini*, pour la jurisprudence.

M. *Visconti* a donné des ouvrages pour la médecine.

Il y en a quelques autres dont nous parlerons à l'article de Pise, & un bien plus grand nombre, dont les noms ne nous sont pas parvenus. Il s'imprime habituellement à Florence deux journaux littéraires, indépendamment de celui de Pise.

CHAPITRE XXIV.

Des environs de Florence.

IL y a peu de ſouverains qui aient autant de maiſons de plaiſance que le grand-duc de Toſcane, & cependant elles appartenoient preſque toutes aux Médicis avant qu'ils fuſſent ſouverains de Florence. L'immenſe fortune que ces particuliers avoient acquiſe ne pouvoit pas être employée à conſtruire des fortereſſes, elle ſervoit à bâtir des maiſons de plaiſance, ſuivant le proverbe italien, qui dit que les grands princes ont beſoin de citadelles, & les petits princes de jardins; *principoni, fortezze e canoni; principini, palazzi e giardini.* Ces maiſons étoient mal tenues, parce que depuis long-temps il n'y avoit pas de grands-ducs réſidans à Florence; mais elles étoient encore dignes de la curioſité du voyageur. On diſtingue ſurtout *Pratolino, l'Ambrogiana, Caſtello, Petraia, Carregi, Poggio Imperiale, Lapeggi, Artimino* & *Poggio à Caiano* à trois lieues de Florence: il y a dans celle-ci de belles peintures d'André *del Sarto*, qui ſous différentes allégories contiennent l'hiſtoire de la maiſon de Médicis (1).

POGGIO IMPERIALE, ou *Villa Imperiale*, maiſon de plaiſance des grands ducs, à une demi-lieue de Florence; c'eſt le ſéjour favori du prince. Elle appartenoit autrefois à un particulier, ſur lequel on dit qu'elle fut confiſquée. Pour y aller, on ſort de la ville par la porte Romaine, ou porte de S.

(1) *V. Pitture del Salone Imperiale del Palazzo di Firenze, ſi aggiungono le pitture di Salone e cortile delle Imperiali ville della Petraia, e del Poggio a Caiano, in tavole* 26. In Firenze, 1751. *fol. max.*

Pierre Gattolini, & l'on entre dans une belle allée de lecini, ou chênes verds & de cyprès. Les formes des arbres & les feuillages, quoique très-différens, se marient fort bien ensemble, & produisent une variété agréable.

L'allée a un mille de long, & l'on va quelquefois s'y promener en carrosse. Quand on est au bout, l'on trouve une grande pièce de gazon en demi-cercle, ou une grande cour en fer-à-cheval, environnée d'une simple balustrade. Des deux côtés de l'entrée sont deux figures de marbre bien composées, mais dont le dessin est incorrect. L'une est un Atlas assis qui porte un globe, & l'autre un Jupiter lançant la foudre; cette dernière figure a plus de souplesse & de meilleures formes que la première.

La maison est dans une situation charmante: le bâtiment en est considérable & distribué commodément. C'est *Buontalento* qui en donna les dessins. L'extérieur cependant est très-simple & n'a rien de séduisant. Dans l'intérieur, il y a une petite cour très-jolie, qui a l'air d'un petit cloître, décorée d'ordres dorique & ionique, avec des ovales en forme de niches au-dessus des portiques, où sont huit bustes de très-bon goût.

Il y avoit dans cette maison des statues & des tableaux remarquables; mais on m'assure que tout a été changé; ainsi je n'en parlerai point.

Le jardin de Poggio a tout au plus un tiers d'arpent, & le potager environ autant. Le jardin est destiné uniquement pour les fleurs, & environné d'un bel espalier de citronniers. On a soin pendant l'hiver de les couvrir de paillassons, qui forment tout autour une espèce de serre où l'on peut passer aisément.

Les allées du parterre sont pavées de petits cailloux noirs & blancs, rangés en compartimens. Cet usage est pratiqué dans beaucoup de petits jardins

d'Italie ; il épargne aux jardiniers la peine de ratisser ces allées, mais il les rend fort incommodes pour ceux qui se promènent.

On descend un escalier pour aller voir une grotte d'un bon goût, composée de coquillages & de rocailles de pierres formées dans des eaux pétrifiantes, ou espèce de stallactites qui rendent sa decoration fort naturelle. Il y a au fond de cette grotte une nymphe en marbre, debout ; au-dessus de sa tête, on fait aller un jet d'eau en soleil tournant, qui produit un si joli effet, qu'on croit voir la tête de la figure au travers d'un éventail de nacre. Le reste de la grotte, ainsi qu'une allée de rocailles dont elle est précédée, est pleine de petits jets d'eau qui donnent dans le visage & mouillent les jambes. C'est le goût des Italiens, chez qui l'on ne voit point de grandes cascades.

PRATOLINO est une maison de plaisance du grand-duc, que l'on vante spécialement & dont Montagne faisoit déjà un grand éloge. Elle est située près de Fontebona, à une poste & demie de Florence, ou environ deux lieues, du côté de Bologne : elle fut formée en 1575, par le grand-duc François, fils de Côme I, sur les dessins de Bernard *Buontalenti* & de François son fils ; l'extérieur en est peu remarquable, mais on ne peut rien voir de plus agréable en été que les jardins. Les bassins, les jets-d'eau, les fontaines, les statues, les grottes, les terrasses, les amphithéâtres, les allées d'arbres toujours verts, les labyrinthes, & tout ce qu'on peut imaginer de magnifique & d'agréable dans des jardins, se trouve dans ceux de Pratolino ; aussi l'a-t-on vanté prodigieusement dans toutes les descriptions. Vis-à-vis de l'escalier du château, au bout d'un parterre en fer-à-cheval, & au-dessus d'une grande pièce d'eau, on voit un colosse de pierre, par lequel on a voulu représenter l'Apennin, & qui a environ 60 pieds de

ment décrite dans le premier volume des voyages en Toscane du docteur *Targioni*, qui les parcourut en 1742 : il y parle fort au long des carrières de *Golfolina*, de la structure & de la formation des collines & des montagnes, des pierres, des fossiles, des grottes que l'on voit à l'*Ambrogiana*, *Capraia*, *Empoli*, *Pontedera*, *Camugliano*, *Tregiaia*, *Forcoli* & *Palaia*; il décrit les bancs de tuf & de craie qu'on y trouve; il parle de *Collegoli*, *Toiano*, *Legoli*, *Baccanella*, *Santo Pietro*, *Morona* & *Soiana*, des bains de *Restone* & de ceux d'*Acqua* : il trouva dans ceux-ci 26 degrés & demi de chaleur au thermomètre de Réaumur. Il examina ces eaux, qu'il jugea être légèrement alumineuses, & chargées seulement d'un acide minéral, qu'il compare à l'esprit éthéré dont avoit parlé *Hoffmann*, & qui s'évapore facilement.

M. Targioni parle ensuite des marais de *Bientina* & des plantes qu'il y avoit observées, des oiseaux que l'on y trouve & de la maniére dont on en fait la chasse; du lac *Sesto*, qui est à cinq lieues de Pise; des rizières que l'on y cultive; de la culture des oliviers, & de la manière de faire l'huile dans les montagnes des environs de Pise.

Il passe ensuite aux mines de cuivre de *S. Giovanni alta Vena*; il traite des glands de plomb que l'on y trouve, des bains & des mofètes de *Noce*; c'est une espèce de fumée ou de nuage qu'on voit sortir de la montagne lorsqu'il doit pleuvoir; mais M. Targioni n'a pas pu observer la nature de cette vapeur. Il décrit aussi la carrière du *Liveto*, les pierres de la vallée de *Monte-Magno*, le crystal de roche qui se trouve à *Verrucula* & dans les montagnes voisines, les plantes de *Monte d'Agnano*, les marbres de *Monte Pisano*, les ruines antiques de *Maciuccoli*, de Ripa Frata, & enfin la ville de Pise.

Je ne suivrai pas M. Targioni dans ces détails,

qui ne ſont pas aſſez importans pour la plupart des voyageurs ; mais je les ai cités pour faire voir combien la Toſcane eſt fertile en productions naturelles, & combien elle méritoit d'être obſervée par un connoiſſeur tel que M. Targioni. Il en eſt de même ou à-peu-près de toute l'Italie ; mais il n'y a guère que la Toſcane ſur laquelle on ait un voyage auſſi détaillé & auſſi-bien fait que celui dont nous parlons. L'auteur en annonçoit en 1767 une nouvelle édition, plus ample, & qui a paru depuis mon retour, ainſi qu'un ouvrage intitulé : *Aggrandimenti delle ſcienze fiſiche in Toſcana.*

PISE, en italien *Piſa*, eſt une ville de 20 mille ames, ſituée à 20 lieues de Florence, vers l'occident, & ſur le fleuve Arno, à 12 lieues de ſon embouchure ; elle eſt regardée comme la ſeconde ville de la Toſcane. C'eſt une des plus anciennes villes de l'Italie. Strabon dit qu'elle fut fondée au retour de la guerre de Troye, par des Arcadiens ſortis de la ville de Piſe, qui étoit ſituée ſur le fleuve Alphée dans le Pélopponnèſe, où étoit un temple célèbre de Jupiter Olympien : cette belle origine eſt encore conſacrée dans des vers de Virgile, bien honorables pour la ville dont nous parlons.

Tertius ille hominum Divûmque interpres Aſylas
Cui pecudum fibræ, cœli cui ſydera parent,
Et linguæ volucrum & præſagi fulminis ignes,
Mille rapit denſos acie atque horrentibus haſtis !
Hos parere jubent Alpheæ ab origine Piſæ
Urbs Hetruſca ſolo.

(*Æneidos X. v.* 175.)

D'autres croient que Piſe avoit été fondée par les Grecs long-temps auparavant ; & que Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, en avoit été le fondateur.

Ante diù quam Trojugenas Fortuna Penates
Laurentinorum Regibus inferet,
Elide deductus fuscepit Etruria Pifas.
Nominis indicio teftificata genus.
(*Rutilius*, *Itiner.* I.)

Quoiqu'il en foit, Pife étoit au nombre des douze principales villes des Etruriens. Denys d'Halicárnaffe, dans le premier livre de fon hiftoire, en fait une mention honorable ; il raconte fon origine & fes prérogatives. Tite-Live. (Liv. 40.) nous apprend que le pro-conful *Bebius* y paffa l'hiver avec fon armée, & qu'alors elle fut faite colonie Romaine : *Pifanis agrum pollicentibus quo Latina colonia deduceretur gratiæ à Senatu actæ, Triumviri creati ad eam rem*. Tite-Live en parle dans beaucoup d'endroits, auffi-bien que les autres hiftoriens de Rome. On voit dans les deux fénatus-confultes du fénat de Pife faits à l'honneur de Caius & de Lucius, neveux d'Augufte, que cette ville y eft appelée *Colonia obfequens Pifana*.

Les habitans de Pife furent toujours très-belliqueux, & à la chûte de l'empire, ils formèrent une république, qui devint dans l'onzième fiècle maîtreffe de la mer.

Parmi les conquêtes & les victoires des Pifans, on compte furtout la prife de l'ifle de Sardaigne, & celle de la Corfe ; la première leur fut ôtée par *Mufato* ou *Mufetto*, qui en avoit été roi, mais ils la reprirent conjointement avec les Génois, après avoir défait Mufetto l'an 1005.

L'an 1030, ils s'emparèrent de Carthage, fur les Serrazins, prirent le roi prifonnier & l'envoyèrent au pape, qui lui fit recevoir le baptême. Ils prirent Palerme en Sicile fur les Serrazins. Ils fecoururent les François dans la conquête de la Terre-Sainte. Ils eurent fouvent la guerre avec les Génois, furtout par mer, & remportèrent plus d'une fois l'avantage. Ils défirent le roi de Mayorque, qui fut

tué dans la bataille; sa femme & son fils furent conduits à Pise; mais on leur rendit ensuite leur royaume.

Les Pisans envoyèrent quarante galères au secours d'Amaury ou Almeric, roi de Jérusalem, contre les Sarrazins qui assiégeoient Alexandrie, & les Pisans remportèrent l'avantage. Cette république armoit alors jusqu'à deux cent galères.

Elle se signala long-temps par son zèle pour le S. Siége : lorsque le pape Gélase III fuyoit la persécution d'Henri III, il fut reçu à Pise; aussi-bien que le pape Innocent II, lorsqu'il fut chassé de Rome.

Les Pisans s'unirent ensuite avec l'empereur Lothaire, en 1137; ils l'aidèrent même à chasser Roger II qui avoit usurpé le royaume de Sicile; ils furent pendant 7 ans maîtres de Naples & de plusieurs autres places du royaume.

L'empereur Frédéric Barberousse fut secouru par les Pisans dans ses guerres contre les Milanois, en 1158 & 1162, & ils lui envoyèrent leur archevêque Lanfranc avec cinquante galères lorsqu'il voulut passer dans la Terre-Sainte en 1189; ce fut alors qu'ils ramenèrent leurs vaisseaux chargés de la terre de Jérusalem, & formèrent le *Campo Santo*, dont nous parlerons bientôt.

Dans le temps où les Pisans étoient déclarés pour les empereurs contre les papes, ils firent prisonniers des cardinaux & des prélats qui alloient de France au concile de Latran, tenu par Grégoire IX; mais le pape fut vengé de cet attentat par les Génois, qui défirent les Pisans en 1284, leur prirent quarante-neuf galères & firent douze mille prisonniers. Cette défaite fut la première époque de la décadence de la république de Pise, qui ne revint plus à sa première splendeur. Les Génois lui ôtèrent le *porto Pisano*, qui étoit à-peu-près le port de Livourne, comme nous le dirons dans la suite,

& la grandeur de Pise diminua, en même-temps que sa navigation & son commerce (1).

UGOLINO *della Gheradesca*, citoyen de Pise, chef du parti des Guelfes, ayant acquis assez de crédit & de puissance dans la république, se fit nommer comte de Pise en 1282; il fut ensuite chassé; les Florentins le rétablirent, mais il fut enfin pris & enfermé dans une prison où il finit ses jours. On montre encore à Pise cette tour où l'on assure qu'il mourut de faim, lui & ses enfans.

Ce tyran de Pise eut pour successeurs *Uguzzone della Tagiola*, Jean *Donarciatico*, le comte *Faccio*, Pierre *Gambacorta*, Jean *dall' Agnello*, qui dominèrent successivement; ce dernier fut déclaré duc en 1364. Il y eut après lui Jacques *Appiano*, & Gerard son fils, qui vendit la ville de Pise à Galeas Visconti, premier duc de Milan. Celui-ci y établit Gabriel, son fils naturel, qui voulut la vendre aux Florentins, & qui les attira dans la ville; mais les Pisans, qui ne vouloient point de cette domination, rappelèrent *Gambacorta*, chassèrent les Florentins & reprirent leur liberté; mais ils furent trahis par *Gambacorta*, qui livra sa patrie aux Florentins après qu'elle eut essuyé un long siége en 1406. Ceux-ci furent maîtres de Pise jusqu'à l'année 1494. Alors Charles VIII, roi de France, traversant la Toscane avec une armée, rendit la liberté aux Pisans, qui s'y maintinrent jusqu'en 1500 ou 1509. Mais Louis XII, qui venoit alors de remporter la victoire sur les Vénitiens à Ghiara d'Adda, & qui tenoit pour les Florentins, les ayant secourus, les Pisans furent assiégés par ceux-ci, & n'ayant aucune espérance de secours ils se rendirent. La plupart des citoyens de Pise, désespérés de la

---

(1) *Annali Pisani del Canonico Tronci; Oricelli de Bello Pisanno; Guida da Corvaria Hist. Pis. Scriptores Rerum Italicarum, Tom. VI. Tom. XV, & Tom. XXIV. Monum. Pisana.*

perte de leur liberté, abandonnèrent leur patrie, aimant mieux s'exiler que de vivre sous la domination de ces voisins qu'ils haïssoient. Ils passèrent en Sicile, à Rome, à Gênes, à Venise; c'est ainsi que la ville de Pise entra sous la domination des Médicis avec le reste de la Toscane; ce fut-là le terme de sa grandeur & de sa prospérité; les grands-ducs, pour être en sûreté de la part des Pisans, qui avoient paru en 1609 aspirer encore à l'indépendance, cherchèrent à les affoiblir de plus en plus, & diminuèrent leur commerce & leur puissance. Cette ville où il y avoit eu autrefois jusqu'à 150 mille habitans, n'en a pas plus de 20 mille actuellement, encore y compte-t-on six à sept cent Juifs.

La ville de Pise est grande & bien bâtie, les rues sont larges, belles & garnies de trotoirs en dalles de pierres; mais la grandeur de la ville, relativement au peu d'habitans qu'il y a, fait qu'elle paroît déserte; les loyers des maisons y étoient au plus bas prix; l'herbe croissoit dans les places publiques, & l'air y devenoit mal sain par une suite du petit nombre d'habitans, qui entraîne le défaut de culture & de desséchement, malgré la position de cette ville dans une plaine très-agréable. Mais les soins du nouveau prince, l'affluence des Russes & les bains qui ont repris faveur, augmentent déjà la population.

LA CATHÉDRALE de Pise, *il Duomo*, est un ancien bâtiment remarquable par la richesse de ses marbres & de ses ornemens, plutôt que par le goût de sa construction.

La ville de Pise, dès le temps de Strabon, étoit célèbre par sa grandeur & la beauté de ses édifices *propter Saxorum opera*, & il n'y a guères de ville en Italie où l'on ait rassemblé tant de marbres étrangers : les conquêtes que les Pisans firent par mer, leur procurèrent le moyen de faire trans-

porter beaucoup de colonnes; on en voit partout des fragmens, qui sont employés dans les bâtimens & surtout dans celui de la cathédrale; on y trouve aussi beaucoup de restes d'inscriptions, de bas-reliefs & de corniches. On y remarque surtout des colonnes de beau marbre grec, dont on peut voir le détail dans la description de cette église, donnée par Joseph *Martini*, (*Theatrum Basilicæ Pisanæ*) & dans le voyage de M. Targioni (*Tom. I. p.* 314). On admire deux colonnes de verd antique à l'ancien autel S. Ranieri. Cette église est dédiée à l'assomption de la Vierge. Le bâtiment fut commencé à la fin de l'année 1063 & fini en 1092, sur les dessins de *Bruschetto*, ingénieur Grec, qui étoit fort bon architecte pour le temps dans lequel il vivoit; elle fut bâtie, ainsi que l'évêché, des dépouilles que les Pisons firent sur les Sarrazins lorsqu'ils les chassèrent de Palerme en Sicile. Cette église a beaucoup souffert par le feu; elle a été restaurée aux dépens des grands-ducs, qui n'ont rien épargné pour la faire remettre dans son premier état. Le portail n'est pas assez beau pour être considéré; mais il faut voir les trois belles portes de bronze, si fameuses qu'on les a prétendues du temple de Jérusalem; elles sont ornées de bas-reliefs bien repartis, représentant les mystères de la Passion; ils sont de Jean de Bologne: l'ordonnance en est bonne, & l'on y voit de belles intentions de figures dont quelques-unes sont cependant un peu négligées & incorrectes de dessin (1). Il y a sur le plinte d'une de ces portes, un *Rhinocéros* très-bien modelé, faisant regard à un cerf; ce qui prouve que le Rhinocéros étoit

(1) M. Cochin dit que ces bas-reliefs sont de Bonanno, & presque tous mauvais. Il est vrai qu'avant l'incendie de 1595, les portes étoient de Bonanno, actuellement il n'y a que les bas-reliefs de la porte qui regarde le clocher qui sont anciens & mauvais.

alors connu. Cependant avant qu'on en eût amené un à Paris, en 1749, bien des gens étoient en France dans l'opinion que cet animal étoit fabuleux.

L'église est toute de marbre & d'un goût gothique; elle n'est pas laide, mais un peu obscure. Son étendue est considérable; elle a une nef & de doubles bas-côtés, portés sur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de 74, dont 62 sont de granite oriental, & 12 de beaux marbres; il y en a même dans les croisillons. On ne peut pas douter que ces colonnes n'aient été recueillies de divers anciens édifices; les ordres de leurs chapiteaux étant souvent différens : il y a aussi une chose qui déprise beaucoup cette architecture, c'est que le plafond est formé de panneaux de bois dorés, qui n'ont jamais l'élégance d'une voûte.

Aux côtés du maître-autel, il y a deux belles colonnes de porphyre & quatre bons tableaux d'André *del Sarto*, représentant S. Pierre, S. Jean, Ste. Marguerite & Ste. Catherine.

A l'un des piliers de la nef à gauche, proche le maître-autel, on voit une Ste. Agnès avec un agneau, peinte par André *del Sarto*, qu'on peut regarder comme un de ses meilleurs tableaux; la figure en est bien pensée, elle est drapée largement & d'un beau caractère de tête.

Dans la croisée à droite est un grand tableau de Benoît *Lutti*, qui représente S. Ranieri quittant ses habits de prince pour prendre ceux du couvent; il y a de belles têtes, un bon agencement de composition, des parties d'assez belle couleur.

Sur le premier autel en retour, dans la croisée à gauche, une Vierge & plusieurs saints qui l'invoquent, tableau des premiers temps de *Raphaël*; il est trop symétriquement composé, mais la tête de la Vierge est belle, & il a d'autres beautés de détail.

Il y a aussi dans la croisée à gauche derrière l'au-

tel, deux ſtatues d'Adam & Eve, dont on fait beaucoup de cas, mais qui ne ſont pas fort belles, au jugement de nos connoiſſeurs. Il y a beaucoup d'autres peintures dont on peut voir la deſcription dans le livre de Pandolfo Titi *Guida per il paſſagiere*, &c. 1751.

On voit dans cette égliſe le tombeau de l'empereur Henri VII, qui fonda l'univerſité de Piſe & donna pluſieurs marques d'attachement à cette ville. Il alloit à Rome pour ſe faire couronner empereur, lorſqu'il mourut en Toſcane le 24 Août 1313. Les Piſans transférèrent ſon corps dans leur cathédrale, ne voulant point qu'un prince qu'ils regardoient comme leur bienfaiteur fût enterré ailleurs. Les uns diſent que ce prince mourut d'une fiévre tierce; d'autres attribuent ſa mort aux effets du poiſon qu'ils prétendent lui avoir été donné à Piſe avec la communion par un Jacobin. Cette dernière opinion fut même ſi accréditée lors de ſon décès, que les ſoldats de ſa ſuite, pour le venger, exercèrent toutes ſortes de cruautés contre les Jacobins & en maſſacrèrent pluſieurs.

Ce qu'il y a de plus remarquable pour un naturaliſte eſt une des petites colonnes qui ſoutiennent la chaire du prédicateur; elle eſt d'un porphyre qui reſſemble plutôt à une brêche, compoſée de pluſieurs fragmens de porphyre de différentes eſpèces, qui auroient été liés enſuite par une pâte de porphyre ordinaire (1).

Il y a une autre colonne de la chaire de Piſe qui eſt d'une très-belle brocatelle orientale, & paſſe pour être le plus beau morceau que l'on connoiſſe de cette eſpèce de marbre.

(1) On voit auſſi quelques morceaux de porphyre qui ont cette figure de brêche, ou de pierre compoſée, dans le bel autel de l'égliſe des chevaliers de S. Etienne à Piſe, & dans les deux colonnes qui ſont ſur la façade de S. Jean à Florence.

Le

Le pavé de l'église au-dessous de la coupole est une ancienne mosaïque faite de différens morceaux de marbre, parmi lesquels il y a beaucoup de serpentin, espèce de pierre très-rare qui se tiroit non pas de la Laconie, comme le dit Césalpin, mais des carrières de la haute Egypte.

En sortant de l'église du côté du clocher, où est une porte de bronze pleine de figures du plus mauvais gothique, on apperçoit contre le mur de dehors un tombeau antique de marbre; sur le devant est un bas-relief dont le sujet est la châsse de Méléagre, on y a renfermé les os de la comtesse Béatrice, morte en 1113; elle fut mère de la fameuse comtesse Mathilde, qui fut la dernière de la race des comtes de Toscane.

On remarque encore au-dehors de l'église, vis-à-vis l'un des côtés de la croisée, une colonne isolée de granite, qui porte une urne sépulcrale antique, sur laquelle on a représenté un Silène qui joue de la double flûte: il est bien traité de bas-relief: la sculpture n'en est pas de la première pureté de dessin, mais les figures en sont gracieuses. Quoique ce soit le tombeau de quelque payen, on le conserve par respect pour l'antiquité. On a gravé sur le chapiteau de la colonne: *Questo è il talento che Cesare Imperatore diede à Pisa, col quale misurava lo censo che à lui era dato.* « Ceci est le » talent que l'empereur César donna à Pise, avec » lequel on mesuroit le tribut qui lui étoit dû. » Mais nonobstant cette inscription, il est fort douteux que ce vase ait jamais servi à cet usage: d'abord il auroit été trop grand pour ne contenir qu'un talent; d'ailleurs, on payoit les redevances en poids & nombre, & non pas en mesures.

LE BATISTÈRE de Pise est une autre église, située près de la cathédrale & dédiée à S. Jean; c'est la seule où l'on baptise dans cette ville: cela se pratique de même à Florence & dans presque

tous les endroits où il y a de ces ſortes d'édifices. C'eſt une rotonde toute de marbre, dans le goût gothique, mais d'une belle forme, bâtie ſur les deſſins de *Dioti Salvi*. On a gravé ſur l'une des colonnes de cette égliſe, qu'elle fut achevée en 1153. La ville de Piſe étoit encore ſi peuplée, qu'une contribution volontaire d'un ſeul florin pour chaque feu fut ſuffiſante pour fournir aux frais de ſa conſtruction; l'on compta 13400 feux dans la ville; ſi l'on met cinq perſonnes par feu, on trouve 67 mille habitans; en 1715 l'on n'en compta que 18000; ainſi cette ville avoit perdu 49000 habitans dans l'eſpace de 562 ans.

L'intérieur du batiſtère eſt aſſez beau; il eſt orné de huit colonnes de granite, apportées de Sardaigne, qui forment une eſpèce de bas-côté tournant; ces colonnes en portent d'autres qui ſoutiennent une coupole elliptique. Au milieu du batiſtère il y a une grande cuve octogone de marbre, avec des roſettes ſculptées ſur les faces: elle eſt élevée ſur 3 degrés, & diffère de celles des autres batiſtères, en ce que la cuve eſt diviſée en cinq cavités, dont la plus grande eſt au milieu, & les autres ſont au pourtour. Il eſt à préſumer qu'il n'y avoit que ces dernières qu'on rempliſſoit d'eau, & que le prêtre ſe tenoit dans la diviſion du milieu, d'où pouvant ſe retourner facilement de tous côtés, il étoit à portée de baptiſer ſucceſſivement dans les autres diviſions, qui formoient autant de petites cuves étroites, où l'on plongeoit les enfans qui recevoient le baptême. Il en réſultoit une facilité pour faire grand nombre de baptêmes, indépendamment de la propreté que l'on trouvoit à ne pas faire de communication des eaux. Le deſſin de ces fonds baptiſmaux eſt de *Lino*, Siennois.

La chaire où l'on monte pour lire l'épître & l'évangile, eſt d'un marbre preſque tranſparent; elle eſt ſoutenue par 8 ou 9 petites colonnes de

marbre & de granite oriental, portées par des lions, & elle est environnée de bas-reliefs qui représentent le jugement dernier, mais ils sont d'une manière très-gothique, quoiqu'on les attribue à Nicolas Pisan, que ses compatriotes appellent le restaurateur de la sculpture, *il Ritrovatore del buon gusto della Scultura.*

La voûte du batistère de Pise est si élastique & si sonore, que pour peu qu'on frappe d'une canne contre terre, le retentissement en dure aussi long-temps que le tintement d'une cloche; & il y a un écho qui répète très-distinctement les mots : si l'on parle bas d'un côté contre la muraille, l'on entend à l'autre extrêmité tout ce qui a été dit; c'est l'effet des voûtes elliptiques : nous en avons plusieurs à l'observatoire royal de Paris.

Le cimetière de Pise, ou les charniers, qu'on appelle *Campo Santo*, est une des choses singulières de cette ville; c'est une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un vaste portique, bâti en 1278, sur les dessins de Jean de Pise : il y a 60 croisées ou arcades qui sont d'un gothique très-léger; il est bâti & pavé de marbre, orné de peintures anciennes, & rempli de monumens dont on a la description dans un savant ouvrage du cardinal Norris, intitulé : *Cenotaphia Pisana*, *in-folio*. Les peintures sont anciennes, & par conséquent mauvaises, dit M. Cochin; on y remarque cependant déjà une façon de draper & de former les plis fort bonne, quoique sèche, & des caractères de tête qui ont de la vérité; il y a entr'autres choses l'histoire & les miracles de S. Ranieri, protecteur de Pise, qu'on dit être de Cimabué, le premier restaurateur de la peinture; M. Cochin les attribue à Simon Memmi; le jugement dernier est d'André Orgagna, ou selon d'autres d'André Pisani, mort en 1389; les six histoires de Job sont de *Giotto*, qui fut aussi l'un des restaurateurs de

l'art; Esther & la chapelle de S. Jérôme, furent peintes par Aurelio Lami : les histoires de l'ancien Testament, par *Benelzo*, Florentin, peintre & poëte, qui mourut en 1478, & qui a son tombeau dans le même endroit; l'enfer est de Busalmaco, qui est cité dans Bocace. On remarque surtout la *Vergognosa di Campo Santo*; c'est une fille qui regarde un jeune homme nud en faisant semblant de se couvrir le visage. On voit sous ces portiques le tombeau de *Mattheus Curtius*, par Stoldo Lorenzi, de Settignano, disciple de Michel-Ange, & celui de Philippe de *Dexio*, Milanois, célèbre jurisconsulte. Celui du comte Algarotti a été fait en 1766, & il est gravé; le roi de Prusse en a fait la dépense, pour ce savant aimable qu'il avoit eu long-temps à sa cour, & qui se retira à Pise sa patrie, où il mourut vers 1760. On y lit cette épitaphe : *Algarotto Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fredericus magnus*; sur le médaillon situé au milieu du sarcophage, on lit ces mots : *Algarottus non omnis*, & en bas, *Anno domini* MDCCLXV. La figure qui est assise sur le tombeau manque d'expression; elle ne vaut que par la matière, qui est du plus beau marbre de Carrare. Il y a sous le même portique un tombeau de marbre avec une figure couchée qui est assez belle, dit M. Cochin; l'architecture de ce tombeau est traitée de très-grand goût : au côté droit est un buste qui est fort beau, les mains surtout sont bien traitées, & ont beaucoup de vérité. Il y a aussi plusieurs anciennes inscriptions, entr'autres une de l'année V de notre ère, qui fait mention de la *Colonia Pisana*, & une pierre militaire de la voie *Emilia*, cotée 188.

Le champ appelé proprement *Campo Santo*, qui est environné par le portique, contient, dit-on, 5 bras, ou 9 pieds, de terre-sainte, apportée en 1189 de Jérusalem par les Pisans, qui étoient allés secourir Frédéric I, Barberousse : il sert de cime-

tière, & l'on assure que les corps y sont promptement consumés; on en a fait une fréquente expérience dans la dernière guerre d'Italie: autrefois il ne falloit que 24 heures, actuellement il en faut plus de 48; peut-être les sels alkalins ou calcaires, dont cette terre avoit été imprégnée, sont-ils en partie évaporés.

LE CLOCHER de Pise, *Campanile torto*, ou *Torre pendente*, est une des choses les plus remarquables qu'il y ait dans cette ville; ce clocher fut commencé en 1174, sur les dessins de Guillaume d'Alman, & terminé ensuite par deux architectes de Pise, nommés Bonanno Bonacci, & Tommaso.

Cette tour n'est pas sans beauté; elle est d'une bonne proportion & bien décorée; sa forme est celle du cylindre environné de huit rangs de colonnes, posés les uns sur les autres, ayant chacun leur corniche; le dernier rang qui forme le campanile est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, & paroissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices: chacune porte deux retombées d'arcs; il y a un intervalle suffisant pour passer entre les colonnes & le mur circulaire de la tour.

La hauteur de cette tour jusqu'à la plate-forme, sans y comprendre le campanile, est de 142 pieds, & si l'on jette un plomb de dessus la plate-forme en bas, on trouve qu'il s'éloigne de 12 pieds de la base de la tour; telle est la mesure qui en a été prise par M. Soufflot, lors de son premier voyage en Italie, & qu'il publia dans le mercure d'Octobre 1758, avec un dessin de la coupe de cette tour, qui lève toutes les questions qu'on pourroit agiter sur la manière dont elle est construite.

M. de la Condamine a trouvé en 1755, 13 pieds pour le défaut d'à-plomb, ou l'écartement de la verticale, qui passe par le pied de la balustrade posée sur la plate-forme, au pied du donjon ou de la tourelle supérieure qui renferme les cloches, &

cette balustrade est à 133 pieds au-dessus du niveau de la place. (*Mém. de l'Académie pour* 1757.) Cela fait cinq degrés & demi d'inclinaison en négligeant la différence entre les inclinaisons des deux parties, qui sont différentes. Il n'est pas vrai, quoiqu'on l'ait écrit plusieurs fois, que cette tour soit d'à-plomb du côté opposé à celui où elle panche, & que le vuide du milieu, qui ressemble à un puits, & autour duquel tourne un assez bel escalier, soit également d'à-plomb de toutes parts ; ce vuide au contraire se déverse en totalité, ainsi que l'escalier, du côté où la tour s'incline, & toutes les assises de pierres sont pareillement inclinées : le campanile est le seul étage qui paroît se redresser, ce qui fait croire qu'il a été construit après coup ; mais comme il est incliné lui-même de 9 pouces, on pourroit croire que le déversement de la tour, qui n'étoit lors de la construction du campanile, que de 7 pieds 6 pouces, a augmenté depuis de 4 pieds 6 pouces.

Cependant, il y a bien des personnes qui ne peuvent se persuader que cette inclinaison soit venue d'un changement de terrain, qui seroit bien considérable sur un si petit espace, & elles l'attribuent à l'intention bisarre du premier architecte ; on le croit assez généralement dans le pays ; & voici les raisons qu'on en donne : 1°. la partie supérieure de la tour se redresse visiblement, & elle est moins inclinée que le bas de la tour. 2°. La plate-forme supérieure est fortement inclinée ; elle paroît l'être plus que le reste de la tour ne l'exigeroit ; ce qui a donné lieu de croire que l'architecte avoit eu dessein de donner par cette inclinaison un spectacle singulier, & de faire un tour de force dans son art. 3°. Toutes les parties de la tour sont encore si bien liées & si entières, qu'on a de la peine à croire qu'une si grande inclinaison ait pu se faire par l'affaissement d'une partie du terrain, sans que

la maçonnerie en ait souffert. 4°. Cette tour a son escalier pris dans l'épaisseur même du gros mur, & de la manière qui étoit la plus propre à soutenir une tour bâtie exprès avec cette inclinaison. 5°. Quand même le terrain se seroit affaissé, l'on a peine à comprendre que ce pût être de 5 degrés. 6°. La tour des Garisendi à Bologne est inclinée de même, & beaucoup de personnes disent que l'inclinaison lui fut donnée dans sa première construction, parce que, dit-on, les assises de pierres y sont toutes horizontales, malgré l'inclinaison du total de la tour; on en conclut que l'idée bizarre de faire des tours inclinées, est une de celles qu'on ne peut révoquer en doute, & dont peut-être, dit-on, le clocher de Pise est un exemple. Mais dans le temps même que ceci s'imprime, j'apprens par M. Canterzani qu'à la tour de Bologne, les assises de pierres sont certainement inclinées; ainsi dans cette ville tout comme à Pise, il paroît certain que c'est l'affaissement du terrain qui a produit l'inclinaison des tours. Aussi Vasari, Soufflot, la Condamine, M. Bernoulli, & la plupart des savans sont de cet avis; cela est encore prouvé par l'affaissement que M. Perelli a remarqué dans la tour de l'observatoire de Pise, bâtie vers 1735, & qui étoit déjà inclinée d'un pied en 1755; les colonnes inférieures du clocher de Pise sont plus enterrées à mesure qu'elles approchent du côté où est l'inclinaison, ce qui annonce bien l'inégalité du tassement dans le sol de cette tour.

Quand on est au-dessus du clocher de Pise, on voit les plus belles campagnes de tout côté : les bains de Pise qui sont à quatre milles de la ville, sur le chemin de Lucques : le village d'*Acciano*, d'où part un aqueduc qui porte de très-bonne eau à Pise; & la mer à cinq milles de Pise, du côté du couchant; on distingue même le fanal de Li-

vourne pendant la nuit, quoiqu'il ſoit à 4 lieues de-là, vers le midi.

Le ſiége épiſcopal de Piſe eſt un des plus diſtingués de l'Italie; il fut érigé en archevêché en 1092. Les évêques de Piſe, depuis le commencement du quatrième ſiècle, ont tenu un rang conſidérable dans l'égliſe; les papes Urbain II, Innocent II & Alexandre III, déclarèrent l'archevêque de Piſe primat & légat né, en Sardaigne & en Corſe: il avoit en cette qualité la plus ample juriſdiction, viſitoit les égliſes, puniſſoit les évêques, excommunioit les juges, aſſembloit des conciles & dreſſoit des canons. Tous les chanoines de la cathédrale de Piſe ſont nobles, & ils ont le privilége de porter l'habit des cardinaux.

Il y a eu pluſieurs conciles célébrés à Piſe: celui d'Innocent II, en 1134, où l'anti-pape Anaclet fut excommunié; celui dont nous parlerons ci-après qui fut tenu dans le temps du grand ſchiſme, en 1409, & le conciliabule tenu ſous Jules II en 1511, où quelques cardinaux s'étoient réunis pour dépoſer le pape. Ce concile fut enſuite transféré à Milan & à Lyon; mais Jules II étant mort dans l'intervalle, cette aſſemblée n'eut pas de ſuite.

Parmi ces trois conciles, celui de 1409 eſt un des plus célèbres qu'il y ait eu dans l'égliſe; c'eſt-là que Pierre de Luna, anti-pape, ſous le nom de Benoît XIII, & Ange Corario, ſous le nom Grégoire XII, furent dépoſés, & qu'on élut Alexandre V (1).

Tout ce qui concerne ces conciles, doit être donné en détail dans l'hiſtoire eccléſiaſtique de Piſe, à laquelle travaille depuis long-temps le père *Mattei*, auſſi-bien que la vie de Pierre Filargo, ou Pierre de Candie, cordelier, qui, dans le concile de

(1) Voyez l'hiſtoire du concile de Piſe, par Jaques l'Enfant à *Utrecht*, 2 vol. *in*-4. 1731. Voyez auſſi Ughelti, Tronci, &c.

1409, fut élu pape sous le nom d'Alexandre V; cette vie avoit été écrite par Matthieu *Ronto*, Olivétain, qui vivoit dans ce temps-là; mais son ouvrage n'a jamais été publié.

CHIESA DE' CAVALLIERI, ou *San Stefano*, église principale & conventuelle de l'ordre de S. Etienne; elle est sur une place appelée la place des chevaliers; il y a vis-à-vis de la porte de l'église une figure de marbre représentant Côme I, grand-duc de Toscane, fondateur de l'ordre, au pied de laquelle est une fontaine d'aussi mauvais goût que la figure; le tout est de Francavilla, sculpteur Flamand. Dans l'intérieur de l'église, sur le premier autel à droite, il y a un tableau du martyre de S. Etienne, par Vasari, & au premier autel à gauche, une adoration des Mages du Bronzin; l'ordonnance de ces tableaux est confuse, & tout y est négligé, à l'exception du dessin.

L'architecture du maître-autel est d'un goût mâle; il est de porphyre, aussi-bien que les colonnes qui le décorent. Il y a dessus cet autel un grand sarcophage de même matière, au milieu duquel on a placé un siége de bronze, que l'on appelle la chaire S. Etienne: elle fut donnée en présent par la cour de Rome au grand-duc Côme II: on y voit aussi trois figures de marbre; celle du milieu représente S. Etienne, & les deux autres S. Paul & S. Michel: ces figures sont médiocres; le dessin de l'autel, ainsi que les figures dont je viens de parler, sont de Jean-Baptiste Foggini, architecte & sculpteur Florentin.

On y voit une colonne de porphyre, sur laquelle il y a des lettres grecques, qui annoncent qu'elle a 9 pieds; Phylander en parle dans son commentaire sur Vitruve. L'orgue est une des pièces remarquables de cette église. On y voit aussi beaucoup d'étendards, de queues de chevaux, & autres dépouilles prises sur les Turcs par les chevaliers de

l'ordre de S. Etienne. Le prieur de cette église est lieutenant du grand maître de l'ordre, *in spiritualibus.*

PALLAZZO DE' CAVALLIERI, palais de l'ordre de S. Etienne, situé sur la même place : l'architecture est de George Vasari; on y voit sur la porte les bustes de six grands maitres, à commencer par Côme I.

L'ordre de S. Etienne, qui est le grand ordre de la Toscane, fut établi par Côme I, en 1561, pour défendre la Méditerranée contre les Turcs, & surtout les côtes de la Toscane contre les Pirates. Il fut approuvé par le pape Pie IV; le P. Fontana en a écrit l'histoire. L'ordre de S. Etienne entretenoit encore sous le dernier grand-duc deux galères contre les Barbaresques; mais depuis que M. Toussaint procura la paix entre la Toscane & les Barbaresques, les chevaliers & leurs galères sont devenus sans emploi, & l'empereur a fait dépêcer ces bâtimens en 1755. L'Italie y a perdu, car ces galères étoient utiles à la sûreté générale, & la Toscane même pourra bien les regretter.

Les chevaliers étoient obligés de servir pendant trois ans sur les galères, avant que d'être admis irrévocablement dans l'ordre, & de pouvoir venir par rang d'ancienneté à posséder celles des commanderies qui n'ont été fondées qu'à cette condition. Il y en a qui sont purement à la nomination du grand-maître. Les chevaliers pendant leurs premières caravannes avoient une paie; lorsqu'ils vouloient dans la suite retourner au service comme anciens, elle augmentoit.

Le grand-prieur est obligé de fixer sa résidence dans le palais de l'ordre, afin d'être plus à portée de régler les différens que les chevaliers pourroient avoir entr'eux ou avec d'autres sur le point d'honneur; il y a aussi des logemens pour les chevaliers profès. Dans un sallon de ce palais, on a

peint les armes des chevaliers. On eſt admis dans cet ordre, ou par juſtice, à raiſon de la naiſſance, ou par grâce ſpéciale du grand-maître, ou enfin par droit de commanderie, comme en ayant fondé, ou étant deſcendant des fondateurs. Il y a au moins 400 chevaliers; ils ne ſont point obligés au célibat comme les chevaliers de Malte, mais ils font les preuves de nobleſſe, & le prince, qui en eſt le grand-maître, ne donne plus de diſpenſe, comme cela s'eſt pratiqué trop long-temps. Sous le règne précédent, on diſpenſoit quelquefois totalement de la nobleſſe, & l'on pouvoit l'acquérir en fondant une commanderie dans l'ordre; le fondateur en jouiſſoit lui & ſa famille, quelquefois même deux autres familles à ſon choix, après quoi elle appartenoit à l'ordre, ou plutôt au grand-maître. On a reſtraint aux gentilshommes ce droit de fondation, mais il s'étoit fait par ce moyen un grand nombre de commanderies; il y en a d'ancienneté, il y en a de grâce; l'ordre eſt très-riche: j'ai vu des Florentins qui craignoient que le prince n'acquît dans la ſuite par ce moyen tous les biens de la Toſcane.

Suivant le réglement du chapitre-général, tenu en 1728, on eſt obligé de prouver 5 degrés de nobleſſe de père, ſans compter le récipiendaire & la nobleſſe de la mère & de la grand'mère. Les deſcendans de ceux qui ont fondé des commanderies ſont obligés de juſtifier 2 degrés de nobleſſe du côté de leur mère, comme les chevaliers admis par juſtice; mais s'ils ne ſont pas en état de le faire, on les en diſpenſe, pourvu qu'ils augmentent la commanderie, fondée par leurs ancêtres, de mille écus. Tous les chevaliers portent ſur leur habit une croix à huit pointes de ſatin rouge, & ſur leur poitrine une petite croix d'or attachée avec un ruban couleur de feu.

Quand on procède à la réception d'un cheva-

lier, après lui avoir fait lire les ftatuts de l'ordre, qu'il promet d'obferver, on lui met l'habit & les éperons, & on lui donne la croix: on lui lit l'évangile; il tire fon épée qu'il tient nue pendant tout ce temps, & promet d'être toujours prêt à l'employer pour la défenfe de la religion; cette lecture finie, le récipiendaire fait fes vœux, & va embraffer tous les autres chevaliers qui font préfens; c'eft à-peu-près la même chofe dans tous les ordres militaires.

Les chevaliers de S. Etienne ont le droit d'arrêter un citoyen dans les occafions de querelle, de tumulte; il leur fuffit de dire : *per quanto ftimate la grazia del Gran Duca, andate in arrefto.*

« Si vous faites cas des bontés du grand-duc, » allez-vous-en aux arrêts. » Et celui à qui ils ont adreffé la parole, eft obligé d'obéir fur le champ.

S. MATTEO, églife remarquable par les peintures des deux frères *Melani* de Pife; elle paroît plus élevée qu'elle ne l'eft réellement; la perfpective y eft fi bien obfervée, qu'en fe mettant dans le point qui eft marqué fur le pavé de la nef, par un carreau octogone de marbre noir, on voit un fecond ordre s'élever au-deffus de la corniche. Le fujet de ce plafond eft le Pére éternel au milieu de fa gloire, recevant les Pères de l'ancien & du nouveau Teftament. Plufieurs des figures font prifes de Pierre de Cortone. Titi, pour excufer ces peintures de leur larcin, dit que Raphaël en faifoit autant, en s'appropriant les figures des bas-reliefs antiques : il ajoute même que pour empêcher que l'on ne pût deviner où il les avoit prifes, il alloit la nuit dans les rues de Rome les mutiler avec une maffe de bois. Il n'y a que cet auteur qui cite un pareil fait, & il eft contre toute vraifemblance. Mais pour en revenir au plafond des Melani, c'eft une belle machine de compofition, mais plus remarquable du côté du goût que pour les autres parties de l'art.

Au maître-autel, Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple, par Pierre de Cortône. Les règles de la composition & les plans y sont bien observés, la couleur en est bonne; mais il pèche par une des parties essentielles, qui est l'expression. La figure du Christ est celle qui en a le moins; son action est d'ailleurs indécise.

Il y a plusieurs autres églises où l'on va voir des peintures estimées; de *Cimabué*, à S. Jérôme & aux Cordeliers; de *Giotto*, à S. Dominique; & du *Massiccio*, aux Carmes. On peut voir à ce sujet le livre de M. Titi.

L'observatoire de Pise, *Torre della specola*, a été bâti vers 1735, aux dépens de l'université, & meublé à grands frais de très-beaux instrumens: on y voit surtout un quart de cercle mural de 5 pieds de rayon, fait à Londres par Sisson, & qui a coûté 5000 livres de France; une lunette méridienne de 5 pieds, qui tourne sur un axe, ou instrument des passages; un quart de cercle mobile de 3 pieds de rayon; deux pendules de Graham, célèbre horloger de Londres; un télescope de 5 pieds, & l'on en attendoit de Londres un autre encore plus grand; une lunette avec un micromètre & son support, composé d'un très-grand nombre de pièces; une boussole de déclinaison & une boussole d'inclinaison, avec laquelle je reconnus le 21 Octobre 1765, que l'inclinaison de l'aiguille étoit de 73 degrés au-dessus de l'horizon du côté du midi.

M. Perelli, docteur en médecine, habile mathématicien, étoit à la tête de cet observatoire, avec 2800 livres d'appointemens, à la charge de payer un adjoint. Il a été remplacé par M. Slop, qui est docteur en droit, mais qui s'est occupé spécialement des observations astronomiques; il en a publié des recueils intéressans, & l'on peut le citer parmi les plus habiles astronomes de l'Eu-

rope. Nous avons parlé de l'obſervatoire de Milan, auquel on peut comparer celui-ci.

Le jardin de botanique eſt en face de l'obſervatoire; il fut fondé par Ferdinand, ſecond fils de Côme I, & qui avoit ſuccédé à ſon frère François-Marie de Médicis en 1587. Voici l'inſcription que l'on voit ſur la porte.

Ferdinandus Medices, Magnus Dux Etruriæ III.

Ut Adoleſcentes ſtudioſi paratum habeant locum, in quo fruticum herbarumque facultates & naturas pernoſcant, hortos inſtruendos curavit, domumque ſuâ pecuniâ emptam & ſcitè inſtauratam adjunxit, per quam eos ingredi cupientibus aditum patere voluit. A. S. CIϽ IϽC VI.

Ce jardin a été célèbre entre les mains de Michel-Auguſte *Tilli*, qui a donné le catalogue raiſonné des plantes qu'on y cultivoit (1). Il eſt très-vaſte; on y trouve encore pluſieurs plantes très-rares.

Le cabinet d'hiſtoire naturelle, qui eſt contigu à ce jardin, eſt formé de trois petites ſalles, où il y a divers objets très-curieux, beaucoup de pétrifications, des défenſes d'hippopotame, qui ont 10 pouces de diamètre & 3 pieds de longueur, une collection rare de poiſſons, un corps Egyptien, embaumé, qu'on croit être plus ancien que les momies.

LOGGIA *de' Mercanti* eſt un grand bâtiment de marbre, décoré d'un ordre dorique en pilaſtres. Cette eſpèce de bourſe eſt ſituée près de l'une des extrémités du pont de marbre. Le grand-duc Ferdinand I la fit conſtruire en l'année 1606, tant pour ſervir de lieu d'aſſemblée aux marchands qui venoient de toutes parts traiter avec ceux de Piſe

(1) *Catalogus Plantarum Horti Piſani, autore Angelo Michaele Tilli, è Caſtro Florentino*; Florentiæ 1723, *in-fol.* avec 50 planches en taille-douce.

& de Florence, que pour y conſerver à l'abri du feu tous les papiers & regiſtres concernant le commerce. Le rez-de-chauſſee de ce bâtiment, où s'aſſembloient les marchands, eſt un portique d'ordre dorique; mais il n'y a de trigliphes que ſur ſes pilaſtres & ſur le milieu de ſes arcs, ce qui rend ſa friſe trop nue. Cette partie, quoique peu remarquable, eſt plus eſtimée que le premier étage; c'eſt dans celui-ci que les archives étoient placées autrefois; mais depuis que le commerce de Livourne a fait tomber celui de Piſe, ce bâtiment eſt devenu inutile.

A l'autre extrémité du même pont, il y a une maiſon à pluſieurs étages, ni belle ni laide, appelée *la Caſina de' Nobili*, « la petite maiſon des nobles »: ce n'eſt autre choſe qu'une ſalle où l'on s'aſſemble pour jouer & faire la converſation. Le palais du grand-duc, *Palazzo del Principe*, eſt ſitué ſur le quai de l'Arno; il a été agrandi depuis que le prince y vient faire quelque ſéjour; il y a même paſſé un hiver avec ſa cour.

Il y a encore quelques édifices remarquables à Piſe: l'hôpital-général, les palais *Albizzi*, *Lanfranducci*, *Lanfranchi*. Il y a de bons tableaux à l'archevêché, & chez M. le chevalier de Seta.

Les quais & les ponts de Piſe font un très-bel effet. Il n'y a rien qui rappelle ſi bien la ſituation du quai de la mégiſſerie à Paris, que celui qui eſt ſur l'Arno, entre le pont de marbre & le pont de la fortereſſe: la conformité des ſites eſt frappante. Le quai de l'Arno eſt cependant plus large que celui de la Seine. En général les quais de Piſe ſont ſi agréables, qu'ils ſont la principale promenade de la ville, tant pour les gens de pied que pour les carroſſes.

A l'égard des ponts, le premier, qui eſt celui que l'on paſſe pour aller à Livourne, s'appelle *il Ponte a Mare*, parce qu'il conduit en effet du

côté de la mer : le fecond, *Ponte Mezzo*, ou *il Ponte Marmo*, parce qu'il eft tout de marbre ; il a été reconftruit en 1660. La coupe en eft belle, & il n'a que trois arches, quoique l'Arno foit très-large dans cet endroit. Le troifième eft le *Ponte alla Fortezza*, c'eft-à-dire, qui conduit à la forterefſe. Ces ponts n'étant point couverts de maifons comme quelques-uns de ceux de Paris, laiffent jouir en plein du beau coup-d'œil de la rivière & de la campagne.

L'on donne tous les trois ans fur le pont de marbre une fête très-fingulière. Les Cifpontins & les Tranfpontins, c'eft-à-dire, le peuple de deçà & celui de delà de la rivière fe difputent le pont, dans un combat où ils font armés de maffues de bois. Les combattans au nombre de 720 font revêtus de cuiraffes, & portent en tête des cafques dorés. Les deux partis font divifés en 12 compagnies de 60 hommes chacune, marchant fous leurs enfeignes particulières. Après avoir fait la parade en public, fix de ces compagnies fe préfentent à l'une des extrémités du pont, & fix à l'autre extrémité. Elles avancent en face l'une de l'autre à une certaine diftance, laiffant un petit intervalle au milieu du pont qui eft marqué par une antenne fort élevée. Au fignal donné par une boîte, on baiffe l'antenne, & les troupes fondent les unes fur les autres au fon de divers inftrumens. Les plus forts s'emparent du champ de bataille, & s'ils peuvent ufer de rufe dans ce combat, ils n'en laiffent pas échapper l'occafion, mais il eft défendu de fe frapper. Cependant ce fpectacle, qui ne dure guéres que trois quarts-d'heure, n'eft jamais terminé fans qu'il y ait beaucoup de bleffés, quelquefois même des morts. Il y en eut un la première fois que le prince y affifta en 1767, & il défendit cet exercice en 1769 ; mais en 1776 il a rendu la liberté de continuer cette efpèce de

de gymnastique. C'est le seul vestige qui soit resté en Europe des spectacles d'athlètes si fameux dans la Grèce & à Rome : on ignore l'origine du combat de Pise (1).

On a prétendu que c'étoit une institution faite à l'imitation des jeux olympiques, par Pelops, fils de Tantale, roi de Phrygie, fondateur de Pise. Les autres prétendent que ces jeux furent établis à Pise par Néron ; quelques-uns croient que ce fut en mémoire de la défaite de Musetto, roi de Sardaigne, l'an 1005, sur le pont de Pise ; mais il n'y a là-dessus que de l'incertitude ; & Borghi, après avoir rapporté six opinions différentes à ce sujet, convient qu'il n'est pas possible de décider la question.

On fait aussi une illumination tous les trois ans le jour de S. Remi, patron de la ville ; elle est aussi fameuse que celle de Palerme, le jour de Ste. Rosalie ; elle coûte 5 à 6 mille *scudi*.

Il y a beaucoup de grandes tours à Pise ; c'étoit autrefois une marque de distinction qu'on accordoit à ceux qui avoient exercé la magistrature.

La ville n'est fermée que par un fossé & d'anciennes murailles, flanquées de vieilles tours. Les Florentins après l'avoir prise y firent bâtir trois forts, dont deux sont très-peu de chose ; le seul qui ait quelque apparence est proche de la porte S. Marc du côté de Florence.

Pise a produit des sujets illustres dans l'église, dans les sciences & dans les arts : tel est le pape Eugène III, disciple de S. Bernard, élu en 1145. C'est celui qui se réfugia en France, & qui fit la consécration de l'église de Montmartre l'an 1146.

---

(1) On peut voir une ample dissertation sur ce sujet dans l'ouvrage qui a pour titre : *Oplomachia Pisana, ovvero la battaglia del ponte di Pisa, descritta da Camillo Ranier Borghi, nobile Pisano, alfiere d'infanteria ; in Lucca* 1713, 182 *pag. in-4.*
Voyez aussi la *Ginnastica di Mercuriale.*

Léonard Fibonacci, qui apporta du Levant en Italie les chiffres indiens, vers l'an 1250.

Renerius, qui a écrit sur la Pathologie; le P. Barthelemi Dominicain, qui a écrit sur la théologie morale, & dont l'ouvrage célèbre est connu sous le nom de *Somma Pisanèlla*.

Galilée, dont nous avons parlé plusieurs fois; Arnolfe, Nicolas & Jean de Pise, artistes célèbres, que nous avons cités également, & dont les vies se trouvent dans Vasari.

Cette ville est encore actuellement le centre des études de la Toscane, l'on y vient étudier de toutes les provinces voisines, & il n'y a point d'université en Italie où il y ait plus de gens distingués.

L'UNIVERSITÉ de Pise est fort ancienne; Accurse, Bartole, Cesalpin & beaucoup d'autres l'ont rendue célèbre; le grand-duc Côme I, mort en 1574, la rétablit & lui donna un nouveau lustre; il y fit venir Alciat pour enseigner le droit, & plusieurs autres personnages distingués. Elle a 16000 écus du pays, qui font près de 90000 livres de France, revenu fort considérable, qui se prend sur la dîme ecclésiastique, & que les papes ont concédé à l'université. La répartition s'en fait par le grand-duc entre les différens professeurs, qui sont au nombre de 42, & dont les appointemens vont depuis 840, jusqu'à 2800 livres, suivant l'ancienneté.

Ces professeurs sont nommés par le prince pour trois ans seulement; au bout de trois ans on confirme pour l'ordinaire leurs nominations, & l'on augmente leurs appointemens. Les fonds de réserve s'emploient à acheter des livres & des instrumens, ou à d'autres établissemens littéraires; l'université a fait bâtir un bel observatoire à ses dépens, comme je l'ai remarqué ci-dessus, & en 1776 elle y a placé une bibliothéque de 18000 volumes.

Le chef de l'université, *Proveditore generale dello ſtudio*, eſt chargé de veiller à l'obſervation des réglemens; cet emploi eſt uni à celui de prieur de l'égliſe conventuelle de l'ordre de S. Etienne, & de lieutenant *in ſpiritualibus* du grand-maître de l'ordre. M. Cerati l'étoit en 1765, M. Angelo Fabroni lui a ſuccédé; il a fait un Journal littéraire, & il a donné les vies de pluſieurs hommes célèbres d'Italie, écrites en latin.

Il y a pluſieurs colléges à Piſe; voici les principaux: *Collegio Ferdinando*, fondé en 1587, où demeuroit Bartole; quarante jeunes gens y ſont élevés pendant ſix ans, aux frais de différentes villes de la Toſcane. *Collegio della Sapienza*, où il y a trente-neuf écoliers élevés aux dépens du prince. Collége *Ricci*. Collége *del Pazzo*; ils ont chacun cinq ou ſix bourſiers.

Les leçons publiques des profeſſeurs de l'univerſité ſont fort courtes, elles ne durent guères qu'un quart-d'heure, mais elles ſont ſuivies d'une réviſion qui ſe fait en particulier: il y a environ 70 leçons publiques par année; mais les profeſſeurs ſont auſſi obligés de faire chez eux des leçons particulières & gratuites, dont le nombre n'eſt pas fixé. Il y a quelquefois des profeſſeurs qui profitent de leur crédit, non-ſeulement pour ne pas faire des leçons particulières, mais encore pour ſe diſpenſer des leçons publiques; cet abus eſt de tous les pays; c'eſt aux miniſtres à y veiller.

Parmi les 42 profeſſeurs de l'univerſité de Piſe, il y en avoit, en 1765, de très-diſtingués. Je vais parler d'abord de ceux qui ſont morts depuis mon voyage, & de ceux qui ont quitté cette ville.

M. *Soria*, profeſſeur de phyſique, connu encore par pluſieurs bons ouvrages de métaphyſique; il eſt mort en 1767, & M. l'abbé Magnanima a fait imprimer ſon éloge en 1777.

M. *Perelli*, de Bibbiena, ancien profeſſeur d'aſ-

tronomie, un des meilleurs mathématiciens de l'Italie; il étoit aussi docteur en médecine & savant dans le grec. Voici les titres de ses ouvrages : *Relazione della visita per il regolamento dell' acque, delle tre legazioni*, &c. — *Appendice alle sezioni coniche del P. Grandi. Varj problemi sciolti. Seconda prefazione alle osservationi astronomiche del sig. Slop.* — *Interpretazione di una lapide antica*, &c.

Le P. Odoardo *Corsini*, Scolopie, a laissé des ouvrages intéressans sur la littérature grecque, *Fasti Attici*, &c. il étoit très-versé dans les antiquités, la physique; il a écrit sur les eaux de la Chiana, &c.

Le P. Jean-Laurent *Berti*, Augustin, grand théologien, mort en 1766; le P. *Monilia*, Jacobin, professeur en théologie, habile métaphysicien, qui avoit écrit contre les matérialistes dans un bon style; M. *Martini* qui a imprimé une description topographique des environs de Pistoia & de ses productions naturelles, & dont il y a aussi un ouvrage d'algèbre; M. *Calvi*, médecin, auteur de plusieurs dissertations.

M. *Verney*, gentilhomme Portugais, auteur d'un Traité de logique.

M. Flaminio *dal Borgo*, connu par un livre sur les antiquités de Pise.

C'est dans l'université de Pise, que M. le marquis *Tanucci* étoit professeur en droit, lorsque le roi de Naples l'attira près de lui pour le faire ministre d'Etat.

Le P. *Frisi*, Barnabite, mathématicien célèbre dont nous avons parlé à l'article de Milan, a professé les mathématiques à Pise. M. *Fontana*, physicien du grand-duc, y étoit professeur, ainsi que M. *Gatti*, qui s'est ensuite distingué à Paris, par ses succès dans l'inoculation, & qui est aujourd'hui à la cour de Naples.

Je vais citer actuellement tous les professeurs actuels qui sont connus par des ouvrages imprimés.

Le P. *Fassini*, Dominicain de Racconigi, professeur en théologie, a donné un grand nombre d'ouvrages sur l'interprétation de l'écriture, sur l'histoire ecclésiastique, & sur divers autres genres d'érudition.

Le P. Raimond *Adami*, de Pistoia, de l'ordre des Servites, professeur de théologie, célèbre par son érudition, a écrit sur les antiquités; il a donné une consultation théologique en faveur de l'inoculation, des notes dans l'Encyclopédie imprimée à Luques; 27 volumes du journal *de' Letterati*, qui paroissoit tous les six mois, & des poësies italiennes.

Le P. *Mattei*, Cordelier conventuel, de Pistoia, a donné des ouvrages sur les églises de Sardaigne & de Pise, sur la vie du frère Helie, général des Franciscains, l'éloge du P. Missorio, &c.

M. *Georgi* de Volterra, professeur de droit, une dissertation sur des monumens étrusques, trouvés dans son pays.

M. *Meccioni*, de Prato vecchio, des ouvrages sur la diplomatique, sur le droit féodal, & l'histoire de la jurisprudence.

M. *Tosi*, de Florence, professeur de droit, a donné divers ouvrages sur la philosophie newtonienne, traduits en italien avec des notes.

M. Léopold André *Guadagni*, de Florence, plusieurs ouvrages de droit, des instituts fort estimés, & une dissertation, où il examine si le manuscrit du Digeste, qui est à Florence, est bien l'original de l'empereur Justinien.

M. Jean-Marie *Lampredi*, de Florence, des ouvrages de droit public, des poësies, des dissertations sur la philosophie des Etrusques, & leur jurisprudence.

M. le Docteur *Vannucchi*, de Castel Fiorentino, des dissertations sur les fiefs & autres sujets, & 3 volumes de poësies estimées.

M. *Poggi*, de Livourne, une dissertation sur le droit d'asile.

M. le docteur Dominique *Brogiani*, de Florence, professeur d'anatomie; une dissertation sur les venins des animaux.

M. *Berlinghieri*, de Pansacco, professeur de chirurgie; plusieurs dissertations sur la physiologie, & sur différentes maladies.

M. *Vespa* a donné un traité des accouchemens.

M. Joseph-Antoine *Slop*, de Trente, a donné 3 volumes d'observations astronomiques, en 1769, 1774 & 1777, avec les conséquences qui en résultent, plusieurs mémoires d'astronomie, & des observations, avec une théorie de la nouvelle planète de Herschel, en 1782.

M. *Tommasini*, de Pietra Santa, professeur d'algèbre, a donné un ouvrage sur l'algèbre, & son application à la physique, & un sur les questions de *maximis* & *minimis*.

Le P. Ottaviano *Cametti*, de Verceil, de l'ordre de Vallombreuse, a donné des élémens de géométrie, de méchanique, d'hydraulique, & une dissertation, pour prouver que Galilée est le premier qui trouva les véritables lois du mouvement.

M. Charles-Alphonse *Guadagni*, de Florence, professeur de physique expérimentale, a donné des dissertations de physique sur l'évaporation, sur un baromètre portatif, &c.

M. *Nelli*, chevalier de l'ordre de S. Etienne, étoit intendant des eaux, *Proveditore del ufficio dei fossi di Pisa*; j'ai cité son ouvrage sur l'histoire littéraire de Florence.

M. *Branchi*, de Torre Fiorentino, professeur de chimie; l'examen des eaux d'Agnano, & de Pillo; des lettres sur deux mémoires de M. Cadet, de l'académie des sciences de Paris; une introduction à la chimie.

M. *Pignotti*, d'Etrezzo, professeur de physique,

a fait des observations météorologiques ; des fables & des nouvelles, soit originales, soit traduites de divers auteurs.

M. le docteur Pierre *Rossi*, de Florence, professeur de dialectique, une traduction du poëme grec de Leandre & Hero ; des expériences sur des plantes qui passent pour dangereuses.

M. *Sarti*, de *Borgo Sansepolcro ; dialecticarum institutionum libri duo. Psychologiæ Specimen.*

Le P. *Antonioli*, de Corregio, Scolopie, des institutions de langue grecque, des dissertations sur une pierre étrusque ; il est aussi grand métaphysicien.

M. *Malanima*, de Pise, la traduction d'un ouvrage hébreu sur Isaïe.

M. Giovanni *del Turco*, de Florence, bibliothécaire de l'université, des éclaircissemens sur le livre de Newton, & une traduction en vers des premiers livres de l'Iliade ; il travaille actuellement à la relation de ses voyages, & à l'histoire de la dernière guerre des Russes.

On peut juger par l'étendue de ce catalogue des auteurs vivans qui sont à Pise ; combien il doit y en avoir dans d'autres villes d'Italie, où je n'ai pu me procurer des renseignemens aussi détaillés. J'ajouterai qu'il y a encore à Pise d'autres professeurs distingués, mais qui n'ayant rien publié, ne se trouvent point dans le catalogue précédent.

On y imprime aussi un Journal de Littérature, comme à Rome, à Venise, à Florence, à Modène, & à Macerata.

La ville de Pise n'est point riche, malgré tout l'avantage de sa situation ; on n'y compte pas quarante personnes qui aient équipage, quoiqu'en Italie ce soit un des premiers objets de luxe.

En 1769, le général Orlow, avec beaucoup d'autres Russes, passèrent quelques mois à Pise,

d'où ils faisoient préparer ce qui étoit nécessaire pour la flotte russe qui devoit arriver dans la Méditerranée; ils y laissèrent beaucoup d'argent.

On construit à Pise de petits navires qui descendent l'Arno, & vont sur la côte de Toscane.

Les fleurs artificielles qui se font au couvent de S. Matthieu sont estimées. D'ailleurs il y a eu fort peu de commerce à Pise, depuis le temps où l'on fit un port à Livourne.

Le bras de Pise, *Braccio*, est le même qu'à Florence, il a un pied 9 pouces & 6 lignes $\frac{454}{1000}$, mesure de Paris.

La mesure des terres, appelée *Stioro*, est composée de 66 cannes quarrées, chacune de cinq bras en tout sens, ce qui revient à-peu-près à 147 toises de surface; ou la sixième partie d'un arpent de Paris.

Le climat de Pise est fort doux; cependant en 1755 il y geloit, au point que l'Arno étoit glacé; mais cela ne s'étoit pas vu depuis plus de 30 ans. Ce grand hiver fit périr beaucoup de citronniers & d'orangers qui croissoient en espalier; ceux qui étoient en plein vent furent plus épargnés. Il y en a de fort beaux & en très-grand nombre dans les jardins, les cours & les cimetières de cette ville.

La manière de s'habiller à Pise est la même qu'à Florence. Les femmes de la campagne portent dans les cheveux beaucoup de fleurs artificielles, & deux rangs de gros grelots d'argent au-dessus de leur chignon, qui est natté & arrêté ensuite avec une grosse aiguille d'argent. Elles portent aussi des chapeaux de paille, & ont ordinairement une espèce de colerette de drap d'écarlatte ou d'autre couleur, qui n'excède pas par-devant leur tour de gorge, mais qui descend par-derrière jusqu'au milieu du dos; cet ajustement leur va très-bien, & elles sont en général très-jolies.

LES BAINS de Pise, *Bagni di Pisa*, à une lieue & demie au nord de la ville, sont les plus célèbres & les plus fréquentés qu'il y ait en Italie; ce sont des eaux thermales, qui ont depuis 22 jusqu'à 38 degrés de chaleur; elles sont situées à S. Giuliano, dans la plaine qui est entre *monte Bianco* & *monte di Caldocoli*; nous en avons une description très-détaillée & très-instructive, donnée par *Cocchi*. En 1743, le comte de Richecourt obtint de l'empereur un ordre pour y faire bâtir de fort beaux bains. Ils consistent en cinq corps de bâtimens tous séparés les uns des autres, qui décorent une place; le plus élevé sert à l'habitation des malades, les quatre autres, qui sont plus bas, renferment vingt-neuf bains, six douches & deux étuves. Il n'y a rien de plus commode & de mieux entendu que leur distribution. Chaque bain est pratiqué dans une petite chambre, & se remplit avec un robinet d'eau thermale, venant de la source même. Cette eau est d'une chaleur que l'on supporte aisément. On fait descendre les malades dans le bain par un petit degré, ils s'asseient sur un banc de pierre, & ne prennent d'eau que jusqu'à la hauteur qu'ils veulent. A l'égard des douches, il y a des robinets élevés dans des chambres disposées à cet effet, d'où l'on fait tomber l'eau sur le corps des paralytiques: dans le même endroit sont des chaises percées, garnies de canules qui reçoivent l'eau directement de sa source, de sorte qu'en s'y plaçant on peut facilement prendre un remède sans avoir besoin, pour l'introduction de l'eau, d'une autre puissance que la pesanteur de celle du réservoir. Cette façon qui est très-commode n'a qu'un inconvénient, c'est que l'on ne peut pas savoir au juste la dose d'eau que l'on prend.

Les étuves sont également bien disposées; ce sont des chambres placées sur la source même,

dont le parquet eſt de planches trouées, & au travers deſquelles toute la chaleur de la ſource ſe communique à celui qui eſt dans l'étuve. Chaque bain ou douche a une chambre à feu à côté, où l'on peut s'eſſuyer, & il y a une grande galerie où ceux qui boivent l'eau peuvent ſe promener à couvert.

Enfin, il y a deux beaux bains de marbre pour ceux qui ſe baignent en ſociété.

Le bâtiment principal, appelé *il Caſino de' Bagni*, plus élevé que les quatre dont nous avons parlé, a une façade principale, qui n'a que cinq croiſées de largeur ſur la place; mais il s'étend beaucoup ſur les côtés, & occupe un grand emplacement. Le premier étage de cette façade eſt décoré de la manière la plus ſimple, l'on n'y a employé que des boſſages & refends peints en gris; mais cette couleur tranche trop ſur l'enduit blanc du bâtiment. L'intérieur eſt uniquement deſtiné à loger ceux qui veulent prendre les eaux; ils y ont tous un appartement complet, une belle cuiſine par le bas, & des endroits pour loger des domeſtiques à leur portée; les plaiſirs qui peuvent contribuer à rendre les remèdes efficaces n'y ſont pas négligés: au centre de cet édifice, l'on a pratiqué quatre chambres pour jouer, & au milieu un ſalon où l'on danſe, avec une tribune pour la muſique: à l'extrémité des quatre chambres, il y a des terraſſes pour la promenade.

La ſituation de la chapelle mérite auſſi d'être remarquée: elle eſt hors des appartemens, adoſſée contre le roc de la montagne, & placée ſi avantageuſement, que tout le monde peut de ſa chambre entendre la meſſe & voir le prêtre à l'autel.

Il y a pluſieurs maiſons nouvellement bâties où les étrangers peuvent loger.

Au devant du bâtiment, il y a une grande place décorée de deux fontaines. Ce ſont deux vaſes poſés ſur des piédeſtaux; de chacun des vaſes partent deux robinets qui dégorgent dans des coquilles.

C'eſt ſur cette place que donne le chemin de Luques, qui paſſe ſur un pont placé vis-à-vis la maiſons de bains. Ce pont eſt ſur un bras du Serchio.

Près de Ripafratta ou Librafatta, deux lieues au nord de Piſe, on voit les ruines d'un ancien aqueduc, que M. Jagermann regarde comme un des beaux reſtes d'antiquité en Toſcane. On nomme le village Caldaccoli, (calidæ aquæ) & l'on y voit encore le réſervoir où commençoient les arcades de l'aqueduc ancien.

Aſciano, village où il y a des eaux acidules, décrites par Janus Plancus, & dont M. Meſny a donné l'analyſe en 1757. Ce village eſt à 4 milles de Piſe; c'eſt de-là que viennent les eaux qui arrivent à Piſe par un aqueduc.

L'égliſe de S. Pietro a Grado, à 5 milles de Piſe vers le midi, eſt fort vaſte. On y voit une inſcription, ſuivant laquelle S. Pierre, allant d'Antioche à Rome, aborda dans cet endroit, & y éleva un autel, l'an 44 de Jéſus-Chriſt, à l'endroit même où eſt une chapelle placée dans le milieu de l'égliſe.

Dans le veſtibule, on a muré une pierre milliaire, en marbre de Piſe, l'inſcription eſt effacée: M. Clementelli en a fait le ſujet d'une diſſertation.

La Chartreuſe, qui eſt à 7 milles de Piſe, mérite auſſi d'être vue.

Après avoir donné la deſcription de Piſe, nous paſſerons à celle de Livourne, qui eſt au midi de Piſe; enſuite à celle de Luques, qui eſt du côté du nord, d'où nous retournerons à Florence par Piſtoia.

Si l'on retournoit de Piſe à Florence par la route directe, on n'auroit que huit poſtes, qui ſont 54 milles du pays.

Mais il y a auſſi des voyageurs qui vont de Florence à Piſtoia, Luques, Piſe, Livourne, & qui reviennent à Piſe, pour y prendre la route de Sienne & de Rome, ſans retourner à Florence; & comme cette méthode eſt aſſez ordinaire, peut-

être même la meilleure, je vais parler ici de la route de Pise à Sienne.

De Pise à Sienne, qui est l'orient, il y a 24 lieues; on en fait 8 le long de l'Arno, & l'autre le long de l'Elsa, rivière dont la source est fort près de Sienne.

De Pise aux *Fornacette*, il y a 4 lieues, on compte une poste.

Des *Fornacette* à *San Romano*, 4 lieues, une poste.

De *San Romano* à *la Scala*, 3 lieues, demi poste.

De *la Scala* à *Cambiano*, 2 lieues, une poste.

Avant d'arriver aux *Fornacette*, on côtoie l'Arno sur une chaussée, qui se rompt quelquefois dans les grandes eaux, & alors la campagne est entièrement inondée. On passe un peu plus loin un grand pont de briques dans un endroit où la chaussée cesse de côtoyer le fleuve. Ce pont est pratiqué uniquement pour faciliter l'écoulement des eaux de la plaine après les grandes pluies, & pour empêcher qu'elles ne renversent la chaussée.

A une lieue de Fornacette ou à 5 lieues de Pise, on trouve le bourg de Ponte d'Era, ou Ponte à Era, où l'on passe la rivière d'Era sur un pont. A une lieue de Ponte d'Era, on passe sur un autre pont la Sicchina, petite rivière fangeuse. Il n'y a qu'une demi-lieue de ce pont à San Romano. Pendant toute cette poste, on côtoie encore de temps en temps l'Arno.

La quantité de petites rivières que l'on trouve sur cette route ne contribue pas peu à fertiliser le pays. A 1 mille de San Romano & à 9 lieues de Pise, on traverse la rivière d'Ebola sur un pont de briques de deux arches, qui est assez joli. Enfin, à deux cent pas de ce pont, & à 5 lieues de Ponte d'Era, vis-à-vis l'*Ostelleria Bianca*, on laisse à gauche le chemin de Florence, qui est à 9 lieues de distance, & l'on tourne à droite pour aller à Sienne par un chemin de traverse. De l'*Ostelleria Bianca* à Cambiano, il n'y a que 2 lieues.

De *Cambiano* à *Poggibonsi*, 5 lieues, une poste & demie.

De *Poggibonsi* à *Castiglioncello*, 2 lieues, une poste.

De *Castiglioncello* à *Sienna*, 3 lieues, une poste.

On passe la petite rivière de la Pisciola sur un pont qui est à une lieue de Cambiano. A une lieue & demie de ce pont, on voit sur la gauche le château & le village de *Certaldo*, à une lieue & demie de distance, sur la croupe d'une montagne, où il forme une vue dans le goût de celles que choisissoit le Poussin.

Certaldo est la pratie de Bocace, dont nous avons parlé ci-dessus, il y mourut en 1375, & l'on y montre encore sa maison, décorée par une inscription en marbre, qui apprend à la postérité que c'est là où habitoit ce célèbre écrivain : *Has olim exiguas coluit Boccacius ædes.*

On y voit aussi son tombeau dans l'église S. Jacques. Il y a une épitaphe qu'il s'étoit faite lui-même ; une autre par Salutari, & une troisième qui fut faite par Tedaldi, & placée en 1503.

Près du village est une colline appelée *Poggio del Bocaccio*, parce qu'on prétend que c'étoit sa promenade favorite ; le sommet est une plaine ornée de deux allées, & plantée de vignes & d'arbres fruitiers.

La colline est si abondante en pétrifications, que la culture en souffre considérablement. On a trouvé dans les environs, auprès de l'abbaye de S. Barthelemi, des médailles, des idoles de bronze, & de petites boules de verre, qu'on croit avoir servi anciennement à la parure des femmes.

L'église de Passignano, riche en tableaux, est à 4 lieues plus loin.

En sortant de Certaldo, on passe la Guena sur un pont de deux arches. A deux lieues de ce pont, on passe à gué la petite rivière appelée *Stagio* ou *Staggio*, tout près de Poggibonsi, qui est sur

En 1439, les Florentins firent bâtir à Livourne la tour *Marzocco*, qui servit à empêcher en 1484 la descente des Génois. Lorsque Pierre de Médicis voulut établir son pouvoir à Florence, un de ses premiers soins fut de s'assurer de quelques forteresses & de quelques places de la Toscane. Lorsqu'ensuite il eut été exilé & qu'il voulut s'étayer de la puissance de Charles VIII, il lui remit les places dont il pouvoit disposer, & spécialement Livourne; il y vint une garnison françoise en 1494; mais l'année suivante Livourne fut rendue aux Florentins. On voit qu'alors il n'étoit plus question de *Porto Pisano*; les atterrissemens que la mer y avoit causés, avoient achevé de le rendre inutile; cet inconvénient auroit encore lieu à Livourne sans les soins continuels que l'on prend pour nettoyer le port. Dès-lors tout le commerce se faisoit par le port de Livourne, & la ville s'augmenta. Ce fut à Livourne qu'on fit, en 1408, l'ouverture du concile de Pise; le pape Eugène IV, en 1434, s'y réfugia déguisé en religieux, pour aller ensuite à Florence, où il fut reçu avec tous les honneurs dus à son rang.

Le duc Alexandre de Médicis fit fortifier Livourne en 1537, & fit bâtir ce qu'on appelle actuellement *Fortezza vecchia*, que l'on a augmentée dans la suite; on y voit les armes du duc avec cette inscription : *un solo Signore, una sola legge*, ce qui annonçoit la nouvelle domination des souverains de la Toscane.

Le grand-duc Côme I en fit un port franc, y attira beaucoup de Grecs, & accorda des privilèges considérables en 1548, à ceux qui viendroient s'y établir; il augmenta la ville, il fit construire dans l'ancienne forteresse le beau puits, dont l'eau est célébrée par Redi (Op. Tom. VII, pag. 56), fit élever un fanal & agrandir le port, ou plutôt il le fit construire tout à neuf. François I son fils, augmenta

augmenta l'enceinte de la ville en 1577, & son frère Ferdinand I fit construire le nouveau mole qui s'appelle encore *Molo Ferdinando*; il a 225 toises de long.

On commença vers 1604 la construction de la nouvelle forteresse; en 1606, on fit des aqueducs & des fontaines; Ferdinand I n'oublia rien pour contribuer à la grandeur & à la population de Livourne; il mérita à juste titre le monument qu'on lui éleva sur le port, & dont nous parlerons plus bas.

En 1626, Ferdinand II fit faire le nouvel arsénal, (*Magri* 145 & suivant. *Targioni* II, 104). En 1646, on construisit la nouvelle douane; en 1629, on fit la partie de la ville qui est entre la vieille forteresse & la neuve, qui est appelée *Venezia*, ou nouvelle Venise, à cause des canaux dont elle est percée, & sur lesquels on transporte les marchandises dans des chaloupes jusqu'aux portes des magasins. Enfin Livourne, qui n'étoit qu'un village il y a 200 ans, est devenue une des villes les plus considérables de la Toscane, & l'un des fruits les plus importans de la puissance & des soins de la maison de Médicis. On peut voir l'histoire & la description de Livourne & de ses environs, traitée fort au long, dans le second volume des voyages de Targioni.

Livourne a extérieurement 2 milles de tour, mais elle est trop petite pour le nombre de ses habitans, & les loyers y sont très-chers. Elle est fortifiée du côté de terre par des bastions avec de larges fossés pleins d'eau, soutenus par différens ouvrages; & l'on y entretient 2000 hommes de garnison. Cette ville est bien bâtie, la plupart de ses maisons sont de briques avec des chaînes de pierres de taille; les rues sont droites & bien pavées. Une de ses principales commodités est d'avoir un canal de 5 lieues de long qui aboutit dans l'Arno, &

par lequel on va de Livourne à Pise pour 10 sous.

La ville a environ 350 toises de longueur & autant de largeur. Il y a une grande & belle place, *Piazza grande*, de laquelle on voit les deux portes opposées ; savoir, la porte *Colanèlla*, qui regarde la mer, & la porte de Pise, *porta Pisa*, du côté du continent, à laquelle conduit une large rue appelée *via grande*. Les bâtimens de la place ne sont pas très-réguliers ; mais on y voit l'église principale, *il Duomo*, & le palais-ducal, *Palazzo del Principe*, où le grand-duc loge quand il vient à Livourne.

On y voit aussi une fontaine ; l'eau n'en est pas trop bonne, cependant le peuple en boit ; on se sert de l'eau des citernes, mais ceux à qui leurs facultés le permettent, en font venir de Pise pour leur boisson.

En allant voir le port de Livourne, la première chose que l'on remarque est une statue de marbre que Côme II érigea à Ferdinand I son père. Ce prince est représenté debout sur un piédestal, ayant une main appuyée sur le côté, & tenant de l'autre un bâton de commandement : elle est de *Giov. dèl Operà*, mais bien au-dessous des éloges qu'on en a faits ; le dessin & l'exécution en sont également mauvais ; mais il y a quatre esclaves dont les figures sont très-bonnes. Ils sont de bronze, enchaînés aux angles du piédestal, comme à la statue de la place des Victoires & à celle du Pont-neuf à Paris ; ils sont bien plus grands que nature, & représentent quatre Africains nuds, de différens âges : la composition en est excellente, surtout celle des deux vielliards ; quoiqu'ils ne soient pas dans le goût de l'antique, ils ont un caractère convenable à la nature qu'on a voulu imiter ; il est même certain que les bronzes ont perdu de la beauté des modèles de Pierre Tacca, sur lesquels ils ont été exécutés. M. Pigale est assuré que ces modèles étoient au-dessus

des brônzes, pour les avoir vus à Florence dans l'attelier d'un sculpteur : enfin ils tiennent beaucoup pour le dessin des excellens ouvrages de Rubens.

Pour voir le port de Livourne, il faut faire le tour du mole jusqu'à la pointe, d'où l'on voit la *Punta de' Cavaleggieri*, le fanal, les isles appelées Gorgona, Meloria, Capraia, & même l'isle de Corse, qui est à 20 lieues de-là. Le *Moletto* qui est près du port, est l'endroit où se fait la quarantaine des vaisseaux suspects.

Le port a environ 300 toises de long, & 20 bras, ou 36 pieds d'eau dans les endroits les plus profonds : il est sujet à des atterrissemens auxquels on remédie assidûment par le moyen des pontons, *pontoni*, qui servent à en retirer le sable & les immondices. On a aussi placé le long du mole des blocs de pierre, qui servent à le garantir en brisant les flots. Le grand-duc n'a dans ce port que trois frégates un peu considérables, mais il y a pour l'ordinaire plus de 100 bâtimens de toutes les nations, surtout d'Angleterre, de Suède, & autres pays du nord.

La *Bocca* est un petit bassin où l'eau n'a que 10 ou 12 bras de profondeur, l'on y tient de petits bâtimens. A l'égard des vaisseaux de guerre, quand il en vient à Livourne, ils restent dans la *Piaggia*, qui est une espèce de rade ; ils n'auroient pas assez de fond dans le port.

On construit dans l'arsenal de Livourne des tartanes, des brigantins & autres petits bâtimens pour la pêche & le commerce ; mais en petit nombre.

La darse ou darsine, est comme un second port, ou si l'on veut la partie du port qui est la plus avancée dans la ville. Ces sortes de darses servent à retirer les galères, elles sont presque toujours creusées à main d'hommes, & repondent dans les ports de la Méditerranée à ce que nous appelons bassins dans nos ports de l'Océan. La darse de

Livourne se ferme avec une chaîne qu'on attache d'un côté à la vieille forteresse qui en défend l'entrée, & de l'autre côté à l'extrêmité du mole intérieur, près d'un corps-de-garde soutenu d'une double batterie de canons, proche duquel sont les bureaux de la santé & de la douane; cette darse étant plus longue que large, pour éviter de tourner autour, lorsqu'on veut gagner à pied la porte neuve de la ville, on l'a divisée par une ouverture pour laisser passer une galère, mais qui se referme aussitôt par un ponton qu'un seul homme peut mouvoir facilement : c'est dans cette seconde partie de la darse, que se tenoient les cinq galères du grand-duc, qu'on a détruites en 1755.

On va voir aussi l'arsenal, *Armeria*, qui est à *Porta Murata*; les bombes qui sont au *Fortino*, les magasins de sel & de tabac, à la *Darsena*.

Il y a fort près de la ville, du côté du nord, deux tours bâties sur des rochers, environnées de la mer, & peu distantes l'une de l'autre : la première s'appelle *Marzocco*, elle est blanche, & c'est la plus élevée des deux : on y conserve des poudres. C'est sous le canon de cette tour que l'on fait faire quarantaine aux vaisseaux qui viennent du Levant. Mais quand on a trop à craindre de leur part, on les envoie faire la quarantaine à Marseille.

Une autre tour avancée dans la mer, du côté de l'occident, est celle du fanal; sa forme ressemble celle de deux tours qui seroient l'une sur l'autre : elle est du côté du lazaret, & de l'un des deux bastions du mole, sur la pointe d'une bande de rochers qui a environ un demi-mille de long.

Le lazaret mérite aussi d'être vu, il est composé de plusieurs grands corps de bâtimens baignés de toutes parts des eaux de la mer : l'on y séquestre avec grand soin, & l'on y fait faire quarantaine aux personnes qui viennent du Levant; l'on expose pendant ce temps-là leurs marchandises sous des

hangars. M. Grosley raconte le risque qu'il courut d'y être renfermé, pour s'être trop avancé dans l'endroit où il y avoit des gens suspects de contagion. Ce lazaret est trop près de la ville; on en bâtit un autre à une lieue de Livourne.

On voit une quatrième tour à 5 milles du grand port, située dans une petite isle qui n'a que 50 ou 60 toises de diamètre, presqu'à fleur d'eau, nommée la Meloria, autrefois *Mœnaria* : cette tour est quarrée, & sa grande blancheur la fait appercevoir de fort loin. On prétend que la reine Elisabeth la fit construire après la perte de deux vaisseaux anglois, qui se brisèrent sur des écueils dont l'isle est environnée de toutes parts à plus d'un quart de lieue de distance; pour les éviter, & surtout pour se garantir d'un banc de sable qui est du côté du nord, les marins ne manquent point de remarquer cette tour lorsqu'ils dirigent leur route vers le port. Le mouillage de cette rade est excellent, depuis un demi-mille de la ville jusqu'à deux milles au large.

Il y a une maison de force à Livourne où l'on resserre les forçats, comme les Turcs renferment en lieu particulier les captifs qu'ils ont fait sur les chrétiens; c'est un grand bâtiment dont les murs sont fort élevés, & où tous les forçats se rendent le soir après avoir travaillé sur le port aux ouvrages publics; ou bien après avoir été en journée pour leur compte; car l'on n'interdit point à ceux qui savent des métiers la faculté d'aller dans la ville; c'est aux soldats qui les conduisent chez les maîtres où ils sont employés, à les y ramener & à répondre d'eux le soldat est payé sur le gain du forçat. On a grande attention de séparer les esclaves Turcs des forçats chrétiens; ils couchent tous dans des corps de logis séparés qui donnent sur la même cour. L'endroit où ils sont a six rangs de lits portés par des planches, arrê-

tés sur des bouts de soliveaux, & rangés les uns au-dessus des autres : on y monte avec des échelles de corde. Si deux esclaves se trouvoient couchés dans le même lit, ils seroient châtiés très-rigoureusement. On a grande attention que ce lieu soit tenu aussi proprement qu'il est possible.

Le magasin des huiles est à Livourne un objet de curiosité : afin d'épargner l'entretien de la quantité de tonneaux qu'il faudroit pour conserver les huiles, on a fait un magasin d'une grandeur prodigieuse, dans lequel on a songé à la solidité & à l'utilité plus qu'à la décoration ; les voûtes en sont basses : on a pratiqué dans toute leur étendue des caves, ou pour mieux dire, de petites cuves de quatre pieds en quarré, de maçonnerie, doublées d'ardoise que l'on ferme à clef ; on les remplit d'huile, & elle s'y conserve parfaitement. Les marchands, moyenant une modique rétribution, y serrent leurs huiles, & ne les en retirent que pour les vendre.

Les magasins de Kenner, de Micoli, & celui des porcelaines, méritent d'être vus.

Il y a dans la ville sept paroisses, sept couvens d'hommes, & un des femmes ; les principales églises sont la cathédrale, *il Duomo*, dont la voûte est belle, l'église des Grecs, celle des Dominicains, des Trinitaires, dits *della Crocetta*, des Grecs, des Arméniens, de S. Jean, & de la *Madonna del Carmine*.

On peut voir le supplément de la description de Pise, par M. *Titi*, où il donne une notice de ces églises.

L'archevêque de Pise a un grand-vicaire à Livourne, & les officiers nécessaires pour former une cour ecclésiastique. Il y a une espèce de cathédrale & un chapitre, à la tête duquel est un prévôt. Le tribunal de l'inquisition n'y est point redoutable ; il ne connoît que de ce qui concerne les

catholiques domiciliés dans la ville, & à peine en entend-on parler. Au surplus tout le monde jouit dans cette ville d'une pleine liberté de conscience; on n'y demande point à un homme de quelle religion il est; c'est pour ainsi dire la patrie de l'univers. Les Luthériens n'y sont pas en assez grand nombre pour faire bâtir un temple; mais ils font baptiser leurs enfans, & célèbrent leurs mariages sur le premier vaisseau anglois, hollandois ou danois, qui se trouve dans le port; ils ont un cimetière particulier. Tous les cimetières sont hors de la ville: dans celui des Anglois, il y a des tombeaux d'un goût antique; celui des Hollandois est un jardin de botanique, & l'on y voit des allées d'épitaphes.

Les Juifs sont à Livourne, au nombre d'environ 15000: leur synagogue mérite d'être vue; c'est un quarré long, dont les deux côtés & une des extrémités sont entourés d'un portique, audessus duquel est une belle tribune grillée, où les femmes Juives viennent assister aux cérémonies de leur religion. Les hommes sont seuls en bas, sous le portique & dans le reste du temple; ils sont assis comme dans les églises catholiques & protestantes; ils causent entr'eux comme les catholiques à l'église. Ils ont tous le chapeau sur la tête, plusieurs ont une grande pièce d'étoffe blanche sur les épaules; leur chant sur lequel on a fait bien des contes est très-agréable & très-varié: le Rabin chante presque toujours seul, celui que j'ai entendu avoit une très-belle voix, & l'hébreu dans sa bouche n'avoit rien de dur & de désagréable. Les Juifs en général sont riches à Livourne, ils possédent la plupart des maisons de la ville, dont ils tirent un gros revenu; car les loyers sont excessivement chers ainsi que les denrées. Ils ont hors de la ville des maisons de campagne charmantes: les femmes, parmi lesquelles il y en a de

très-jolies, sont aussi gênées qu'en Espagne, d'où sont venus presque tous les Juifs de Livourne.

Les Arméniens & le Grecs sont en grand nombre à Livourne, & ils y ont trois églises; celle des Arméniens est très-belle, & décorée avec goût. Je n'ai point vu celle des Grecs latins; celle des Grecs schismatiques n'a rien de remarquable: le curé nous fit voir différens livres grecs qui lui appartenoient; nous nous entretînmes assez longtemps avec lui, au moyen de deux truchemens, car le curé venu depuis peu d'Andrinople ne savoit que le grec; il parloit à un autre Grec, qui disoit en langue franque à un troisième ce qu'avoit dit le curé, & celui-ci nous le répétoit en italien. L'habillement des femmes grecques est très-agréable: leur corps ne monte pas plus haut que le dessous de la gorge, qu'elles couvrent d'un voile. Ce corps ne marque presque point la taille, ou plutôt ne coupe point une femme en deux comme une guêpe, ce que font les corps des Angloises & des Françoises; les Grecques portent des culottes fort larges qui descendent jusqu'au-dessous du molet, & se joignent à l'espèce de corps dont j'ai parlé. Il y a beaucoup de grecques parmi les filles publiques de Livourne, & ce sont les plus recherchées. Les filles sont toutes rassemblées dans un même quartier, où elles conservent une espèce de décence; elles y sont sous la protection de la police, qui ne permet pas de désordre; elles sont visitées tous les jours par des chirurgiens nommés par la police, & si l'on s'en plaint, elles sont punies.

L'intérêt du commerce a fait accorder la liberté à toutes les nations; les Turcs même y avoient une mosquée, en vertu d'un traité qui donne semblable droit aux sujets du grand-duc de Toscane, qui se trouvent en Turquie, d'exercer librement leur religion. Malgré cette correspondance, & malgré les traités qui subsistent entre la Toscane

& les Barbaresques, les corsaires d'Afrique font grand tort au commerce de Livourne.

Ce fut le premier port-franc qu'il y eut sur la Méditerranée, & cet établissement fut un des plus beaux traits de la politique & de la prudence des Médicis; mais le grand-duc régnant a fait encore plus, il a donné un édit qui assimile en Toscane tous les propriétaires, de quelque pays & de quelque religion qu'ils soient, aux mêmes priviléges & aux mêmes honneurs; cette loi fut reçue avec la plus grande joie; on espéra voir renaître dans les provinces désertes de la Toscane, la population & l'abondance que de semblables loix avoient déjà apportées dans le territoire de Livourne, & que la liberté de conscience, accordée par les papes, a procurées à Ancône. La seule difficulté qu'éprouva le législateur, fut lorsqu'un Juif respectable eut été nommé à la pluralité des voix magistrat municipal de Livourne : des prêtres lui refusèrent la place que sa dignité lui donnoit dans les cérémonies religieuses, & ils adressèrent des remontrances au souverain. Mais il décida que la présence d'un Juif vertueux, qui, en jugeant les hommes, représentoit en quelque sorte la divinité sur la terre, ne profanoit point le culte qu'on lui rend. Il fut prononcé que le privilége contesté ne pouvant être un objet de scandale, le juge en jouiroit comme d'un droit personnel, mais sans être obligé d'assister à ces cérémonies.

Cette tolérance a amené à Livourne, & dans les provinces incultes, un grand nombre de familles qui en augmentent la population, & qui y font régner l'abondance & le commerce.

En 1779, il est entré à Livourne 4895 bâtimens, parmi lesquels il y avoit 38 vaisseaux de guerre. Le commerce roule principalement sur les commissions & l'entrepôt des marchandises de tou-

tes espèces, & sur leur distribution dans toute l'Europe. Les Arméniens, & principalement les Juifs, y sont les courtiers de presque toutes les nations: les Anglois & les Hollandois y envoient deux fois l'an une flotte marchande. Le négoce le plus considérable qu'y faisoient les François étoit autrefois celui des draps, mais il est bien diminué depuis que les Anglois en ont apporté en abondance, qui sont d'aussi bonne qualité, & qu'ils donnent à moindre prix.

La France en est dédommagée par les gains qu'elle fait sur les étoffes de soie de Lyon, sur les modes à l'usage des femmes, sur les clincailleries, le tabac, les vins & eaux-de-vie, & quelquefois sur nos blés.

On peut voir sur le commerce de Livourne des articles intéressans dans les nouvelles *Ephémérides économiques*, année 1775, Tomes VI & VII.

Le principal avantage de cette ville est d'être l'entrepôt général des nations, qui n'ayant point de port dans les parages de la Méditerranée, y envoient annuellement leurs flottes. C'est pourquoi le commerce diminue sensiblement depuis que les Piémontois, les habitans d'Ancône, ceux de Civita-Vecchia, & les commerçans étrangers établis à Naples & en Sicile, ont des correspondances directes avec la France, l'Angleterre, la Hollande, & les puissances du nord. Livourne auroit perdu encore bien davantage, si les Anglois fussent parvenus à se procurer des établissemens en Corse, si les Russes eussent pu en former sur les côtes d'Afrique, si la Sardaigne ou la Sicile avoient un port libre, & si les Espagnols avoient profité de leurs possessions d'Orbitello & de l'isle d'Elbe, dont nous parlerons ci-après.

A l'égard du commerce actif de Livourne, il consiste en huiles & autres denrées de la Toscane, & en marchandises du Levant, que les négocians

de Livourne font venir pour leur compte ; coton filé & non filé, café en fèves que l'on tire par la voie d'Alexandrie, soufre, alun, lacques fines, & autres drogues du Levant ; anis de Rome, essences, &c. On envoie en Espagne & même en Angleterre, du tartre, des peaux de chèvre : on envoie beaucoup d'habits dans le Levant, & surtout pour les matelots : on y fait des liqueurs, & celles de Bologne y sont fortement prohibées ; il est bon qu'un étranger s'en souvienne, pour ne pas s'exposer à des saisies.

Le corail est le principal objet de manufacture à Livourne ; cette matière se tire des côtes de la Sardaigne & de la Corse, & surtout des environs de Bizerte en Afrique, près de Tunis. La manufacture des Attias, négocians Juifs, est la plus considérable, ils emploient des ouvriers de toutes nations : on est étonné de la quantité de mains par lesquelles il faut que les grains de corail passent avant que d'être façonnés. On les divise d'abord en 14 nuances différentes, dont voici les noms : 1. *schiuma di sangue*, 2. *fior di sangue*, 3. *primo sangue*, 4. *secondo sangue*, 5. *terzo sangue*, 6. *stramoro*, 7. *moro*, 8. *nero*, 9. *strafine*, 10. *sopraffine*, 11. *carbonetto*, 12. *paragone*, 13. *estremo*, 14. *passaestremo*. Après cela on les taille de longueur ; d'autres ouvriers leur donnent la forme, en les arrondissant sur une roue de grès cannelée ; il y en a qui ne sont occupés qu'à les percer, ce qui se fait avec beaucoup d'adresse & de propreté ; d'autres à les assortir. Pour leur donner le poli, on les frotte les uns contre les autres en les remuant dans un sac de cuir, où l'on a mis auparavant un peu de pierre-ponce pulvérisée ; c'est à Gênes qu'on leur donne le dernier poli. Ces grains s'enfilent comme de grands chapelets : c'est dans cet état qu'on les débite. Les Anglois sont le principal du commerce du corail : les grains ronds se

portent en Amérique ; il y en a de forme alongée qui s'envoient en Afrique. Les ouvrages de cette manufacture sont très-estimés en Barbarie, on les y préfère à ceux de Marseille, parce qu'ils sont plus variés, mieux polis & plus achevés. Les grains les plus gros se vendent aux Turcs, qui s'en font des boutons : ils sont comme des petites balles de mousquet, & se vendent 6 sequins. Ce commerce produit 200 mille *Scudi* ou 12 cent mille francs : la foire franche & annuelle de corail, qui se tient au mois de Novembre, a produit en 1782, cent mille sequins ou 1130 mille francs.

A Livourne, une livre de France que j'ai fait circuler dans toute l'Italie, s'est trouvée peser une livre cinq onces & huit deniers, moins un demi grain. La livre de Livourne se divise en 12 onces, l'once en 24 deniers, & le denier en 24 grains. Le bras de Livourne, *Braccio*, est de 1 pied 9 pouces 5 lignes $\frac{1}{10}$.

Il y a peu de noblesse à Livourne, tout y est négociant ou peuple ; cependant il y a un cassin où les nobles vont passer la soirée, mais les dames n'y vont guère, si ce n'est dans le carnaval ; les bourgeois s'assemblent aux cafés de Genori, de Blanchini, & dans plusieurs autres.

Il y a plusieurs gens de lettres à Livourne, le plus célèbre étoit Philippe *Venuti*, prévôt de l'église de Livourne, l'un des plus illustres antiquaires qu'il y eut dans l'Italie ; il avoit demeuré longtemps à Bordeaux pour les affaires du chapitre de Saint-Jean de Latran, qui possède l'abbaye de Clérac ; & il étoit secrétaire de l'académie de Bordoaux : il a remporté plusieurs fois des prix à l'académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris, dont il étoit membre, & les volumes de l'académie étrusque de Cortone, dont il fut l'un des principaux fondateurs, sont remplis de ses mémoires.

On citoit encore à Livourne M. Coltellini, auteur de plusieurs tragédies & d'autres poësies très-estimées, mort ensuite à Pétersbourg : M. Pigri, professeur de mathématiques, qui a fait des tables utiles pour l'arithmétique & qui a passé au *Museum* à Florence.

M. l'abbé Magnanima, qui habite à Livourne, a publié, en 1777, la vie de *Soria*, professeur de Pise, mort en 1767, & il l'a dédié à un François, qui avoit été ami de ce célèbre philosophe. M. Magnanima y donne un extrait des divers ouvrage de Soria sur la métaphysique, & son livre est également rempli d'érudition & de goût.

On doit voir à Livourne le cabinet d'histoire naturelle de M. l'abbé Scali ; celui de M. l'abbé Romani ; & une imprimerie, où l'on fait une édition de l'Encyclopédie avec des additions ; le directeur de cet établissement est M. l'abbé Serafini, M. Gonnella y est adjoint.

De Livourne on peut revenir à Pise & à Florence ; il y a 62 milles, & l'on compte 8 postes.

Losqu'on veut aller à Luques, on part de Pise & l'on y va en trois heures avec un voiturier du pays ; on compte 15 milles. On passe d'abord aux bains de Pise, *Bagni di Pisa*, qui sont à 4 milles au nord de la ville.

Après les bains de Pise, on trouve *le Molina*, 3 milles au-delà, & Ripafratta 2 milles plus loin ; on trouve ensuite les bornes de la république de Luques, à 1 mille de Ripafratta ; & à 5 milles au-delà est la ville de Luques.

Si l'on alloit de Livourne à Sienne pour reprendre la route de Rome, on passeroit à Volterra, qui est à 12 lieues de Livourne & 8 de Sienne.

VOLTERRA, est une ville de 4000 ames, située à 12 lieues au S. O. de Florence ; elle est très-ancienne & étoit autrefois très-peuplée : on y trouve de fameuses salines dont Jagermann a donné la des-

cription, & la tour *del Maſtio*, priſon d'état où Côme III fit enfermer Lorenzini en 1682 : il y compoſa un grand ouvrage des ſections coniques, dont le manuſcrit eſt à la bibliothéque Magliabecchi.

Daniel de Volterre y naquit en 1509, il s'appeloit Ricciarelli ; ſa deſcente de croix eſt regardée comme le ſecond tableau de Rome.

M. *Damiani* eſt un excellent poëte de Volterra ; on a imprimé de lui un recueil de poëſies en trois volumes en 1770 à Livourne : il y a des perſonnes qui le regardent comme un ſucceſſeur de Métaſtaſe.

M. le prélat *Guarnacci* eſt très-connu par ſon érudition, & fait honneur à la ville de Volterra.

CHAPITRE XXVII.

Deſcription de Lucques & de ſes environs.

LUCQUES, en italien *Lucca*, en latin *Luca*, eſt une ville de 20000 ames, ſituée à 5 lieues de la mer de Toſcane, & à quatre lieues au nord de Piſe, près du fleuve *Serchio*; c'eſt la capitale de la troiſième république d'Italie. Cette ville eſt ſi ancienne qu'on en ignore la fondation ; elle faiſoit partie de l'ancienne république des Toſcans que les Romains détruiſirent environ 300 ans avant Jéſus-Chriſt. Tite-Live nous apprend que Titus Sempronius, après une campagne contre Annibal, ſe retira à Lucques pendant l'hiver. Strabon, dans le cinquième livre de ſa géographie, parle avec éloge de ſes habitans, & du cas que le ſénat en faiſoit. Quoique ſoumiſe aux Romains, cette ville avoit des priviléges conſidérables, avec le rang de colonie romaine ; elle jouiſſoit d'une eſpèce de liberté, & ſe gouvernoit par ſes loix. Elle étoit

la première ville par laquelle on entroit de la Toſcane dans la Gaule Ciſalpine.

L'époque la plus célèbre dans l'hiſtoire de la ville de Lucques, eſt le ſéjour que Jules-Céſar y fit dans l'hiver de 53 à 54 avant Jéſus-Chriſt, après ſa troiſième campagne dans les Gaules. Le triumvirat y prit de nouvelles forces, Pompée & Craſſus s'y rendirent avec une multitude de perſonnages diſtingués. Appian d'Alexandrie dit que tous les magiſtrats de Rome y vinrent, & qu'on vit paroître à la fois 200 ſénateurs devant la porte de Céſar; cela prouve que dès ce temps-là Lucques étoit une ville grande, agréable & commode.

On croit que S. Pierre en fit une égliſe épiſcopale, ce qui prouve du moins que cette ville étoit diſtinguée du temps des premiers empereurs.

Saint Antoine ou Antonin, premier hermite d'Italie, étoit un prêtre de Lucques, il ſe retira ſur le mont Piſanus, aujourd'hui la montagne de S. Pantaleon, où il inſtitua ce genre de vie qui a continué fort long-temps au même lieu, & qui a donné la naiſſance à beaucoup d'autres ordres d'hermites (1), plus de 300 ans avant S. Paul, hermite.

Totila s'empara de la ville de Lucques en 550; les Goths ayant occupé pour lors une grande partie de l'Italie, étoient établis à Lucques, lorſque Narsès, général de l'empereur Juſtinien, ayant détruit leur royaume, prit apres la bataille de *Nocera* toutes les villes de la Toſcane; il fit le ſiége de Lucques où il employa tous les artifices d'un général habile; il y fut occupé ſept mois entiers, & les habitans ne ſe rendirent que lorſque manquant de tout, ils perdirent l'eſpérance

(1) Il vivoit en 390; mais le fameux S. Antoine, patriarche des Cénobites, avoit été le premier hermite d'Egypte & de Thébaïde, & il étoit mort en 356.

de recevoir de France les ſecours qu'on leur avoit promis. Ce fut l'an 555. Voyez les hiſtoires de Luques, par *Tucci*, *Spada*, *Puccini*, *Beverini*, *Civitali*, & *Fiorentini*.

Cette ville eut enſuite divers ſouverains particuliers, ſous le nom de ducs, de comtes ou de marquis; un des plus célèbres fut Adalbert, ſurnommé *Le Riche*, qui vivoit l'an 917, & qu'on appeloit marquis de la Toſcane, *Tuſcorum potens Marquio*; ſon tombeau eſt à la porte de la cathédrale de Luques : c'eſt de lui que Muratori fait deſcendre les princes d'Eſt, & la maiſon de Brunſwik-Hanovre, qui règne en Angleterre.

La comteſſe Mathilde étoit auſſi fille d'un duc de Luques, qui mourut en 1052; elle étoit princeſſe de Toſcane, de Lombardie & vice-reine de la Ligurie. Elle ſoutint pendant 30 ans les guerres les plus périlleuſes contre les ſchiſmatiques & les anti-papes; elle chaſſa d'Italie l'empereur Henri IV, qui étoit excommunié, & finit par donner à l'égliſe les Etats qu'elle avoit poſſédés. Cette illuſtre princeſſe avoit eu tous ſes ancêtres à Luques, & quelques auteurs croient qu'elle y étoit née : elle mourut en 1115, & la ville de Luques reprit alors ſa liberté.

Dans le treizième ſiècle, Florence & Luques étant du parti des Guelfes & du pape, eurent beaucoup à ſouffrir des Gibelins; Luques fut forcée en 1263 de ſe ranger du parti de l'empereur & des Gibelins, elle revint enſuite au parti des Guelfes, elle fut ſouvent d'un grand ſecours aux Florentins; mais elle forma toujours une république diſtincte de la leur.

Elle fut gouvernée vers 1320, par *Caſtruccio Caſtracani*, célèbre capitaine Gibelin, qui gagna la bataille d'*Altopaſcio* contre les Florentins, le 13 Septembre 1325. On peut voir à ce ſujet les vies des hommes célèbres d'Italie. L'empereur

Charles

Charles IV rendit la liberté à cette ville en 1369. En 1400, Paul Guinigi s'empara de l'autorité; mais il fut arrêté en 1430 & depuis cette époque Lucque s'est toujours maintenue dans la forme républicaine. Nicolas *Piccinino* lui aida beaucoup à conserver sa liberté vers l'an 1450; cependant elle fut obligée de se mettre alors sous la protection de l'empereur, qui la regarde toujours comme fief de l'empire; mais elle se soutient tout aussi indépendante que Venise, Gênes, & les autres états de l'Italie, qui ont prescrit depuis plus de quatre siècles en faveur de la liberté contre l'ancienne souveraineté des empereurs: il y a des monnoies de Lucques où l'on avoit mis la figure de l'empereur; mais actuellement on y met la célèbre image appelée *Volto Santo*, dont nous parlerons ci-après.

La ville de Lucques est environnée de onze bastions de briques, avec de très-bons remparts, commencés vers 1550, après qu'on eut démoli les vieilles murailles de pierre & de brique, faites sous Didier roi des Lombards. Les nouveaux remparts ont été achevés en 1620; ils seroient très-forts s'il y avoit à l'extérieur des ouvrages avancés. Ces remparts sont plantés de grands arbres qui forment autour de la ville des promenades très-agréables, où l'on peut aller à pied & en carrosse, comme sur le boulevard dont Paris est environné. Lorsqu'on apperçoit la ville de loin, il semble voir un bois de haute-futaie, au milieu duquel s'élève un clocher. Au-dessus de la porte de la ville est écrit en lettres d'or: LIBERTAS.

La ville a 700 toises de long, sur 400 toises de large; elle est bien bâtie, quoiqu'il n'y ait presqu'aucun édifice de grande importance; les maisons fort élevées; les rues sont pavées de grandes pierres comme à Florence, ce qui la rend très-propre.

Il y a un aqueduc, *fosso*, d'eau courante, qu'on a dérivé du Serchio; il fait aller des moulins à farine, à poudre, &c. & il remplit les fossés.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, est une église dédiée à S. Martin; elle fut bâtie en 1070. L'extérieur en est mauvais, mais le dedans est d'un joli gothique. La voûte du chœur a été peinte à fresque par *Coli* & *Sant Casciani*, natifs de Lucques; on y voit la Vierge, sous la protection de laquelle on met la ville. La couleur en est bonne, les draperies sont traitées largement, & les caractères bien frappés; mais la composition en est mal entendue, la lumière éparpillée, les nuées lourdes & de formes désagréables. Quoique bien des curieux aient confondu la manière des deux peintres qui y ont travaillé, il est aisé de s'appercevoir que la voûte est de l'un, & que les figures d'en-bas sont de l'autre.

A la première chapelle à droite, il y a une adoration des mages, de *Fréderic Zuccheri*: la figure principale ne domine pas assez, & le fond est trop gris; cependant l'ouvrage n'est pas sans mérite. On voit à la troisième chapelle une cêne où Jésus-Christ communie S. Pierre; cet ouvrage est du Tintoret: la composition en est passable, & l'on remarque sur le devant une femme d'un caractère gracieux, qui donne à teter à son enfant. Les défauts de cet ouvrage sont d'être sans effet, sans perspective, & d'un ton trop rouge.

Dans la croisée à droite est un mausolée représentant un homme de la famille de *Guinigi*, couché & à découvert dans son tombeau; la sculpture en est mauvaise, mais l'idée en est bonne & bien sépulcrale. Les accessoires n'en sont pas mal traités; il est d'André *de la Quercia*, de Sienne.

Au milieu du bas-côté gauche de la nef, on voit une petite chapelle de marbre, en forme de rotonde, tout-à-fait isolée: l'extérieur sont les figures des

quatre évangélistes, par les *Fancelli* de Rome; la composition n'est pas mauvaise, surtout dans celle de S. Jean, les draperies n'en sont pas mal jetées : mais ces figures sont pleines d'imperfections, elles paroissent courtes de proportions, d'un dessin rond, & d'une exécution molle.

C'est-là qu'on expose à la vénération publique un fameux crucifix, appelé *il Volto Santo*.

Le P. Serrantoni, augustin, a fait un ouvrage exprès pour prouver que ce crucifix fut fait par Nicodème, dont il est parlé dans l'évangile; & qu'il parvint à Lucques l'an 782, après une longue suite de révélations & de miracles; d'autres disent que ce fut l'an 1282 (1). Ce crucifix étoit autrefois dans l'église de S. *Frediano;* il est actuellement dans celle de S. Martin, où il s'est, dit-on, transféré de lui-même. Pour conserver le souvenir d'un si grand événement, on fait tous les 14 Septembre une procession solemnelle de la cathédrale à l'église de *S. Frediano*, & le sénat y assiste avec la plus grande pompe. On ne découvre le Volto Santo que trois fois l'an, ou dans les besoins les plus pressans de l'Etat. Les miracles qu'on lui attribue sont immenses. La vénération qu'on lui porte est extrême, la chapelle est remplie de richesses offertes par la dévotion des fidelles, & l'on a suspendu à l'extérieur tout autour, 46 grosses lampes d'argent qui brûlent nuit & jour. C'est d'ailleurs une très-mauvaise figure, de bois de cèdre, ayant une couronne de pierres précieuses & des pantoufles de velours cramoisi; elle paroît avoir été faite dans le bas âge; car avant le septième siècle, on ne faisoit pas de figures en plein-relief; elle fut faite sans doute au Levant, & avant que

(1) Vidi l'*Apologia del Volto Santo di Lucca*, 1765, *in*-8. 123 pages. On y trouve rassemblé tout ce qui s'est dit sur cette matière.

les Iconoclastes eussent aboli le culte des images.

L'archevêché de Lucques relève immédiatement du S. Siége ; il est à la nomination du sénat, & produit vingt mille livres de rente. L'archevêque de Lucques étoit en 1765, Monsignor Gian-Domenico Mansi, il avoit été de l'ordre appelé *della Madre di Dio*, & s'étoit fait connoître par plusieurs ouvrages d'érudition.

SANTA MARIA CORTELANDINI. A l'une des chapelles de cette église, il y a une nativité de la Vierge, par le chevalier *Guidotti*. Elle est peinte d'une manière large & d'une couleur gracieuse : on y voit de grandes beautés de détail, telles que le groupe des deux femmes sur le devant ; ce peintre a copié fidellement les ajustemens & les coëffures de son temps, dont le goût étoit très-bon, il auroit pu seulement apporter plus de soin dans sa composition, & faire dominer un peu plus la figure principale.

Dans la troisième chapelle à droite, il y a un Christ du *Guide*, aux pieds duquel Ste. Catherine & S. Jule sont en prière ; la sainte est bien drapée ; le Christ n'est pas trop beau, le S. Jule est trop grand, & le ton du tableau est gris ; il a néanmoins des beautés.

Dans la chapelle qui est au fond des bas-côtés à gauche, il y a un tableau du *Guide*, représentant la Magdelaine & Ste. Lucie priant la Vierge. La Magdelaine est dessinée avec finesse & légèreté ; du reste, la composition manque de génie ; la Vierge n'est pas bien, Ste. Lucie est mal drapée & la couleur générale est trop grise.

MADONNA DELL'UMILTA. L'église de Notre-Dame de l'humilité : on y trouve un assez bon tableau qu'on dit du *Titien*, dont le sujet est un martyre.

L'église des dominicains, celles des augustins, de Ste. Marie *Forisporta*, des carmes ou de S.

Pierre Cigoli, des Olivétains, de S. Frediano, renferment de bonnes peintures; on en peut voir plusieurs autres indiquées dans le livre de *Vincenzo Marchio' Lucchese*, qui est intitulé, *Il forestiere informato delle cose di Lucca*, 1721, *in*-8°. Il y a aussi une description des églises de Lucques, du P. Franciotti.

LE PALAIS DE LA RÉPUBLIQUE, *Palazzo publico*, ou *P. del Principe*, est le bâtiment le plus remarquable de la ville; il y a deux faces extérieures, d'assez bon goût, ainsi qu'un balcon soutenu par deux colonnes d'ordre dorique; une partie est d'Ammanati, l'autre de Philippe Juvara: les deux faces intérieures donnant sur la cour, ne sont pas à beaucoup près si bien. Elles représentent de grandes arcades à bossages & refends, qui sont mal proportionnées & supportent des bâtimens fort communs; les deux autres côtés de la cour ne sont point bâtis.

On tend tous les appartemens de ce château en velours cramoisi, lorsque l'on veut y donner quelque fête considérable.

Il y a des tableaux à voir dans les appartemens: l'enfant Jésus, du *Paolini*, il est entre les mains de la Vierge; une religieuse & un religieux l'adorent; ce tableau est d'une manière franche, mais il est plein d'incorrections: Hercule & Omphale, par *Luc Jordan*, d'un pinceau moëlleux: un banquier arrêtant ses comptes; d'*Albert-durer*, peint très-séchement, il a cependant quelque mérite du côté de l'expression: la Samaritaine, du *Guerchin*, tableau médiocre: & un concert du *Titien*.

L'ARSENAL est dans le palais même de la république, & contient 20000 fusils rangés dans deux chambres l'une sur l'autre, & entretenus très-proprement. On y voit encore quelques mortiers & plusieurs autres armes. Il y a aussi à Lucques une espèce particulière de mortier, dont le service est

très-facile, & une machine pour forer les canons dans une situation horisontale.

La Loge *du Podestà* est un portique assez commun, qui est sur la place publique, autrement dite la *Place de S. Michel;* on y voit une fresque de Pierre *Testa*, représentant une Madone à qui deux Saints font donner une sérénade par des Anges. L'expression en est aussi extravagante que la composition; mais la couleur en est agréable.

Le théâtre de Lucques n'a rien de remarquable. Il a quatre rangs composés de seize loges chacun, sans compter celle du milieu destinée pour le gonfalonier. Tout le monde y est assis.

On fait des courses de chevaux au mois de Septembre dans la rue qui va de la place S. Michel au rempart, près la porte S. Donato.

Les restes de l'ancien amphithéâtre de Lucques subsistent encore, & se voient distinctement dans l'endroit appelé *Prigioni vecchie*, où sont des magasins de sel; on peut reconnoître la circonférence extérieure quoique défigurée par les bâtimens. Maffei s'étoit trompé en disant qu'il n'y avoit point d'amphithéâtre à Lucques, & M. Stefano Conti m'en a envoyé le plan.

On peut voir des tableaux précieux chez plusieurs nobles de Lucques, mais surtout dans les maisons de messieurs *Stefano Conti*, *Giovani Conti*, *Bonvisi*, *Garzoni*, *Mansi*, *Parrensi*, *Montecatinni*, *Bottini*, *Tegrini*, &c.

Le gouvernement de la république produit dans ce petit état une prospérité, une abondance, une population dignes d'envie; cela doit inspirer le désir de le connoître; voici en abrégé ce que j'en ai appris.

Le gouvernement de Lucques est aristocratique, c'est-à-dire, que les nobles seuls y ont part; il faut avoir 25 ans pour entrer au conseil, & il y a environ 240 nobles, en âge de majorité

& capables d'être reçus dans le conseil ; la noblesse est héréditaire : cependant on l'obtient quelquefois ou par un mérite personnel, ou par le payement d'une somme d'argent, en supposant qu'on soit d'une bonne & ancienne famille.

Les nobles sont divisés en deux congrégations, chacune de 90 personnes, avec plus de 30 adjoints ; ces deux congrégations forment alternativement le conseil, chacune une année, & celle qui termine l'année de son gouvernement choisit dans son corps 20 personnes qui élisent ensuite les membres de la nouvelle congrégation pour l'année suivante, en les prenant parmi les nobles qui n'étoient pas compris dans celle qui quitte, car l'on ne peut y entrer deux ans de suite.

Les magistrats qui remplissent diverses fonctions particulières, pour l'économie ou la politique, sont tous tirés du corps de la noblesse ; on les élit chaque année, excepté la suprême magistrature composée des neuf anciens, *Anziani* & du *Gonfaloniero*, qui changent tous les deux mois, & forment ce qu'on appelle *supremo Magistrato*.

L'élection de tous ceux qui sont destinés à devenir gonfaloniers ou anciens, se fait pour trois ans, dans un conseil de 36 personnes, qui est aussi chargé de l'élection de plusieurs autres magistrats, concurremment avec 18 adjoints. Cette élection se fait avec beaucoup de solemnité, & s'appelle communément *Rinuovazione della Tasca*, parce qu'on renouvelle alors la boîte des scrutins.

Le renouvellement se fait au bout de deux ans & demi ou trois ans, suivant le nombre des sujets ; on choisit 150 ou 180 nobles ; parmi ceux-là, neuf sont destinés à faire l'élection, on les appelle *Assortitori* ; ils choisissent d'abord le gonfalonier, & ils font ensuite le choix des magistrats qui devront de deux en deux mois former le conseil suprême ; *supremo Magistrato*.

Les *Assortitori* mettent dans la boîte, avec le plus grand secret, les noms qu'ils ont choisis, dix à dix; & tous les deux mois on en extrait dix personnes pour former les neuf anciens & le gonfalonier, qui sont ainsi tirés au sort parmi ceux qu'on avoit choisis lors du renouvellement du scrutin.

La faculté législative & le pouvoir suprême résident dans le conseil, formé par les deux congrégations réunies. La plupart des décrets ne peuvent passer à moins qu'ils n'aient les trois quarts des suffrages de ceux qui sont présens, & qu'il n'y ait au moins 80 nobles assemblés, outre les grands magistrats.

Le gonfalonier & les anciens représentent la république, & ils ont le droit de proposer au conseil les objets de délibérations qui leur paroissent convenables; le gonfalonier est le premier représentant, le premier proposant, c'est à quoi se réduit presque tout son pouvoir; il porte une robe de velours ou de damas cramoisi & une veste galonnée; il a le titre de prince de la république, & en lui parlant on lui donne le titre d'excellence; il loge dans le palais de la république, où il est défrayé aux dépens de l'état; il a tous les honneurs de la souveraineté mais il est hors d'état d'en abuser. Il y a une garde à la porte du palais; elle est composée de 70 Suisses, vêtus avec des pourpoints & des culottes à fond bleu, rayés de rouge & de blanc; leur petit nombre fait qu'ils se rangent tous sur une même ligne quand le sénat défile.

La puissance exécutrice réside en partie dans le gonfalonier & les anciens, en partie aussi dans les divers magistrats, chacun pour l'objet dont il est chargé.

Le troisième pouvoir de l'Etat, qui est celui de la justice, est confié presqu'en entier à cinq auditeurs; l'un qui s'appelle *Podestà*, est destiné à

juger les causes criminelles ; les quatre autres sont pour les causes civiles.

Ces juges sont toujours étrangers, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Italie, afin qu'ils n'aient dans le pays ni parenté ni liaisons qui puissent les corrompre ; quand le Podestà condamne à mort, il envoie sa sentence au sénat, qui la laisse exécuter, ou qui fait grâce s'il le juge à propos. Lorsque le Podestà marche en cérémonie, il porte une verge d'argent d'environ un pied, sur laquelle est écrite la devise de la république, *Libertas* ; à l'extrémité est une panthère, symbole de la force.

La police est exercée à Lucques avec une très-grande rigidité. Il y a quarante sbires, du nombre desquels on tire deux escouades pour faire la patrouille pendant la nuit ; elles sont chacune accompagnées d'un estafier, portant la livrée du prince de la république ; il marche avec la garde pour servir de témoin, en cas de besoin. Comme le port-d'armes y est défendu, si quelque citoyen est surpris avec des armes blanches, le lendemain il est condamné aux galères ; (1) si on lui a trouvé des armes à feu, on l'envoie également aux galères, mais préalablement on lui donne trois secousses d'estrapade. A l'égard des étrangers, on leur permet depuis quelques années de porter l'épée dans la ville. Il est absolument nécessaire que la police soit bien observée à Lucques, car la populace est un peu féroce, ainsi que dans toutes les républiques ; l'idée avantageuse de la liberté entretient les esprits dans une espèce d'indépendance & de fierté, qui quoique bien assortie aux principes d'un gouvernement libre, produiroit une véritable brutalité, si les mœurs n'étant plus

(1) La république de Lucques n'a point de galères, on envoie les forçats à Gênes, où ils sont reçus sans difficulté.

d'accord avec les lois, on venoit à n'avoir rien à craindre.

Pour entretenir dans l'esprit du peuple l'amour de la liberté, on fait chaque année, le dimanche de Quasimodo, une procession solemnelle, accompagnée de beaucoup de cérémonies, qui sont destinées à rappeler le souvenir de la liberté, & qui en porte le nom.

Tout le territoire de la république n'a que 40 milles de long sur 15 de large, ou plus exactement 400 milles quarrés, (le mille a 908 toises de long) cela fait 366 mille arpens de Paris, & équivaut à 8 lieues de longueur sur autant de largeur. Le terrain est fort montueux, il y a cependant quelques plaines; par exemple, celle où est la ville de Lucques, c'est la première vallée que forme l'Apennin au sud-ouest.

Ce territoire contient 118 mille ames, dont 20 mille habitent la capitale, & 98 mille habitent les villages & les châteaux de l'Etat.

Si l'on compare cette population avec l'étendue totale du territoire de la république, sans distinguer la plaine de la montagne, l'on trouvera 295 personnes par mille, ou 1863 personnes pour une lieue quarrée, c'est le double de ce qu'on trouve en France, où l'on compte environ 922 personnes par lieue; mais quand on compare seulement l'étendue de la plaine de Lucques avec le nombre des habitans qu'elle contient, on trouve 5274 personnes pour une lieue en quarré, c'est presque six fois autant qu'en France.

Pour favoriser & accroître la population & la prospérité, le conseil porte ses vues sur tous les détails du bien public avec la plus grande attention: il prête de l'argent aux commerçans: dans les maladies épidémiques, on envoie des médecins dans les campagnes & l'on établit des hôpitaux;

(1) dans des temps de cherté, l'on distribue du pain au peuple à un prix médiocre ; tous les fours appartiennent à la république ; les magistrats chargés de cette partie, & qui composent l'*Uffizio dell' abondanza*, veillent à ce que les boulangers travaillent toujours ; mais il n'y a que trois boutiques où l'on vend du pain pour la ville & pour les environs, parce que le commerce du blé se fait pour le compte de la république, & qu'il faut que le magistrat chargé d'acheter les grains soit assuré de la vente. L'Etat y perd dans les temps de cherté, car on ne diminue pas le poids du pain dans le rapport de l'augmentation du blé. Au reste, les particuliers peuvent faire du pain chez eux.

Le service militaire ne dépeuple point les campagnes, car la république n'a jamais de guerre ; il y a 200 ans qu'elle n'a vu d'ennemis sous ses murs.

Les impositions sont très-modiques, elles ne vont pas à plus de 600 mille livres ; c'est environ 5 livres par tête. Les richesses de la république sont entre les mains des particuliers, où elles se trouvent au besoin, car Lucques avoit prêté à la régence de Toscane des sommes considérables dans la dernière guerre.

Chacun y jouit de la plus grande sureté dans sa personne & dans ses biens ; les injustices y sont rigoureusement punies, & les nobles même sont hors d'état de nuire à qui que ce soit.

Il n'y a point de pauvres ni de fainéans dans cette république ; le luxe n'a point encore corrompu les mœurs ; l'égalité républicaine y est maintenue autant qu'il est possible ; tous les nobles

(1) La république a signalé son zèle après l'accident du 29 Mars 1784, où 50 maisons ont été ruinées par un tremblement de terre, près de S. Casciano de Cortone, dans le territoire de Lucques.

ſont habillés de noir, à moins qu'ils ne ſoient à la campagne; le gonfalonier eſt le ſeul qui ait du galon ſur ſon habit: il n'y a ni marquis ni comtes, ni autres titres de diſtinction, & les nobles même n'y portent point l'épée.

L'état militaire, composé d'un colonel & autres officiers, eſt ſubordonné à des commiſſaires tirés de la nobleſſe, & qu'on appelle commiſſaires de l'ordonnance. Un de leurs principaux devoirs eſt de raſſembler les milices pour les faire marcher ſur le champ au ſecours de la ville, s'ils appercevoient le fanal alumé ſut la tour du Palais. Il y a toujours 20 mille hommes de milices, exercés & en état de prendre les armes au beſoin; mais on ſe contente d'entretenir habituellement 6000 hommes de milices réglées & payées, pour ſervir promptement & au premier ſignal.

L'agriculture y eſt dans la plus grande vigueur, le peuple eſt très-induſtrieux : on peut comparer le territoire de cette république à un jardin par le ſoin qu'on prend de la culture; les terres y rendent 15 à 20 pour un dans la plaine (1), & un même champ donne ordinairement trois récoltes en deux ans, ſavoir, du blé, du millet ou autres menus grains, & des raves qui ſervent à nourrir les beſtiaux pendant l'hiver, elles ſe ſément dans les mois de Juillet & Août.

Les montagnes ſont preſque toutes plantées de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, de mûriers, & l'on trouve même de petits champs à blé. Il n'y a preſque ni forêts, ni lieux incultes, & en donnant beaucoup d'attention à l'agriculture, on tire parti de montagnes qui partout ailleurs ſeroient abandonnées; auſſi ce terrain eſt diviſé entre pluſieurs propriétaires, qui n'en ont chacun qu'une

(1) Aux environs de Paris, on compte ſix pour un, l'un portant l'autre.

portion médiocre; on y suit le précepte de Virgile, *Exiguum colito*, secret excellent pour la perfection de toute espèce de régie. Il n'y vient cependant pas assez de blé, & l'on est obligé d'en tirer de l'étranger, à cause de la grande population de ce petit Etat.

Le pays étant très-bas du côté de la mer, on y nourrit beaucoup de bestiaux, qui fournissent du laitage en abondance; mais il y a peu de chevaux. Le poisson y est très-bon & en si grande abondance, surtout dans le lac de Sesto & dans celui de Massacciuoli, qu'on en porte dans les provinces voisines. Les truites & les anguilles qu'on prend dans les eaux qui coulent des montagnes, sont fort estimées, de même que les crabes de mer & ceux d'eau-douce.

Les vers à soie qu'on y élève donnent chaque année 25 à 30 mille livres pesant de soie, & une partie se fabrique dans le pays même; c'étoit autrefois une branche de commerce extrêmement considérable, qui avoit fait appeler cette ville *Lucca l'industriosa*; on y travaille encore actuellement beaucoup d'étoffes de soie; les nobles même en peuvent faire le commerce, & ne dérogent point: cela étoit essentiel dans une république.

La récolte de l'huile forme un objet très-considérable pour le pays, d'autant plus qu'une partie est de la première qualité parmi les huiles de toute l'Italie. Les olives sont surtout fort recherchées & l'on en fait plus de cas que des huiles; peut-être que l'art de faire l'huile pourroit y être perfectionné; quoiqu'il en soit, on en recueille 40 mille barils, (pesant chacun 76 de nos livres); 12 mille suffisent pour la consommation du pays, le reste s'exporte & vaut environ un louis le baril. M. Schlœzer évalue à 200 mille écus le profit des huiles.

Au bas de la plaine, surtout du côté des rivages da *Via-Reggio*, il y a un grand espace marécageux, mal-sain, & qui ne produit presque rien; le niveau en est plus bas que celui de la mer, ensorte qu'on n'a aucune espérance de parvenir à un entier défrîchement. Cependant, par le moyen des digues & des portes qui empêchent la communication de l'eau de la mer avec l'eau douce, & au moyen du défrîchement des bois qui couvroient cette plage, on l'a beaucoup améliorée; & depuis 1735 le nombre des habitans de Via-Reggio est devenu cinq fois plus considérable qu'il n'étoit.

La plupart des marchandises de Lucques s'envoient par terre à Livourne, quelques-unes à Via-Reggio, qui est le port de la république, à quatre lieues de Lucques à l'embouchure du canal.

Les mesures dont on se sert à Lucques, sont le *Braccio*, qui vaut 1 pied 9 pouces 9 ½ lignes de France; la *Pertica* qui est de 5 bras, ou environ 9 pieds; l'arpent, *il coltere*, qui est de 460 perches quarrées de superficie, ou 1053 toises quarrées.

Le *barile* pèse 110 livres de Lucques, ou environ 76 livres poids de marc.

On y compte par *scudi*; le *scudo* vaut environ 5 livres 5 sols, comme à Florence.

Lucques a été la patrie de quatre papes, de deux empereurs & de plusieurs savans. On y comptoit en 1766 plusieurs auteurs distingués, tels que M. Mansi, archevêque de Lucques, mort en 1769, auteur de plusieurs ouvrages estimés; le P. *Pagnini*, savant Dominicain, auteur d'une traduction latine de la Bible, faite sur l'hébreu; M. Tabarrani, M. Benvenuti & M. Sebastiano Paoli, habiles médecins; le premier est mort professeur d'anatomie à Sienne.

La part que tous les nobles ont au gouverne-

ment les porte tous à s'instruire, & entretient parmi eux le goût de l'application & de l'étude; cela se répand dans la nation, & les Lucquois sont en général fort cultivés; ils ont cette réputation dans l'Italie, & même celle d'avoir des talens naturels & de la finesse d'esprit; j'y ai eu lieu d'en juger de même. Parmi les personnes distinguées que j'ai connues, je dois citer M. *Jean Attilio Arnolfini*, préposé à l'inspection des eaux & des canaux; on ne pourroit trouver dans les plus grandes capitales un homme plus instruit dans les sciences mathématiques & plus exercé dans les arts de goût, tels que la musique. Il a été appelé, en 1784, pour l'examen des eaux de Bologne & de Ferrare.

M. Stefano *Conti*, & M. l'abbé *Narducci*, qui s'occupent de physique, ont poussé la perfection des arts jusqu'à faire, en 1765, une excellente lunette acromatique de 7 pieds; c'est un nouveau genre de lunettes qui n'a point d'iris, ou de couleurs qui altèrent les images, & qui se fait avec deux qualités différentes de verres, mais dont la difficulté égale la perfection.

M. François *Fiorentini* a une très-belle bibliothéque; M. de Sainte-Palaie, voyageant en Italie, y trouva un manuscrit de Joinville qui étoit précieux, & dont on a fait usage pour une belle édition de cet auteur, imprimée à Paris. M. l'abbé Louis-André *Farnocchia*, professeur de philosophie, a publié une bonne logique, & se propose de donner un cours entier de philosophie.

M. l'abbé *Franceschi*, professeur de théologie, a fait plusieurs tragédies estimées. M. *Nobili*, vicaire-général de l'archevêché est un habile prédicateur, & passe pour être de la plus grande érudition.

C'est à Lucques qu'on a réimprimé l'Encyclopédie *in folio*, malgré l'immensité de cet ouvrage & malgré les contradictions qu'il a éprouvées; on

a exigé des éditeurs qu'ils missent des correctifs en forme de notes à certains endroits, mais on a réservé le texte en son entier. Il ne manque à cette édition que les supplémens & 2 volumes de figures, parce qu'on les publia à Livourne avant que les entrepreneurs de Lucques eussent pu terminer leur édition.

On y continue encore un recueil de littérature qui contient de très-bonnes choses; il est intitulé *Miscellanei Lucchesi*, *in*-4°.

Les arts agréables sont très-cultivés à Lucques; M. Genson, un de nos plus célèbres violoncelles, qui étoit en Italie en 1767 avec le prince héréditaire de Brunswick, m'a dit qu'il n'avoit rencontré dans aucun endroit de l'Italie, pas même à Naples, un orchestre aussi parfait que celui de Lucques.

Les environs de Lucques sont couverts de belles maisons de campagne, parmi lesquelles on distingue *Villa Sentini* & *Villa Mansi*; la maison de *Romano Garzoni*, à trois lieues de Lucques, celles de *Bartolomeo Cenami*, de *Francesco Bonvisi*, de *Bernardino Orsetti* & de *Francesco Lucchesini*, qui sont environ à deux lieues de la ville, & les bains chauds qui en sont à 5 lieues.

La commanderie appelée *Alto Pascio* est à trois lieues à l'orient de Lucques, elle appartenoit à un ancien ordre qui n'a plus lieu; l'église S. Jacques à Paris, appelée actuellement du Haut-Pas, a tiré son nom de-là.

Les carrières de marbre de Carrare sont à 9 lieues de Lucques; nous en parlerons à la suite de Gênes & de Sarzanne, qui n'en est qu'à 3 lieues.

On peut aller en six heures de Lucques à *Pistoia*, qui en est éloignée de 9 lieues. C'est une ville de dix mille ames, bien bâtie, bien pavée, où il y a plusieurs belles églises.

C'est à Pistoia que passe la nouvelle route de Modène,

Modène, dans laquelle on laisse Bologne 7 lieues à la droite ou à l'orient. Il y a peu de chemins dans les montagnes qui soient aussi beaux que ce chemin de Pistoia à Modène fait vers 1770, & terminé en 1775. Il a 29 milles jusqu'aux confins de la Toscane, ce qui fait environ 10 lieues; il traverse une partie de l'Apennin qui est fort haute, & cependant la pente n'est jamais de plus de 4 quattrini par bras, ou un quinzième, ce qui n'est pas incommode pour les voitures. La largeur du chemin est de 16 bras de Florence, dont 2 pour les fossés & 4 pour les pauchina ou chemins de pied. Il y a des constructions considérables pour soutenir le chemin, deux grands ponts, chacun d'une seule arche de 30 bras, sur l'Ombrone & sur la Lima, 12 ponts de 15 à 20 bras, & une quantité de petits.

Ce travail donna l'occasion à M. Ximenès de faire un ouvrage sur la construction des grands chemins; mais il ne l'a pas encore publié.

Di Pistoia alle Piastre. . . . . . 8 milles de Florence.
S. Marcello. . . . . 8 ¼
Ponte della Lima. . . . . 2 ⅓
Limites de l'Etat de Modène. . . 10 envir.
Il y a encore 40 milles de-là à Modène.

Pour retourner de Pistoia à Florence, l'on va à *Prato* qui en est à 4 lieues; c'est encore une ville de 10 mille habitans, & qui mérite attention. De Prato à Florence, il y a 5 lieues; on voit à moitié chemin le château de *Poggio à Caïano*, dont nous avons parlé à l'occasion de Bianca-Capello. Je réserve pour le retour de Rome la partie occidentale de la Toscane, qui comprend surtout les villes d'Arezzo & de Cortone, & je vais reprendre la route de Rome par Sienne.

CHAPITRE XXVIII.

Route de Sienne ; description de cette ville.

DE Florence à Rome, il y a 52 lieues, on compte 156 milles, ou 23 postes, que la cambiature fait en 36 heures.

San Casciano, poste royale (1) 12 paules.
Le Tavernelle, une poste. . . . 8 paules
Poggibonsi, une poste. 8
Castiglioncello, une poste. . . . 8
Siena, une poste. 8

On compte 36 milles de Florence à Sienne, mais ils ne font qu'environ 11 lieues, de celles de 25 au degré, dont nous nous servons dans tout le cours de cet ouvrage.

On trouve sur cette route, près de Stacchia, des tufs pleins de tuyaux & comme vermiculés, des pierres noires aussi vermiculées, trouées comme des guêpiers. A Sotto-Reni, il y a des montagnes incultes, pleines de pierres noires, assez semblables à des laves (M. Guetard, Tom. I. p. 364).

Lorsqu'on est aux Tavernelle, 6 lieues au midi de Florence, on laisse à deux lieues sur la droite le village de *Certaldo*, dont nous avons parlé ci-dessus.

SIENNE, *Siena*, en latin, *Sena*, *Sena Julia*, *Senæ*, ou comme l'appelle Pline, *Colonia Senensis*, est une ville de 15 à 16 mille habitans (2), située dans le milieu de la Toscane, à 12 lieues de

(1) La poste royale se paie pour une poste & demie. Pour les autres, on paie 8 paules par poste pour deux chevaux de chaise, & 3 paules pour un bidet, soit dans les Etats du pape, soit dans ceux du grand-duc de Toscane.

(2) On dit 25 mille dans la petite description de cette ville.

Florence vers le midi, à 40 lieues de Rome vers le nord, & à 13 lieues du rivage de la mer; elle a 3300 toiſes de tour, & 980 entre la porte de Florence & la porte de Rome; c'eſt la troiſième ville de la Toſcane; elle eſt ſituée en très-bon air; les habitans y ſont aimables, & il y a des poëtes qui l'ont appelée les *Délices de l'Italie*. Elle eſt véritablement fort agréable; les étrangers y apprennent l'italien dans toute ſa perfection, ſoit pour la diction, ſoit pour la manière de prononcer; ils y ſont bien reçus, & y ſéjournent volontiers: ainſi je crois devoir en parler avec une certaine étendue.

Sienne eſt, ſuivant quelques auteurs, une ancienne ville des Etruſques: d'autres l'ont regardée comme une colonie des Gaulois Sénonois, qui allèrent à Rome 391 ans avant Jéſus-Chriſt ſous la conduite de Brennus, & qui furent obligés de s'établir en différens endroits de l'Italie (1); il eſt vrai que *Biondo*, d'après un ancien manuſcrit, a prétendu qu'elle ne datoit que de l'an 872, ou du pape Jean VIII; mais on explique le paſſage en diſant que ce pape y établit un évêché, & lui donna par-là le titre de ville d'une manière plus ſpéciale; car il eſt évident qu'elle exiſtoit auparavant. Les Romains y établirent une colonie ſous le règne d'Auguſte; ce prince lui donna le nom de Jules-Céſar, *Sena Julia*, & l'on voit encore près de l'égliſe de S. Antoine un reſte de l'ancien mur dont la ville étoit environnée, que l'on croit même du temps des anciens Toſcans. Cependant en mémoire de l'origine romaine, les Siennois ont mis dans pluſieurs endroits de leur ville une louve qui allaite Rémus & Romulus, principalement ſur la place & auprès de la cathédrale.

(1) Ceux qui avoient paſſé ſous Bellovèſe, 590 ans avant Jéſus-Chriſt, n'avoient pas été au-delà de l'Apennin.

Cette ville a été célèbre dans le moyen âge par le grand nombre de ses habitans, par leur industrie, leur commerce & leur amour pour la liberté. Elle forma une république indépendante, qui se soutint contre celles de Florence & de Pise, malgré toute leur puissance, & qui se distingua souvent par des victoires, dans les guerres qu'elle eut à soutenir contre ses voisins.

Les guerres civiles commencèrent à Sienne vers l'an 1150; l'autorité des empereurs étant réduite à rien, les nobles voulurent s'emparer du gouvernement; mais le peuple les força de lui donner part à l'administration; & l'on prit un étranger qui, sous le nom de Podestà, étoit chargé du militaire & des affaires criminelles; cet étranger n'étoit suspect à aucun des deux partis; & dans beaucoup de villes d'Italie on a retenu l'usage de choisir des juges étrangers.

L'année 1260 fut l'époque la plus célèbre de l'histoire de Sienne, par la victoire que ses habitans remportèrent sur les Florentins & sur toute la faction des Guelfes, près de l'Arbia, à une lieue de la ville. Ils eurent d'autres avantages considérables dont nous parlerons à l'occasion des peintures du palais.

En 1487, une partie du peuple voulut rétablir un conseil des neuf, qui avoit eu lieu 200 ans auparavant, & en vint à bout; parmi ces neuf il se trouva un de ces hommes méchans, ambitieux & adroits, nommé *Pandolfo Petrucci*, qui s'empara presque seul des affaires; il décidoit de tout en souverain, & son pouvoir s'affermissant de plus en plus, il devînt véritablement tyran de sa patrie. C'est lui que Machiavel peignoit à ses concitoyens comme le modèle des usurpateurs; & le ministre de Pandolfe, *Antonio di Venafro*, comme le type de ceux qui servent les tyrans. Il y a encore à Sienne deux familles qui descen-

dent de la même branche que Pandolfo Petrucci.

Les descendans de Petrucci gouvernèrent quelque temps; ensuite les divisions recommencèrent entre la noblesse & le peuple; ces troubles favorisèrent les entreprises des puissances étrangères; les Espagnols & les François s'emparèrent successivement de Sienne : le fameux Blaise de Montluc s'y défendit avec un courage extraordinaire, en 1555, mais il ne put empêcher les Espagnols d'y entrer.

Deux ans après, Philippe II, roi d'Espagne, remit cette ville à Côme I, grand-duc de Toscane; ses successeurs l'ont possédée depuis 1557 jusqu'à présent; & elle est réduite à une protestation qu'elle renouvelle chaque année. Cessant alors de faire un Etat à part, elle a déchu de sa première splendeur : la population, le commerce ont disparu avec la vigueur de cette république guerrière. En 1326, on y comptoit 35127 familles, ce qui pouvoit faire 150000 habitans; il n'y en a pas 20 mille actuellement; & même M. Jagermann en compte seulement 15 mille.

L'histoire de Sienne a été donnée par Orlando *Malavolti*, en 1599, & Giugurta *Tommasi*, en 1625: M. Giov. Ant. *Pecci* en a donné une en dernier lieu pour l'intervalle de 1480 à 1569; & l'on trouve plusieurs histoires & chroniques particulières de Sienne dans le recueil des historiens d'Italie, par Muratori, Tom. XV & XXII. Jacinto *Nini* en avoit écrit une qui est restée manuscrite.

La noblesse de Sienne est ancienne & nombreuse; les *Cerretani* remontent au dixième siècle, de même que les *Bandinelli* & les *Paparoni*. Il y a 7 familles du onzième siècle, les *Beccarini*, *Bulgarini*, *Malevolti*, *Mariscotti*. *Piccolomini*, *Sansedoni*, *Ugurgieri*. Enfin l'on compte 14 familles du douzième siècle.

Il n'y a aucun vestige d'antiquités à Sienne, si ce n'est quelques morceaux de murs qu'on croit

être du temps des anciens Toſcans ; pluſieurs tours que le célèbre docteur Jean Lami juge être d'une très-ancienne conſtruction, des grottes, des caves, des conduites ſouterraines, & comme des rues entières qui ſe ſont creuſées ſous la montagne; on y a trouvé, & l'on trouve encore de temps en temps des urnes cinéraires, des tombeaux antiques toſcans & romains, & des inſcriptions étruſques & latines; dont la plupart ſont rapportées par *Gori* dans le *Muſæum* Toſcan & Romain.

La ville eſt bâtie ſur le penchant d'une montagne dont le maſſif eſt un tuf, dans lequel on a creuſé des ſouterrains qui ſont curieux : il y a des rues pavées de grandes pierres, unies & quarrées ; mais la plupart ſont pavées avec des briques poſées de champ, ce qui rend les rues propres, mais incommodes pour les gens de pied, parce que le mortier qui les unit, s'uſant plus que les briques, il en réſulte des arrêts qui fatiguent beaucoup les pieds. On ne peut aller en voiture dans la plupart des rues ; l'on monte ou l'on deſcend continuellement, ſi ce n'eſt dans les grandes rues qui ſont vers la cathédrale. Celle qui va de la porte Florentine à la porte Romaine, ou porte neuve, eſt preſque la ſeule dont la direction ſoit horizontale, le long de la croupe de la montagne. La diſpoſition des rues eſt telle que la plupart ſont dirigées vers le centre de la ville. Il y a beaucoup de maiſons adoſſées à la montagne, qui ont des jardins auſſi élevés que les croiſées, & dans une poſition très-agréable.

Le vallon dont Sienne eſt environnée, lui ſervoit autrefois de défenſe, & l'on y voyoit des murailles & des tours qui la rendoient aſſez forte, mais dont il reſte peu de choſe actuellement (1).

(1) On donne encore le nom de *Borro*, c'eſt-à-dire, de précipice, aux vallons qui ſont au nord & à l'orient de la ville.

Il y a dans la ville plusieurs grandes tours qu'on élevoit autrefois près des grandes maisons & à l'honneur de ceux qui avoient bien mérité de la patrie : ces tours qui se voient de loin font appercevoir Sienne long-temps avant qu'on y soit ; les plus remarquables sont celles de la place & des environs de S. Donato.

La plupart des maisons sont d'une architecture gothique ; il y a cependant d'assez beaux palais, comme nous aurons occasion de le dire. La porte Romaine est un édifice majestueux, qui fut construit, en 1321, sur les dessins d'*Agostino* & d'*Agnolo*, architectes & sculpteurs de Sienne, dont on voit plusieurs grands édifices dans cette ville. En sortant on trouve sur la gauche une ancienne inscription romaine, dont on à mis l'explication au-dessous.

La citadelle fut bâtie par Côme I en 1560, lorsqu'il voulut s'assurer de sa nouvelle conquête, elle est régulière & assez forte pour contenir une ville comme Sienne : on n'y tient qu'une centaine d'invalides.

LA CATHÉDRALE, *il Duomo*, est ce qu'il y a de plus grand & de plus remarquable à Sienne, elle est bâtie sur une petite élévation, & domine sur une place qui l'environne de trois côtés. On y monte par de vastes degrés de marbre, qui lui donnent un air de grandeur & de majesté digne de l'édifice, qui est lui-même de la plus grande magnificence, & que l'on pourroit voir avec plaisir même après avoir vu S. Pierre de Rome. Il y en a une description imprimée, de même que de la sacristie.

Cette église est un grand vaisseau de structure gothique, revêtu, tant en-dedans qu'au-dehors, de marbres noirs & blancs, rangés par assises à-peu-près comme à la cathédrale de Florence. Le bâtiment est de l'an 1250, ou environ : en

1284 on abattit le portail, pour ajouter à la nef une arcade, & l'on commença le grand portail que l'on voit aujourd'hui, sur les dessins de *Giovanni di Pisa* ; il fut achevé en 1333, par Agostino & Agnolo, qui valoient encore mieux que Jean de Pise, au jugement de Vasari. Ce portail est d'un beau gothique, percé de trois portes, avec une rosette au-dessus & deux tourelles en forme de pyramides aux angles : le tout est exécuté en marbre rouge & blanc. On y voit un grand nombre d'ornemens; entr'autres deux lions de marbre blanc, qui sont l'emblême de Sienne; le griffon de Pérouse, & le cheval d'Arezzo.

Cette cathédrale étant sous l'invocation de la Vierge, on a écrit ces mots sur le seuil de la porte : *Castissimum Virginis Templum castè memento ingredi*. L'église a 330 pieds de long, le plan en est beau. Son intérieur plairoit davantage s'il étoit moins serré. Elle est revêtue par dedans de marbres noirs & blancs, de même qu'au-dehors, ce qui la fait ressembler à un lieu disposé pour une pompe funèbre. Les piliers en sont légers, & il paroît qu'on a voulu y employer une espèce d'ordre composite. Les fenêtres sont formées comme autant de perspectives de théâtre, avec une multitude de petites colonnes qui avançent les unes sur les autres.

La voûte est azurée & parsemée d'étoiles d'or, ce qui produit un assez bon effet, ainsi que les croix d'ogives qui divisent cette voûte. C'est dommage que la frise soit gâtée par quantité de mauvais bustes des papes, comme nous le dirons bientôt.

La coupole est soutenue par des colonnes de marbre, aussi-bien que la voûte de l'église; les piliers de la nef & les colonnes de la coupole sont ornés de statues de marbre, parmi lesquelles on remarque les douzes Apôtres, de Joseph Mazzuoli, de Sienne; les piliers sont chargés de feuil-

lages & de fruits, qui serpentent depuis la base jusqu'au sommet; enfin la profusion des ornemens & la quantité de marbre qu'on y voit, produisent un spectacle singulier, qui plairoit, si nous n'étions accoutumés à admirer la noble & majestueuse simplicité de l'architecture ancienne, plutôt que ce délire d'ornemens.

Les vitres de la rosette, qui est au-dessus du portail, furent peintes, en 1549, par *Pastorino di Giovanni Micheli*, de Sienne, qui apprit cet art de Guillaume *Marzilla*, François, l'un des plus grands maîtres qu'il y eût alors pour ces sortes d'ouvrages. Voyez l'art de la peinture sur verre, par M. le Vieil, dans la description des arts, publiée par l'académie.

Le pavé de l'église de Sienne est une des belles choses de l'Italie; il est recouvert de planches, mais on en fait voir une partie aux étrangers; il représente plusieurs histoires de l'ancien Testament, exécutées en marbres blancs, gris & noirs, dégradés par teintes, avec des hachures dans les ombres, où l'on a coulé une espèce de ciment noir, en sorte que de loin ils ressemblent à des tableaux de grisaille, & dans quelques endroits aux dessins des anciens vases étrusques.

Ce pavé fut fait en 1350, 1424, 1531 & 1546. On admire surtout le sacrifice d'Abraham & le passage de la mer rouge, qui sont du côté du chœur dans l'endroit le moins usé (1). L'histoire de Moyse fut dessinée par Dominique Beccafumi, surnommé *le Mecarino*, & exécutée par Bernardino di Giacomo, Pellegrino di Pietro, Antonio Marinelli, & Pietro Gallo, en 1531 & 1546; on en voit encore les cartons dans la maison Spanocchi.

---

(1) On peut voir les détails de ces différens sujets, dans le livre qui a pour titre : *Relazione delle cose più notabili della città di Sienna, Dal. Cav. Pecci* 1752.

L'hiſtoire de Joſué, qui fait pendre les cinq rois Amorrhéens, eſt de *Duccio di Buoninſegna*, peintre & ſculpteur de Sienne, dont Vaſari nous a donné la vie. Cet écrivain nous apprend que Duccio fut le premier qui incruſta dans ce pavé des figures en clair-obſcur vers l'an 1350. Tous ces morceaux, dit M. Cochin, ſont dignes d'admiration; ils ſont deſſinés d'auſſi grande manière, & avec des caractères de têtes auſſi admirables que les belles choſes de Raphaël.

On y voit auſſi les emblêmes de pluſieurs villes qui étoient alliées de la république de Sienne; l'éléphant de Rome, chargé d'une tour; le lion de Florence & celui de Maſſa; le dragon de Piſtoia; le lièvre de Piſe; la licorne de Viterbe; l'oie d'Orviete; le vautour de Volaterra; la cicogne de Pérouſe; le loup-cervier de Lucques; le cheval d'Arezzo; le chevreau de Groſſetto; la louve de Sienne: les noms de chaque ville ſont joints à ces emblêmes, & cet ouvrage paroît être de l'an 1400, ou environ.

Le grand autel eſt compoſé de marbres de différentes couleurs, tirés de la montagne de Sienne; le tabernacle eſt de bronze, il fut fait en 1472, ſur les deſſins de *Lorenzo Vecchietta*, peintre de Sienne, dont Vaſari nous a donné la vie. Vecchietta fit auſſi deux des anges de bronze qui ornent cet autel. On y place quelquefois une réſurrection en bronze, qui fut faite en 1592, par *Fulvio Signorini*, de Sienne.

La chapelle de la Vierge, qui eſt celle de la famille des Chigi, à droite proche la croiſée, eſt la plus belle qu'il y ait dans la cathédrale de Sienne. Le pape Alexandre VII, qui étoit de la maiſon Chigi, fit conſtruire cette chapelle à l'occaſion d'une image miraculeuſe de la Vierge, à qui les Siennois rapportoient leurs ſuccès. En 1260, après une grande victoire, ils donnèrent à la Ste. Vierge & leurs perſonnes & leur ville, par un acte ſolemnel

que dressa Buonaguida Lucari, syndic de la ville. La décoration de cette chapelle est du Bernin. Elle est riche & de bon goût. La coupole est toute dorée. L'autel est incrusté de lapis lazuli, & orné de bas-reliefs dorés du Bernin, & de colonnes de marbre verd-de-mer, d'ordre composite; on se plaint seulement de ce qu'elles sont nichées, ce qui ne produit jamais un bon effet.

Il y a dans les niches un S. Jérôme & une Magdelaine en marbre, du Bernin : le S. Jérôme est bien drapé, la tête en est belle, quoique sa barbe n'ait pas assez de légèreté; l'estomac en est aussi bien rendu; mais la main qui tient la draperie est trop petite, & le tour de la figure est affecté. Ce saint a le pied sur la tête d'un lion; on diroit qu'il veut l'écraser. A l'égard de la Magdelaine, elle est pleine d'expression, mais les incorrections la déprisent tout-à-fait; sa tête est trop grosse, elle a un bras trop court, une jambe trop longue, & la cuisse de cette jambe mal emmanchée. Malgré cette critique des deux figures du Bernin, elles ont des beautés qui rappellent toujours le grand maître.

Cette chapelle Chigi est encore décorée de deux tableaux de Carle Marate, dont l'un représente la visitation, & l'autre une fuite en Egypte. Dans le premier, la figure de la Vierge est bien composée, mais sans expression, & celle de Ste. Anne laisse beaucoup à désirer pour l'ensemble. Le second tableau n'a d'autre mérite que de l'emporter sur son pendant du côté de l'ordonnance. On remarque encore dans cette chapelle les statues d'Alexandre III & d'Alexandre VIII; celle-ci est du Bernin.

Dans la seconde chapelle de la croisée à droite, il y a un tableau du Calabrèse, représentant la prédication de S. Bernardin de Sienne. La composition en est bisarre, les figures de devant étant coupées, mais le pinceau en est fier. L'action du

faint qui prêche eſt rendue avec beaucoup de juſteſſe. Il eſt fâcheux que ce tableau ſoit un peu noir, comme le ſont ordinairement ceux de ce maître.

Avant d'entrer dans le chœur, on voit quatre grandes freſques, deux de chaque côté : les deux premières ſont, l'élévation d'Eſther, & la manne qui tombe du ciel pour les Iſraélites ; dans les deux dernières, on a peint tous les ſaints & ſaintes de la ville de Sienne. Ces peintures ſont de *Ventura di Arcangiolo Salimbeni*, de Sienne. Leur belle compoſition & la ſupériorité du deſſin les diſtinguent des autres freſques de cette égliſe. Tout y eſt traité d'une manière grande & large. Celles qui repréſentent les ſaints de la ville paroiſſent les plus belles.

Dans la chapelle de S. Jean on voit pluſieurs belles ſtatues, & ſurtout celle de S. Jean, en bronze, du Donatello. On y révère une relique dont Pie II fit préſent à cette égliſe, en 1464 ; c'eſt le bras de S. Jean, qu'il avoit reçu de Thomas Paléologue, roi du Péloponèſe, ſuivant une inſcription qui ſe lit dans la chapelle.

Le jubé ou eſpèce de tribune où l'on chante l'Evangile, eſt un octogone porté ſur des colonnes de granite, ſoutenues par des lions, avec un eſcalier tournant, orné de bas-reliefs ; il fut fait en 1267.

Les ſculptures en bois qui ſont dans le chœur ſont un travail de patience très-ſingulier, & qui mérite d'être vu.

On doit remarquer auſſi dans cette égliſe les ſtatues des papes Paul V, Pie II, Pie III, & Marcel II qui étoient nés à Sienne ; & le tombeau de Piccolomini, qui mourut en 1483.

On y voit auſſi une inſcription, dans laquelle il eſt dit que le pape Grégoire XII vint à Sienne en 1407 avec douze cardinaux de ſon obédience, dont on voit les armes dans l'égliſe. Il y avoit alors un ſchiſme qui diviſoit l'Europe ; Benoît XIII étoit

reconnu pape par une portion des cardinaux & des princes chrétiens, & Grégoire XII par les autres; ces deux papes s'écrivoient réciproquement, & promettoient l'un & l'autre de renoncer au pontificat, sans pouvoir se décider : on avoit indiqué un rendez-vous à Savonne pour faire la cession; mais Grégoire XII n'y alla point, il s'arrêta à Sienne où il passa quelques mois, & ce fut l'occasion du monument dont nous parlons.

Près de la sacristie, on voit un beau Crucifix qui passe pour être de Michel-Ange, aussi bien que les cinq statues qui sont dans les niches de l'autel, & que Pie III avoit fait faire avant que d'être pape.

Le buste du cavalier *Perfetti*, poëte célèbre, qui fut couronné à Rôme dans le Capitole, en 1725, est de Barthélemi Mazzuoli, & fut terminé aussi-bien que les ornemens par Joseph Mazzuoli son neveu.

Une des choses singulières de l'église de Sienne, c'est la suite de tous les bustes des papes, jusqu'à Alexandre III, que l'on voit en terre cuite tout autour de la nef sur une espèce de galerie; ils furent faits vers l'an 1500. On a beaucoup parlé de celui de la papesse Jeanne, qu'on y voyoit autrefois à la suite du pape Léon IV, qui gouvernoit l'église vers l'an 850. On avoit suivi en cela une ancienne tradition, adoptée par beaucoup d'auteurs; mais le P. de Montfaucon dit, qu'en 1600, le grand-duc le fit ôter à la prière du pape Clément VIII, comme une chose honteuse pour l'histoire de l'église. On peut voir à ce sujet ce que nous avons dit en parlant de la bibliothéque de Milan, Tom. I.

Le baptistère de l'église est une chapelle octogone de marbre, ornée de statues & de bas-reliefs, qui sont de *Giacomo della Quercia*, ou *Querce*, appelé aussi *della Fonte*. Cette chapelle est dédiée à S. Jean, & dans le goût des baptistères de Pise & de Florence.

On conſervoit dans cette cathédrale une belle bibliothéque, & le pape Pie II l'avoit enrichie de manuſcrits précieux ; mais les Eſpagnols s'en emparèrent. On y conſerve ſeulement encore des livres d'égliſe où il y a des miniatures peintes ſur velin avec beaucoup d'art ; on les eſtime ſurtout à cauſe de la vivacité des couleurs & de la manière dont l'or y eſt employé. Ils ſont placés dans une eſpèce de ſacriſtie, au milieu de laquelle on voit les trois grâces en marbre, groupe antique des plus eſtimés, & qui fut trouvé ſous l'égliſe. Ce groupe étoit autrefois dans l'égliſe même, d'où l'archevêque François Piccolomini le fit ôter ; les figures ſont moins grandes que nature, il manque la tête à celle du milieu.

Il y a auſſi dans cette ſalle de grandes peintures à freſque, de Bernard Perugin, *il pinturicchio*, faites ſur les deſſins de Raphaël, qui repréſentent les principales actions de la vie de Pie II. On trouve dans ces freſques quelques bons caractères de têtes, & de la juſteſſe dans la perſpective linéaire, mais ſans aucun effet. Voyez Vaſari dans la vie du *Pinturicchio*.

L'égliſe de Sienne a été illuſtrée par pluſieurs conciles ; ce fut dans celui de l'an 1060 que Nicolas II donna aux ſeuls cardinaux le droit d'élire les papes, ſuivant quelques auteurs.

Ce fut à Sienne que commença en 1421, le concile général, qui fut enſuite transféré à Basle, & indiqué pour 1431 ; on y fit des canons contre les héréſies de Wiclef & de Jean Hus, & l'on y traita de la réunion des Grecs. Il y eut encore un autre concile en 1580.

La place de l'égliſe cathédrale eſt embellie par le palais du grand-duc, qu'on appelle auſſi palais royal ou palais impérial ; il eſt d'une belle architecture, grand & très-orné ; le cardinal Raphaël Petrucci y habitoit autrefois, mais c'eſt le prince

Mathias, gouverneur de Sienne, qui l'a mis dans l'état où on le voit actuellement.

SPEDALE *di S. Maria della Scala*, hôpital vaste & bien bâti; on y reçoit les malades, les pélerins, les enfans-trouvés; il est régi par un gentilhomme Siennois qui en a quatre autres pour conseil. Sa fondation est incertaine; on l'attribue aux chanoines de la cathédrale vers le dixième ou onzième siècle.

L'église de cet hôpital est belle, & l'on y voit de bonnes peintures; il y a surtout une très-grande fresque du chevalier Conca, peintre moderne, elle tient tout le fond du chœur, & représente la Piscine miraculeuse. M. Cochin dit que c'est ce qu'il a vu de mieux de Conca, & il en fait un éloge assez détaillé; il est vrai que la machine en est assez bien conçue, mais la composition laisse un peu trop de vuides; les figures du second plan sont trop grandes, & les groupes n'ont pas un aussi bel effet que l'architecture de ce morceau. La gloire est si jaune, & porte une ombre si dur que l'on ne peut pas la supposer occasionnée par l'air & les nuages qui forment cette gloire. Il y a dans ce tableau un effet de perspective qui surprend bien du monde : quoique les colonnes paroissent très-droites vues de loin, elles ont l'air courbes par en-haut lorsqu'elles sont vues de près, ce qui provient de ce qu'elles sont peintes dans un cul-de-four.

Sur la place de la paroisse de S. Jean-Baptiste est le palais *Savini*, où habita jadis Pandolfe Petrucci, souverain de Sienne; on y voit des tableaux de prix. Vasari dit que les fresques sont de *Girolamo Genga*, qui étoit d'Urbin, & de *Luca Signorelli* de Cortone; les bronzes qui sont en-dehors, furent jetés par Marzini; les chaînes, qui sont composées de serpens entortillés, sont de Jacques Cozzarelli.

Fin du Tome second.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

Fin de la Table.

